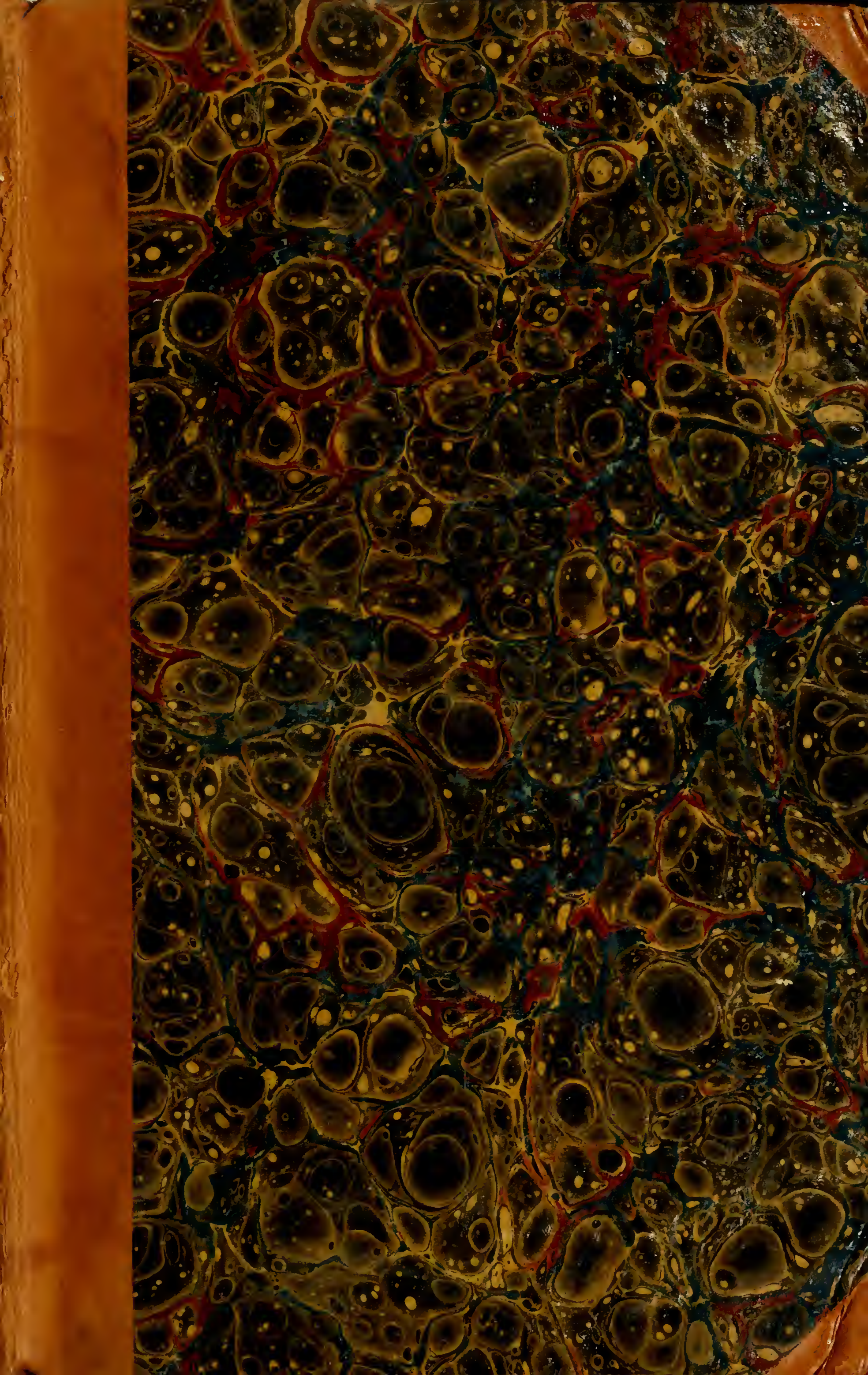
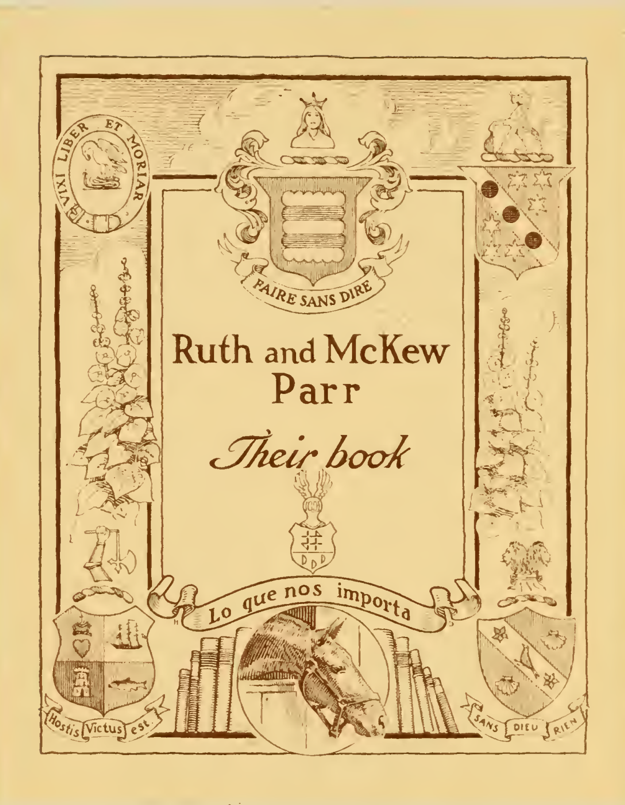
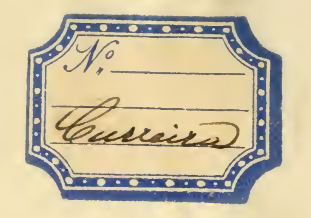



VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew
Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est
SANS DIEU RIEN



NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES;

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES,

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME XVI.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N.° 20.

1822.

CARTE DE L'ILE DE CEYLAN.

Echelles

Myriamètres ou Lieues Nouvelles

Lieues Communes de France

Lieues Marines

Milles Anglais

Anarajapoura

Trinkemalé

Batticala

Colombo

Caltoura

Pic d'Adam

Pic de Doumbera

Kandy

Badoulla

Matoura

Pont d'Adam

MAHAG

OUVAH

HAOUTERA CORLA

SAFFREGAM

COLOM PATTOU

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

VOYAGES

DE

M. LE DOCTEUR JOHN DAVY,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES,

DANS L'INTÉRIEUR DE CEYLAN;

Traduits de l'anglois.

» Mon intention, dit ce savant voyageur, n'est pas de donner la relation de toutes mes courses dans l'île de Ceylan pendant que j'y ai demeuré ; je ne raconterai que les excursions les plus propres à intéresser le lecteur, et à faire connoître la condition et les mœurs du peuple, ainsi que l'état du pays, et ses sites les plus remarquables.

Mon premier voyage dans l'intérieur, après mon arrivée à Colombo, fut au pic d'Adam, montagne fameuse, éloignée de cette ville de 66 milles, et la plus haute de l'île; non seulement son nom est connu de tout le monde, et sa renommée répandue dans tout l'univers, mais elle est sacrée également pour les adorateurs de Brahma et pour ceux de Bouddah; ils y ont attaché les uns et les autres des récits fondés sur la superstition.

Le 15 avril 1817, au point du jour, je partis de Colombo avec mes amis, MM. Bisset, Granville et Moor. Notre manière de voyager varia suivant la nature des routes du pays. Nous parcourûmes rapidement les seize premiers milles dans des cabriolets légers. Le chemin étoit excellent, le pays bien peuplé, ombragé presque partout par le feuillage superbe et touffu de vastes bosquets de cocotiers qui forment une large ceinture autour de la partie sud-ouest de l'île.

En quittant à Pantoura la grande route qui prolonge les côtes de la mer, pour nous enfoncer dans l'intérieur, nos cabriolets furent échangés contre des palanquins dans lesquels on nous porta jusqu'à Ratnapoura, dans le Saffregam, à 43 milles de Colombo. La route neuve et assez bonne traversoit un pays bas, et cependant montueux, en général couvert de bois, foiblement peuplé et peu cultivé; on y rencontroit peu d'objets inté-

ressans. A Horina, où nous passâmes la première nuit dans nos palanquins, nous remarquâmes les restes d'un édifice indou, de l'architecture la plus simple. Le lendemain matin, au point du jour, au moment où le soleil alloit se lever, nous eûmes, du haut d'une colline, la vue d'une solitude des contrées équinoxiales. Les hauteurs, les vallées, les plaines, couvertes d'arbres de la plus riche végétation, étoient environnées de montagnes à contours bleuâtres; des nuages blancs cachaient le pays d'en bas; le firmament resplendissoit de l'éclat le plus brillant; la fraîcheur de l'air, le gazouillement des oiseaux ajoutoient au charme de cette perspective.

Ratnapoura, où l'on arriva le 17, est un poste militaire, où nous fûmes accueillis de la manière la plus hospitalière par les officiers de la garnison; il est situé sur une colline à la droite du Kalou-Ganga, et entouré de petites plaines fertiles, de coteaux bien boisés, et de montagnes majestueuses. Indépendamment de ce coup d'œil pittoresque, Ratnapoura jouit de plusieurs avantages par sa position; le pays qui l'environne est très-fertile; le climat, quoique chaud, est très-salubre, et le fleuve est jusque là navigable pour de grands bateaux. Quoique ce lieu ne soit pas à huit lieues en ligne droite du sommet du pic d'Adam, les bords du Kalou-Ganga n'y sont qu'à cinquante pieds d'élévation au-dessus du niveau

de la mer; un demi-mille plus bas se trouve un village d'une trentaine de cabanes chétives avec un temple ou devalé, construit sur les ruines d'un vieux fort portugais et dédié à Samen qui paroît être le dieu de la province de Saffregam.

A Ratnapoura nous abandonnâmes les palanquins pour des chaises attachées à deux bambous que des hommes portaient sur leurs épaules. Nous parcourûmes neuf milles de cette manière jusqu'à Palabatoula. Durant la première moitié du chemin, le pays est très-pittoresque. Nous montions et descendions continuellement des montagnes et des vallées profondes, tantôt traversant des djengles touffus que les rayons du soleil ne pouvaient pénétrer, tantôt suivant des passages étroits et rocailleux, quelquefois sur le bord de précipices au fond desquels couloit le fleuve blanc d'écume, quelquefois enfin sous des rochers qui menaçoient nos têtes. En passant devant le viharé ou temple de Balangoddé, bâti sur une petite élévation au-dessus du fleuve, au milieu de rochers gigantesques et de bois épais, je trouvai dans le site quelque chose de sombre et de mélancolique, très-bien calculé pour inspirer ou augmenter les sentimens religieux.

Ghillemallé, à 4 milles de Ratnapoura, est un lieu charmant, dans une plaine verdoyante d'un mille de circonférence, entourée d'une ceinture de différentes espèces de palmiers et d'arbres

fruitiers entre lesquels s'élèvent les maisons des habitans ; tout à l'entour règnent des montagnes boisées ; durant la dernière moitié du chemin, l'on monte presque continuellement par un sentier étroit et rocailleux, ombragé par des djengles impénétrables, ou par des arbres tellement couverts de plantes parasites, que chacun ressembloit à un berceau. Ce luxe de végétation est probablement un résultat de l'humidité du climat, ainsi que de la fréquence et de l'abondance des pluies qui tombent dans cette partie du pays. Par la même cause, ce canton est infesté de sangsues dont nos porteurs, qui avoient les jambes nues, souffrirent beaucoup, et auxquelles nous n'échappâmes pas entièrement.

Palabatoula est le dernier lieu habité sur la route du pic ; nous y cherchâmes avec plaisir un refuge contre un violent orage accompagné de tonnerre, et d'une pluie qui nous trempoit depuis plus de deux heures. Il y a là un petit viharé et deux amblams ouverts, ce sont des maisons où les voyageurs peuvent se reposer. Nous entrâmes dans le plus petit, car le plus grand était occupé par plus de deux cents pélerins et pélerines de tout âge qui allaient au pic où qui en revenoient.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous mîmes en route à pied pour la cime du pic. Le sentier par lequel nous devions monter ne per-

met pas d'autre manière de voyager. A peu près à un demi-mille au-delà de Palabatoula, immédiatement après avoir passé un torrent sur une simple planche, on commence à gravir sur la montée escarpée par un sentier étroit, raboteux et rocailleux, à travers une forêt dont elle est couverte depuis sa base jusqu'à son sommet, et qui en général répand une ombre si épaisse sur la route, qu'elle empêche les rayons du soleil d'y pénétrer, et intercepte la vue du pays d'alentour.

Ayant grimpé pendant deux milles le long de ce sentier sombre, nous sommes arrivés à un lieu où l'on fait halte sur une petite plate-forme au-dessus d'un précipice; nous avions la vue du pays qui s'étendoit au-dessous de nous; elle étoit à la fois grande et magnifique.

A peu près à mi-chemin, sur le penchant de la montagne, nous avons traversé un petit torrent qui coule sur une masse immense de rochers disposés en tables; et, un mille plus loin, ayant monté une hauteur considérable, et descendu un terrain irrégulier, nous avons atteint les bords du Satagongola, torrent plus fort que les précédens, et que l'on peut regarder comme la source principale du Kalou-Ganga; il se précipitoit du haut d'une montagne boisée par un canal que de grandes masses de rochers obstruoient, et sur lesquelles s'étoient assemblés de nombreux grou-

pes de pélerins, les uns se baignant, les autres prenant leur repas frugal de riz froid; ceux-ci se reposant étendus tout de leur long, ceux-là assis les jambes croisées et mâchant du betel. L'air et l'eau étoient d'une fraîcheur extrêmement agréable. A une heure après midi, la température de l'air était à 74° (18° 65), celle de l'eau à 57° (11° 10): celle-ci avoit toutes les bonnes qualités d'un torrent de montagne (1).

A un demi-mille de la rivière, nous avons traversé une gorge; la descente très-escarpée étoit facilitée dans les endroits les plus difficiles par de grossières échelles en bois. La montée du côté opposé paroissoit beaucoup plus pénible; il falloit gravir sur un rocher énorme dont la surface inclinée étoit absolument nue et polie; mais les dangers que l'on éprouveroit à y grimper disparoissent devant des degrés que l'on y a taillés. Nous avons monté sans peine par quatre escaliers différens; les trois premiers n'étoient composés que de trente-sept marches en tout; le quatrième, auquel les autres conduisoient, avoit, dans son aspect, quelque chose de grand que lui donnoient sa hauteur, sa longueur et sa régularité ; il consistoit en quatre-vingt-dix marches. Vers le milieu de la

(1) Un petit baromètre de montagne se soutenoit à 25 p. 6. A Ratnapoura, il étoit à 30° 10', le thermomètre étant à 82 (22,20).

montée le long de ce rocher, on voit à gauche la figure d'un homme grossièrement sculptée, et une inscription en chingulais. Ces deux monumens rappellent le souvenir du roi qui a fait faire ces degrès. Du sommet de ce rocher nous eûmes encore une vue très-étendue. Un orage s'amassoit, le tableau réunissoit le magnifique au terrible ; des précipices profonds, des bois suspendus au-dessus, des montagnes s'élevant sur d'autres montagnes, et toutes couvertes de forêts; des vallées immenses, dans lesquelles un brouillard épais et blanc présentoit l'apparence de lacs et de rivières gelés et revêtus de neiges : tels étaient les grands traits de cette scène ombrée par des nuages sombres et menaçans, qui, avec le roulement du tonnerre dans le lointain, annonçoient l'approche de l'orage.

Nous n'étions pas bien loin du rocher lorsque la tempête éclata, la pluie tomboit à torrens, le bruit du tonnerre éclata avec une force extrême, les éclairs avoient une vivacité incroyable; il étoit inutile de s'arrêter, puisqu'il n'y avoit pas moyen de trouver un abri. Nous avons continué à monter; le chemin devenoit plus difficile à mesure qu'il s'élevoit davantage.

La tempête dura jusqu'à deux heures et demie; nous venions alors d'atteindre un petit plateau tapissé de bois chétifs. Pendant que nous nous reposions sous un hangar grossièrement construit pour

l'usage des pélerins, le temps devint beau en quelques minutes; la pluie cessa presque entièrement, l'on n'entendoit plus le tonnerre qu'à une grande distance, les brouillards et les nuages se dispersèrent; alors nous eûmes le plaisir de voir au-dessus de nous l'objet de toutes nos fatigues, le pic de forme conique s'élevant brusquement et majestueusement, et se terminant en pointe.

Trempés et refroidis, car le thermomètre étoit à 58° (11,54), et le vent perçant, nous nous remîmes en route. Cette dernière partie en est la plus difficile, et la seule où l'on coure réellement des dangers. Près du sommet, la montée est si roide que, sans des chaînes de fer fixées au rocher, le nombre des dévots qui accomplissent leur pélerinage seroit bien petit; même avec se secours il arrive quelquefois des accidens, et des malheureux perdent la vie. Une quinzaine de jours auparavant, deux Chingulais avoient péri; en regardant en bas, la tête leur tourna; ils s'effrayèrent, tombèrent et furent brisés en pièces.

Nous atteignîmes à la cime de la montagne un peu après trois heures. Le ciel étoit pur et serein, le soleil brillant. Le coup d'œil magnifique dont nous jouîmes nous dédommagea amplement de notre route pénible et de toutes les difficultés que nous avions eues à combattre. Rien, d'aucun côté, n'arrêtoit la vue; elle se prolongeoit le long des flancs de la montagne, à trois milles pieds de pro-

fondeur, et se promenoit avec délice sur une surface irrégulière de feuillage de teintes les plus variées; c'étoit du vert, du brun et du rouge. Dans le lointain, les chaînes de montagnes et les vallées se dessinoient à grands traits sous les formes et les nuances les plus diverses, suivant leur éloignement et leur position respective, relativement au soleil sur son déclin. Les monts les plus proches, ceux qui n'étoient qu'à deux ou trois milles de distance, se voyoient à merveille; la clarté de l'atmosphère aidoit à distinguer leurs moindres traits, tels que les arbres qui les revêtoient, les rochers qui s'élevoient à leur surface, leurs ravines profondément sillonnées par les ruisseaux et les torrens qui, après une pluie violente, brilloient dans chaque cavité. De ceux-ci il y avoit une transition quelquefois brusque, quelquefois graduelle, aux montagnes les plus lointaines qui terminoient la perspective de ce côté, et avoient la couleur azurée des nuages, mais d'une nuance plus foncée. De même que les montagnes disparoissoient peu à peu et finissoient par s'évanouir dans l'air, de même les vallées et les terrains bas se perdoient dans les brouillards et les vapeurs. Les gorges des montagnes, à quelques milles, étoient encore remplies de couches épaisses d'un brouillard blanc, qui ressembloit tant, comme je l'ai dit plus haut, à des rivières et à des lacs gelés, qu'il me rappeloit vivement les scènes d'hiver de ma patrie.

Mais notre curiosité se porta bientôt sur le sommet de la montagne et sur l'objet qui, tous les ans, engage des milliers d'hommes à entreprendre ce pélerinage fatigant; le sommet n'a que soixante-quatorze pieds de longueur, sur vingt-quatre de largeur; cet espace est entouré d'un mur en pierres, haut de cinq pieds, bâti en quelques endroits sur le bord du précipice. La cime est un rocher situé au milieu de cet enclos et s'élevant à six ou huit pieds au-dessus du niveau de ce petit emplacement; tout au haut on voit l'objet de la vénération des Chingulais, le sriri-pada, ou l'empreinte sacrée du pied de Bouddah, qu'il laissa sur ce rocher à la première visite qu'il fit à cette île. C'est un creux peu profond, long de cinq pieds trois pouces trois quarts, et large de deux pieds sept pouces à deux pieds cinq pouces. Il est orné d'un rebord en cuivre, garni de quelques pierres précieuses; il est couvert d'un toit fixé au rocher par quatre chaînes de fer, soutenu par quatre colonnes, et ceint d'un mur peu élevé. Le toit étoit doublé d'étoffes de diverses couleurs; et ses bords étant recouverts de fleurs et de guirlandes, il présentoit un aspect très-agréable. La cavité offre certainement la ressemblance grossière d'un pied humain; si cependant c'étoit l'empreinte véritable d'un pied, elle n'auroit rien de flatteur pour Bouddah, ou bien ce seroit à tort que ses sectateurs feroient des éloges si pompeux de sa

beauté. Il ne vaut guère la peine de rechercher comment cette empreinte s'est faite et si elle est artificielle en tout ou en partie. Son apparence et d'autres particularités me font penser qu'elle est due en partie à la nature et en partie à l'art. Il y a des séparations un peu relevées pour représenter les interstices entre les orteils; elles sont indubitablement l'ouvrage des hommes, car une petite parcelle que j'en détachai en secret étoit un mélange de sable et de chaux, absolument semblable au mortier ordinaire, et totalement différent du rocher. Plus bas, sur le même rocher, il y a une petite niche en maçonnerie dédiée à Samen qui est aussi adoré sur le pic, parce qu'on le considère comme le gardien de la montagne. L'enclos renferme une maisonnette consistant en une seule chambre où demeure le prêtre officiant; c'est, avec deux petites cabanes situées en dehors du parapet, tout l'abri que présente la montagne. Il n'y a pas sur le sommet autre chose digne d'attention, excepté un bosquet de rhododendrons (1) qui, garnis de leurs grandes fleurs rouges, produisoient un très-bel effet. Il est sur les flancs de la montagne à l'est et au nord-est, immédiatement en dehors du parapet; les Chingulais le regardent comme sacré; suivant leur tradition, il fut planté par

(1) *Rhododendron arboreum.*

Samen aussitôt après le départ de Bouddah ; ils ajoutent qu'il est particulier à ce pic, et ne se trouve dans aucune autre partie de l'île. Ils se trompent, cet arbre est commun sur toutes les hautes montagnes de l'intérieur, et se montre quelquefois dans des endroits qui ne s'élèvent pas à beaucoup plus de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous passâmes la nuit sur la montagne, ce fut la première que, depuis mon séjour entre les tropiques, j'eus sujet de me plaindre du froid. Le ciel étoit couvert, on ne voyoit que les étoiles de première et de seconde grandeur; une ou deux fois nous regardâmes dehors et nous aperçûmes ce qu'on auroit pu appeler les ténèbres visibles et les formes gigantesques de la montagne, sublimes dans l'obscurité. Le lendemain matin, au moment où le soleil alloit se lever, nous fûmes réveillés par les acclamations d'une troupe de pélerins qui venoient d'arriver. La matinée étoit superbe ; nous sûmes bon gré à ces pélerins de nous avoir arrachés au sommeil. Le soleil levant teignoit le ciel d'or et de pourpre, et répandoit sur toute la nature une lumière dont l'éclat ne m'avoit jamais paru si brillant.

La troupe de pélerins qui arrivoit étoit composée de Chingulais des deux sexes qui venoient de l'intérieur, tous vêtus très-proprement. Ils commencèrent tout de suite leurs dévotions. Un prêtre, en

robe jaune, se tenoit sur le rocher à côté de l'empreinte du pied de Bouddah, le visage tourné vers ces gens qui s'étoient rangés au-dessous sur une ligne, les uns à genoux, les mains levées en l'air, et les paumes appliquées l'une contre l'autre; d'autres penchés en avant, et tenant les mains dans la même attitude de dévotion. Le prêtre, d'une voix haute et claire, récita phrase par phrase les articles du symbole de leur foi, et leurs préceptes religieux; ils les repétoient après lui. Quand il eut fini, ils poussèrent un grand cri, il se retira, puis ils remplirent entre eux la même cérémonie sous la direction d'un homme de leur troupe.

Nous fûmes ensuite témoins d'une scène touchante; les femmes saluèrent affectueusement et respectueusement leurs maris; les enfans en firent autant envers leurs parens, et les amis envers leurs amis. Une femme âgée, à tête grise, commença par donner cette marque de son respect à un vieillard qui avoit réellement l'air vénérable; elle étoit émue jusques aux larmes, et lui baisoit presque les pieds; il la releva de la manière la plus tendre. Ensuite plusieurs hommes d'un âge moyen saluèrent le groupe patriarcal, et à leur tour reçurent les mêmes témoignages d'hommes plus jeunes qui avoient d'abord rendu leurs devoirs aux deux vieillards. Enfin ceux qui étoient à peu près du même âge se firent un léger salut,

et échangèrent entre eux des feuilles de betel. J'appris que le motif de ces salutations étoit moral, avoit pour but de resserrer les nœuds de la parenté, de fortifier l'amour des familles entre elles, et les liens de l'amitié, et d'éloigner les animosités.

Chaque pélerin fit une offrande à l'empreinte du pied de Bouddah et à Samen; l'un lui présenta quelques petites pièces de monnoie de cuivre, un autre des feuilles de betel, celui-ci des noix d'arec, celui là un peu de riz, cet autre un morceau d'étoffe. Les dons sont posés sur l'empreinte et enlevés presque aussitôt par un domestique placé là exprès, c'est le casuel du prêtre principal du viharé de Malvatté.

Les pélerins, avant de s'en aller, reçoivent la bénédiction du prêtre qui les exhorte à retourner tranquillement chez eux et à mener une vie vertueuse.

Nous avions d'abord eu le projet de passer la journée sur la montagne et de n'en descendre que le lendemain au matin; il fallut y renoncer, parce que nos gens en trouvèrent l'air trop froid, et considérèrent le lieu comme trop sacré. Le premier motif n'étoit qu'un prétexte qui leur servoit à cacher leurs craintes superstitieuses; en effet, les Chingulais croient que les prêtres seuls peuvent passer impunément la nuit sur le pic;

tout autre est puni de son audace par la maladie, et souvent par la mort.

Obligés de céder aux instances des gens de notre suite, nous avons commencé à descendre à huit heures du matin, et, vers quatre heures après midi, nous sommes arrivés à Palabatoula, fatigués et mouillés par un orage qui nous avoit surpris. Nous sommes ensuite retournés à Colombo par un autre chemin.

Etant sur la montagne, je suspendis mon baromètre dans un petit temple situé sur le sommet du rocher. A six heures du soir, après être resté exposé assez long-temps pour acquérir la température de l'air, qui dans l'intérieur était de 52° (8° 88), il se soutint à 23^p.70. Le lendemain, à sept heures du matin, le thermomètre étant à 58° (11' 54), le baromètre étoit à 23^p.75. Malheureusement je n'avois pas un long baromètre pour faire les comparaisons nécessaires, et personne à Colombo n'en avoit un non plus pour suivre en même temps les observations correspondantes. Ainsi l'élevation de 6,152 pieds au-dessus du niveau de la mer que j'ai assignée à cette montagne est purement par approximation. Mais la hauteur extraordinaire que quelques écrivains anciens ont donnée au pic d'Adam, par exemple douze et quinze mille pieds, est certainement erronée. D'après une mesure trigono-

métrique faite à la hâte par un observateur habile, l'élévation perpendiculaire du pic d'Adam est de 7,000 pieds, ce qui confirme l'élévation d'après le baromètre (1).

Ce sont très-probablement les Mahométans qui ont donné à cette montagne le nom sous lequel elle est généralement connue des Européens. Les Musulmans de Ceylan l'appellent encore Adam-Malay. Ils disent que, lorsque notre premier père fut chassé du paradis, il vint pleurer sa faute sur ce pic, en se tenant sur un pied dont l'empreinte est restée, et qu'il y resta dans cette position jusqu'à ce que Dieu lui eût pardonné. J'ai dit plus haut que les naturels de l'île, conformément à leur croyance, le nomme *Siri-Pada* ou en pali *Sri-Pada*, relativement à l'objet de

(1) Cependant, en supposant le baromètre au niveau de la mer à 30 pieds à six heures du soir, et le thermomètre à 80° (21°,31), la hauteur estimée seroit à peu près de 6,689 pieds *.

* Voici mes observations sur la température de l'air :

HEURES.	TEMPÉRATURE.	VENT.
3 h.........a m..	54 (7,77)	N. E. modéré.
4....	52 (8,88)	N. N. E. dito.
6.................	51 (8,44)	Dito—— doux.
9.................	51 (8,44)	Dito—— dito.
5 h.........p. m..	53 (9,32)	Dito—— frais.
7..30 m...........	59 (11,99)	Dito—— doux.

leur adoration, qui est l'empreinte imaginaire, ou bien *Samennella* ou *Hamennella*, le son de l'*s* se confondant ordinairement avec celui de l'*h*; ce dernier nom se rapportant à Samen, qui est le dieu gardien de la montagne.

Le docte Bryant, dans son *Analyse de l'ancienne mythologie*, attache beaucoup d'importance à ce dernier nom. « Le pic d'Adam, dit-il, est proprement le sommet consacré à Ad Ham, le roi ou dieu Ham, l'Ammon d'Égypte. Cela est démontré jusqu'à l'évidence par un autre nom que donnent à cette montagne les Chingulais qui habitent dans son voisinage. Ils l'appellent *Ham-al-el*: c'est, sans aucun changement, *Ham-il-el* (Ham, le soleil), ce qui est conforme à l'ancienne religion de l'île. En un mot, tout, dans ces pays, conserve l'impression des institutions chaldéennes ou égyptiennes (1). »

Si cette hypothèse, en partie fondée sur un nom, étoit exacte, on devroit découvrir encore des vestiges de l'ancien culte. Il résulte de recherches spéciales sur cet objet, que les cérémonies pratiquées sur le pic n'offrent rien de particulier. Samen est adoré comme les autres dieux, et le sri-pada comme Bouddah. Le nom qui a fourni une démonstration à Bryant, semble plutôt une réfutation de son hypothèse

(1) *Analyse de l'ancienne Mythologie*, T. V, p. 266.

lorsqu'il est écrit correctement. Samen-nella signifie le rocher de Samen, et cette explication est confirmée par le nom semblable, qui est en pali somané-kouta, et en sanscrit samanta-kouta-parvati.

Je finis en copiant le commencement d'un morceau curieux, écrit sur le pic du temps du roi Kirtisseré : « Notre Bouddah qui acquit Nivané ; qui vint dans le monde comme les autres Bouddahs, duquel dérive la nourriture de la vie (la religion) ; qui est célébré pour ses trente-deux grandes beautés mâles, et pour les quatre-vingt-huit signes qui leur sont joints, et pour la lumière qui brille à une brasse de distance autour de son corps, et pour les rayons éclatans qui jaillissent de sa tête ; qui est le précepteur des trois mondes ; qui connoît le passé, le présent et l'avenir ; qui, durant quatre grandes périodes, s'est conduit de manière à être l'exemple des trente grandes qualités ; qui a vaincu Mareya et ses adhérens, et est devenu Bouddah ; dans la huitième année après cet événement, il s'éléva en l'air, répandit des rayons de lumière de six couleurs différentes autour de sa personne, et appliqua l'empreinte de son pied portant les illustres marques tchakkra-laksana et les cent huit signes favorables sur le rocher de Samanta-Kouta-Parvatti, qui est renommé pour les eaux fraîches et aimables de ses rivières, pour ses torrens rapides,

pour ses bosquets fleuris exhalant dans les airs leurs émanations suaves; qui est la couronne de l'île vierge, riche en mines de toutes sortes de pierres précieuses, comme une jeune fille parée de joyaux. »

VOYAGE A CANDY.

Le 5 août 1817, je partis de Colombo, accompagnant comme médecin le général Brownrigg, qui alloit à Candy avec sa femme. Ne nous doutant guère de la rebellion qui alloit éclater nous nous mîmes en route comme pour une partie de plaisir, qui, nous l'espérions, dureroit autant que notre excursion, c'est-à-dire quelques semaines. Nous fûmes au contraire retenus pendant quinze mois.

La distance de Colombo à Candy, par la route ordinaire que nous prîmes et qui traverse le Béhegampolé et le Kalbadé, est de 85 milles. La première station est à Hangvellé, petit fort sur le Kalany-Ganga. Le pays que l'on parcourt pendant 18 milles est uni ou légèrement ondulé, et sujet aux inondations du fleuve. Il est en général bien peuplé. La route est presque partout agréablement ombragée par le beau feuillage des arbres fruitiers, surtout des cocotiers, qui, à peu d'interruptions près, forment un bocage continu le long du fleuve.

Entre Hangvellé et Avisahavellé qui en est éloigné de 11 milles et demi, le pays prend un aspect plus sauvage, c'étoit la région limitrophe entre nos possessions et celles du roi de Candy, et par conséquent une espèce de désert. L'on ne peut qu'admirer la beauté et la diversité des forêts et des djengles dont sa surface montueuse est presque partout couverte.

Avsiahavellé est un village chétif, dans une situation très-pittoresque au pied de rochers nus, escarpés et noirs qui, du milieu d'arbres touffus, s'élèvent brusquement à une hauteur de mille pieds. Sur un monticule conique et assez roide, on voit les restes d'un ancien poste militaire abandonné et négligé depuis que nous sommes maîtres de l'intérieur.

A peu près à un mille d'Avisahavellé, on arrive à Sittavakka où l'on passe en bac une rivière assez considérable qui porte le même nom. Le bac consiste en un grand bateau que l'on fait marcher uniquement par le moyen d'un roseau long et flexible qui va d'une rive à l'autre. Les bateliers, en tirant dessus, font avancer le bac avec la plus grande facilité (1).

(1) Ce roseau, dont quelques individus ont 900 pieds de long, est garni de nœuds et a une égale grosseur partout. Celui du bac avoit à peu près un pouce et demi d'é-

Sittavakka, jadis résidence royale et lieu très-important, n'existe plus que de nom. Le voyageur qui parcourt cette route n'aperçoit plus les traces de ce qu'il fut, et pendant long-temps on supposa qu'il n'en subsistoit plus aucune. On a cependant découvert récemment des vestiges d'édifices. Au mois de juin 1819, passant pour la troisième fois par cet endroit, les naturels me conduisirent à un ancien fort, caché par les bois, et situé sur une langue de terre élevée que le confluent d'un torrent profond avec la rivière avoit formée. J'y allai en bateau; en débarquant, je montai par des degrés taillés dans le roc; et, après avoir marché pendant à peu près trois cents pieds, j'arrivai à un bâtiment de forme carrée, il consistoit en trois enceintes renfermées l'une dans l'autre; l'extérieure étoit éloignée des deux autres. Les murs sont en pierres que les naturels nomment kabouk; c'est une argile fortement imprégnée d'oxide rouge de fer, auquel elle doit probablement sa propriété de durcir à l'air. Le mur extérieur avoit huit à dix pieds de haut, et six à huit de large Sa plus grande largeur étoit aux angles où il communiquoit avec l'enclos par des degrés. La distance de ce mur au second étoit de vingt-

paisseur; comme il est très-tenace et très-fort, il remplace très-bien les cordes, et les naturels le leur substituent fréquemment.

cinq ou trente pieds; cet espace étoit couvert de buissons. J'y aperçus un puits profond construit avec soin, et revêtu de maçonnerie. La seconde enceinte, éloignée seulement de quelques pieds de la troisième, sembloit destinée à la protéger. Cette dernière avoit eu probablement un toit; c'étoit le donjon de la forteresse, rien n'annonçoit qu'elle eût été divisée en compartimens, et en effet elle avoit à peine la grandeur nécessaire pour en admettre. Suivant la tradition des natifs qui n'a rien d'invraisemblable, cette ruine, qu'ils appellent *kotoúa* (un fort), est celle d'une forteresse construite par les Portugais à l'époque où le canton voisin fut le théâtre de leurs sanglantes contestations avec les princes de Sittavakka. La nature du bâtiment, le puits renfermé dans son enceinte, sa situation sur le bord de la rivière du côté de Colombo et vis-à-vis de l'emplacement où probablement le palais et la ville de Sittavakka étoient autrefois, semblent venir à l'appui de la tradition. Quoi qu'il en puisse être, ces ruines n'étoient pas dépourvues d'intérêt; on auroit pu les conserver. Je dis qu'on auroit pu, parce que je savois que l'œuvre de la destruction étoit déjà commencée, et que les murs, épargnés par deux siècles au moins, ont été abattus en tout ou en partie, et leurs pierres emportées pour construire un gîte nouveau pour les voyageurs. Ceux qui sont curieux se plaindront de cette

mesure, tandis que l'indifférent bénira sa bonne étoile qui lui épargne l'embarras de se frayer un chemin à travers des broussailles pour voir de vieilles ruines dont les matériaux arrangés dans un nouvel ordre lui promettent un abri commode.

Au mois d'août de la même année je visitai des ruines sur la rive droite, à peu près à quatre cent cinquante pieds de distance du bord de la rivière et presque vis-à-vis le fort. Les djengles qui les couvroient entièrement ont été abattus en partie ; on y arrive par un pont de grandes pierres plates, longues de quinze pieds, larges de trois à quatre, et épaisses de deux. Soixante pieds plus loin, on rencontre, sur un terrain élévé, un enclos en forme de parallélogramme, long de cent vingt pieds sur quatre-vingt-dix de large, entouré d'un mur de grands blocs de pierres de taille. Au milieu de cet espace, on voit les fondemens et des portions de mur d'un petit temple élégant, probablement un dévalé, construit en pierres de taille sculptées ; l'aspect de ces ruines annonçoit que la main lente du temps n'avoit ni abattu ni détruit cet édifice, il n'en portait pas de nombreuses marques. Suivant la tradition populaire, il avoit été renversé par les Portugais qui, on le sait bien, déployoient leur zèle religieux, lorsque l'occasion s'en présentoit, en jetant à bas les ouvrages de la superstition des Indous. On dit qu'il y a d'autres restes d'antiquités dans le djengle

voisin ; ce sont vraisemblablement des ruines de temples ou du palais royal de Sittavakka, et non celles de la ville, les murs en terre des maisons des naturels étant encore plus périssables que leurs habitans.

Rouvenvellé, la station suivante, est à huit milles et demi d'Avisahavellé. Le pays intermédiaire est peu cultivé, médiocrement peuplé, et presque entièrement couvert de bois. On suit en grande partie une vallée bordée en plusieurs endroits, sur la droite, par des rochers élevés. A peu près à un demi-mille de Rouvenvellé, on rencontre de vastes plantations de cocotiers qui appartiennent au gouvernement. Les arbres sont bien moins forts que ceux qui poussent sur la côte maritime, particularité qui justifie l'opinion populaire, suivant laquelle l'air de la mer est favorable à la croissance de ces arbres. On peut aussi remarquer qu'ils paroissent moins beaux que ceux qui entourent les demeures des naturels; ceux-ci ont un proverbe suivant lequel les cocotiers ne réussissent pas bien, à moins qu'on ne se promène et que l'on ne parle entre eux (1).

(1) Les cocotiers du bord de la mer sont certainement plus grands et plus productifs que ceux de l'intérieur de Ceylan. Les premiers s'élèvent fréquemment à cent pieds : la raison pour laquelle ils sont plus robustes dans ces endroits, et près des maisons des natnrels, tient probablement à ce

Il y a trois ans, Rouvenvellé étoit un lieu presque désert; aujourd'hui, il est florissant. Il est avantageusement situé sur une pointe de terre au confluent du Kalany-ganga aux eaux limpides, et du Gouragouya-oya aux eaux troubles. Le fort est à peu près fini, et l'on a établi un basar dans lequel trois cents familles, attirées par la perspective du gain, se sont établies. Nous fûmes agréablement surpris, à notre arrivée, de l'accroissement rapide de cette petite ville et de son air d'activité: les naturels s'étoient vêtus de leur mieux pour faire fête au gouverneur; la rue qui mène de la rivière au fort étoit ornée dans le style élégant et simple propre aux Chingulais; c'étoient des arcs de jeunes feuilles de cocotiers parfumés avec les fleurs délicates et blanches de l'arequier, et soutenus par des bananiers qui, transplantés entiers avec leurs feuilles et leurs fruits, avoient l'air aussi frais que s'ils n'eussent pas été déplacés. Le soir, quand le gouverneur et son épouse visitèrent le basar, il étoit décoré de la manière que je viens de décrire, et illuminé avec des lampes faites d'écales de cocos, dont l'huile les garnissoit. Ce mélange de feuillages et de lumières très-bril-

que les feuilles de cet arbre, quand il se porte bien, contiennent une grande quantité de matière saline. Les Chingulais ne l'ignorent pas : les blanchisseurs les brûlent pour en obtenir les cendres alkalines; et, quaud on met un coco en terre, on verse un peu de cendre dans le trou.

lantes produisoit un effet magique; c'étoit un vrai spectacle de féerie. Le gouverneur, revenu au fort, reçut le dissavé du Behegampalé, arrivé de Candy à cette occasion. C'étoit un jeune homme d'une figure prévenante, malgré la richesse de sa mise, qui le déparoit. Lorsqu'on l'y invita, il s'assit sur une chaise, se conduisit avec une bienséance parfaite et accepta du thé, quoique très-probablement il n'en eût jamais goûté. Conformément à l'usage de ces contrées, il ne s'en alla que lorsqu'on le lui dit; et, avant de sortir, il fit un présent de fruits, d'œufs et de confitures apportés sur des assiettes de feuilles, et arrangés à terre pour qu'on les vît.

Le pays entre Rouvenvellé et Idamalpané, la prochaine station, éloignée de onze milles, est mieux cultivé et plus peuplé qu'aucun des territoires que l'on avoit traversés jusqu'alors, à l'exception de celui qui entoure immédiatement Colombo. La route, presque partout unie, traverse des prairies ou des champs de paddy; la verdure de cette dernière plante, qui, dans son dernier période où elle étoit alors, est la plus fraîche que l'on puisse imaginer, formoit le contraste le plus agréable avec la verdure sombre des forêts des montagnes voisines. Idamalpané est un petit poste militaire dans une vilaine position, au milieu de collines couvertes de djengles qui le commandent. A peu près à deux

milles au-delà, nous passâmes par Arranderré, où les Hollandois avoient bâti un fort dont il subsiste encore de foibles vestiges; le gouverneur y a depuis transporté le poste d'Idamalpané, qui aujourd'hui est évacué.

Hettymallé, autre petit poste militaire, n'est qu'à cinq milles d'Idamalpané. Le pays intermédiaire est très-inégal et presque montagneux: aussi la route est raboteuse, difficile et fatigante. L'ami de la nature est dédommagé de ses peines par les beautés sauvages répandues avec profusion sur cette partie scabreuse et pittoresque de l'île.

Le Fort-King, station prochaine, est éloigné de sept milles. Le pays continue à être inégal, romantique et difficile, moins cependant que celui que l'on quitte, et il est mieux cultivé. Deux vallées que nous avons traversées sont très-profondes et si étroites, que deux personnes placées sur le haut des monts, pourroient presque faire la conversation d'un côté à l'autre. Par curiosité, je m'arrêtai sur le bord d'une de ces hauteurs pour regarder la cavalcade du gouverneur passant sur la montagne opposée; l'effet en étoit imposant. En tête marchoient trois éléphans richement caparaçonnés, chacun ayant suspendue à son côté une cloche qui produisoit un son clair et triste; ensuite venoit un détachement de dragons de Ceylan qui, bien que montés sur de

grands chevaux, faisoient une chétive figure en comparaison des colosses animés qui les précédoient ; leur allure vive offroit de même un contraste frappant avec la marche grave et mesurée de ces animaux énormes. Le gouverneur paroissoit après dans un tomdjôn, sorte de chaise à porteur ouverte par-devant et sur les côtés, et soutenue par un seul bâton que des hommes appuient sur leurs épaules ; lady Brownrigg suivoit dans une voiture semblable. Les officiers attachés au gouverneur l'accompagnoient à cheval, et un second détachement de dragons formoit l'arrière-garde. Mais ce n'est pas là que se terminoit le cortége : une autre troupe marchoit immédiatement après la première ; elle étoit composée du dissavé du territoire, monté sur un cheval qui avoit des clochettes au cou et des harnois très-élégans ; il étoit conduit par deux écuyers et entouré d'une foule nombreuse de gens de cet officier, vêtus d'un costume particulier et portant les symboles de son emploi, tels que des drapeaux, des feuilles de talipot, etc. ; enfin venoit une multitude de gens marchant sans ordre, les uns en palanquin, d'autres à cheval, mais la plupart à pied ; c'étoient principalement des domestiques et des coulis ou porte-faix ; il y en avoit tant, qu'ils lassèrent ma patience et que je continuai ma route. Les personnes d'un goût délicat trouveront avec

raison à redire à cette manière orientale de voyager, et s'écrieront : Quelle pompe barbare ! L'exclamation est juste ; mais c'est cette pompe que les naturels ont l'habitude de respecter et d'associer avec l'idée du pouvoir : il seroit donc impolitique de ne pas s'y conformer. Un train nombreux, lorsque l'on voyage dans Ceylan, est un mal nécessaire et inséparable de l'état du pays, qui est dépourvu d'auberges, et où l'on est obligé de transporter avec soi toutes les choses dont on a besoin, de même que lorsque l'on entre en campagne ou que l'on parcourt un désert.

Le Fort-King tire son nom d'un officier qui en dressa le plan et en surveilla les travaux ; il n'étoit pas encore fini. Le fort se construit de la manière la plus solide sur un monticule qui commande le gué de Maha-Ohio, rivière considérable, sur les bords de laquelle une bataille sanglante se livra entre les Chingulais et les Portugais. Rien de plus pittoresque que la situation de ce fort, entouré de collines à pentes douces, au-delà desquelles s'élèvent des montagnes escarpées ; coup d'œil qui réunit l'agrément à la grandeur. Le pays voisin est très-fertile : le basar qui, de même que le fort, couvre un terrain sur lequel, il y a trois ans, il ne croissoit que des broussailles, est bien approvisionné. Cette partie de l'île est élevée de 651 pieds au-dessus du niveau de la

mer (1); ce qui, joint à la proximité des montagnes, procure à ce canton une température beaucoup plus agréable que celle du bord de la mer. Les nuits sont généralement froides, et la chaleur est rarement accablante pendant le jour.

Pour aller du Fort-King à Amanapoura, qui en est éloigné de huit milles, l'on traverse le mont Bellany. A Gannithéné, qui est au pied de cette montagne, nous nous sommes éloignés de la route à travers champs, pendant un demi-mille, pour visiter un piége à éléphans placé dans un défilé de la vallée. C'est un petit emplacement carré entouré de fortes palissades; l'entrée en est très-étroite, et il y a un arbre dans le milieu. L'on fait d'abord passer l'animal sauvage par Candy en le chassant; s'il convient, on le poursuit jusqu'à cet endroit. Lorsqu'il entre dans l'enclos, on l'attache à l'arbre par un nœud coulant, et ses pieds sont liés avec des cordes très-fortes. On le conduit ensuite dans un endroit contigu, où l'on construit un angar au-dessus de lui; ses pieds sont noués fortement à des arbres, et on ne lui permet pas de se coucher. Dans ce moment,

(1) Le 26 novembre 1819, à neuf heures du matin, un baromètre portatif se tenoit, au Fort-King, à 29p. 35. Il avoit acquis la température de l'air, qui étoit de 77° 5' (19,98). Dans la semaine suivante, le même instrument, observé à Colombo à la même heure, se tenoit à 30,07, la température étant à 78° (20,42).

on étoit en train d'apprivoiser six éléphans; ils étoient plus ou moins garrottés, suivant le degré de docilité qu'ils avoient acquis. Ils étoient tous très-maigres et avoient l'air souffrant. Plus de la moitié de ceux que l'on prend périssent pendant qu'on les tient enfermés; ils semblent regretter le bienfait de la liberté qu'ils ont perdue; ils refusent de manger, et en général meurent de faim. Si l'on peut venir à bout de leur faire prendre de la nourriture, le plus difficile de la tâche est fini, et ils sont bientôt apprivoisés. Bien que la mortalité des éléphans soit considérable dans ce cas, elle l'est moins que dans les grands piéges, comme sont ceux dont on se sert dans le pays bas.

Le Bellany s'élève à près de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. La montée, quoique difficile, l'est moins que je ne l'avois supposé. Le gouverneur et sa femme ne furent pas obligés de descendre une seule fois de leurs tomdjôns. Il est possible, et pourtant peu humain et peu prudent, de la gravir à cheval. On est bien payé de la peine de la montée par la fraîcheur de l'air que l'on respire. On voyage constamment à l'ombre des beaux arbres dont la montagne est couverte; et, quand on s'arrête pour se reposer, on jouit par intervalles de coups d'œil magnifiques. Avant de parvenir au sommet, on traverse deux ravines profondes dans lesquelles coulent des torrens. Il y avoit dans la seconde un poste de soldats occu-

pés à abattre des arbres et à faire des bardeaux pour couvrir les bâtimens du Fort-King. Il est difficile d'imaginer un tableau plus agreste que celui de la première ravine; quand on est sur les bords rocailleux du torrent, l'on n'aperçoit le ciel que par une échappée de vue; si l'on regarde en l'air, de chaque côté s'élèvent d'immenses rochers sur lesquels de sombres forêts sont suspendues. On est tout supris de rencontrer des créatures humaines, et, encore plus, des Européens. Ces soldats s'étoient fait des cabanes très-commodes; ils avaient contracté des liaisons avec les femmes du pays, qui sortirent avec leurs enfans; elles paroissoient à leur aise et contentes. Les soldats étoient tellement halés par le soleil, qu'on les auroit pris pour des naturels dont le teint auroit été un peu clair.

Arrivés au sommet de la montague, nous vîmes la totalité de la région que nous avions traversée; elle ressembloit à une carte enluminée des plus vives couleurs et ornée de paysages de la main d'un grand peintre. Le chef du territoire avoit choisi ce lieu élevé pour présenter ses respects au gouverneur; et, comme si la grandeur de la scène qui l'entouroit lui eût inspiré une hardiesse extraordinaire, il étoit en sandale, ce qui est contraire à l'usage des naturels quand ils parlent à un supérieur.

C'étoit un plaisir réel pour moi de gravir sur cette montagne avec le général qui l'avoit franchie le premier, et qui revenoit triomphant après avoir renversé, sans répandre une goutte de sang, un gouvernement cruel et tyrannique. Il étoit extrêmement intéressant d'entendre ses officiers comparer l'état actuel de la route avec ce qu'elle étoit auparavant, et raconter des faits et des événemens relatifs à différens endroits. Après qu'on a fini de grimper, la route est presque unie pendant près de cinq cents pas; la descente n'est ni longue ni brusque. On voit devant soi un pays montueux entouré par des montagnes éloignées qui paroissent très-hautes; mais la perspective n'a pas le même caractère de grandeur que de l'autre côté. Sur la montagne opposée est situé Amanapoura; le gouverneur fut reçu dans ce fort avec tous les honneurs dus à son rang. Les échos des montagnes répétoient le bruit du canon qui se prolongeoit au loin.

Amanapoura est un poste militaire considérable. Le fort, bâti sur le sommet d'une montagne escarpée, est à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; la position en est naturellement forte; il commande tout le pays, et l'air de santé des soldats prouve que l'air de ce canton élevé leur convient parfaitement. Les ouvrages destinés à protéger le fort n'étoient pas encore finis.

Au pied de la montagne il y a un cantonnement composé des logemens des officiers et des soldats, et tout auprès un gros village avec un bazar.

Le pays, à une certaine distance autour d'Amanapoura, du côté de Bellany, consiste en petites montagnes verdoyantes de formes irrégulières, assez nettes de broussailles, et paroissant offrir de bons pâturages. Les parties inférieures sont cultivées en paddy; à une certaine distance s'élèvent de hautes montagnes qui se perdent dans l'horizon. Du côté du Bellany, les traits du tableau sont plus grands, notamment ce mont colossal couvert de forêts, et le sourcilleux Narran-Gallé-Kandy que l'on aperçoit un peu plus à droite, élévant son sommet rocailleux et angulaire jusque dans les nues (1).

Candy est à 12 milles d'Amanapoura. La route entre ces deux endroits est montueuse et difficile. Les montagnes sont généralement couvertes de bois; les vallées étroites et profondes sont cultivées en paddy. A 4 milles d'Amanapoura nous avons passé par Dodanvellé, dans une allée délicieuse d'arganiers dont plusieurs étoient d'une dimension considérable; ils forment un bois sacré et appatiennent à trois petits viharés bâtis sous leur ombrage. A moins de 3 milles de

(1) Knox a parlé de cette montagne, qui fait une figure très-remarquable sur sa carte de Ceylan.

Candy nous avons traversé le Mahavellé-Ganga, au bas de Gannorouvé. Cette rivière a dans cet endroit les deux tiers de la largeur de la Tamise à Richmond. Une réunion de chefs, chacun avec une suite nombreuse, attendoit le gouverneur. Ils avoient tous des robes brillantes d'or et de joyaux. Les uns étoient à cheval, d'autres se faisoient porter dans des palanquins, deux étoient montés sur des éléphans. Rien de plus brillant que les harnois des chevaux; ils avoient des colliers de grelots. Le cavalier ne faisoit point usage de selle; il n'avoit qu'un coussin sans étriers, et ne se servoit pas beaucoup des rênes, le cheval étant mené par deux écuyers. Les palanquins étoient aussi très-riches et surchargés d'ornemens, la plupart ouverts d'un côté, et laissant voir le grand personnage qu'ils renfermoient assis ou couché à son aise. Je passai devant un de ces chefs à l'instant où il entroit dans cette voiture, et où un de ses domestiques lui lavoit les pieds qu'il s'étoit salis en se tenant dans la boue; le serviteur versa dessus de l'eau renfermée dans un vase qui ressembloit beaucoup à une théière.

La route, depuis les bords du fleuve jusqu'à la ville, étoit remplie d'une foule innombrable; plus nous approchions de Candy, plus la scène devenoit animée. En passant sous les arcs de triomphe érigés sur la route de distance en distance, et faits comme ceux que j'ai déjà décrits,

le peuple montroit tant d'avidité pour prendre les fruits dont ils étoient ornés, qu'il obstruoit le passage, et quelquefois dans sa turbulence étoit sur le point de renverser les palanquins. La longue rue par laquelle nous fîmes notre entrée étoit remplie de naturels des deux sexes; les hommes se distinguoient en général par leurs longues barbes, et beaucoup de femmes par leur teint plus clair et leur beauté.

Candy, ou Maha-Nioura (la grande cité), ville capitale de l'intérieur de Ceylan, est située dans le district d'Yattinioura, à l'extrémité et dans la partie la plus large d'une assez grande vallée, et à peu près à 1,400 pieds au-dessus du niveau de la mer (1). Bâtie sur les bords d'un lac artificiel, creusé par le dernier roi, et entourée de collines boisées, ainsi que de montagnes dont la hauteur varie de deux cents à deux mille pieds, sa position est agréable et pittoresque, mais mal choisie et peu sûre sous le rapport militaire, et à peine capable de défense. Toutes les maisons sont en terre, et ne consistent

(1) Le 24 avril 1819, le baromètre, à l'hôpital de Candy, étoit à 24p. 50. Il avoit acquis la température de l'air, qui étoit de 77° (19,98). Je fis plusieurs autres observations qui ne différèrent pas beaucoup de celle-là. La hauteur moyenne du même instrument, à Colombo, étoit à la même heure de 30p. 10, la température étant à 78° (20,41).

qu'en un rez-de-chaussée érigé sur une terrasse en argile; toutes sont couvertes en chaume, à l'exception de celles des chefs qui le sont en tuiles. Les rues sont bien alignées et se croisent à angles droits. La seule qui mérite d'être citée est l'Asta-vanka-Vediyé, ou la rue de Malabar, ainsi nommée parce qu'elle étoit exclusivement habitée par des Malabares, parens et officiers du roi, et dans lesquels il pouvoit avoir plus de confiance que dans ses propres sujets, parce que leurs intérêts étoient plus particulièrement liés au sien.

Les principaux objets dignes d'être remarqués à Candy sont le palais du roi, ainsi que les temples de Bouddah et des autres dieux. Le palais occupoit un espace considérable. Sa façade, qui avoit 600 pieds de long, présentoit un aspect imposant. Il étoit vis-à-vis les principaux temples et s'élevoit au-dessus d'un beau fossé dont les murs étoient percés de trous triangulaires pour les illuminations. Il étoit terminé à une extrémité par le pateripoua, bâtiment hexagone, élevé d'un étage, dans lequel le roi se faisoit voir au peuple dans les grandes occasions. A l'autre extrémité se trouvait l'appartement des femmes; sur sa façade, le soleil, la lune et les étoiles étoient sculptés en pierres, non par galanterie, mais comme emblêmes de la royauté; le roi, dans les réjouissances publiques, s'y plaçoit avec ses femmes pour voir passer les cortéges. L'espace intermé-

diaire étoit occupé principalement par la grande entrée du palais, et un peu en arrière, par le dalada malegava ou temple. On y arrivoit par un pont-levis et une arcade massive, qui, d'un côté, menoit à un escalier immense et par une seconde arcade à la salle d'audience, et, de l'autre, par un escalier semblable au temple et au bâtiment hexagone. Tous les appartemens, à l'exception de la salle d'audience, n'avoient rien de remarquable, et étoient des chambres, des bureaux, des salles de bains, la plupart petits, sombres et mesquins; presque tout a été détruit. La salle d'audience, dans laquelle le roi s'occupoit des affaires publiques et tenoit sa cour, est une grande pièce où l'on ne voit d'autres ornemens que les colonnes de bois qui en soutiennent le plafond.

Candy est rempli de temples. Sous l'ancien gouvernement, l'alliance entre l'Eglise et l'État étoit extrêmement étroite; c'est pourquoi les Chingulais semblent regarder les temples de leurs dieux comme une dépendance nécessaire du palais du roi. En conséquence, toutes les maisons royales avoient un nombre de temples réglé. Quelques-uns ont survécu à ces palais. Les principaux temples de Candy et de ses environs sont le Daladamalegava, le Malvatté et l'Asghiri, tous des viharés ou temples de Bouddah; le Nata, le Maha-Visnou, le Katragam et le Patiné, qui sont des de-

valés ou temples du brahmisme. Le Dalada-malegava étoit le temple domestique du roi ; il est le plus révéré de Ceylan, parce qu'il renferme la relique de la dent de Bouddah à laquelle toute l'île est consacrée, et que les Bouddistes regardent comme la chose la plus précieuse qu'il y ait au monde. Le temple est petit et bâti dans le goût chinois. Le sanctuaire n'a que douze pieds en tous sens ; il est, dans l'étage supérieur, sans fenêtres, et jamais les rayons du jour n'y pénètrent. On y entre par des portes à deux battans, dont les panneaux sont en cuivre poli; de chaque côté pend un rideau. L'éclat de ce lieu est éblouissant. Le plafond et les parois sont garnis de brocards d'or; on ne voit qu'or, pierres précieuses, et fleurs du parfum le plus suave. Sur une estrade haute de trois pieds et demi, et qui occupe à peu près la moitié de la chapelle, il y a une profusion de fleurs arrangées avec goût devant les objets sacrés auxquels elles sont offertes; ce sont deux petites figures de Bouddah, l'une en cristal, une autre en vermeil, et quatre carandouas ou châsses contenant des reliques. Trois de ces carandouas sont fort petits, n'ayant pas plus d'un pied de haut, et sont enveloppés de plusieurs doubles de mousseline. Le plus grand, qui n'est pas couvert, a cinq pieds quatre pouces et demi de haut, et neuf pieds dix pouces de circonférence à sa base ; il est en argent, épais de

trois à quatre dixièmes de pouce, et doré en dehors. Il est composé de trois pièces différentes qui peuvent se séparer l'une de l'autre; le travail en est simple et délicat, il est garni de quelques pierres précieuses, dont la plus belle est un œil de chat placé au sommet, que l'on voit rarement. Il est décoré d'ornemens très-riches, ce sont des chaînes d'or enrichies de pierreries et formant des festons; le plus remarquable de ces joyaux est un oiseau suspendu à une chaîne d'or, et entièrement composé de saphirs, de rubis, d'émeraudes, de diamans montés en or; mais la profusion des pierres cache le métal. Vues à quelque distance à la lumière d'une bougie, les pierres précieuses qui garnissent le karandoua paroissent être d'une valeur immense; quand on les regarde de près, on reconnoît qu'elles sont de qualité médiocre; quelques-unes des plus grandes ne sont que du cristal coloré par une feuille métallique. C'est dans ce grand carandoua que se conserve la dent de Bouddah. Grâce à la bonté du gouverneur, j'eus l'occasion dont jouissent bien peu d'Européens, de voir cette célèbre relique; elle est d'une couleur jaune sale, excepté vers sa base tronquée où elle est brunâtre. Je jugeai, à la distance de deux à trois pieds, car aux chefs des prêtres est réservée la prérogative de la toucher, que c'étoit un morceau d'ivoire taillé par l'art, et coloré de vetusté; il a dix-huit lignes de

long, et représente une dent canine émoussée. Jamais relique ne fut plus richement enchâssée; enveloppée dans une feuille d'or pur, elle fut placée dans une boîte d'or qui n'avoit que la grandeur suffisante pour la recevoir, et étoit revêtue en dehors de diamans, de rubis et d'émeraudes arrangés avec goût. Ce superbe et précieux bijou fut mis dans un très-petit carandoua en or, richement orné de pierreries; celui-ci fut renfermé dans un second aussi en or, et enrichi de rubis, qui, après avoir été enveloppé de toile d'or, fut placé dans un troisième; celui-ci, garni de mousseline, dans un quatrième qui avoit à peu près dix-huit pouces de hauteur, et enfin ce dernier, non moins précieux que les précédens, fut déposé dans le grand carandoua.

Lorsque les Anglois s'emparèrent de cette relique, cet événement produisit un effet prodigieux. « Actuellement, disoient les Chingulais, les Anglois sont réellement maîtres du pays; car quiconque possède la relique, a le droit de gouverner quatre royaumes, c'est la première fois depuis deux mille ans que cette relique nous est enlevée. » Ils nient l'exactitude du récit des Portugais qui prétendent l'avoir prise autrefois; ils disent que, lorsque ces Européens entrèrent dans Cotta, la relique fut secrètement transportée dans le Saffregam. Le premier adigar observa que, dans son opinion et dans celle du peuple en général, la prise de la

relique étoit bien plus importante pour les Anglois que celle des places les plus fortes.

Les viharés de Malvatté et d'Asghiri sont les deux principaux établissemens du bouddisme dans Ceylan. Ils sont à peu de distance de la ville, le premier sur le bord d'un lac, le second dans une petite vallée à trois cents pieds au-dessus du lac. Le Malvatté est un couvent où habite ordinairement une quarantaine de prêtres, strictement soumis à leurs chefs et aux règles de leur ordre, et occupés de leurs devoirs religieux, de l'étude et de l'enseignement. Leurs demeures égalent les maisons les plus commodes de Candy, et sont extrêmement propres. Deux petits temples dépendant du Malvatté sont situés du même côté du lac; et son enceinte renferme un poégah ou salle de réunion, dont le toit est soutenu par seize colonnes de pierre, chacune d'un seul morceau, et haute de vingt-cinq pieds. L'Asghiri est, sous tous les rapports, semblable au Malvatté, mais plus petit. Le temple est contigu à l'habitation des prêtres; c'est un joli bâtiment carré dont le toit saillant repose sur seize piliers en maçonnerie, c'est-à-dire quatre sur chaque face. On voit dans le temple la statue de Bouddah assis, qui a à peu près trente pieds de long, et plusieurs autres de ses images plus petites qui se tiennent debout; toutes sont colorées en jaune brillant, excepté une qui a une robe rouge. Les murs et

le plafond du temple sont peints des couleurs les plus vives disposées de la manière la plus recherchée. Un très-petit viharé qui touche à ce temple renferme une statue de Bouddah assis, les jambes croisées; elle est à peu près de grandeur naturelle et très-bien faite, surtout le visage qui est agréable, ressemblant à celui des Chingulais, et remarquable par l'expression d'une grande douceur. De chaque côté et au-dessus de cette figure, plusieurs divinités en relief sont représentées comme à la suite de Bouddah.

A l'exception du temple de Katragam, qui est environné de maisons, les devalés dont j'ai parlé sont situés entre le palais et la ville; et ils en font l'ornement, moins par les édifices en eux-mêmes, que par les bosquets de cocotiers et les immenses figuiers, arbres solitaires et vénérables que l'on conserve précieusement dans leurs enceintes, notamment dans ceux du Nata et du Patiné. Ces deux temples étant interdits au vulgaire profane, les prêtres seuls ayant la faculté de paroître devant les niches des idoles, je ne puis pas en décrire l'intérieur. L'entrée du Nata, où l'on arrive par deux arcades massives, et en traversant des cours ombragées de superbes arbres, produit un bel effet; d'ailleurs ces bâtimens n'ont à l'extérieur rien qui fixe l'attention.

L'on n'a pas encore fait le dénombrement de la population de Candy. Depuis que nous sommes

maîtres de l'intérieur, le nombre des habitans de cette capitale a beaucoup varié suivant les circonstances; les inquiétudes ayant chassé plusieurs familles qui se sont réfugiées dans les maisons de campagne, et l'assurance du maintien de la tranquillité produisant l'effet contraire. Lorsqu'elle étoit à son plus haut point, je ne pense pas qu'elle ait excédé 3,000 ames.

Quoique depuis notre entrée à Candy, nous ayons eu en vue l'embellissement de la ville, ce que nous avons fait a opéré précisément en sens inverse. Nous avons beaucoup abattu et peu construit. Ne prenant pas un intérêt bien vif aux temples, nous avons négligé de les réparer; il s'en est suivi que Candy a considérablement déchu depuis le peu de temps qu'il est en notre possession, et qu'aux yeux des naturels, cette ville ne doit plus sembler que l'ombre de ce qu'elle fut jadis. Probablement il ne restera plus, dans un petit nombre d'années, un seul vestige de l'ancienne ville; une cité angloise s'élèvera sur le sol que l'autre occupe aujourd'hui. Nous n avons bâti jusqu'à présent que trois édifices faits pour durer, la maison du gouverneur, celle du commandant, qui répondent passablement bien à leur destination, surtout la dernière, et une prison qui, à la surprise des naturels, est le plus beau bâtiment du pays. On a le projet de construire aussi des casernes et une église.

VOYAGE DANS LE DOUMBERA.

Pendant que le gouvernement étoit occupé des affaires publiques à Candy, j'entrepris, avec M. Bisset, une petite excursion dans le Doumbera, province que l'on n'avoit pas encore visitée. Nous avions pour objet principal d'examiner une grotte à nitre, qui, nous dit-on, étoit éloignée de deux journées de route.

Nous partîmes le 1er septembre 1817. En traversant le Mahavellé-Ganga au bac de Levellé, à un mille de Candy, nous apprîmes qu'un naturel venoit de s'y noyer, parce que le bateau de passage, en très-mauvais état, avoit chaviré, trop de monde y étant entré à la fois. Nous sommes ensuite allés à cheval jusqu'à Teldenia, ferme royale éloignée de onze milles, et située au pied d'une montagne dans une vallée fertile arrosée par le Houlou-Ganga. Nous avons d'abord traversé de jolies collines légèrement arrondies, couvertes d'une belle verdure, parsemées çà et là de groupes d'arbres, et bien cultivées; pendant la dernière moitié de la route, le pays étoit plus raboteux, plus rocailleux et assez généralement occupé par des bois où nous vîmes beaucoup de traces d'éléphans.

Nous avons logé à Teldenia dans l'atoua ou magasin de grains construit sur les bords de la

rivière, dans un bocage de cocotiers, et presque entièrement entouré de champs de paddy approchant de la maturité ; ils ressembloient beaucoup aux champs de blé d'Europe à l'époque de la moisson. L'atoua, qui étoit assez grand, nous mit tous à couvert; il formoit une enceinte carrée de bâtimens au milieu desquels étoit le principal grenier dont le plancher est en bois, soutenu sur de petits piliers en pierre; on y entroit par une espèce de fenêtre, qui n'avoit que la largeur nécessaire pour y introduire le grain ; ensuite on ferme le volet, et on le scelle avec un morceau d'argile tendre sur lequel on imprime le seing royal. Pour enlever le grain, il faut faire une brêche dans le mur. Le soir, un peu avant le coucher du soleil, nous sommes allés au viharé de Bambella-Gallé, placé dans une position pittoresque sur le flanc d'un coteau escarpé, parmi des masses immenses de rochers entremêlées d'arbres fruitiers. Un roc énorme forme, par sa saillie, le plafond et les parois du temple; le mur de la façade est en maçonnerie; la cavité de ce rocher est peinte de couleurs vives et distribuée en deux compartimens. Le plus grand renferme une figure de Bouddah, longue de vingt pieds et assise.

Le Houlou-Ganga, rivière considérable que nous avons passée le lendemain au lever du soleil, n'est pas guéable dans le temps des grosses eaux.

Une montagne que l'on gravit ensuite est si escarpée et si scabreuse, qu'avant d'avoir parcouru un quart de mille, nous avons renvoyé nos chevaux. A un demi-mille de la rivière, on rencontre Raboukvellé, où il y a un joli petit viharé confié aux soins de quatre prêtres, un amblam ou gîte pour les voyageurs, plusieurs maisons isolées et entourées d'arbres fruitiers, ainsi que de champs cultivés en paddy. Au-delà de ce village, la montée est très-roide, et la montagne, une forêt continue. En deux heures nous en avons atteint le sommet, d'où nous pûmes contempler une immense étendue de pays montueux, inhabité et couvert de bois. Un chemin escarpé et difficile nous conduisit au village de Meddahmahanioura au pied de la montagne. Il ne consiste qu'en une seule rue bordée de vingt maisons, et ne compte qu'une soixantaine d'habitans. Les maisons sont propres et commodes ; chacune est précédée d'un petit clos dans lequel croissent des cocotiers. Ayant, au sortir de ce village qui est à peu près à cinq milles de Teldenia, traversé un torrent, nous sommes arrivés à un bâtiment délabré ; le dernier roi l'avoit fait construire sur les bords de ce torrent, dans le site le plus sauvage, pour pouvoir s'y cacher : notre guide vouloit que l'on s'y arrêtât ; mais, quoique fatigués et affamés, nous avons préféré de descendre puis de gravir une autre montagne, pour loger dans la première ca-

bane que nous avons rencontrée dans la fertile vallée de Beaumeri. Ce fut dans une maison solitaire de ce village que le dernier roi fut fait prisonnier. Après que nous l'eûmes visitée, mon compagnon, M. Bisset, me quitta pour retourner à Candy, où son devoir l'appeloit. Il n'avoit pas assez de loisir pour aller jusqu'à la grotte à nitre, qui, suivant un nouveau rapport, étoit à trois journées de distance au milieu d'un djengle immense dont l'approche étoit pénible et dangereuse, à cause des sangsues, des éléphans, des précipices, du froid, des ouragans, etc., dont le naturel, qui prétendoit connoître exactement le local de la grotte, nous fit le tableau le plus effrayant et évidemment exagéré.

Le lendemain matin, je partis de Beaumeri; avant la soirée, j'arrivai à Hanvellé, éloigné d'une dizaine de milles. Je traversai un pays montagneux et d'un accès difficile. D'abord je gravis une vallée escarpée où le contraste de la nature sauvage, mêlée avec la culture, offroit un aspect remarquable. Des champs de paddy s'élevoient par étages sur les flancs de la montagne dont la cime, qui se perdoit dans les nues, dominoit des forêts qui sembloient suspendues en l'air, et d'où se précipitoient des torrens. Le paddy s'y présentoit dans tous ses degrés de croissance; l'abondance de l'eau nécessaire à l'irrigation y rend le fermier indépendant des

chances des saisons ; on sème lorsqu'on le juge convenable : c'est pourquoi le grain étoit mûr dans quelques champs, et dans d'autres encore vert ; dans ceux-ci, on le moissonnoit ; dans ceux-là, on le mettoit en terre.

En montant encore plus haut, je quittai la région cultivée, et j'entrai dans une forêt sombre où je parcourus près de quatre milles sur un terrain très-inégal. L'air était frais ; la température varioit de 68 à 70° (15°98 à 16°87). Elle nous refroidissoit complètement toutes les fois que nous nous arrêtions pendant quelques minutes pour nous reposer. L'eau de plusieurs ruisseaux que je traversai étoit presque froide ; sa température varioit de 66 à 68° (15° 10 à 15° 98). Au milieu de la forêt je passai sous une porte ou cadavetté, qui du temps du roi étoit fortifiée par des palissades, et constamment gardée ; elle est flanquée de chaque côté d'un mur épais en pierre ; un rocher immense qui s'avance en saillie par derrière procuroit un abri à la garde.

Sortant brusquement de la forêt, j'eus le plaisir inattendu d'apercevoir devant moi un pays ouvert et absolument nu ; l'œil se promenoit sans obstacle sur une pelouse parfumée jusqu'à une vallée profonde, assez bien cultivée, parsemée de fermes et de touffes de cocotiers, et bornée par des collines boisées ; au-delà s'élevoient les montagnes bleuâtres. En une heure j'arrivai,

en descendant doucement un coteau, à Halléhalé, village dont les maisons sont éparses. Une troupe de plus de cinq cents Chingulais s'y étoit réunie pour célébrer une fête; on n'entendoit que le son des tam-tams et des flûtes, et les cris de joie des danseurs.

Mon approche et mon apparition soudaine dans un lieu où l'on me dit que jamais on n'avoit vu un blanc, excitèrent une surprise et une confusion incroyables. Les femmes, rassemblées en dedans d'une enceinte circulaire de pierres à l'ombre d'un arbre immense, se reculèrent pour se cacher; les hommes, au contraire, s'avancèrent pour me voir. Ils furent très-polis et me conduisirent à un petit âmblam, revêtu intérieurement de toiles de couleur. Il y avoit tout auprès un temple rustique, construit en branches d'arbres, et revêtu de toiles; un prêtre de Bouddah y officioit devant une image de cette divinité, posée sur un autel garni de fleurs. Il y avoit en dehors, devant l'entrée, deux vaisseaux de terre pleins de riz chaud; on me dit qu'il avoit été béni par le prêtre, et qu'il seroit distribué aux pauvres: c'étoit un don que les riches propriétaires leur faisoient en reconnoissance de la bonne récolte que le ciel leur avoit accordée; la fête se célébroit à cette occasion comme un témoignage d'action de grâce. Un instant après mon arrivée, l'homme qui paroissoit jouir de la plus grande considération parmi

tout ce peuple, et qui m'avoit amené, peut-être par marque de confiance, sa petite fille très-joliment parée, me pria de tirer mon fusil en honneur de la fête. Quand j'eus fait partir les deux coups, tous ces Chingulais eurent l'air charmés, levant en l'air leurs mains jointes, et courbant leurs têtes comme lorsqu'ils adorent. Ayant envie de voir leurs divertissemens, je leur fis part de mon désir; cependant lorsque je m'aperçus qu'ils ne faisoient que me regarder, je me retirai dans une maison voisine pour prendre quelques rafraîchissemens, avant de me remettre en route et pendant que mes gens faisoient cuire leur riz, opération très-importante en voyages, et qui exige au moins deux heures.

De Halléhalé, j'allai à Hanvellé qui en est à quatre milles. Le chemin passoit par une montagne dont un côté étoit nu et l'autre boisé, et par une vallée assez bien cultivée. J'avois pour guide un vidhan, jeune homme bien fait, actif et intelligent. Il me donna beaucoup de renseignemens sur le pays, et notamment sur la grotte à nitre dont il surveilloit les travaux.

Je trouvai un gîte pour la nuit à Hanvellé, dans un atoua du gouvernement, contigu à une maison en brique, appartenant au roi, et bien délabrée, à un petit devalé et à un amblam. Il y avoit dans les environs plusieurs champs de paddy et des fermes. Le soir je reçus une visite du vidhan

du village et du korâl du territoire; il étoit accompagné de plusieurs paysans dont j'attirais singulièrement la curiosité. Le vidhan m'apportoit un sanglier que l'on avoit pris très-jeune dans les bois, qui étoit si privé qu'il suivoit son maître comme un jeune chien, et dont il souhaitoit de me faire présent. Je fus bien plus content d'apprendre que la grotte n'étoit plus éloignée que de huit milles, et que le lendemain j'y pourrois arriver sans peine.

Au point du jour je continuai ma route en montant sans cesse à travers des djengles bas jusqu'à une petite plaine couverte d'une herbe fine et parsemée de jolis bouquets d'arbres. De chaque côté et derrière, vers Candy, s'élevoient de hautes montagnes; devant moi s'étendoit le Mahaveddvah-ratté, pays bas qui offroit à perte de vue une surface uniformément boisée, à l'exception d'un espace couvert d'eau à dix milles de distance. On me dit que c'étoit le lac ou plutôt l'étang de Bintenny dont la circonférence est de huit milles. Le ciel sembloit indiquer la différence de climat entre les montagnes et les plaines. Celles-ci, brûlées dans cette saison par la sécheresse, étoient éclairées par les rayons du soleil qui arrivoient sans obstacle jusqu'à leur surface, tandis que les sommets des monts derrière nous étoient cachés dans un brouillard épais d'où s'échappoit un vent froid et humide qui souf-

floit avec force, et quelquefois devenoit si violent qu'il falloit des efforts pour lui résister. Pendant que nous contemplions le pays que nous avions au-dessous de nous, les Chingulais s'entretenoient de ses merveilles; elles leur fournissoient un sujet intarissable de conversation; ils parloient des grands crocodiles de l'étang, des troupeaux d'éléphans communs dans les plaines, des farouches Veddahs qui habitent les bois, enfin des esprits qui fréquentent certains rochers, et se plaisent à faire toutes sortes de malices.

En quittant la petite plaine, nous sommes montés par un chemin roide et dangereux jusque sur la crête de la montagne qui n'a pas plus de trois pieds de largeur; d'un côté règne un précipice dont les flancs nus ont plus de 500 pieds de profondeur presque perpendiculaire; de l'autre, une pente escarpée, couverte de bois touffus. Après avoir suivi cette crête périlleuse pendant une centaine de pieds, nous sommes descendus de l'autre côté par une forêt épaisse. La vue ne s'étendoit qu'à quelques pieds de distance; on n'entendoit d'autre bruit que celui que nous faisions en passant, ou, de temps en temps, le chant d'un oiseau solitaire, ou bien la voix forte d'un singe; on ne distinguoit des traces d'hommes que dans le chemin, et on les auroit prises pour des vestiges de bêtes farouches. Des troncs d'arbres à demi-consumés et encore en feu, que l'on

avoit brûlés pour en retirer des cendres, indiquoient aussi que des hommes avoient passé dans cette forêt, la plus déserte que j'eusse vue. Quelques arbres étoient morts, d'autres tomboient de vétusté, d'autres sortoient de terre, d'autres enfin élevoient jusqu'au ciel leurs branches colossales. Au bout d'un demi-mille de descente, le chemin se partagea en deux; nous avons quitté le plus battu qui menoit au village de Memoura, pour en prendre un que l'on discernoit à peine, qui se dirigeoit à droite, et à l'entrée duquel des branchages fanés étendus à terre montroient qu'il étoit défendu de passer.

Après avoir marché sur un terrain très-scabreux, nous sommes arrivés à l'endroit que nous cherchions, et dont la vue me frappa. Sur le devant d'un rocher perpendiculaire, haut de trois cents pieds, couronné de forêts, dont le pied étoit revêtu d'une plate-forme de décombres, qui sembloient prêts à glisser dans une vallée boisée, et qui est environné de toutes parts de montagnes remarquables par leur élévation et leurs formes hardies, s'ouvroit une caverne immense. Son entrée en arcade avoit quatre-vingts pieds de haut et cent pieds de large; sa profondeur étoit de deux cents pieds. On y pénétroit par une montée roide et raboteuse; le fond étoit étroit et sombre. Des échelles placées dans les lieux les plus difficiles aidoient à grimper. Il y avoit seize

ouvriers occupés, lorsque j'arrivai sur la plate-forme en dehors, à filtrer, à évaporer et à cristalliser le salpêtre. Jamais je n'avois vu des hommes d'un aspect si hideux. Leur corps presque nu étoit sali par la boue ; une poussière brune couvroit et colloit ensemble leur barbe touffue et leur chevelure. Rien de plus simple et de plus grossier que l'appareil dont ils se servoient : un tuyau de bambou amenoit un ruisseau d'une certaine distance ; des nattes arrangées en forme de caisses carrées, et soutenues par des baguettes, tenoient lieu de filtres ; des marmites ordinaires et de dimensions différentes, étoient les vaisseaux à évaporer. Cette cave est en partie naturelle et en partie artificielle. On me dit que depuis cinquante ans, on y travailloit tous les ans pendant les six mois de la saison sèche. Chaque ouvrier étoit tenu de fournir une charge, c'est-à-dire soixante livres de nitre aux magasins du roi.

Ma curiosité satisfaite, je m'empressai de rejoindre mon monde, qui m'attendoit au petit village de Costané, situé au haut de la montagne, et éloigné de trois milles de Hanvellé. Le lendemain je retournai à Candy.

VOYAGE A TRINKEMALÉ.

Le 26 septembre je partis de Candy avec le gouverneur et sa femme. Kohimbiveletené, petit village du Matelé, fut notre première station. Ayant passé le Mahavellé-Ganga, au bas de Vatapologa, nous avons traversé un très-beau canton du Doumbera, jusqu'au col d'Atgallé. A droite s'élève le Hounigsghi-Ricandy (1), à gauche des montagnes moins hautes. Une descente continue de trois milles entre des rochers mène directement du pays montagneux dans la région basse ou plutôt montueuse; la différence de niveau entre elles est de mille pieds de hauteur perpendiculaire. Entre le fond du col et le lieu où l'on fait halte, la route traverse une vallée cultivée en partie, et est bordée de collines que recouvrent des djengles. C'est la retraite favorite des éléphans; ils y sont nombreux et non moins

(1) Cette montagne, plus connue sous le nom de Pic de Doumbéra, a été regardée comme la plus haute de l'île. Au mois de janvier 1819, j'atteignis à son sommet: un petit baromètre portatif me prouva au contraire qu'elle avoit 2,000 pieds de moins que le pic d'Adam. Elle n'étoit pas assez haute pour que l'action du baromètre fût bien libre; le sommet de la colonne de mercure disparoissant aussitôt que sa vibration avoit cessé.

incommodes pour le voyageur que pour le cultivateur.

Le pays jusqu'à Nalandé, éloigné de 15 milles de la dernière station, offre la continuation de la vallée dans laquelle nous étions entrés au-dessous du col d'Atgallé; elle n'étoit plus si bien cultivée, ni peuplée, et plus sauvage. Quand on a parcouru deux milles, on arrive au fort Mac-Dowall, poste militaire bâti en 1803; un corps de troupes l'occupe. Un mille plus loin, nous avons visité un antique viharé, placé dans une situation pittoresque au milieu de masses énormes de rochers qui forment le toit du temple. Il est grand et partagé en plusieurs pièces : la principale étoit remplie d'images de Bouddah, et peinte de couleurs vives et gaies. Cet édifice me parut très-ancien; il étoit sans doute plus renommé autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui.

Nalandé est sur les confins du pays montueux de l'intérieur; pour le climat, il tient plus de la plaine que de la montagne, ayant ses périodes d'insalubrité, et étant sujet à de longues sécheresses; ce que prouve l'absence totale des sangsues. Communes au fort Mac-Dowall, elles deviennent rares à trois milles de Nalandé, et enfin ne se voient jamais dans le voisinage immédiat de ce lieu, ni dans la région qui est au-delà;

une sécheresse prolongée étant incompatible avec leur existence.

De Nalandé à Maïnery, séparés par une distance de quarante-trois milles, le pays est uniforme et peu intéressant. Des forêts couvrent tout cet espace, entrecoupées çà et là de petites plaines verdoyantes, les oasis de ce désert; de canaux de rivières sablonneux et desséchés dans la saison actuelle, et quelquefois de monticules de formes bizarres qui s'élèvent au-dessus de la ligne des bois. Ces forêts, généralement libres de broussailles, sont composées d'arbres magnifiques, notamment d'ébeniers qui ressemblent un peu à nos ormes, ont une écorce raboteuse et de couleur sombre, et un feuillage comme le prunier. L'homme a presque entièrement déserté cette contrée boisée; il en a laissé la tranquille jouissance aux éléphans, aux buffles, aux sangliers, aux cerfs et à d'autres animaux sauvages. Nous n'avons rencontré que trois endroits habités, qui sont Naycombera, Gonava et Pecolam, séparés l'un de l'autre par un intervalle de plusieurs milles. Autour de chacun, l'on voit un champ de paddy dont la récolte nourrit le petit nombre de familles que l'habitude fixe dans ces contrées isolées.

Près de Maïnery, la scène change et devient plus intéressante. Pendant les trois derniers milles, l'on rencontre des plaines étroites qui alternent

avec les bois. Après avoir été enfermé pendant deux jours dans des forêts serrées, on se retrouve avec plaisir dans un pays comparativement ouvert; car l'esprit semble s'étendre à mesure que la sphère de la vue augmente, et se sent plus à l'aise quand l'œil a plus de liberté. L'aspect d'une vaste étendue d'eau fut bien plus agréable que celui des plaines; rien, dans les régions équinoxiales, ne ranime autant, surtout à Ceylan. Cette pièce d'eau n'avoit d'ailleurs rien de remarquable; sa forme est irrégulière, dépourvue de rochers, d'îles et de traits hardis; elle est entourée d'une plaine unie et verdoyante, généralement bornée par des terrains boisés qui s'élèvent en pente douce.

Maïnery est situé dans un terrain bas et marécageux, au milieu de champs de paddy, à un demi-mille du lac, et sur les bords d'une rivière qui en sort. Ce village, composé de quelques cabanes éparses, ressemble beaucoup aux précédens; mais il a de plus l'avantage de posséder un petit covilla ou temple dédié à Mahasin-Maha-Radja; on dit qu'il renferme l'image et les armes dorées de ce roi qui, selon la tradition, fit creuser cent cinquante mille étangs; le lac de Maïnery en est un. Tous les habitans que nous vîmes avoient été attaqués de la fièvre qui est la maladie dominante du pays. Tous avoient quelque chose noué autour du bras. Ils me dirent

que c'étoit un charme pour les préserver de la maladies et des bêtes sauvages.

Le lac ou étang de Maïnery, ayant une vingtaine de milles de circonférence, mérite la première de ces dénominations ; mais, étant un ouvrage de l'art, ses eaux sont retenues par une levée ; c'est donc réellement un étang. La levée a un quart de mille de long et à peu près soixante pieds de largeur au sommet ; elle est généralement couverte d'arbres et de broussailles touffues. Les portions que je vis, et qui n'étoient pas cachées de cette manière, sont en pierres de dimension moyenne. En revenant de Trinkemalé à Kandy, j'examinai les ouvertures par lesquelles l'eau de l'étang s'écoule. Guidé par un habitant du lieu, je perçai avec difficulté à travers les djengles jusqu'à la principale issue, et je la vis bien en m'avançant au milieu du courant d'eau qui en sort. Comme elle est au pied de la levée, et probablement plus basse que le fond de l'étang, l'eau ne cesse jamais de couler. L'épaisseur des broussailles m'empêcha de visiter la levée du côté intérieur ; elle doit sans doute être, comme à l'extérieur, revêtue de gros blocs de rochers, taillés et placés horizontalement. C'est un fort bel ouvage. Le courant d'eau a au moins douze pieds de largeur à sa sortie de l'étang et deux à trois pieds de profondeur. Il se réunit au Mahavellé-Ganga, dans le canton de Tambankad-

douvé. Jadis ses eaux, dirigées par la main de l'homme et employées à l'irrigation des terres, répandoient la fertilité dans tout le pays qu'il traversoit; aujourd'hui, coulant au hasard, il forme des marécages, et, ne favorisant qu'une végétation parasite, il peut être considéré comme une des causes de l'insalubrité de cette partie de l'île.

Mon guide me divertit beaucoup par ses manières qui caractérisoient parfaitement un homme craintif; il marchoit toujours un peu en avant et avec précaution, comme sur un terrain ennemi; ses yeux se promenoient sans cese de côté et d'autre, et cherchoient à pénétrer dans les profondeurs des broussailles, comme pour éviter d'être surpris par un éléphant, un buffle ou un léopard. A l'exception de quelques singes, je ne vis d'autre animal sauvage dans notre course, qu'un petit nombre de crocodiles très-grands. En doublant une petite pointe du lac, nous nous trouvâmes tout-à-coup à quelques pieds de ces reptiles étendus sur le sable et se chauffant au soleil. Dès qu'ils nous aperçurent et entendirent le bruit de mon fusil, ils se plongèrent dans l'eau. Cette circonstance peut prouver, même aux personnes timides, que ces monstres ne sont pas dangereux, au moins sur terre; car nous n'étions que deux, et ils étoient en train de fuir avant que la détonnation de mon arme à feu les

eût effrayés ; le sable où ils se reposoient contenoit leurs œufs, que nous découvrîmes accidentellement : nous entendîmes, en marchant, des cris foiblement articulés qui partoient de dessous nos pieds. Des coquilles d'œufs éparses sur le rivage me firent aussitôt naître l'idée de creuser dans le sable d'où sortoient les cris, parce que j'en devinai la cause, et j'y vis trois petits crocodiles vivans, ainsi que plusieurs œufs. C'étoit une chose curieuse d'observer l'instinct de ces animaux à faire usage de la seule arme dont la nature les avoit doués ; ils mordoient tous le bâton avec lequel je les touchois ; féroces dès les premiers momens de leur existence, ils montroient plus de hardiesse que les auteurs de leurs jours. L'œuf de ce crocodile est à peu près de la forme d'un œuf d'oie, plus gros et plus arrondi à ses deux bouts. Sa coquille est fragile et s'ouvre aisément : de même que celle de tous les œufs de lézards que j'ai examinés, des œufs de tortues et des œufs d'oiseaux, elle est principalement composée de carbonate de chaux et d'un peu d'albumen, avec une foible portion de phosphate de chaux. La membrane de dessous, comme celle des œufs des autres lézards et des tortues, est épaisse, très-coriace et très-forte. On ne rencontre jamais le crocodile de Ceylan dans les rivières qui coulent au milieu des montagnes ; il ne fréquente que le pays inférieur, et abonde surtout dans les

étangs et les rivières du nord et du midi de l'île. Il me semble que c'est le *Crocodilus biporcatus* de M. Cuvier (1). Il parvient quelquefois à une grande taille : on me dit que l'on en avoit pris qui avoient dix-sept pieds de long. Même dans son élément, il attaque rarement l'homme ; on a néanmoins des exemples qu'il en a emporté dans sa gueule, et le gros dont je viens de parler avoit saisi et dévoré un Chingulais.

Pour aller de Maïnery à Candellé, qui en est éloigné de 29 milles, on met deux jours. Le pays entre Maïnery et Poulian - Cadavetté, où l'on fait halte dans l'intervalle, offre une succession agréable de bois et de plaines ; il est bas, et, dans la saison des pluies, inondé en grande partie. L'extrémité du lac de Maïnery est beaucoup plus pittoresque de ce côté que du côté opposé ; nous y avons passé le matin ; l'aspect de sa surface tranquille, découpée sur les bords par des pointes nombreuses, et entourée d'une ceinture verdoyante dont le haut cachoit la base des montagnes de l'intérieur de l'île, produisoit un effet enchanteur. Une grande plaine, que nous avons traversée après avoir parcouru sept milles, présentoit à gauche l'apparence d'un marais ; il y croissoit des herbes hautes de quatre à cinq pieds. Nous y aperçûmes, à une certaine dis-

(1) *Règne animal*, T. II, p. 20.

tance, des buffles qui pâturoient ; ils étoient si gros, qu'on les prit d'abord pour des éléphans. A droite, cette plaine est bordée par des djengles dans lesquels, en revenant, le hasard me fit découvrir une levée beaucoup plus grande que celle de Maïnery. L'embouchure en est en pierre de taille, et très-bien conservée. C'est un puits de forme carrée, construit en grosses pierres ; quelques-unes ont douze pieds de long sur quatre de large. Elles sont parfaitement unies, et très-bien adaptées l'une à l'autre. Je regrettai beaucoup de ne pas pouvoir traverser la levée pour examiner de l'autre côté l'entrée de l'ouverture. A peu de distance de là, et plus près de Maïnery, je remarquai dans les djengles une grande cavité semblable au lit d'un grand fleuve et coupée de chaînes de rochers quartzeux passablement escarpés ; le fond, garni de sable fin, étoit rempli de flaques d'eau très-claire ; j'ignore quelle est l'étendue de cette cavité ; les rochers, l'eau et les djengles ne me permirent pas de l'examiner même à la hâte. Il me vint à l'idée que c'étoit peut-être la carrière de laquelle on avoit tiré les pierres qui avoient servi à la construction de la levée voisine. Les chaînons de quartz isolés dans cette cavité ne sont pas contraires à cette opinion, en supposant que l'on n'ait enlevé que les roches de gneiss qui avoient beaucoup plus de prix pour les constructions.

Poulian-Cadavetté forme le contraste le plus parfait des méchans petits villages situés sur l'autre partie de la route. Nous y avons éprouvé d'une manière très-sensible l'effet de la transition soudaine de l'aîr frais des hauteurs à l'atmosphère ardente des plaines. L'après midi, le vent d'ouest souffla ; il étoit fort et très-sec ; sa température étoit de 88° (24°36) ; il desséchoit et causoit une soif ardente ; par malheur il n'y avoit à Poulian-Cadavetté qu'un peu d'eau bourbeuse pour l'appaiser.

Entre Poulian-Cadavetté et Candellé, on trouve le petit village de Permamadoua. Le pays intermédiaire est plus généralement couvert de bois que le canton d'où nous sortions. A quatre milles de Candellé, la scène change encore. Le chemin traverse une plaine ouverte et herbeuse où je vis un petit étang couvert d'oiseaux aquatiques. L'aspect de l'eau fut singulièrement agréable à des gens qui étoient altérés. Nos porteurs de palanquins ne l'eurent pas plus tôt aperçue, qu'ils poussèrent des cris de joie et coururent y étancher leur soif.

Candellé est un petit village dont les maisons sont éparpillées ; il ne renferme que seize familles qui vivent du produit d'un vaste champ de paddy. Le lac ou l'étang de Candellé, cóntigu au village, est un grand ouvrage et le plus beau que j'aie vu en ce genre ; il a près de quatre milles de cir-

conférence, et, comme celui de Maïnery, est entouré de plaines verdoyantes. La levée qui retient l'eau a un mille et un tiers de long; elle s'étend à peu près en ligne droite, d'un monticule rocailleux à un rebord de rochers élevés. Sa hauteur perpendiculaire est environ de vingt pieds; elle a cent cinquante à deux cents pieds de largeur à sa base : le côté qui fait face au lac est nu, s'abaissant par une pente qui forme un angle de quarante-cinq degrés, et qui est bâtie en pierres de taille disposées en gradins, la plupart de grandeur égale; leur longueur est de deux à trois pieds, leur hauteur de deux, leur largeur d'un à deux. Elles sont de même nature que le rocher contigu. Il est peut-être digne de remarque qu'elles n'offrent à leur surface ni angles aigus ni aspérités; elles ressemblent à des pierres de taille dont l'action des élémens, long-temps continuée, a ainsi adouci la superficie. Du côté extérieur, la pente est fort douce, et la levée en gravier et en terre. La façade en pierre est ombragée par de grands arbres; l'autre côté est couvert d'arbres forestiers très-gros, et de broussailles épaisses qui sont presque partout impénétrables. Indépendamment de la grande levée, il y en a une autre qui en est isolée à un quart de mille de distance, formant avec elle un angle droit; la construction en est semblable.

Le lac a deux issues; la principale est à peu

près à trois cents pieds du rebord rocailleux à travers lequel une rivière coule constamment ; et l'autre est près de l'extrémité opposée de la lévée qui est ordinairement à sec, et d'où l'eau ne sort que lorsque le lac est à une hauteur extraordinaire.

La grande issue est construite avec beaucoup d'art et de solidité. Le canal est au-dessous d'une plate-forme en maçonnerie qui s'avance dans le lac à six pieds au-delà de la levée, a vingt-quatre pieds de long, et est construite en pierres oblongues qui ont de cinq à sept pieds de longueur, sont très-bien taillées et parfaitement jointes l'une à l'autre sans ciment. Le sommet de la plate-forme est uni ; il renferme un petit puits cylindrique, communiquant directement avec le canal qui est au-dessous, et dans lequel l'eau, en passant, s'élève naturellement au niveau du lac. Après avoir traversé la levée, elle sort de l'autre côté par deux ouvertures formées par une masse de rochers posée horizontalement sur trois rochers placés de champ ; la pierre horizontale est fendue en deux ; elle a douze à quatorze pieds de long et quatre à cinq d'épaisseur ; les autres sont de dimensions proportionnées à celle-là. L'eau, qui se précipite avec violence en un gros volume et se brise contre des rochers qu'elle rencontre sous l'ombrage épais des arbres qui croissent au-dessus, offre un

tableau d'un bel effet. L'ouvrage en lui-même a une grandeur jointe à une simplicité qui s'associe rarement avec l'art ; il ressemble plus à un phénomène créé par la nature qu'à une œuvre de la main de l'homme.

Comme l'autre ouverture étoit vide, je pus examiner l'entrée du canal. Il y avoit au pied de la levée un trou circulaire rempli presque entièrement de feuilles et de branchages, et un peu en avant un autre semblable couvert d'une pierre de taille. La rivière de Candellé va se jeter dans la baie de Tamblegam, dans les environs de laquelle ses eaux arrosent des terrains fertiles cultivés en paddy. Mais, de même que la rivière de Maïnery, elle n'a qu'une utilité très-circonscrite ; et, à l'exception des champs de Tamblegam et de celui qu'elle abreuve près de Candellé, elle inonde le pays qu'elle parcourt.

La vue de ces deux grands étangs dans un pays qui, aujourd'hui, est presque entièrement désert, produit une forte impression sur l'esprit du voyageur, et lui inspire naturellement le désir de connoître les causes du changement évident qui a eu lieu. Ces ouvrages montrent qu'à une époque antérieure, cette partie de l'île a dû être habitée par un peuple nombreux vivant sous un gouvernement régulier et probablement absolu, et que ce peuple avoit fait de grands progrès dans les arts ; c'est ce que l'histoire du pays confirme.

Quant aux causes qui ont amené le changement, elles ne sont pas toutes très-manifestes. Il en est une dont l'histoire fait mention, qui paroît certaine, et qui a peut-être été le noyau dont les autres sont sorties ; je veux dire les guerres dont l'histoire de Ceylan, quoique très-vague, parle clairement comme ayant régné long-temps dans les parties septentrionales de l'île. Durant ce période de troubles, l'industrie fut sans doute comprimée, les maladies et la famine furent les résultats de la confusion, les étangs furent négligés, les marais se formèrent, et les djengles empiétèrent sur le terrain cultivé ; le climat devint constamment insalubre, et la population diminua ; ce fut ainsi que, par l'accroissement progressif de causes de destruction s'opéra le changement dont il s'agit.

A treize milles de Candellé, on trouve Tamblegam, petit village situé près de la baie de même nom ; le pays que l'on parcourt pour y arriver est très-peu intéressant ; il est bas, inculte et boisé. De Tamblegam, le gouverneur alla par eau à Trinkemalé, qui est éloigné de quatorze milles.

Le 20 d'octobre, il partit de Trinkemalé pour retourner à Candy. La saison des pluies alloit commencer ; il en avoit déjà tombé ; on en reconnoissoit aisément l'effet. L'herbe, que nous avions vue complétement flétrie en allant de

Candy à Trinkemalé, étoit généralement verte à notre retour; l'air étoit comparativement frais; le sol, auparavant durci par la chaleur, étoit humide et assez difficile à passer dans les endroits bas; l'eau couloit dans les canaux où, auparavant, il n'y en avoit pas une goutte. Plus nous approchions des montagnes, plus on s'apercevoit du changement de saison. A Nalandé, nous rencontrâmes la pluie, elle tomboit à torrens. Le Mahavellé-Ganga étoit tellement gonflé, que nous ne pûmes le traverser qu'avec peine.

Ce fut à cette époque que la révolte éclata: le gouverneur en reçut la première nouvelle à Candellé; à Maïnery, les avis qu'on lui donna étoient d'une nature alarmante; à Naycombera, notre situation parut très-critique. Eheylapola, un des chefs qui retournoit alors à Candy, se trouvoit dans le voisinage, avec un corps nombreux d'insulaires; il venoit de se rendre coupable d'un acte de rebellion; il avoit disgracié le dissavé du canton, et l'avoit privé des marques de son emploi; ce qui, dans le fait, étoit le suspendre. Nous étions persuadés que ces mesures n'étoient que le prélude d'une démarche éclatante, qu'il alloit se mettre à la tête de l'insurrection, et faire prisonniers le gouverneur et sa femme avec toutes les personnes de leur suite; car il savoit qu'il le pouvoit très-aisément, le général voyageant sans escorte et seulement avec quatre à cinq dra-

gons d'ordonnance. Heureusement l'événement ne justifia pas nos craintes. Nous atteignîmes sans empêchement Nalandé, où Eheylapola parut en grande pompe avec un train de près de trois mille hommes et plusieurs éléphans. Il vint humblement saluer le gouverneur, et justifia le mieux qu'il put sa conduite extraordinaire.

Je passerai sous silence la période d'anxiété qui dura du 26 d'octobre, époque de la rentrée du gouverneur dans Candy, au 25 novembre de l'année suivante, jour où il en partit pour Colombo. Ce voyage, de la capitale à la côte maritime, fut délicieux. Le pays étoit pacifié ; nous traversions des cantons qui, n'ayant pas éprouvé les horreurs de la guerre, sembloient s'être embellis depuis que nous y avions passé ; leurs habitans arrivoient en foule pour féliciter le gouverneur sur ses succès. Son entrée dans Colombo fut vraiment triomphale ; il passa sous de belles arcades par la rue du Peltah, qui étoit bordée de troupes, et remplie d'une foule d'insulaires en habit de fête. Les canons des remparts résonnoient, les musiciens des régimens de la garnison faisoient retentir l'air du son de leurs instrumens. Ce spectacle étoit aussi animé que celui des anciens triomphes ; et, s'il ne les égaloit pas en splendeur, il n'étoit pas déparé par les cruautés qui les souilloient.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

LETTRES

SUR

QUELQUES CONTRÉES DE L'ESPAGNE;

PAR M. LÉON DUFOUR, D. M.

PREMIÈRE LETTRE.

Comme moi, mon excellent ami, vous avez parcouru l'Espagne, ce théâtre d'événemens mémorables; mais vous avez vu et étudié des contrées que je n'ai point visitées, et j'en ai habité qui vous sont inconnues ou que vous n'avez fait que traverser rapidement. Malgré un séjour simultané de près de sept années sous cet heureux ciel de l'antique Ibérie; malgré les vœux réciproques les plus ardens pour nous rapprocher, le sort a constamment déjoué nos espérances; et, lorsqu'après dix ans d'éloignement je croyois toucher au moment de vous revoir, des orages politiques vous ont injustement arraché à vos nombreux amis et à la patrie.

En même temps que, par l'étendue et la solidité de votre savoir vous illustrez les sciences,

celles-ci sont devenues pour vous une égide contre l'adversité. Tout ce qui les touche est pour vous un objet de consolation. Je me décide donc à vous adresser quelques notes qui, sans cette circonstance, seroient vraisemblablement restées inédites dans mon porte-feuille. Si vous les jugez dignes d'être insérées dans quelque recueil scientifique, tel que les ANNALES DES VOYAGES, collection excellente dont quelques articles m'apprennent que vous êtes l'un des collaborateurs, je continuerai à vous en faire hommage.

Je me propose de vous retracer dans l'ordre de leur succession les diverses observations que j'ai faites en Espagne. Ces observations, consignées dans un journal manuscrit que, malgré le tumulte des camps et l'instabilité de notre situation, j'ai continué avec constance, sont relatives à la structure générale, au sol, au climat, aux productions spontanées et agricoles des pays que j'ai parcourus. Elles offrent aussi quelques traits sur le caractère, les mœurs, les usages des habitans. Enfin, j'oserai effleurer quelques-uns des événemens historiques qui se sont passés sous mes yeux ou dans l'enceinte de l'armée dont j'ai suivi la marche et les triomphes.

J'aurois pu commencer ma relation épistolaire par l'époque de ma première entrée en Espagne, en mars 1808. Je vous aurois esquissé la description des lieux que j'ai traversés pour me ren-

dre à Madrid, où je fus témoin et presque victime de la première explosion de la guerre ; mais vous connoissez ces pays, cette capitale. J'ai donc préféré débuter par un voyage intéressant que j'entrepris en 1811. Notre point de départ sera de Tarragonne aux bords de la Méditerranée; nous passerons à Lérida et à Sarragosse; nous franchirons les Pyrénées à Jaca; nous rentrerons en Espagne par Irun; nous continuerons notre route à travers la Navarre, l'Arragon; nous parcourrons plus en détail le beau royaume de Valence; nous mettrons un pied dans celui de Murcie; et, après avoir visité plusieurs cantons de la Catalogne, nous sortirons de la péninsule par Perpignan.

En 1811, je passai près de trois mois de la belle saison aux environs de Tarragonne. Le siége mémorable de cette place occupa d'une manière très-active notre armée depuis le 2 mai, jour où commencèrent les opérations, jusqu'au 28 juin, époque de la terminaison de cette glorieuse campagne. Pendant la durée de celle-ci, je séjournai avec le quartier général à Constanti. C'est un village composé de trois rues, placé sur un monticule à une petite lieue à l'ouest de Tarragonne, qui elle-même est située sur une éminence. La campagne environnante est formée de collines radoucies que pare une riche culture, et se ter-

mine, du côté de l'est, par une vaste étendue de mer précédée d'une plage sablonneuse. Le Francoli, ruisseau peu considérable qui prend sa source dans les montagnes de Mont-Blanch, la traverse du couchant au levant, en se rapprochant de Tarragonne près de laquelle il a son embouchure dans la mer. Ces collines ont un axe calcaire qui se montre à nu dans plusieurs endroits et qui fertilise de son détritus les plaines qui confondent leurs bases. Le vin, le froment, l'huile forment la principale récolte de ce fertile sol. On y voit aussi quelques plantations de caroubiers. L'agave d'Amérique y est fort répandu, et sert, par ses feuilles redoutables, à clorre les propriétés. Une de nos batteries de siége fut établie derrière une haie de cette plante, qui la masquoit à l'ennemi. Comme moi, vous aurez sans doute admiré la tournure vraiment équatoriale de ce végétal, l'effort prodigieux de son développement à l'époque de la floraison. Dans l'espace de quelques semaines, il pousse une hampe colossale de dix-huit à vingt pieds de hauteur, surmontée d'un tyrse d'environ quarante paquets de fleurs, dont chacune se compose d'une soixantaine de corolles jaunâtres. Ces paquets sont supportés par des pédoncules horizontaux d'autant moins longs, qu'ils sont plus supérieurs ; en sorte qu'il en résulte une sorte de candelabre

pyramidal qui attire au loin les regards. Une fois l'acte de la fructification complété, le pied meurt, épuisé jusque dans sa racine.

La ville de Reus, que vous trouverez à peine signalée sur les cartes, et qui est pour ainsi dire inédite, malgré une population de 15,000 ames, est située à une lieue à l'ouest de Constanti, par conséquent à deux lieues de la mer. Devenue une grande et belle cité depuis un demi-siècle, elle est le principal entrepôt du commerce qui se fait sur toute la côte. Les rues sont larges, convenablement percées, ses maisons bien construites; et, quoiqu'elle ne soit dans le voisinage d'aucune rivière, des fontaines et des abreuvoirs multipliés y fournissent abondamment une eau excellente. Il y a plusieurs manufactures de soieries et de toiles peintes, et un grand nombre de fabriques d'eau-de-vie. Les villes à boutiques et à magasins sont rarement l'asile des sciences: aussi Reus ne nous a-t-elle offert sous ce rapport aucune ressource. Une vaste et riche plaine qu'embellissent de loin en loin de jolies habitations, entoure la cité. L'olivier, la vigne et le froment en sont les principaux produits agricoles; mais la récolte du blé est insuffisante pour la consommation locale.

La ville de Reus devint, pendant le siége de Tarragone, un point de la plus haute importance pour l'approvisionnement de notre armée et l'éta-

blissement des hôpitaux. La subsistance de vingt mille hommes dans un pays qui n'offre presque aucune ressource en blé, n'étoit pas l'opération la moins importante et la moins difficile de cette campagne. Aussi les habitans de Reus, imaginant que le défaut de vivres nous obligeroit à renoncer promptement à l'entreprise du siége, comme cela étoit déjà arrivé plusieurs fois à l'armée impériale de Catalogne, nous reçurent avec une gravité très-voisine de l'indifférence. Mais toutes les mesures étoîent prises, grâce à la paternelle administration du duc d'Albuféra. Les convois de vivres ne cessèrent d'arriver de l'Arragon, et les rations furent toujours complètes: aussi le pain qui, lors de notre arrivée à Reus, se vendoit une piécette la livre, diminua bientôt de la moitié de son prix par notre présence, qui facilita toutes les communications.

Nos hôpitaux de Reus, d'après des documens authentiques, reçurent, pendant la durée du siége de Tarragone, qui fut de deux mois, 3,811 malades, dont 2,901 blessés et 910 fiévreux. Les blessures qui, en général, furent occasionnées à la tranchée par la mitraille, étoient fort graves: aussi, sur le nombre des blessés, il en périt 423 pendant la campagne; il n'en guérit que 211; le reste fut évacué sur Sarragosse, et on peut calculer qu'un grand tiers au moins ne rentra jamais dans les rangs: ajoutez à cela les hommes tués

sur le terrain, la perte décuple de l'ennemi, et vous frémirez en songeant à ce qu'a coûté à l'humanité la possession momentanée de quelques morceaux de murailles que nous avons ensuite abandonnés..... L'activité que l'on mit dans ce siége, nos succès et leur influence morale sur l'armée, la bonne nourriture du soldat, notre position dans un beau pays où il n'y avoit ni marais ni eaux stagnantes, et dans la plus belle saison de l'année, n'occasionnèrent que peu de maladies internes, et elles eurent un caractère remarquable de bénignité, puisque, sur 910 fiévreux, 473 rentrèrent sous les drapeaux avant la fin de la campagne, et il n'y eut que six morts à l'hôpital de Reus pendant la durée de celle-ci.

Ma plume se refuse presque à vous tracer quelques lignes sur l'horrible massacre de Tarragone.

.....*Quæque ipse miserrima vidi*.....

Le 30 juin, surlendemain de l'assaut, je fus consulté par le général en chef pour aviser aux moyens de détruire promptement cette immense quantité de cadavres dont la putréfaction s'emparoit déjà. Je parcourus soigneusement tous les quartiers de la ville, soit pour avoir une idée juste du nombre des morts, soit afin de m'assurer des ressources locales pour atteindre le but demandé. Il ne falloit pas songer à l'inhumation

dans un lieu où le rocher est presque partout à une fort petite distance de la surface du sol. Le voisinage de la mer ne nous servoit pas mieux, car les flots rejettent aussitôt les cadavres sur la côte. La combustion fut donc le parti auquel nous nous arrêtâmes. J'ordonnai l'établissement de plusieurs bûchers considérables, soit hors des murs, soit dans les places. La base de ces bûchers se composoit de poutres, de madriers et d'autres grosses pièces de bois qui abondent ordinairement dans une ville assiégée. Une couche de fascines et de menu bois recouvroit cette base et en recevoit une de cadavres qu'on avoit l'attention de ne pas entasser trop immédiatement. Une seconde couche de fascines étoit suivie d'une autre de cadavres, et ainsi de suite; de manière que, par de semblables stratifications, chaque bûcher étoit d'environ quatre cents morts. On y répandoit quelques livres de poudres à canon; puis on y mettoit le feu. Si l'on n'avoit pas eu la précaution d'établir pour ces bûchers une base qui pût fournir un brasier très-ardent et durable, la combustion eût été incomplète; mais, en les construisant, comme je viens de le dire, les cadavres furent entièrement consumés. On en détruisit ainsi environ trois mille cinq cents. Ce nombre est énorme, vu la petitesse de la ville de Tarragone; mais détournons la vue de cet affreux tableau.

Malgré les détonnations continuelles qui, dans l'espace de cinquante-cinq jours et dans le rayon de deux milles toises, ont vomi cent trente mille projectiles, je n'ai point cessé de consacrer à l'étude de l'histoire naturelle les momens de loisir que me laissoit l'exercice de la médecine. Tantôt errant sur la plage, exposé au soleil le plus ardent; tantôt me glissant, à la faveur des inégalités du terrain ou des savans travaux du génie, jusque sous les murs de la place assiégée, je n'ai pas laissé que de faire de précieuses conquêtes en botanique et en zoologie. Des plantes, des insectes, voilà le seul butin de toutes mes campagnes; quelques observations écrites, voilà mes trophées. Ce trésor n'a coûté ni une larme ni un regret à un père, à un fils ou à une mère. Sa possession ne fera jamais naître le remords dans mon ame. Je l'ai conquis à la sueur de mon front, sur des montagnes incultes et souvent inaccessibles où personne ne me le disputoit. J'ai su braver pour lui les sottes plaisanteries, le ridicule mépris de quelques gens qui s'imaginent que l'on perd son temps toutes les fois qu'on ne l'emploie pas à boire, à jouer, à se battre ou à se procurer de l'argent. Ces précieuses conquêtes, que je revois toujours avec un nouveau plasir, font renaître les douces jouissances qui accompagnèrent leur récolte et leur étude. Elles me retracent les événemens dont j'ai

été témoin ; elles me rappellent le sol, le climat qui les vit naître, qnelques amis qui favorisèrent mes recherches, mille circonstances que ma mémoire ne conserveroit pas sans leur secours ; ce sont pour moi des collections historiques.

J'écris à un amant de Flore, et à un amant favorisé ; aussi avois-je résolu d'accompagner chacune de mes lettres d'un petit bouquet botanique, mais j'ai préféré réunir dans des écrits spéciaux les observations relatives aux plantes et aux insectes qui seroient déplacées dans les ANNALES DES VOYAGES ET DE LA GÉOGRAPHIE.

SECONDE LETTRE.

Quittons le littoral tarragonois et dirigeons-nous vers Lérida par le col de Mont-Blanch. Le premier village que vous rencontrerez après la ville de Reus est celui de la Selva. Il est encore dans la plaine et au milieu d'une belle campagne. Remarquez près de là des plantations assez étendues de noisetiers ; c'est le seul point de l'Espagne où j'aie vu cet arbre cultivé en grand. J'appris qu'à Falset, distant de trois à quatre lieues, cette culture étoit encore plus répandue. Outre l'amande de la noisette, on livre aussi au commerce les coques de ce fruit qui, assure-t-on, servent à la fabrication de la couleur nankin. Vous savez qu'indépendamment de

la pellicule mince qui forme l'enveloppe immédiate de l'amande, on trouve adhérente aux parois internes de la coque une substance un peu fibreuse, d'un roux suave et plus ou moins abondante. Il paroît que c'est cette substance qui produit essentiellement la couleur en question.

On pénètre dans les montagnes par Alcovers, fort grand village avantageusement placé à la base orientale de la colline. On passe ensuite à Picamouchan, à Riba, qu'entourent des sites rians, puis à Villaverte où l'on voit avec une agréable surprise des cascades se précipiter des rochers qui l'avoisinent. Vous traversez deux fois la petite rivière du Francoli, près de laquelle il y a quelques papeteries, et la physionomie du pays devient de plus en plus austère et sauvage.

Le col de Mont-Blanch, que l'on franchit bientôt après, est un défilé étroit et sinueux dominé de tous côtés par des montagnes hautes et escarpées. Il a plus d'une fois été fatal à nos troupes par la facilité qu'avoient les tirailleurs ennemis de s'y embusquer et d'éluder nos poursuites; cependant j'aime à me rappeler avec quelque orgueil que la brave armée, commandée par notre duc d'Albuféra, n'y fut jamais inquiétée.

Les montagnes de Mont-Blanch, dont la chaîne a une direction générale du nord au sud, sont d'une médiocre élévation et toutes calcaires. On

n'y voit pas un seul arbre, mais elles sont couvertes de plantes et d'arbustes qui appartiennent à la région méridionale. Ce sont les diverses espèces de cistes, le myrte, le phylliræa, le gnidium, quelques bruyères, les *Rhamnus lycioides* et *alaternus*, le *genista scorpius*, etc. Observons qu'en suivant notre direction, qui est de l'est au nord-ouest, c'est à cette chaîne que finit la zone du palmier nain (*chamærops humilis* L.) Vous n'en rencontrez plus un seul pied au-delà du col de Mont-Blanch. Vous avez dû, ainsi que moi, remarquer, pendant vos voyages dans la péninsule, que ce palmier est un excellent moyen de déterminer la température locale.

Il n'y a qu'une petite lieue depuis le col jusqu'à la ville de Mont-Blanch. Vous croiriez sans doute, à ce nom, qu'elle est située au sommet ou dans le voisinage de quelque mont sourcilleux, habituellement couvert de neige, et certes il n'en est pas ainsi. C'est une grande et triste villasse, d'environ quatre ou cinq mille ames de population, placée au milieu d'un bassin richement cultivé qu'environnent des collines peuplées de vignobles et d'oliviers. Son ensemble dessine un fer à cheval qui entoure un mamelon central où l'on voit quelques antiques restes de fortifications.

En sortant de Mont-Blanch par un vieux pont en pierre jeté sur le Francoli, on pénètre dans une vallée qui charme la vue par sa culture. Pas-

sons, sans nous y arrêter, devant le grand et sombre village de la Espluga, qui est bâti en amphithéâtre, et dont les habitans ne nous aimoient guère. Jetons un coup d'œil sur le couvent de Poblet, l'un des plus riches de la Catalogne. Il est situé sur la gauche et à une petite demi-lieue de la route, au milieu d'une culture très-variée. Enfilons le village interminable de Vimboudin; encaissons-nous, à pas comptés, dans de profondes et tortueuses gorges dont le sol, éminemment raboteux, a disloqué maints charriots de notre armée, et faisons une courte halte à Vinacha.

De Vinacha à Lérida, on compte six bonnes lieues espagnoles. Vous ne tardez pas à atteindre le village de Borjas - Blancas dans un des plus magnifiques bassins que j'aie jamais vus. Ce pays est une dépendance du fertile canton d'Urgel. Le blé y abonde; la vigne couvre ses nombreuses collines; des oliviers vigoureux et d'une forme sphérique ombragent toute l'étendue de pays que la vue peut embrasser. On traverse Juneda, puis la bourgade de Margalef, célèbre dans les fastes de l'armée françoise d'Arragon. Elle a donné son nom à une bataille où, le 23 avril 1810, un seul régiment de cuirassiers, le brave 13eme, battit complétement l'élite des troupes catalanes, qui vouloit faire lever le siége de Lérida, et lui fit six mille prisonniers. Après la plaine aride et

monotone qui fut le théâtre de ce beau fait d'armes, on double une colline et on ne tarde pas à apercevoir Lérida.

Cette ville, l'une des places fortes les plus respectables de la Catalogne, est bien pavée, bien bâtie et d'une population qui m'a paru être de sept à huit mille ames. Elle consiste principalement en une longue rue, dessinant une ceinture à la base du vaste rocher saillant que couronne sa forteresse. Celle-ci a cinq étages de batteries qui se dirigent sur tous les points environnans. Les autres rues sont de peu d'étendue et généralement rapides. Il y a une cathédrale d'une belle construction. Le Sègre, rivière assez considérable qui prend sa source dans les Pyrénées, baigne les murs de Lérida près de laquelle on la traverse sur un beau pont en pierre. Elle arrose une campagne magnifique.

A la suite de ces notes sur Lérida, je trouve dans mon cornet le bulletin des fêtes brillantes que les habitans donnèrent aux vainqueurs de Tarragone le 28 juillet 1811. Je conviens qu'il est un peu hors de saison de vous transcrire ce passage; cependant il vous donnera l'idée de l'estime et de l'affection réciproques qui s'étoient établies entre nous et les Catalans de cette contrée. Ce jour sera sans doute compté, par le maréchal-duc d'Albuféra, parmi les plus beaux de son existence militaire et administrative.

Les détonnations du canon, le bruit des cloches annoncèrent le début de la fête. De tous côtés on voyoit et les habitans et les militaires affluer vers le pont : celui-ci étoit jonché de feuillages d'oranger, de romarin, de lavande et d'autres plantes aromatiques; il étoit orné, à droite et à gauche, de guirlandes végétales, et précédé d'un arc de triomphe de branches de laurier artistement enlacées. La troupe, en grande tenue, étoit disposée sur deux haies; les principaux citoyens de la ville, précédés de l'alcade et accompagnés d'un qnadrille de gens grotesquement vêtus à l'antique espagnole, se présentèrent à l'entrée du pont pour recevoir notre bon et brave maréchal. Celui-ci venoit, par un coup de main hardi, d'enlever au sommet du rocher le plus escarpé le fort de Monserrat. Une musique guerrière précédoit le cortége. Les géans et les nains qui, comme vous le savez, sont des mascarades destinées en Espagne aux grandes cérémonies, même religieuses, étoient à la suite, et on se groupoit autour d'eux. Toutes les maisons des rues où passa le cortége étoient parées d'étoffes flottantes dont la bigarrure produisoit un singulier effet. Un châssis, de hauteur uniforme, étoit surmonté de festons et de guirlandes artificielles fort élégantes; sept grands tableaux, représentant les places de Sarragosse, Lérida, Méquinenza, Tortose, Balaguer, Tarragone et Monserrat, successivement

assiégées et conquises par notre armée, étoient exposés aux regards publics. Des danses, des jeux très-variés, où l'adresse et la force se disputoient l'admiration, ne discontinuèrent pas de toute la journée : on montra une allégresse extraordinaire. Un repas public, une illumination générale, un bal brillant prolongèrent pendant la nuit des plaisirs qui se renouvelèrent pendant trois jours.

Mais, trève des jouissances passées, reprenons notre itinéraire. Lorsque vous sortez de Lérida par la porte de Sarragosse, vous entrez dans une campagne d'une culture admirable et très-variée. L'industrie et l'activité du laborieux Catalan se décèlent partout. Après le village d'Alcarras, on monte, on descend plusieurs coteaux arides où le botaniste seul peut trouver quelques conquêtes à faire, et on arrive à Fraga, qui forme de ce côté la dernière ville de la Catalogne. Accollée contre des montagnes stériles et horriblement crevassées, elle est d'un aspect des plus tristes. On y compte pourtant 5,000 habitans. Les rues en sont tortueuses et rapides, mais assez bien pavées. Fraga est bâtie sur un monticule vers l'embouchure de deux profonds ravins et sur la rive gauche de la Cinca, rivière volumineuse qui descend des Pyrénées.

Passons, au sortir de Fraga, la Cinca sur un léger pont en bois ; nous trouvons ensuite

une jolie plaine, mais de peu d'étendue, et l'on s'engage aussitôt dans les montagnes. Les stratifications calcaires sont ici fort remarquables et à peu près horizontales. Lorsque ces tables, qui ont rarement plus de deux pieds d'épaisseur, se rencontrent à la surface même du sol qui forme la route, elles se fendent en compartimens cuboïdes qui représentent assez bien un pavé. Quelques-uns de mes camarades, se reportant vers des époques très-reculées, crurent y reconnoître des restes de voies romaines. Si l'on se borne à un examen superficiel, cette méprise est très-facile, surtout lorsque l'esprit est déjà prévenu que les Romains ont traversé ce pays. L'on m'a même fait remarquer, à un quart de lieue de Fraga, un espace réellement pavé de grandes pierres cubiques, et des gens du pays m'ont assuré que c'étoit un morceau d'une voie romaine qui croisoit la direction de la route d'aujourd'hui.

Dans ces montagnes je cueillis, pour votre compte, le *Cistus libanotis*, dont la taille et le feuillage ressemblent parfaitement au romarin, et le singulier *Hélianthème écailleux*, qui doit son épithète à la disposition de son duvet. Vous les franchissez pour descendre dans une suite de petits vallons dont la base est cultivée, et où sont les villages de Caudasnos et de Pennalba. Cette contrée abonde en sites sauvages, et j'ai vivement

regretté de n'avoir pu quitter mon escorte pour aller rendre hommage à la Flore de ces lieux.

Faisons une halte au grand et sinistre village de Bujaralos, situé au milieu d'un immense désert; vous y trouverez peu de ressources, malgré une population de 8 à 900 ames, et estimez-vous heureux de n'y pas mourir de soif. On y est exposé à de grandes disettes d'eau potable, et il n'est pas de maison un peu prévoyante qui n'en fasse dans sa cave une provision pour toute l'année; on la tient dans de vastes jarres de terre appelées *Tinajas*, où elle se conserve, pendant des années entières, fraîche, limpide, en un mot sans la moindre altération.

Tout près de Bujaralos vous verrez plusieurs étangs d'eau stagnante et saumâtre d'où s'exhalent des miasmes qui doivent exercer leur influence délétère sur la population de ce triste village: aussi les fièvres intermittentes automnales y sont-elles endémiques. Combien je vous désirois auprès de moi, lorsque je visitai la flore aquatique de ces grandes mares! votre œil exercé m'eût signalé les diverses espèces de conferves et de charaignes qui en couvrent le fond. Je crus y reconnoître des zostères et même des fucus. Je regrette vivement de n'avoir pas vérifié ce fait qui seroit intéressant. Il me paroît d'autant moins dénué de probabilités, que l'un de ces bassins est, dit-on, rempli d'eau saline.

Fuyons ces bords insalubres, et reprenons la route de Sarragosse. Pendant cinq mortelles heures, vous voyagez, non sans crainte de malencontre, à travers une lande rase et plate, d'une monotonie affreuse. Il n'y a pas un arbre, pas une habitation ; on trouve seulement à moitié chemin la Venta de Santa-Lucia, qui a été souvent fatale aux voyageurs isolés. Cette lande inculte et peut-être incultivable est principalement peuplée par une graminée exclusivement propre à l'Espagne et à l'Afrique, et par une soude frutescente qui est l'*anabasis tamariscifolia*. La graminée dont je veux parler est l'Esparto basto des Espagnols. (*Lygæum spartum* L.) Les feuilles dures et tenaces sont utilisées pour faire des paniers et des nattes de peu de valeur et pour rembourrer des paillasses et des bâts. Je crois que l'on a tenté depuis peu l'introduction de cette plante dans nos contrées maritimes de la Provence. Indépendamment de l'utilité de ses feuilles, on pourroit, je crois, à raison de la disposition de ses racines, en tirer un fort bon parti pour fixer les terrains mobiles comme les dunes, ou pour prévenir les éboulemens des collines escarpées. Le collet ou la souche d'où partent les feuilles s'étend horizontalement, et forme, par la succession des années, un gros cordon de plusieurs pieds de longueur. De la partie inférieure de ce cordon partent de longues racines filiformes

simples, rapprochées entre elles et parallèles, de manière qu'il en résulte une sorte de ratelier qui retient solidement la terre.

Après le désert de Bujaratos vous arrivez à Pina, petite ville située aux bords de l'Ebre, et entourée d'une jolie campagne. De là jusqu'à Sarragosse il y a encore quatre lieues. Vous traversez des espaces assez considérables, où la réglisse croît spontanément et en telle abondance qu'on l'y exploite tous les ans pour fabriquer l'extrait ou suc de réglisse. Vous voyagez entre deux chaînes de montagnes basses, dont celle de la droite se prolonge jusque dans la Navarre, tandis que celle de la gauche, placée au-delà de l'Ebre, paroît se joindre au Montcayo, dont la tête neigeuse se fait apercevoir au loin. On passe à Aguilard, à Osarra; on laisse à gauche, à peu de distance, Villafranca; et, après avoir traversé Alfajavarin et Lapuebla, nous arrivons à la capitale de l'Arragon dont je vous parlerai dans une prochaine lettre.

TROISIÈME LETTRE.

Je ne prétends pas vous donner une description topographique de Sarragosse. Il faudra vous contenter de quelques notes que je trouve consignées dans mon journal à la date du mois de juillet 1809, c'est-à-dire à une époque où cette

grande cité étoit encore fumante du siége célèbre qu'elle venoit de soutenir. En approchant de cette capitale de l'Arragon, mon ame fut atterrée par le tableau, alors extraordinaire pour moi, qu'elle m'offrit, et auquel se rattachoient tant d'idées et de désastres. Les fossés, les retranchemens, les édifices ruinés, les décombres épars ou empilés en obstruoient les avenues. La campagne, dans l'immense étendue que l'œil pouvoit embrasser, n'offroit qu'un champ entièrement ras, inculte, abandonné, dévoré par l'herbe, autrefois peuplé de riches oliviers, ne présentant alors que des touffes sans tiges de jeunes rejetons, témoignages de l'existence et de la destruction de ces arbres précieux. De semblables vestiges appartenoient aux ormeaux qui formoient auparavant de magnifiques allées. En réfléchissant aux événemens tumultueux qui venoient de se passer sur ce théâtre alors silencieux et désert, je fus irrésistiblement absorbé par les pensées les plus sombres, les plns pénibles. Je mis le comble à la tristesse de mes réflexions en parcourant le dédale de destruction des quartiers San José et San Ingracia, qui, pendant les deux siéges, furent le théâtre de l'attaque et de la défense les plus acharnées. Je pénétrai dans les sinuosités des chemins couverts et des boyaux pratiqués par nos mineurs sous le feu de la mitraille ennemie, sortes de clapiers où nos soldats fai-

soient une guerre souterraine. La plume la mieux exercée ne sauroit décrire avec vérité l'affreuse désolation à laquelle fut réduite la ville de Sarragosse par les balles, les boulets, les bombes et les mines. Ces ruines amoncelées semblent faire passer dans l'esprit la confusion, le désordre, le bouleversement qui les caractérisent. Il faut être soi-même témoin de ce déplorable tableau pour s'en former une idée. Un grand tiers de cette ville, naguère belle et opulente, étoit entièrement enseveli sous ses décombres comme par l'effet d'un tremblement de terre; l'autre tiers étoit extrêmement maltraité et en grande partie inhabitable; le reste étoit loin d'être intact. Il n'y avoit peut-être pas dans toute la ville cinquante maisons qui n'eussent été endommagées par quelque projectile. J ai vu des portes où j'ai compté deux cents trous de balle, et des façades de maison où il y en avoit trois mille. C'est surtout dans le bas de la grande rue du Coso et dans le quartier voisin que ces façades avoient l'air, aux yeux d'un médecin, d'avoir eu une petite vérole confluente. C'est là qu'on voyoit à découvert les ouvertures pratiquées dans les murs mitoyens et dans les parois des chambres dont on étoit obligé de faire le siége; une maison, un appartement étoient défendus, pris et repris pendant des journées entières. J'ai vu des alcoves, des plafonds criblés de balles. Quelle opiniâtreté dans la défense!... quelle obstination dans l'attaque!...

Partageons notre tribut d'admiration aux héroïques efforts des uns et des autres : l'histoire a offert peu d'exemples d'un siége semblable. On avoit dressé les enfans en bas-âge à courir sur les bombes lorsque celles-ci n'avoient point éclaté en tombant, et à leur arracher la mèche. Une jeune femme, dont le nom m'échappe, servoit ellemême une pièce de canon placée au premier étage d'une maison.

La situation morale d'une grande population en butte à un siége long et très-actif, le manque des objets de première nécessité, et surtout des alimens qui étoient de mauvaise qualité et dans une quantité insuffisante, occasionnèrent dans Sarragosse une épidémie des plus cruelles, une mortalité effrayante. Pendant deux mois que dura le blocus de la ville, il périt 52 mille personnes par le typhus seul, et il y avoit environ 12 mille malades lors de sa reddition. Ceux-ci portoient le cachet de la plus affreuse misère ; ils infectèrent tous les hôpitaux qui étoient sur la ligne, notamment ceux de Tudela confiés à mes soins. Vons vous rappelez que je faillis à être une des premières vitimes de ce fléau, car on me laissa pour mort ; et, des trois médecins qui me remplacèrent dans mon service, deux succombèrent en peu de jours. Ces malheureux prisonniers, successivement évacués d'un hôpital sur un autre, repandirent jusque dans nos départemens

méridionaux ce terrible typhus qui y exerça ses ravages. . . .

Avant de quitter Sarragosse pour nous diriger vers Jaca, je vous ferai part d'une excursion, ou, pour parler plus correctement, d'une expédition médico-militaire que je fis, au commencement d'avril 1811, à Exea de los Cavalleros, capitale du canton des Cinco-villas d'Arragon. Une épidémie désoloit depuis quelque temps la garnison françoise de cette ville ; je fus chargé d'en aller constater la nature et d'aviser aux moyens d'en arrêter les progrès. Précisément, à cette époque, les guérillas infestoient la Navarre et cette partie de l'Arragon. On ignoroit sans doute, au moment de mon départ, que toute la partie saine et disponible de la garnison que j'allois visiter venoit de tomber au pouvoir de l'ennemi, et que le reste étoit étroitement bloqué dans le château. Quoi qu'il en soit, je partis à la tête d'une escorte de huit hussards, et je remplis en même temps les fonctions d'officier d'état-major, car j'étois porteur de dépêches militaires pour le commandant d'une colonne mobile.

On passe par Villanueva de Gallego, triste et pauvre village, situé à deux lieues au nord de Sarragosse et précédé d'une immense lande. Le voisinage de la petite rivière de Gallego, dont les eaux sont stagnantes en divers points, l'expose à des fièvres intermittentes presque habituelles.

Lorsque j'y passai, la majeure partie de la population et le médecin lui-même étoient en butte à cette maladie. Sur mon rapport, le duc d'Albuféra s'empressa d'y envoyer tous les secours nécessaires en médicamens. Après Zuera, qui est plus considérable et plus salubre que Villanueva, on pénètre dans les gorges montueuses et désertes qui conduisent à Castejon de Val de Jassa, où j'arrivai à la nuit tombante. C'est un grand et sombre village, où mon apparition n'étonna pas peu l'alcade. Il m'annonça que la plus grande partie de la garnison d'Exea avoit été enlevée la veille par les bandes de Mina, qui rôdoient encore dans le voisinage. Je ne perdis point contenance ; je m'annonçai comme formant la tête d'une forte colonne qui devoit arriver dans la nuit, et je demandai mon logement chez l'alcade lui-même. Grâce à mon caractère de médecin, à la confiance entière que je témoignai à ce magistrat, ainsi qu'au curé, et à la conduite réservée de mon escorte, je fus parfaitement traité, et l'on prit toutes les mesures pour notre sûreté personnelle.

Pendant un long séjour dans la péninsule, où je me suis souvent trouvé dans des positions fort délicates et très-difficiles, j'ai été vingt fois à même de me louer de l'obligeance et de la franche hospitalité des Espagnols. Vous conviendrez avec moi que les préventions défavorables dont

nous étions imbus sur le compte de cette nation, lors de notre première entrée en Espagne, n'ont pas peu contribué à nos insuccès d'abord, puis à nos revers.

Le lendemain, à la faveur d'une brume épaisse et d'une pluie continue, j'évitai la rencontre des guérillas. Il est vrai qu'en m'acheminant avant l'aurore vers Exea, j'avois eu la précaution de me faire précéder par quelques éclaireurs du pays, dont l'alcade de Castejon m'avoit garanti le zèle et la fidélité. On traverse une grande lande appuyée à droite sur une chaîne de montagnes basses, puis on s'engage dans des défilés que je crus prudent de franchir avec rapidité; et, après une marche de cinq heures dans un pays tout-à-fait désert, je pénétrai sans malencontre dans Exea, où je fus obligé de passer quatre jours.

Exea de los Cavalleros est une petite et assez laide ville d'environ 2,000 ames de population, renommée par la supériorité de ses taureaux pour la course. Elle est située sur un monticule entouré d'une belle plaine que fertilise de ses irrigations le ruisseau appelé *Orès*. Je n'ai aperçu dans son voisinage que deux ou trois plantations peu étendues d'oliviers. La vigne et le blé sont les principales productions de son sol. Il y a peu d'édifices ou de monumens remarquables. Cepen dant j'ai vu près de la porte, dite *de Sadava*, dans

l'épaisseur d'un mur à hauteur d'appui qui précède l'église, trois ou quatre tombeaux en pierre qui m'ont paru fort gothiques. Sur la partie la plus élevée de la ville, tout près d'un couvent, se voit aussi une petite colonne très-bien sculptée, et surmontée d'une croix qui porte la date de 1348.

Du côté du nord est un plateau qui domine une plaine immense où se voient les villages de Ribas, Farasduas et Biota. Plus loin on aperçoit Sadava qui, avec Exea, Tauste, Sos et un Castillo, forme le canton des cinq villes d'Arragon qui jouissoit autrefois de priviléges. L'horizon dans les autres points est bornée par des montagnes dont la principale est Moncayo. Son sommet, habituellement neigeux, a, je le présume, une hauteur de 1,500 à 1,600 cents toises au-dessus du niveau de la mer.

Une colonne d'infanterie et de cavalerie, partie de Sarragosse, vint nous débloquer et se mettre à la poursuite des guérillas. Comme j'avois rempli ma mission, je me décidai à tenter avec mon escorte ma retraite sur Zuera en passant par la Sierra de Luna. Nous sortons d'Exea par la plaine que parcourt l'Orès. Nous traversons le village de Saür; on laisse à gauche celui d'Elra, situé au pied d'une montagne; et, après deux heures d'une marche précipitée peu favorable aux observations d'histoire naturelle, je fis rafraîchir les chevaux à la bourgade de Sierra de Luna.

C'est un triste endroit d'environ deux cents habitans, et enfoncé dans les montagnes; celles-ci forment une chaîne de fort peu d'élévation et sont toutes calcaires, à en juger par celles que j'ai traversées. L'approche d'une guerille hâta mon départ de Sierra de Luna. Je m'engageai dans une forêt de pins dont l'espèce me parut appartenir au *pinus sylvestris*, et je reconnus en passant le raisin d'ours qui étoit en pleine floraison. L'abondance de ce petit arbrisseau me prouva que j'étois dans la région subalpine, et la présence du corbeau choucas qui n'y étoit pas rare le confirmoit. Après le village de Las Pedrosas, on aperçoit quelques vallées assez bien cultivées. Les montagnes de Huesca se voient au loin sur la gauche, et, derrière elles, les sommités des Pyrénées. Nous rentrâmes, aux appoches de la nuit, à Zuera où il y avoit une garnison françoise.

Je reprends ici mon itinéraire vers Jaca. Zuera est un assez grand village situé sur le Gallego. Après avoir traversé le ruisseau, vous trouvez une plaine inculte et déserte qui vous conduit jusqu'à Gurrea de Gallego, fort pauvre endroit où j'ai passé une nuit. De là jusqu'à Ayerbé il y a six à sept heures de marche à travers un pays ingrat. Ayerbé (*Ebelinum* des anciens) est une ville d'environ 2,000 ames de population, placée à l'entrée des Pyrénées espagnoles. Sa construc-

tion est passablement gothique, et sa physionomie peu engageante. Il faut encore faire huit bonnes lieues pour arriver à Jaca. Vous pénétrez dans des montagnes qui s'élèvent de plus en plus. Je les parcourus à pied pour en étudier les productions. Près d'une vieille tour, à coté de la chapelle dite la *Virgen de Marcuello*, on jouit d'un point de vue ravissant où se déroulent de nombreuses collines parées de culture. Vous savez combien le voyageur apprécie de semblables paysages lorsque l'œil a été long-temps fatigué par une monotone stérilité ; c'est un véritable délassement. Jusqu'ici le buis est presque le seul arbrisseau qui couvre ces montagnes. On rencontre ensuite le troëne, le chêne vert et le pin sauvage. Les roches sont calcaires. Bientôt le chemin coupe une petite vallée fort jolie, fertilisée par le Gallego ; vous y distinguez le village de Yeste, plus loin celui de Trieste, et plus loin encore Santa-Maria. On monte, on descend, et l'on arrive à Ansanigo, chétive bourgade près de laquelle on passe pour la dernière fois le Gallego sur un pont en pierre. Bernuès vient ensuite après trois heures de marche. Bientôt les sapins couvrent les montagnes, et la fraîcheur de la végétation annonce l'influence de cette zone des nuages.

Après plusieurs tours et détours, vous doublez le cap de la montagne d'Ornel, qui se fait dis-

tinguer par sa cime orgueilleuse. Vos regards plongent sur un plateau qui précède Jaca où vous ne tardez pas à entrer. Je ne puis vous rien dire de cette place forte où j'arrivai trop tard et d'où je partis de trop bonne heure pour la visiter. Elle m'a semblé assez bien bâtie. J'y passai la soirée chez don Ignacio Seriola, pharmacien instruit et très-habile botaniste. J'eus un vif regret de n'avoir pu parcourir à loisir son herbier dont je feuilletai une très-petite partie. Il étoit riche en plantes des Pyrénées, et remarquable par l'exactitude de sa classification et de sa nomenclature. Ce modeste savant avoit des relations scientifiques avec Asso, Picot de Lapeyrouse et l'abbé Pourret.

Au sortir de Jaca, vous remontez et vous traversez plusieurs fois l'Aragon, rivière qui prend sa source non loin de là, et qui donne son nom à la province, quoique son cours soit presque en entier dans la Navarre. Elle a son embouchure dans l'Ebre, entre Tudela et Alfaro. Canfran est le dernier village espagnol qui se trouve sur votre passage. On reconnoissoit encore sur la route des travaux faits, en 1793, par les François, pour le siége de sa forteresse qui couronne un rocher voisin. Les montagnes de ces contrées sont généralement schisteuses et souvent d'un rouge de sang très-remarquable. Cette couleur due, comme on sait, à l'abondance de l'oxide de fer, se com-

munique au sol qui est formé des débris du schiste, et le rend tout-à-fait pénible à voir.

Bientôt vous atteignez la crète qui forme la limite naturelle des deux royaumes. C'est cette crète qui est désignée sous le nom de *summum pyrenæum* dans l'Itinéraire d'Antonin, et que l'on appelle encore *Somaport* dans ce pays. J'y cherchai vainemeut la Seña d'Escot, où Jules-César avoit fait graver son nom. Je faisois peu d'attention aux aspérités du sentier tortueux pratiqué sur le versant françois, tant j'éprouvois de plaisir à respirer l'air de la patrie après plusieurs années d'absence, à reposer ma vue sur la culture variée de nos collines, sur les nombreuses habitations qui y étoient disséminées, et sur ces frais tapis de verdure inconnus aux provinces espagnoles que je venois de parcourir.

Urdos est le premier village françois que l'on rencontre, mais je trouvai que son auberge étoit encore espagnole. Dans tout ce trajet de la chaîne pyrénéenne, c'est-à-dire pendant une vingtaine de lieues au moins, je ne remarquai pas un seul bloc de granite. Tout est calcaire ou schisteux.

Saint-Sever (Landes), 1er mai 1821.

(La suite à une prochaine livraison.)

BULLETIN

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Précis de Mémoires relatifs aux écritures égyptiennes, rédigés par M. Champollion le jeune, et lus à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres.

L'antique Egypte est déjà redevable d'une illustration nouvelle au courage et aux recherches des François. Ses monumens immenses sont déjà reproduits dans tous leurs détails et dans toute leur splendeur par le zèle admirable de nos voyageurs et le burin fidèle de nos artistes : la *Description de l'Egypte,* si heureusement exécutée sous les auspices du gouvernement, a livré à l'Europe savante cette merveilleuse contrée tout entière, son architecture, ses arts civils, ses pratiques sociales, les cérémonies de son culte, les traits principaux de son histoire, et de plus une foule de monunnmens écrits qui sont, pour ses plus anciennes époques, ses archives historiques et religieuses.

Les monumens de tous les ordres, les temples comme les amulettes, sont chargés d'inscriptions : sur des pierres de grandeurs diverses sont écrits aussi les actes de l'autorité publique et les vœux des simples citoyens: des manuscrits sur toile ou sur papyrus contiennent des textes relatifs à des sujets divers ; quelques-uns sont d'une grande étendue, et ils appartiennent à plusieurs époques de l'empire égyp-

tien. On conçoit donc tous les efforts et les tentatives, on pourroit dire obstinées, des savans de l'Europe, pour pénétrer dans la connoissance certaine de ces textes, pour en discerner les élémens divers, leurs rapports, et les règles d'après lesquelles ils étoient combinés pour exprimer la pensée.

Avant la mémorable expédition des François en Orient, des érudits de tous les pays s'étoient adonnés à de laborieuses recherches sur la langue et sur les diverses espèces d'écritures dont l'Egypte se servoit. Peu de monumens authentiques laissoient peu d'espoir sur la vérité des résultats de ces recherches multipliées, et des travaux plus récens en ont montré toute l'insuffisance; mais, depuis que l'Egypte antique a été mise, on peut dire, en exploitation, d'abord par les François, et sur leurs traces ensuite par les savans et les voyageurs de toutes les nations de l'Europe, ces monumens écrits se sont multipliés; une plus grande quantité d'inscriptions copiées sur les lieux sont parvenues en Europe, et l'assiduité des fouilles a surtout procuré un assez grand nombre de manuscrits qui devoient être le véritable fondement de toute recherche ultérieure; et, pour que rien ne manquât au zèle de nos savans, la pierre déterrée dans les travaux militaires faits à Rosette leur a offert une inscription égyptienne assez étendue avec sa traduction grecque. Des critiques de tous les ordres se sont occupés partout de ces précieux documens pour en tirer des données certaines sur l'art graphique des anciens Egyptiens, et la *Description de l'Egypte* renferme particulièrement des notions variées sur ce sujet. Mais, si tous ceux qui l'ont traité avec quelques soins ont été d'accord sur ce point, que ces inscriptions et ces manuscrits offroient le modèle de plusieurs écritures, dont les caractères étoient essentiellement différens dans leur forme, et peut-être dans

leur essence, ces critiques ne l'étaient pas également sur le nombre de ces écritures différentes, sur la nature particulière de chacune d'elles, sur ce qu'elles avoient de spécial ou de commnn ; sur le but de leur institution, le nombre et l'origine de leurs signes, enfin sur l'application à chacune d'elles des dénominations données à ces écritures par les écrivains de l'antiquité. Leur théorie n'étoit pas reconnue ni le nombre de leurs signes fixé ; et l'opinion, qui regardoit ces caractères hiéroglyphiques comme indéchiffrables, étoit encore partagée par les meilleurs esprits.

M. Champollion le jeune avoit promis, dès l'année 1814, des recherches sur *la langue* et *les écritures* de l'ancienne Egypte (1). Persévérant dans la tâche difficile qu'il s'étoit imposée, il a pu enfin, après dix années des travaux les plus épineux, soumettre au jugement de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres le fruit de tant d'études, c'est-à-dire la théorie à peu près complète des écritures égyptiennes, et, ouvrant en quelque sorte une carrière nouvelle à l'histoire et à l'érudition, mettre les savans sur la voie qui doit conduire à l'intelligence et à l'interprétation certaine de tous les monumens écrits sur l'ancienne Egypte, même de ces *hiéroglyphes* prétendus si mystérieux, et dont la *clef*, selon l'expression commune, sembloit à jamais perdue.

La comparaison sévère d'un grand nombre de monumens entre eux devoit seule conduire à cet important

(1) Dans son ouvrage intitulé : L'EGYPTE SOUS LES PHARAONS, ou *Recherches sur la géographie, la religion, la langue, les écritures et l'histoire de l'Egypte avant l'invasion de Cambyse ;* les deux premiers volumes contenant la *Description géographique* (Paris, 1814, environ 900 pages in-8°, avec textes coptes et une carte) se trouvent chez Debure, rue Serpente, et à la librairie de la rue Christine, n° 3.

résultat, aidée surtout de l'étude approfondie de la langue égyptienne, ressource fondamentale dans laquelle M. Champollion le jeune a justement reconnu son meilleur guide, et qu'il s'étoit procurée dans toute sa plénitude, en rédigeant, d'après les manuscrits coptes, la *Grammaire analytique* et le *Dictionnaire* par dialectes de cette langue égyptienne, qui forment cinq volumes in-4° encore inédits.

C'est par tous ces moyens réunis qu'il est arrivé aux résultats développés dans les mémoires dont l'Académie a bien voulu entendre la lecture, et dont nous allons exposer ici le précis très-sommaire.

Les anciens Egyptiens employèrent simultanément trois espèces d'écritures : Hérodote, Diodore de Sicile et Clément d'Alexandrie nous ont transmis leurs noms, et la combinaison de leurs opinions donne les suivans :

1° Ecriture *hiéroglyphique* ou des dieux ;

2° Ecriture *hiératique* ou des prêtres ;

3° Ecriture *démotique* ou du peuple (*populaire*, *vulgaire* ou *épistolographique*).

1° L'écriture hiéroglyphique est celle qui se compose de figures plus ou moins fidèles de quadrupèdes, d'oiseaux, de l'homme et de ses diverses parties, groupées avec d'autres figures d'objets d'art, ou bien des figures géométriques. Ces figures sont disposées en colonnes perpendiculaires du haut en bas de la page, ou en lignes horizontales tracées de gauche à droite, le plus souvent encore de droite à gauche. Cette écriture fut employée sur les monumens publics, les livres sacrés, et se divise en deux espèces : *hiéroglyphes purs*, c'est-à-dire bien terminés dans leur contour et dans tous leurs détails ; *hiéroglyphes linéaires*, n'offrant que le simple contour intérieur ou la silhouette de l'hiéroglyphe pur. Cette seconde espèce d'hiéroglyphes se

retrouve sur les manuscrits et sur les monumens de petites proportions.

2° L'écriture hiératique est celle de certains manuscrits sur toile et sur papyrus trouvés dans des momies ; elle se compose de caractères qui affectent une disposition constante, qui sont tracés de droite à gauche en lignes toujours horizontales, et qui consistent en traits variés, enlacés les uns dans les autres, d'un aspect bizarre, et formés de lignes droites et de lignes courbes.

Ces manuscrits avoient de bonne heure attiré l'attention des savans : Rigord, Montfaucon, le comte de Caylus, l'abbé Barthélemy, Zoéga, M. de Humboldt, des collaborateurs de la *Description de l'Egypte*, avoient reconnu que l'écriture de ces papyrus différoit essentiellement des hiéroglyphes, et la considéroient, les uns, comme l'écriture *hiératique ;* les autres, comme l'écriture *épistolographique* ou *populaire*, mentionnée par les auteurs anciens; mais tous s'accordoient sur ce point, que l'écriture de ces manuscrits égyptiens étoit *alphabétique*, et se composoit de signes destinés à rappeler les sons de la langue parlée.

M. Champollion le jeune a établi, au contraire, 1° que l'écriture de cette espèce est l'écriture *hiératique ;* qu'elle n'est point alphabétique, et qu'ainsi que les *hiéroglyphes*, elle est idéographique, ses caractères étant des signes d'idées et non pas des signes de sons ;

2° Que ce second système d'écriture n'est qu'une simple modification du système hiéroglyphique, n'en diffère uniquement que par la forme des signes, et n'est qu'une véritable *tachygraphie hiéroglyphique ;*

3° Que le nombre de ses signes doit être le même que celui des hiéroglyphes, chacun de ces deux systèmes ayant réciproquement dans l'écriture des signes rigoureusement

correspondans, et qui, différens dans la forme seulement, mais soumis aux mêmes lois de combinaison, expriment constamment la même idée ;

4° Que, dans le système hiéroglyphique et dans le système hiératique, des signes grammaticaux servent à fixer l'arrangement logique des idées pour en former des propositions régulières ;

5° Que les signes de l'écriture hiératique se groupent entre eux comme les hiéroglyphes, et se divisent en quatre classes : 1° signes présentant une image grossière de l'hiéroglyphe correspondant ; 2° signes formés des traits principaux de l'hiéroglyphe ; 3° signes n'imitant qu'une partie de l'hiéroglyphe ; 4° signes n'ayant aucun rapport de forme avec l'hiéroglyphe, c'est-à-dire de forme tout-à-fait arbitraire : cette classe de signes est très-nombreuse.

Ainsi l'écriture hiératique est l'écriture hiéroglyphique même, sauf la différence des signes dans la forme seulement ; et tout ceci résulte d'un rapprochement comparatif dont rien ne faisoit prévoir le succès, jusqu'à ce que M. Champollion le jeune, reconnoissant que les manuscrits, qu'on disoit alphabétiques, avoient de nombreux rapports matériels avec le grand papyrus en hiéroglyphes, publié dans la *Description de l'Egypte*, il confronta les uns avec les autres, et vit enfin que ces mêmes manuscrits étoient la transcription, signe par signe, de ces mêmes manuscrits hiéroglyphiques ; qu'ils étoient ornés des mêmes peintures, et que, différant seulement par la forme des signes, ils contenoient les mêmes textes et les mêmes idées : cette comparaison s'est vérifiée sur 278 colonnes du manuscrit hiéroglyphique, et il n'y a pas de doute que de nouvelles découvertes ne la confirment de plus en plus. La conclusion naturelle de ce qui vient d'être dit est que

la seconde espèce d'écriture égyptienne, l'*hiératique* ou sacerdotale, étoit la même que la première, l'*hiéroglyphique* ou des dieux; qu'elles ne différoient entre elles absolument que par la forme des signes. Un tableau synonymique des signes *hiéroglyphiques* et *hiératiques* accompagne le premier mémoire de M. Champollion le jeune, présenté à l'académie des belles-lettres au mois de juillet 1821; et il est juste de dire qu'en Angleterre M. le docteur Young, de son côté, est arrivé aux mêmes résultats, sans toutefois les approfondir complétement.

3e L'écriture démotique, populaire, vulgaire ou épistolographique, étoit encore moins connue, s'il étoit possible, que les deux premières, parce que l'incertitude et la diversité des opinions sur l'ensemble du système graphique des Egyptiens, surtout lorsque plusieurs savans s'obstinoient à n'y reconnoître que deux sortes d'écritures, l'*hiéroglyphique* et l'*hiératique*, ou donnoient à l'une le nom qui appartenoit à l'autre, n'avoient pas permis de discerner et de caractériser complétement cette troisième espèce d'écriture : c'est ce qu'a fait M. Champollion le jeune sur les monumens même, et surtout, grâce à l'inapppréciable pierre trouvée à Rosette, qui renferme, comme on sait, une longue inscription gravée en caractères hiéroglyphiques et en caractères démotiques, et traduite en langue et en caractères grecs; elle a été le fondement du travail de l'érudit françois qui a établi :

1° Que l'écriture démotique, comme l'écriture hiéroglyphique, et comme l'écriture hiératique, *étoit idéographique de sa nature;* 2° que les signes simples, dont elle se compose, sont *empruntés, sans aucune altération*, au système *hiératique;* 3° que ces signes simples, passés dans l'écriture démotique, étoient souvent combinés selon des règles propres à cette espèce d'écriture, et qui la dis-

tinguoient essentiellement des deux premières; il nomme *sème* toute combinaison de plusieurs *signes* simples pour exprimer une idée; 4° que le nombre des signes primitifs démotiques étoit assez borné, mais que les diverses alliances de ces signes entre eux produisoit une telle multitude de nouveaux tableaux d'idées, que l'écriture populaire des Égyptiens eût pu, au besoin, égaler en richesses celle de la nation chinoise; 5° que l'écriture démotique égyptienne étoit essentiellement liée avec la langue parlée des Égyptiens, de sorte que chaque caractère simple, ou chaque *sème*, pouvoit répondre constamment à un mot de la langue; d'où il résulta que tout texte démotique devint susceptible d'être énoncé oralement par un Égyptien, de la même manière que les Chinois énoncent leurs caractères également idéographiques; 6° que le système d'écriture démotique avoit rendu, par autant de caractères bien déterminés, les monosyllabes, les mots ou les particules, qui, dans la langue parlée, servent à marquer les genres, les nombres des noms ou des adjectifs, les personnes des pronoms et des verbes, les articles, les modes et les temps du verbe, etc., ce qui constitue une classe de signes *purement logiques* ou *grammaticaux*, si l'on peut s'exprimer ainsi; 7° que ces signes logiques, dont le plus grand nombre est reconnu, sont aussi, en partie, empruntés au système d'écriture hiératique et par suite à l'écriture hiéroglyphique où ils remplissent des fonctions semblables. Ce fait ramène d'abord à la source même de l'écriture démotique; établit, en second lieu, des points réels de connexion entre les trois systèmes d'écriture égyptienne, et démontre l'identité de leur nature. On conçoit déjà, par ces seules données, comment l'étude de l'une doit conduire à la connoissance des deux autres, ainsi que le fait entendre Clément

d'Alexandrie dans un précieux passage de ses *Stromates*; 8° que, pour l'expression des *mots* ou des *noms propres étrangers à la langue égyptienne*, la méthode démotique employoit, comme l'écriture chinoise, une sorte d'écriture alphabético-syllabique, dont les élémens sont fixés et recueillis.

Ces résultats sont puisés dans la simple analyse comparative des trois textes de l'inscription de Rosette; et, pour compléter la série des faits positifs que l'état actuel de nos connoissances sur l'écriture démotique permet de tirer de ce précieux monument, M. Champollion le jeune a joint à son mémoire le texte entier de l'inscription égyptienne, développé et analysé sur six lignes qui se correspondent et qui procèdent de droite à gauche.

La première offre le *texte démotique*, dans lequel chaque signe ou *sème* exprimant une idée distincte, est séparé de ceux qui le précèdent et qui le suivent. On sait que, sur le monument même, ils sont tous tracés en ligne courante et sans aucun intervalle. Cette opération devoit être à la fois et la partie fondamentale et la plus difficile de son travail; elle devoit être aussi le plus sûr moyen de vérifier l'exactitude et l'application générale de ses résultats. Dans cette première ligne, les caractères tracés en encre rouge sont du nombre de ceux qui ont été reconnus comme des *signes logiques* ou *grammaticaux*. Les signes tracés en encre jaune sont des caractères phonétiques, composant les mots écrits sémi-alphabétiquement.

La seconde ligne présente les mots du texte grec de la même inscription, placés immédiatement au-dessous des signes ou des *sèmes* démotiques exprimant la même idée, sans que l'auteur se soit permis aucun déplacement de phrases ni de mots, si ce n'est, quant à ceux-ci seule-

ment, en ce qu'a rendu nécessaire la différence qui existe entre le génie des deux langues. On sent combien cette transcription interlinéaire apporte de certitude dans ce travail et combien elle a d'importance à plusieurs égards.

La troisième ligne est encore une nouvelle preuve de la certitude de l'analyse des *sèmes* et de la transcription interlinéaire de l'inscription ; elle se compose de chiffres qui indiquent, de l'une à l'autre, toutes les lignes de l'inscription démotique, où le même signe ou *sème* se retrouve avec la même valeur, justifiée en outre par le mot grec exprimant aussi la même idée : concordance qui ne laisse aucun doute sur la significaton attribuée à chacun de ces signes ou *sèmes*.

La quatrième ligne contient le mot égyptien, écrit en lettres coptes, qui a paru répondre le mieux au sens des signes et *sèmes*, afin de se rapprocher le plus possible de la série des mots qu'auroit prononcés un Egyptien *lisant* cette inscription démotique. On trouvera des lacunes dans cette quatrième ligne; mais on a dû les préférer à des expressions conjecturales, dans l'insuffisance actuelle des dictionnaires de la langue égyptienne. Cette opération, en apparence peu nécessaire, est cependant d'une importance qui sera mieux sentie par des applications dans le travail sur l'écriture hiéroglyphique pure.

Les mots françois, exprimant la valeur des signes ou *sèmes* sous lesquels ils sont placés, forment la cinquième ligne.

Enfin, on trouvera, dans la sixième, les *signes* et *sèmes hiéroglyphiques* du monument même, dont on a pu assigner avec certitude la correspondance aux signes et *sèmes* démotiques, toutefois autant que l'ont permis la perte entière de plus de la moitié de ce texte, les fractures qui ont mutilé ce qui reste, et le désir de ne point

se jeter d'avance dans des rapprochemens qui appartiennent au mémoire sur les hiéroglyphes proprement dits.

Cette concordance analytique des trois textes de l'inscription de Rosette forme la première partie de l'*appendix* de ce dernier mémoire. On a placé dans la seconde les variantes qu'a données la comparaison attentive du texte démotique avec le texte grec. On y trouve quelques différences remarquables, et, ce qui ne l'est pas moins, le moyen de remplir avec certitude la plus grande partie des lacunes du texte grec.

La troisième partie de cet appendix offre la série nombreuse des *signes* et *sèmes* démotiques dont le monument de Rosette a donné la valeur véritable. C'est en étudiant cette série qu'on reconnoîtra, dans toute son évidence, le principe posé dans le quatrième paragraphe du mémoire, et relatif à la combinaison des signes simples entre eux, pour exprimer une nouvelle idée et former un sème; principe fondamental, il est vrai, mais qu'on n'eut pas pu développer davantage sans se jeter dans des détails très-minutieux, et surtout trop étendus. D'autres monumens en écriture démotique sont déjà connus, et il est inutile d'insister sur toute l'importance qui se rattache à leur étude; la série de signes et sèmes traduits dans le mémoire de M. Champollion le jeune, doivent en être les premiers et les solides fondemens.

Tel est l'ensemble de ses recherches sur les diverses espèces d'écritures égyptiennes, et une découverte toute récente le couronne en quelque sorte; c'est celle de l'*alphabet des hiéroglyphes phonétiques*, dont une première application a déjà jeté de grandes lumières sur la chronologie des monumens égyptiens. L'application de cet *alphabet* aux inscriptions hiéroglyphiques qui décorent

les temples égyptiens, y a fait lire les noms d'Alexandre-le-Grand, des Ptolémées ses successeurs, des reines Bérénice et Cléopâtre, de Ptolémée-Alexandre, de Ptolémée-Cæsarion, et, ce qui doit surprendre davantage encore, les titres, les noms et les surnoms de plusieurs empereurs romains, tels que Auguste, Tibère, Nerva, Trajan, Domitien, Vespasien, Hadrien, Antonin, Sabine ont été reconnus sur plusieurs temples de l'Egypte, sur deux obélisques de Rome, enfin sur le célèbre planisphère de Dendera qui est au Louvre. Voilà, on peut le dire, une mine presque vierge à exploiter. L'antique Egypte devra à la France une illustration nouvelle, et l'Europe lui devra aussi les moyens d'étudier à fond cette vieille nation si renommée; on sait enfin quels moyens son génie sut se créer pour manifester la pensée: c'est là l'origine même de sa civilisation.

Séjour de trois mois dans les montagnes près de Rome pendant l'année 1819; par Marie Graham, traduit de l'anglois. — Paris, Bechet, 1822; un vol. in-8°.

Le petit ouvrage de madame Graham prouve que, malgré le grand nombre de voyages en Italie, le sujet n'est pas à beaucoup près épuisé. Cet auteur s'attache surtout à peindre les mœurs de la population des campagnes, les habitudes de cette race à demi-civilisée, et les ressources de cette contrée si peu connue. Les détails que madame Graham donne sur la culture des environs de Rome et sur la manière de vivre de ses habitans plaisent par le ton de simplicité et de vérité avec lequel ils sont racontés, et en même temps fournissent des lumières précieuses pour expliquer beaucoup de particularités des mœurs antiques

dont la trace s'est mieux conservée au milieu des campagnes que dans les villes.

On ne peut adresser un reproche à madame Graham de ce qu'elle donne une description minutieuse de la portion de pays qui fait le sujet de son livre. Peut-être a-t-elle cédé aux charmes de ces lieux romantiques qui furent jadis les retraites champêtres des sages et des héros, et dont on aperçoit encore l'antique beauté au travers des ruines. Elle passe en revue les richesses et les productions d'un sol qui ne demande que des bras pour les cultiver et un gouvernement qui sache en tirer parti.

A côté de ce tableau de richesses champêtres, au milieu de cette nature si belle, l'épisode des brigands qui répandent la terreur dans la contrée qu'ils infestent forme un déplorable contraste; et l'organisation de cette société destructive, en présence d'un gouvernement régulier, est un sujet de douloureuses réflexions et la critique la plus sanglante que l'on puisse faire de ce gouvernement, réduit à trembler devant une poignée de bandits.

La montagne de Guadagnola est le rendez-vous ordinaire de ces brigands que le pays voisin paroît bien propre à receler. De hautes montagnes et de profondes vallées, couvertes de bois épais, leur offrent des retraites assurées et rendent la poursuite difficile, si ce n'est impossible. Ils visitent annuellement la montagne de Guadagnola au temps de la moisson pour faire des descentes sur Tivoli, Palestrine, Poli et d'autres villes. De cette situation élevée ils découvrent et évitent aisément ceux qui les poursuivent, tandis que les citoyens de la capitale sont en quelque sorte tenus captifs par leurs craintes, et osent à peine traverser la campagne de Rome, croyant rencontrer un voleur dans chaque creux de terrain, tant l'audace de ces maraudeurs semble les multiplier C'est ainsi que douze ou treize hommes, en

se reposant sur la montagne, regardent en parfaite sécurité la ville qui foudroie des édits contre eux et envoie des soldats pour les attaquer.

Depuis Rienzi, le règne vigoureux de Sixte-Quint fut la seule époque pendant laquelle les brigands furent contenus. Dès-lors toutes les lois, les mesures, les menaces ont été sans effet; le cours des déprédations n'a éprouvé d'interruption que pendant la courte période où ce pays a été soumis au gouvernement des François.

Dans leurs expéditions contre les villes qu'ils mettent à contribution, ces bandits sont toujours aidés par les bergers et les chevriers, hommes tout-à-fait propres à les servir, et que leur vie à demi-sauvage, en leur laissant assez de communications avec les villes pour qu'ils puissent s'y procurer de la nourriture et des partisans, détache cependant assez de tous les liens sociaux pour les rendre indifférens aux crimes des autres.

L'extrême chaleur que l'on éprouvoit à Rome pendant l'été de 1819 avoit décidé madame Graham et deux autres personnes à aller passer quelques semaines dans un des villages voisins. Le hasard fixa leur choix sur Poli, petite ville située entre Tivoli et Palestrine. Dans les derniers momens de ce séjour à Poli, les brigands, qui avoient long-temps infesté la route entre Rome et Naples, ayant été chassés de leurs villes, en partie par l'édit que le pape publia contre eux, mais plus encore par la marche d'un corps de deux mille hommes de troupes de Sa Sainteté, s'étoient enfuis aux montagnes et occupoient les déserts qui bordent la grande vallée des Apennins formée par l'Anio, dont le cours sépare les montagnes des Marses de celles qui se trouvent entre Tivoli et Palestrine. Le plus haut point de cette dernière chaîne est le roc de Guada-

gnola, situé à deux heures de marche de Poli; c'est là que s'arrêta une bande de brigands dont les excursions s'étentendoient jusqu'aux portes de la ville.

Plus d'une fois les habitans de Poli éprouvèrent des alarmes bien naturelles quand on a une troupe de pareils bandits dans son voisinage. On envoya contre eux des détachemens qui n'en arrêtèrent aucun; ils mirent la ville à contribution, ils assassinèrent un jeune homme à quatre pas des murs. Les principaux citoyens se rassemblèrent pour raisonner sur les événemens qui intéressoient leur sûreté. « Ils pensoient tous, dit madame Graham, qu'une des meilleures mesures à prendre seroit de punir sévèrement quiconque porteroit des provisions aux montagnes. Ils croyoient aussi qu'il falloit accorder à chaque ville la faculté de se défendre et permettre au peuple de porter des armes; mesure d'autant plus nécessaire, que les forces régulières avoient paru insuffisantes pour disperser les bandits. Ces moyens nous parurent utiles pour la sécurité des habitans de ces moutagnes, quoiqu'ils ne fussent peut-être pas suffisans pour débarrasser complétement l'Italie de ces maraudeurs. Nous fûmes étonnés de la franchise qui règnoit dans les observations de ces bonnes gens sur le gouvernement papal; ils blâmoient non seulement les conventions faites avec les voleurs qui ne les contiennent pendant quelque temps que pour les rendre plus audacieux, mais ils s'élevoient aussi contre la police générale du pays. »

Il falloit des événemens de ce genre pour faire sortir les habitans de ces montagnes de leur apathie ordinaire. Le danger passé, ils y retombent. En général, ils sont fort indifférens à tout ce qui concerne le bien public; c'est un des résultats de leur manière d'être. Quoiqu'ils aient rarement

de l'argent comptant, on peut les regarder comme riches, parce que, grâce à leur climat, ils peuvent compter sur les produits annuels de leur travail. Ils n'ont pas l'habitude d'économiser pour l'avenir; mais, après avoir prélevé leur subsistance et les dîmes, ils emploient le superflu à acheter des boucles d'argent, des parures pour les coiffures de leurs femmes et des colliers de coraux, qui sont facilement convertis en argent dans les temps de disette. Cette pauvreté aisée, au-dessus du besoin, mais au dessous de cet état d'abandon qui excite les hommes à se distinguer et à améliorer leur condition, les rend insoucians.

Plusieurs des principaux habitans de Poli, qui n'avaient jamais vu d'hérétiques que dans les peintures où ils sont représentés se débattant au milieu des flammes, tressailloient involontairement, lorsqu'ayant questionné madame Graham et ses compagnons sur leur croyance, ils apprirent les points sur lesquels elle différoit de celle de l'église de Rome. Cependant ils ne leur firent pas plus mauvaise mine, tout en les invitant à se convertir. Le zèle religieux n'a plus dans ces contrées la même ardeur dont il brilla jadis. « Un moine, observe madame Graham, est à Póli l'objet de la curiosité des enfans presque autant qu'il pourroit l'être dans une ville de province et Angleterre. »

Parmi les fruits des environs de Poli, la pomme, qui est le meilleur de l'Italie, y est exquise; on préfère celles qui sont rouges et aplaties. Un peu plus haut, sur les montagnes, la vigne ne peut plus croître: les habitans font, avec des pommes qu'ils tirent des bois voisins, une espèce de cidre très-acide; ils mêlent cette boisson avec du vin, et ils la nomment *vin de pommes*. On peut douter que, dans les provinces de France où l'on fait du cidre, on imite le procédé de ces montagnards.

Madame Graham s'est simplement attachée, dans cet ou-

vrage, à rendre avec vérité les impressions qu'elle recevoit de ce qui se passoit sous ses yeux. Elle a réussi à intéresser sans avoir recours à l'art; et son livre, peu volumineux, contient beaucoup de faits nouveaux. Déjà son esprit d'observation s'étoit fait avantageusement connoître dans la relation qu'elle a publiée de son voyage aux Indes et dans un ouvrage plein de mérite et d'érudition sur la religion, la langue et les mœurs des Indous. Le premier a été traduit en françois; le second attend encore qu'un homme, versé dans la connoissance des deux langues, le fasse passer dans la nôtre. Nous désirons sincèrement que cette tâche puisse être entreprise par le littérateur à qui nous devons la version du livre dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

X.

L'Afrique, ou *Histoire, mœurs, usages et coutumes des Africains* (*Dahomey*, Guinée); par M. John Mac-Leod, D. M.; traduit de l'anglois par M. Ed. Gauttier. — Paris, Nepveu, 1821; un vol. in-16, avec figures.

On peut dire que, depuis quelques années, c'est le tour de l'Afrique d'être à la mode. On s'occupe à peu près exclusivement de cette partie du monde. Les difficultés que l'on éprouve pour pénétrer dans son intérieur irritent la curiosité des Européens; on veut absolument connoître ce que renferme cette vaste contrée. Aussi combien de voyages en Afrique n'a-t-on pas publiés; les hommes intrépides, qui avoient hasardé leur vie et leur santé pour lever le voile qui couvre encore les mystères de son intérieur, ont vu le récit de leurs courses accueilli favorablement; d'autres se sont bornés à recueillir de la bouche d'autrui

tous les renseignemens qu'ils ont jugés dignes d'intéresser, et les ont fait imprimer; d'autres ont écrit des mémoires et des dissertations pour tâcher de concilier les témoignages divers qui avoient paru; bref, on s'est évertué à qui mieux mieux; et cependant nous n'en savons guère plus qu'il y a une vingtaine d'années sur la source du Nil d'Egypte et sur l'embouchure du Dialiba ou Niger qui coule d'Occident en Orient.

Le livre de M. Mac-Leod ne nous donnera pas des notions plus étendues. Son voyage n'a pas été fait récemment, il eut lieu en 1803; l'auteur avoit conservé dans son portefeuille les notes qu'il avoit recueillies; mais il y a trois ans, quelque temps après son retour de la Chine, où il avoit fait partie de l'ambassade de lord Amherst, qui fut si poliment éconduite par le grand khan ou fils du ciel, voyant que l'on recherchoit si avidement tout ce qui concernoit l'Afrique, il fit paroître ses observations sur le coin qu'il en avoit vu. Widah ou Juda, ainsi que l'écrit le chevalier Desmarchais, qui visita cette côte en 1725, et à qui nous devons la meilleure relation qui en existe, fut le pays où aborda le vaisseau qui portoit M. Mac-Leod. Il y alloit faire la traite des nègres, et M. Mac-Leod remplissoit les fonctions de chirurgien. Cependant, lorsque le navire fut arrivé à sa destination, le capitaine résolut, pour mieux assortir ses achats dans ce pays qui est regardé comme la Circassie de l'Afrique, d'y établir un comptoir, d'y laisser quelqu'un de confiance, et d'aller jusqu'à Lagos, quarante lieues plus loin, pour y compléter sa cargaison. M. Mac-Leod quitta ses fonctions médicales et devint facteur. Il s'établit au fort que les Anglois ont sur cette partie de la côte de Guinée; et, pendant le temps qu'il s'occupa de son nouvel emploi, il ne manqua pas, en homme

instruit, de noter les observations que lui fournissoit un pays qu'il n'avoit jamais vu.

Les objets étoient nouveaux pour M. Mac-Leod ; ce fut un motif pour en être frappé plus vivement que s'il y eût été habitué. Ses remarques annoncent un homme judicieux ; on regrette qu'elles ne tombent pas sur une contrée moins fréquentée que celle qu'il a décrite. Les amis qui lni conseillèrent de faire imprimer son livre lui représentèrent que tout ce qui concernoit l'Afrique, et pouvoit, en donnant de nouvelles notions sur ce pays, tendre à l'amélioration de son système social, n'étoit jamais dénué d'intérêt. Nous souhaitons sincèrement, mais nous doutons beaucoup, que les livres, publiés en Europe sur l'Afrique, contribuent à cette amélioration de son système social. Les souverains de cette partie du monde continueront long-temps encore à regarder leurs sujets comme une chose dont ils peuvent disposer à leur gré, soit en les sacrifiant comme des bestiaux dans les solennités publiques, soit en les vendant pour se procurer en échange les marchandises dont ils ont besoin. S'ils ne les vendent pas aux négocians européens, il leur en restera une plus grande quantité pour les sacrifices et pour les marchés du nord.

Les détails que M. Mac-Leod donne sur les mœurs des nègres qu'il a vus, montrent que ceux du Dahomey sont aussi féroces que leurs voisins. Ils ne mangent pas de la chair humaine, comme on les en avoit accusés ; mais, excepté cet acte de cruauté révoltante, ils se traitent les uns les autres d'une manière qui fait horreur. Le petit ouvrage de M. Mac-Leod est bon à lire par les particularités curieuses qu'il renferme. La traduction est exacte, et nous souhaiterions que toutes celles que l'on publie

fussent écrites avec autant de pureté. Le titre du livre donneroit lieu de croire qu'il embrasse tous les Africains; il auroit mieux valu qu'il eût indiqué plus précisément qu'il n'y est question que d'une très-petite partie de ces peuples.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Nubie.—Antiquités.—*Extrait de la sixième et de la septième lettres de M.* Cailliaud *à M.* Jomard, *membre de l'institut, sur les antiquités de la Nubie.*

Chendy, 1er avril 1822.

J'arrive du désert où j'ai visité deux endroits, dans lesquels se trouvent beaucoup d'antiquités. M. Linant, français, n'étant pas sorti du royaume de Sennâar, les a vus quelques jours avant moi. Près du village de Wetbeyt-Naga, sont les ruines de deux petits temples dans le désert, et à huit lieues dans le sud-est, sont les restes de sept autres petits temples: la vallée qui conduit à ces ruines, et ces ruines elles-mêmes, portent encore le nom de Naga; je ne doute pas que ce ne soient les restes de l'antique cité de Naka. Trois de ces temples sont assez bien conservés; l'un consiste en une pièce, précédée d'un pylône, et intéresse par les sujets dont il est orné; les figures ont des costumes tout différens de ceux que l'on voit en Égypte; les robes sont comme celles des figures dont je vous ai parlé et que l'on voit dans les pyramides. Le deuxième est un temple plus grand, avec une avenue de sphynx;

le troisième est un portique isolé, très-curieux, de construction moins ancienne; l'architecture est un mélange du style grec et du style égyptien; on y voit des chapiteaux corinthiens, etc. ; les autres temples sont très-ruinés.

Dans un grand vallon du désert à six lieues du Nil, et à huit heures de route dans le sud-est de Chendy, sont d'autres ruines beaucoup plus considérables, qui, je pense, doivent être les restes du collége de Méroë; elles consistent en huit petits temples, tous alignés par des galeries en terrasses. C'est une construction immense, composée d'une foule de chambres, de temples, de cours et de galeries, environnés de doubles enceintes. Je ne puis vous donner ici qu'une légère idée de ces ruines. Du temple du centre on communique aux autres par trois galeries ou terrasses, longues de 60 mètres et plus (185 pieds); chaque temple a ses appartemens particuliers. Ces constructions sont alignées; on y compte huit temples, trente-neuf chambres ou habitations, vingt-six cours, douze escaliers, etc. ; les ruines couvrent un espace dont la circonférence a plus de 800 mètres (2,500 pieds).

Mais, dans cette immensité de ruines, tout est de petite proportion, les monumens comme les matériaux employés; les pierres sont en assises de vingt-cinq centimètres de hauteur, et souvent carrées. Le plus grand temple n'a qu'onze mètres de long; sur les colonnes sont des figures de style égyptien; d'autres colonnes du même portique ont des cannelures comme dans l'architecture grecque; sur la base de l'une d'elles, j'ai cru reconnoître les restes d'un zodiaque; on voit les deux gémeaux, et l'on croit reconnoître le sagittaire; j'en ai pris un dessin fidèle. Le temps et les élémens destructeurs qui ont effacé l'antique Saba, et tant de monumens, paroissent avoir voulu nous conserver l'observatoire de Méroë; sans faire aucun déblai, on peut

encore en relever le plan complétement. Aujourd'hui on ne trouve plus d'eau dans ce lieu; il m'a toujours fallu faire une provision dans le Nil.

Dans toutes ces ruines, on est étonné de trouver si peu d'hiéroglyphes; il n'y a que six colonnes, formant le portique du temple du milieu, qui ont des hiéroglyphes; toutes les autres murailles sont unies et dépourvues de sculptures.

A quelques cents pas des ruines ci-dessus sont les restes de deux autres petits monumens, et les traces reconnoissables d'une grande pièce d'eau, entourée de gros monticules qui servoient à la garantir des sables; on ne trouve point ici l'emplacement d'une ville, ni buttes de décombres, ni aucun tombeau. Si la ville de Méroë eût existé dans cet endroit, on n'eût pas élevé, je pense, les pyramides à deux jours de route plus loin. Je suis porté à croire que ce lieu étoit le collége de Méroë; la forme et la structure, tout l'indique; mais la ville étoit près des tombeaux où sont les quarante-cinq pyramides, dont la latitude est bien celle que donnent les anciens pour Méroë, tandis que la latitude de ces ruines s'en éloigne beaucoup.

A l'époque où je me suis trouvé en cet endroit, les Arabes Choucru et les Bycharyehs étoient révoltés contre Ismaïl-Pachâ; ils dépouilloient chaque jour les habitans des rives du Nil. M. Linant a été poursuivi par les Arabes; nous avons été assez heureux pour leur échapper. Ce motif m'a fait renoncer au projet que j'avois d'aller à Goz-Redgeb sur l'Atbara, ainsi que dans le désert de la mer Rouge, où tous les Bycharyehs se sont révoltés.

J'ai achevé mon travail à Barkal. Étant à la hauteur de la province de Sokkot, je suis allé à Sélima, qui est une oasis, à trois jours de route dans le désert, espérant y trouver des antiquités; mais on n'y voit que des restes d'une habitation chrétienne, consistant en huit petites chambres,

avec environ deux cents dattiers. Sélima est aujourd'hui inhabité; c'est une station de la grande caravane de Darfour.

Pendant le cours de ce voyage long et pénible, j'ai été assez heureux pour jouir constamment d'une bonne santé. J'ai perdu sept chameaux; il m'a fallu payer le froment un franc la livre, et le reste en proportion; encore le prince est-il venu à mon secours: quand, à aucun prix, on ne pouvoit acheter de chameaux, il m'en a donné.

Signé CAILLIAUD.

Observations sur les lettres précédentes.

Il a déjà été question, dans la correspondance de M. Cailliaud, du lieu appelé *Wetbeyt--Naga*, situé à trois quarts de jour de route de Chendy, et où se trouvent quinze petites pyramides. En entrant dans le désert, et se portant huit lieues au sud-est de ce point, on trouve plusieurs petits temples, dont l'un est précédé par des sphynx, et un autre renferme des chapiteaux corinthiens. D'après la position de Wetbeyt-Naga, par rapport à Chendy et Assour, et celle des ruines plus considérables que le voyageur a trouvées au sud-est de Chendy, et à six lieues du fleuve, il paroît que ces ruines (considérées comme la résidence des prêtres de Méroë) se trouvent à environ douze lieues au sud-sud-est quart sud d'Assour. Cette distance du collége de Méroë à la ville même paroîtra peut-être un peu considérable, et l'on sera surpris aussi de voir qu'un lieu semblable fût si loin du Nil. D'un autre côté, il est naturel de croire que la latitude donnée par les anciens pour le lieu de Méroë est celle de l'observatoire même, et du local où les prêtres étoient établis. Or, il doit y avoir vingt-cinq minutes environ

de différence en latitude entre les ruines d'Assour et celles qui sont à huit lieues au sud-sud-est de Chendy. De tous ces motifs, je suis porté à inférer qu'il est peu probable que le collége ou l'observatoire de Méroë ait existé en cet endroit. Au reste, avant de prononcer, il faut attendre des détails plus précis que ceux que renferme une lettre écrite à la hâte.

Un résultat très-intéressant du voyage de M. Cailliaud est que plusieurs des antiquités de la Nubie sont postérieures aux monumens de Thèbes. J'ai toujours professé l'opinion que, si le berceau des arts étoit en Éthiopie, leur développement s'étoit fait en Égypte; cette opinion se confirme de plus en plus par les nouvelles découvertes. C'est à Thèbes et à Memphis que les sciences et les arts se sont élevés au point où nous les voyons dans les monumens de ces contrées. De là ils ont remonté le cours du Nil que jadis ils avoient descendu, mais avec des développemens propres au climat et au sol de la Thébaïde, qui sont entièrement différens de ceux de l'Éthiopie. Quand les Grecs sont devenus les maîtres de l'Égypte, ils ont mêlé leur style au style égyptien; et, à leur tour, ils ont porté en Éthiopie leurs armes et leur architecture. La grandeur des matériaux, qui me paroît être le cachet de la haute antiquité égyptienne, est un caractère qui manque à la plupart des monumens nubiens; nouvel indice d'une époque plus récente. Au reste, on n'expliquera jamais la religion et les arts de l'Égypte par le climat et les productions des pays situés entre le tropique.

Les nouvelles recherches de M. Cailliaud nous montrent toujours en lui un voyageur infatigable dans son zèle. Après avoir parcouru plus de mille lieues dans des pays, ou mal connus, ou tout-à-fait ignorés, il revient chargé de dépouilles scientifiques, bien suffisantes pour le

justifier de n'avoir pu remonter jusqu'aux sources du Nil.

JOMARD.

21 octobre 1822.

Sauvage de la terre Van-Diémen.

Il y a maintenant à Liverpool un jeune homme, natif de la terre de Van-Diémen. Les communications avec l'intérieur de ce pays étant très-bornées, les indigènes sont encore des objets de curiosité, même pour les colons. La lettre suivante du gouverneur de la colonie rend compte de la manière dont ce garçon est tombé entre les mains des planteurs, et des motifs bienfaisans qui ont engagé le gouverneur à l'envoyer en Angleterre.

Hobart-Town, 15 septembre 1821.

« Comme vous avez paru disposé à prendre soin de George, le naturel de Diémen, il est bon de raconter son histoire. Ce garçon et un autre beaucoup plus jeune furent trouvés, il y a environ deux ans, dans les bois, étant alors en apparence abandonnés par leurs parens, probablement en conséquence de l'apparition des domestiques des planteurs qui les découvrirent. Ils furent amenés l'un et l'autre à Hobart-Town, et celui-ci est resté depuis sous mes yeux; l'autre est mort de colique. Le jeune garçon qui va être à votre charge a été baptisé sous les noms de George Van-Diémen : on lui a enseigné à lire et à dire ses prières; mais, quoiqu'il soit devenu obéissant et traitable, et qu'il soit corrigé de ses habitudes vagabondes, on aperçoit encore très-peu de progrès dans son intelligence. Je crois qu'il conçoit assez bien la loi du *mien* et du *tien*, et qu'il

ne voleroit rien, excepté pour manger, en quoi il est, je le crains, susceptible de tentation. Je pense qu'il n'a encore été conduit en Angleterre qu'un seul naturel de cette île; et, comme l'essai d'instruire et de civiliser un être d'une race si peu connue peut fixer l'attention de quelque personne, dans une ville populeuse, libérale et éclairée, je suis charmé d'avoir cette occasion de le faire. Si mon attente, sous ce rapport, se réalise, vous vous croirez, comme de raison, autorisé à mettre George, quand vous reviendrez dans ce pays-ci, entre les mains des personnes que vous jugerez convenables pour lui assurer un bon traitement et une bonne éducation; et le gouvernement lui accorderoit sans doute un passage pour revenir dans son pays natal, lorsqu'il approcheroit de l'âge viril. Si les choses prenoient une autre tournure, je vous prierois de ramener George avec vous, en lui assurant seulement l'instruction morale et religieuse durant votre séjour en Angleterre. W. Sorell.

Nouveaux manuscrits de contrats de vente apportés d'Egypte.

M. Casati, voyageur récemment arrivé d'Egypte, en a rapporté, avec un grand nombre d'autres monumens antiques, plusieurs manuscrits sur *papyrus*. Parmi ceux-ci, il s'en trouve deux en langue grecque, et un qui est grec et égyptien, avec divers fragmens de *papyrus* qui paroissent avoir appartenu à des manuscrits latins. On vient de faire l'acquisition des objets les plus importans de cette collection. Les trois manuscrits grecs, les fragmens latins et un superbe manuscrit égyptien parfaitement bien conservé, chargé de caractères hiéroglyphiques et de dessins, sont maintenant déposés au cabinet des antiques à la bibliothèque royale.

M. de Saint-Martin, membre de l'institut, a lu à l'académie des inscriptions et belles-lettres, le 16 août dernier, une notice sur les trois manuscrits grecs, qui a été insérée dans le dernier numéro du Journal des Savans. Le premier de ces manuscrits, qui a seize pieds et demi de longueur sur sept pouces de hauteur, contient un contrat de vente passé dans la Thébaïde, le 9 du mois d'épyrhi, de la quatrième année du règne de Cléopâtre et de son fils Ptolémée Soter II, c'est-à-dire le 25 juillet de l'an 113 avant Jésus-Christ. Cet acte fut enregistré le 28 mesori suivant, qui répond au 12 septembre de la même année 113. C'est donc incontestablement le plus ancien manuscrit en langue grecque qui existe. Un autre contrat du même genre a été publié il y a deux ans à Berlin, par M. Bœckh; mais il ne remonte qu'à l'an 105 avant J. C. Dans notre contrat, le vendeur est appelé Orus, fils d'Orus, et les acheteurs, chacun pour un quart, Osoroeres, fils d'Orus, Nechomonoes, Petosiris et Tagès. Ce dernier est une femme. Le second manuscrit est beaucoup plus petit, puisqu'il n'a que deux pieds de long sur un de hauteur; il est en langue égyptîenne, mais dans le même caractère que la seconde des inscriptions qui sont sur le célèbre monument de Rosette, et non en caractères hiéroglyphiques ou hiératiques. La publication en seroit très-utile pour faciliter le déchiffrement de cette inscription. L'enregistrement de cette pièce est en grec, et contenu en six lignes placées au-dessous du texte égyptien et fort difficiles à lire; on y apprend que, le 9 choiach de l'an 36 du règne d'un prince dont le nom n'est pas énoncé, on a enregistré une convention conclue, le 28 athyr précédent, devant le *trapezites* de Diospolis-la-Grande (Thèbes), dans le temps que Lysimaque étoit *diagraphe* du vingtième. . . . . *hypographe*, et Ptolémée *antigraphe*. L'objet de la convention est de compter la somme

de 603 pièces de cuivre à un certain Léonidas, fils de Ronnophris, pour les frais relatifs à la sépulture d'un mort nommé Charis, et enterré dans les tombes memnoniennes de Metithybs, du côté de la Libye. Il est certain, par la mention de divers sacerdoces de rois contenus dans le protocole égyptien de cet acte, qu'il ne peut être des premiers temps de l'empire des Ptolémées en Egypte. Cette considération suffit seule pour qu'on croie que l'an 36, qui se trouve en tête de l'enregistrement, se rapporte au règne de Ptolémée Evergètes II, qui, plusieurs fois chassé et rétabli sur son trône, a pu compter plus de trente-six années de règne, quoique réellement il n'ait pas été si long-temps maître de l'Egypte. Alors ce monument seroit du 2 janvier 134 avant J. C., et par conséquent le plus ancien connu. De nouvelles découvertes lèveront certainement cette difficulté. Le troisième manuscrit est bien plus moderne; il est du 30 pharmouthi de l'an 17 du règne de Titus Ælius Adrianus Antoninus, ou Antonin-le-Pieux, ce qui répond au 25 avril de l'an 154 de notre ère. Il contient la vente de biens situés dans l'île d'Eléphantine, faite sous l'agronome Rufillus Niger par un certain Ammonius, fils de Socrates, pour la somme de 42 pièces d'argent, à une certaine *Thinimempos*, fille de Sarapanomon; le garant de la vente est son frère paternel *Pachnounies*. Quoique ces monumens ne soient pas par eux-mêmes d'une très-haute importance historique, il sera cependant fort curieux et digne de fixer toute l'attention des personnes qui étudient l'antiquité sous un point de vue philosophique. Il est assez intéressant de connoître les lois et les usages que les Egyptiens suivoient dans leurs transactions civiles; elles peuvent nous fournir une multitude de rapprochemens piquans et nous apprendre un grand nombre de faits qu'on chercheroit vainement ailleurs. M. Saint-Martin et M. Raoul-Rochette, con-

servateur du cabinet des antiques de la bibliothèque du roi, s'occupent en ce moment de donner une édition complète de ces précieux restes de l'antiquité ; on ne peut que faire des vœux pour qu'elle soit promptement livrée à la curiosité publique. L'explication de ces monumens sera accompagnée de planches lithographiées qui en donneront la représentation exacte. Cet ouvrage contiendra en outre la copie de tous les manuscrits égyptiens sur papyrus qui existent à la bibliothèque du roi.

Découverte d'une coudée égyptienne.

On vient de communiquer à l'académie des sciences et à l'académie des inscriptions un mémoire sur une *coudée égyptienne* faite de bois dur, couverte d'hiéroglyphes et de chiffres qui sont incrustés sur le bois et remplis d'un stuc blanc. L'exécution de cet instrument est bien faite, les divisions et subdivisions sont nombreuses et tracées avec soin, et il y a des parties qui ne sont guère plus larges qu'un millimètre. Les chiffres hiéroglyphiques sont absolument les mêmes que ceux qui ont été publiés par l'auteur du mémoire et par le docteur Young. Ce qui donne une haute importance à ce fragment précieux d'antiquité, c'est qu'on ne possédoit jusqu'ici aucun étalon ni grec ni égyptien. C'est en faisant faire des fouilles dans les ruines de Memphis que M. le chevalier Drovetti, consul général de France en Egypte, a découvert ce monument d'une ancienne civilisation. M. Jomard fait exécuter en ce moment la gravure de la *coudée de Memphis ;* la gravure paroîtra incessamment, annexée au mémoire.

Il est bien à regretter que l'état des fonds n'ait point

permis jusqu'ici au ministère d'accepter les propositions faites depuis trois ans par M. Drovetti, qui, jaloux de réserver à la France une magnifique collection, fruit de douze années de travaux et de sacrifices, a rejeté constamment les offres des étrangers. Son cabinet est digne d'orner le musée du roi, dont il rempliroit plusieurs salles.

4 octobre 1822.

III.

NOUVELLES.

Voyage de M. Scoresby jeune le long des côtes orientales du Groënland.

Les journaux ont parlé des découvertes récemment faites dans les mers du Groënland par le capitaine Scoresby. La relation suivante, extraite des *Annales philosophiques* de Liverpool, en donnera une idée précise :

« Le navire *le Baffin*, appartenant au capitaine Scoresby, est arrivé du Groënland le 19 septembre ; il s'est procuré la majeure partie de sa cargaison en huile de baleine près de la côte de l'ancien Groënland ou Groënland oriental, qu'on avoit nommé *le Groënland perdu*, à cause du long intervalle pendant lequel il est resté invisible aux Européens. Le capitaine Scoresby est resté trois mois en vue de cette côte, et s'est occupé à faire des observations tant sur la géographie que sur l'histoire naturelle de ce pays à peine connu. Il a reconnu la terre depuis le 75e degré de lat. nord jusqu'au 68e ; ce qui, en comprenant les sinuosités de la côte, donne une étendue totale de 866 milles. Ce n'est pas

la continuation de celle sur laquelle avoient été établies les anciennes colonies venues de l'Islande, et dont le sort reste encore enveloppé dans l'obscurité.

« Le capitaine Scoresby a découvert plusieurs anses très-profondes, puisque quelques-unes pénétroient jusqu'à 60 milles dans les terres; et, arrivé à cette distance, il n'en apercevoit pas encore le fond. Le nombre et l'étendue de ces anses, la direction d'un grand nombre d'îles dont la côte est parsemée, ont fait penser au capitaine Scoresby que le pays entier n'est qu'un amas de terres entrecoupées d'une infinité de bras de mer; il conjecture aussi que plusieurs de ces anses offrent des passages de communication avec la baie de Baffin.

« La forme de ces terres est en général si différente de celle que représentent nos cartes maritimes, qu'il n'a pu y reconnoître que trois des positions qui se trouvent désignées sur celles-ci; et l'erreur en longitude de ces mêmes positions, sur la plupart de ces cartes, n'est pas moins que de 15 degrés.

« Le capitaine Scoresby descendit à terre plusieurs fois, et y rencontra constamment des traces d'habitans: quelques-unes lui parurent très-fraîches; il a même découvert un hameau considérable composé de cabanes désertes et entremêlées de tombeaux. Dans les environs de ce lieu, il a trouvé des débris d'ustensiles domestiques et d'instrumens de pêche qui avoient appartenu aux naturels. Bien que le temps fût ordinairement froid en pleine mer, le thermomètre de Fahrenheit, ne s'élevant qu'à 36 ou 40 degrés, la chaleur étoit incommode sur les hauteurs voisines de ce hameau, et l'air y fourmilloit de cousins. Le capitaine Scoresby a recueilli beaucoup de plantes et de minéraux; il a rapporté aussi quelques petits animaux. Les grands quadrupèdes sont très-rares dans cette contrée.

« L'intérêt que les découvertes du capitaine Scoresby exciteront dans le monde savant l'engagera sans doute à faire paroître le journal de son voyage. Le livre qu'il a déjà publié en anglois sur les mers arctiques fera attendre celui-ci avec une vive impatience.

Expédition terrestre dans les régions polaires, commandée par le capitaine Franklin. (*Extrait de la Gazette de Montréal*, *du* 11 *septembre.*)

Nous avons la satisfaction d'annoncer que l'expédition au Nord, sous les ordres du capitaine Franklin, étoit arrivée à la factorerie d'York, dans la baie d'Hudson, et qu'elle étoit sur le point de s'embarquer pour revenir en Angleterre.

« On ne peut se faire une idée des peines et des difficultés qu'elle a éprouvées ; elles sont de nature à faire reculer les plus intrépides, et à mettre à jamais hors de question toute espèce d'entreprise pareille. L'expédition a été équipée pendant l'été de 1819 ; et, l'année suivante, moyennant l'assistance et les puissans secours de la compagnie du Nord-Ouest, elle s'est avancée jusqu'aux bords du lac du Grand-Ours, situé vers le 67e degré de latitude nord, où elle a campé pour passer l'hiver. Au retour du printemps, elle s'est rapprochée du fleuve Copper-Mine, par lequel elle est descendue jusqu'au point où il se jette dans la mer. L'expédition étoit accompagnée par M. Wintzel, employé dans la compagnie du Nord-Ouest, avec une dizaine des meilleurs chasseurs indiens sous ses ordres ; mais l'étendue sans bornes de la mer qui s'est présentée aux yeux des voyageurs,

ranima tellement leur espoir, qu'on jugea convenable de remercier M. Wintzel et ses chasseurs, qui remontèrent alors le fleuve et qui laissèrent avancer l'expédition, embarquée sur deux canots, pour reconnoître les côtes de la mer polaire, depuis l'embouchure du Copper-Mine jusqu'à la baie d'Hudson. Mais, par malheur, l'hiver qui s'annonça d'une manière inattendue, vers la fin d'août, par de fortes chutes de neige, et pour lequel l'habillement des voyageurs de l'expédition n'étoit nullement convenable, les empêcha d'accomplir leur projet, et ils n'obtinrent d'autre résultat que d'avoir exploré environ 500 milles de cette côte qui gît au nord-est du Copper-Mine-River, et de s'être assurés que la mer qui se présentoit devant eux, étoit parfaitement libre de glaces, dans toute l'étendue que l'œil pouvoit embrasser.

» Au retour, les besoins et les dangers devenoient de plus en plus effrayans; aussi falloit-il toute la force dont l'homme est capable, et tous les efforts personnels qu'il est possible d'imaginer, pour faire braver à l'expédition les fatigues qui se présentoient sans cesse devant elle. En se rapprochant du point de départ sur le fleuve Copper-Mine, afin d'éviter une grande perte de temps en faisant le tour d'un promontoire considérable, on jugea à propos d'abandonner les canots, et de poursuivre la route par terre en ligne directe, pour regagner ce fleuve. Mais, aussitôt que les voyageurs furent parvenus sur ses bords, il se présenta une difficulté inattendue, l'on étoit dépourvu de moyens pour gagner la rive opposée; des peaux leur ayant servi pour en faire un canot, cette difficulté fut bientôt vaincue, toutefois leur joie ne fut pas de longue durée; car, en poursuivant leur route par des déserts inconnus, qui s'étendent entre le Copper-Mine et le lac du Grand-Ours, les provisions leur manquèrent totalement,

au point qu'il fallut se nourrir, pendant plusieurs jours de suite, avec des herbes maritimes et les os pulvérisés des animaux qui avoient déjà servi d'aliment. Un voyageur, neuf Canadiens et un Esquimau ont péri d'une mort douloureuse; si ceux qui survécurent n'eussent, pendant plusieurs jours, prolongé leur pénible existence, en dévorant non seulement leurs propres souliers, mais des objets mille fois encore plus rebutans, et s'ils n'eussent fait des efforts, pour ainsi dire surnaturels, pour atteindre le lac du Grand-Ours, il y a tout lieu de croire qu'ils auroient succombé à l'excès des maux qu'ils avoient à surmonter.

» Là ils trouvèrent les têtes et les ossemens blanchis des animaux qui les avoient nourris l'hiver précédent, et ces tristes alimens soutinrent leur existence jusqu'à leur arrivée à un poste appartenant à la compagnie de la baie d'Hudson. On prétend même que, lorsque les voyageurs qui ont survécu sont arrivés au lac de l'Esclave, les Canadiens étoient sur le point de se porter contre eux aux plus terribles violences, au moment où ces sauvages virent que leurs compatriotes qui faisaient partie de l'expédition avoient péri. »

On écrit d'Yarmouth, 6 octobre : « Le navire *Davidson* est arrivé sur la rade, venant de la factorerie d'York : l'équipage est en bonne santé ; il a ramené le capitaine Franklin, le docteur Richardson, le lieutenant Back, et les voyageurs faisant partie de l'expédition par terre pour découvrir un passage au nord-ouest. Ils ont débarqué à Stromness. »

Les journaux anglois, du 19 octobre, donnent encore les détails suivans :

« L'exploration de la côte septentrionale de l'Amérique

a été poussée par le cap Franklin, jusqu'à la distance de plus de 500 milles à l'est du Copper-Mine-River; il s'est assuré que l'embouchure de ce fleuve se trouve à 67° 48′ de latitude, ce qui donne 4 degrés de moins que la position indiquée par Hearne, et qu'aucune portion de la côte, vers l'est, ne dépasse 68°; elle descend même, dans un seul endroit, jusquà 66° 20′. Il a trouvé la mer parsemée d'une infinité de petites îles, entre lesquelles et le continent il y a un chenal ouvert, de 4 à 5 milles de large, et de 10 à 40 brasses de profondeur; il est dégagé de glaces; il ne reste que des glaçons isolés, attachés aux rochers et aux pointes de terres. Toutes ces circonstances paroissent on ne peut plus favorables au sucès du capitaine Parry. Il étoit impossible à ce navigateur d'avoir atteint le même point de la côte où le capitaine Franklin s'est arrêté, avant que ce dernier se trouvât déjà sur son retour, c'est-à-dire au 25 du mois d'oût 1821, saison peu avancée, mais dans laquelle l'hiver avoit déjà commencé dans ces climats et continuoit à se faire sentir avec une rigueur extrême, bien que nous n'ayons guère senti l'hiver cette année-là en Angleterre.

»Lors du retour de l'expédition par terre, elle fut assaillie, le 5 septembre, par un ouragan de neige qui couvrit la terre à la hauteur de deux pieds. Les bœufs musqués, les rennes, les bisons, et des essaims d'oiseaux innombrables, se dirigèrent aussitôt vers le sud. Les provisions commençoient à manquer; on ne trouva pas de bois pour se chauffer, et la fatigue qu'on éprouvoit en traînant les canots sur la neige obligea enfin les voyageurs à les abandonner avec tout le bagage. Ce ne fut donc qu'avec la plus grande difficulté que l'expédition, mourant de faim et de froid, atteignit le bord du Copper-Mine-River où elle se flattoit de pouvoir renouveler ses provisions. Mais il

ne s'y trouvoit pas même assez de bois pour la construction du plus petit canot, pas même pour celle d'un radeau ; et huit jours de beau temps, les seuls de la saison, se passèrent dans des tentatives infructueuses pour gagner le bord opposé du fleuve, trajet qu'on effectua un à un, et avec la plus grande difficulté, dans une espèce de panier, construit de roseaux, qui se remplissoit d'eau à chaque passage.

» Dès ce moment, les Canadiens commencèrent à perdre courage ; huit d'entre eux moururent successivement de faim et de froid ; l'expédition entière subsistoit presque uniquement avec le lichen qui croît sur les rochers, et en rongeant les manteaux de peaux. Les cinq Anglois, savoir : le capitaine Franklin, les lieutenans Hood et Back, le docteur Richardson et un marin conservèrent néanmoins leur courage, et firent tout ce qui dépendoit d'eux pour ranimer celui des chasseurs canadiens, mais c'étoit en vain : ils devinrent indociles, refusoient même d'aller à la découverte du gibier et du bois de chauffage, s'éloignoient et se couchoient sur la neige, complétement indifférens à ce qui pourroit leur arriver. Animés du plus tendre intérêt pour la conservation de leurs jours, le docteur Richardson et le lieutenant Hood s'offrirent de rester en arrière, afin de soigner trois de ces malheureux, que leur extrême foiblesse empêchoit d'avancer. Deux d'entre eux moururent, et le troisième, qui étoit un chasseur des plus habiles et le plus vigoureux de tout le parti, devint tellement mutin qu'il refusa de rien faire pour procurer des vivres ou pour apporter du bois pour se chauffer. Cet homme, laissé seul dans la tente avec le lieutenant Hood, qui se trouvoit un peu indisposé et assis auprès du feu, tua cet officier d'un coup de fusil dans la tête. Sa violence s'accrut à un

tel point que le docteur Richardson, tant pour sa sûreté personnelle que pour celle du marin, leur plus fidèle compagnon dans leur malheur, jugea indispensahle de se défaire de ce monstre en lui tirant un coup de fusil à la tête. Voilà comment périrent dix personnes, sur vingt qui avoient composé l'expédition, c'est-à-dire huit par le froid, la fatigue et le besoin, deux par une mort violente. Les dix restans, après avoir éprouvé les souffrances les plus inouïes, sont enfin revenus dans leur patrie et auprès de leurs amis. »

Nous apprenons, par une lettre particulière de Londres, que le capitaine Franklin a bonne idée du succès du capitaine Parry; il est persuadé qu'il trouvera un passage, et qu'on apprendra l'année prochaine son arrivée sur les côtes de Kamtchatka. Nous verrons.

IV.

ANNONCES.

L'intéressant ouvrage de M. Balbi, dont nous avons emprunté un morceau dans un cahier précédent des *Nouvelles Annales*, paroît en ce moment. Il est intitulé: *Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve comparé aux autres états de l'Europe, et suivi d'un coup d'œil sur l'état actuel des sciences, des lettres et des arts, chez les Portugais des deux hemisphères.* — Paris, Rey et Gravier, 1822; 2 vol. in-8°.

Nous nous proposons de donner dans un de nos prochains cahiers une analyse de ce livre qui a fourni, comme on le voit par le titre, l'occasion à son auteur de publier, à propos du Portugal, un aperçu statistique de toute l'Europe.

VOYAGES

DE

M. LE DOCTEUR JOHN DAVY,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES,

DANS L'INTÉRIEUR DE CEYLAN;

Traduits de l'anglois.

(SUITE.)

VOYAGE DANS LA PROVIMCE D'AOUVAH.

Je commençai seul cette excursion que j'entrepris uniquement pour connoître le pays. La nature de la route me força de renvoyer mon cheval. Je fis presque tout le voyage à pied ou dans un fauteuil attaché à deux perches et porté à épaules d'hommes.

Le 11 mars 1819, je partis de Colombo pour Hangvellé. Le lendemain, étant sorti de Hangvellé à trois heures et demie du matin, la lune brilloit encore à l'occident et la planète de Ju-

piter à l'orient ; l'atmosphère étoit de l'azur le plus pur, excepté au-dessus des montagnes de Candy où une légère teinte de jaune marquoit l'approche du jour : l'air étoit de la tranquillité la plus parfaite : le Kalany-Ganga réfléchissoit la lumière pâle de l'astre des nuits, et l'ombre des bocages de cocotiers qui croissoient sur ses rives ; le temps étoit d'une fraîcheur agréable : la rosée couvroit les feuilles des arbres et les herbes ; le calme de ces solitudes étoit si grand, que le foible roucoulement des colombes retentissoit au loin : non, rien n'égale la beauté solennelle et paisible de cette matinée des régions équatoriales.

De Hangvellé j'allai à Avisahavellé et ensuite à Ratnapoura, en traversant la partie sud-ouest du Saffregam, pays peu connu des Européens ; il est situé au pied des montagnes, généralement bas, peu intéressant, et cultivé seulement dans une partie de son étendue. Les pluies abondantes qui avoient succédé à une longue sécheresse, rendirent mon voyage difficile ; le chemin étoit fréquemment couvert d'eau, les ruisseaux étoient devenus des torrens, et l'on ne pouvoit traverser les nombreuses rivières qu'au moyen de ponts tremblans et dangereux qui consistoient généralement en une planche ou un arbre jeté en travers du canal, souvent à vingt ou trente pieds d'élévation au-dessus du courant. Les sangsues

fourmilloient, l'état de l'atmosphère les animoit à un point qui les rendoit très-incommodes.

Quoique la distance d'Avisahavellé à Ratnapoura ne soit que de 30 milles, le mauvais état des routes ne nous permit de la parcourir qu'en trois jours. Je passai une nuit au viharé de Palliagallé, où mes gens se mirent à l'abri sous un petit hangar ouvert; un jeune Samenerou, qui desservoit le temple, me donna l'hospitalité dans sa petite maison. La lampe avec laquelle il éclairoit sa chambre, et dont les naturels se servent ordinairement, me frappa par sa simplicité, son utilité et sa ressemblance avec celles dont on fait usage en Europe depuis qu'elles sont à courant d'air : elle étoit en laiton.

Nous avons passé la nuit suivante à Korovitté sous un hangar qui avoit été construit pendant la révolte; il étoit occupé par des bestiaux. A quatre milles avant d'arriver à Ratnapoura, l'aspect du pays subit un changement avantageux. On voit une suite de prairies verdoyantes bornées par des collines boisées et bordées de plantations de palmiers et d'arbres fruitiers sous lesquels on aperçoit çà et là les demeures éparses des naturels.

Entre Ratnapoura et Balangodé, éloignés l'un de l'autre de 29 milles, que nous parcourûmes en deux jours, le pays est extrêmement varié. On traverse d'abord des prairies

charmantes, semblables à celles dont je viens de parler, mais plus considérables et prolongées jusqu'a de hautes montagnes dont le pic d'Adam est le sommet principal. Cette chaîne s'élève majestueusement à gauche de la route ; le terrain devient ensuite montueux, et l'on ne parvient à Balangodé que par un chemin très-escarpé. Le paysage prend graduellement un caractère plus sauvage à mesure que la contrée s'élève davantage. Les vallées sont très-bien arrosées ; elles paroissent bien peuplées et soigneusement cultivées.

A deux milles de Ratnapoura, nous avons passé par le petit village de Baddegheddera, qui ne consiste qu'en une seule rue formée de cabanes habitées principalement par des marchands maures ou mahométans qui viennent du pays bas, et qui approvisionnent les naturels de sel, de tabac et de toiles fines qu'ils échangent contre du riz, à un gros bénéfice. Je rencontrai trois temples, tous dédiés à Bouddah, dont l'un, le viharé de Gonagammé, a, dit-on, cinq cents ans d'antiquité. Aucun de ces édifices n'offre rien de remarquable ; ils sont à l'ordinaire entourés d'une enceinte plantée d'arganiers ; il y en avoit un auquel étoit consacré un bosquet de cocotiers voisin. Ayant demandé aux habitans du lieu un coco pour en boire le lait, ils refusèrent de le donner, disant qu'ils craignoient d'être

tourmentés par le yakshyhao, le mauvais esprit, s'ils disposoient de fruits qui lui sont consacrés. Je cite ce trait comme une preuve de la superstition des naturels, plutôt que de leur incivilité ; car les exemples de l'une sont aussi communs que ceux de l'autre sont rares.

Pendant la révolte, on établit à Balangodé un poste militaire qui étoit encore occupé. Le fort, qui renferme des casernes grossièrement faites pour les officiers et les soldats, est situé sur le sommet d'une colline et défendu par un parapet et un fossé. Au-dessus du fort, il y a un cantonnement pour les troupes des naturels, un petit basar, et la maison du dissavé de la partie supérieure de la province. Le retranchement et le fossé qui entourent cette maison, marquent la date de sa construction et les craintes du propriétaire d'être attaqué par surprise et enlevé pour être mis à mort par ses compatriotes.

Balangodé est à 1742 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer (1), et par conséquent jouit d'une atmosphère comparativement fraîche, ainsi que d'un climat très-agréable. Le pays autour du fort est montueux et couvert de djengles entremêlés de grands arbres ; les champs,

(1) Au fort, le thermomètre étant à 8° (21° 31) à quatre heures après midi, et à 65° (14° 65) le lendemain, à six heures du matin, le baromètre se tenoit à 28p. 35.

se trouvant généralement dans des creux, sont cachés à la vue. Le paysage est agreste et pittoresque, notamment vers le nord, où quatre chaînes de montagnes, bien distinctes, produisent un bel effet, étant entassées les unes au-dessus des autres. Leur aspect, lorsque je les aperçus le matin, étoit magnifique ; la plus proche étoit verte, la plus éloignée violette, et les deux intermédiaires offroient deux teintes différentes de bleu.

Aloutnioura, où l'on arrive ensuite, et qui est à 7 milles de distance, a une position moins élevée (1). Le pays intermédiaire ressemble beaucoup à celui qui environne Balangodé ; pourtant il est mieux cultivé. A un mille d'Aloutnioura, j'ai traversé, sur un radeau fait de fagots de bambous réunis et attachés ensemble, le Vellevai-Oya, rivière assez large et assez profonde. Nous avons trouvé un abri pour la nuit dans des cabanes construites sur le sommet d'une petite colline, où, durant la révolte, on avoit placé un poste militaire ; ayant depuis été abandonné et négligé, nous n'y avons pas été bien à couvert de l'orage qui commença dans la soirée, et continua pendant toute la nuit, accompagné

(1) Sur la colline où nous fîmes halte, la température, à trois heures après midi, étoit à 70° (16° 87), et le thermomètre fixe marquoit 72° (17° 76), le baromètre se tenant à 28p. 30.

d'une forte pluie, de tonnerre et d'éclairs. Un demi-mille plus loin, nous avons passé devant le devalé d'Aloutnioura : le temple est assez grand ; on dit qu'il a huit cents ans d'antiquité ; il est consacré au dieu Katrégam ; son enceinte renferme un petit viharé et un dagobah. On en réparoit les murs ; les ouvriers travailloient sous un toit temporaire, précaution indispensable dans une saison très-pluvieuse : une seule ondée pouvant détruire l'ouvrage de plusieurs jours.

L'après midi, je reçus la visite d'un nilami, c'est-à-dire d'un riche propriétaire du pays. Il étoit âgé de soixante-seize ans ; mais il avoit si bon visage, il étoit si vigoureux et si bien portant que, sans sa grande barbe blanche et sans ses longs cheveux blancs, on lui en auroit donné au plus soixante. Il fit une description fort triste de la partie supérieure du Saffregam, qu'il représenta comme souffrant beaucoup de la famine, résultat de la révolte qui s'étoit étendue jusque-là. Ce vieillard me raconta que beaucoup d'habitans avoient été obligés d'émigrer dans le pays inférieur pour trouver de quoi subsister ; un grand nombre de ceux qui restoient se nourrissoient de plantes sauvages, et d'une sorte de sagou préparé avec la substance intérieure de différentes espèces de palmiers. Tandis qu'il me parloit, une misérable femme s'offrit à mes regards comme pour confirmer son récit. C'étoit la fa-

mine personnifiée. Les mains levées au ciel, et d'un air qui exprimoit le plus pressant besoin, elle demanda quelque chose à manger ; depuis trois jours, elle étoit à juin.

Calapahané, station prochaine, est à 14 milles d'Aloutnioura. A 5 milles, on rencontre le Belhoul-Oya, rivière qui est toujours considérable ; les dernières pluies l'avoit gonflée au point que son aspect étoit formidable. Elle nous opposa des difficultés, car il fallut la passer à gué, nus, et en nous aidant les uns les autres. Sa rapidité, sa profondeur, car nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture, et son fond rocailleux et glissant nous firent courir le risque de nous casser les jambes ou d'être emportés plus bas dans des rapides où notre perte auroit été certaine. Cette rivière, et toutes celles que je traversai dans le courant de la journée, offroient le caractère de torrens qui se précipitoient du haut des montagnes dans un canal de roches primitives. Leurs eaux étoient toujours froides ; celles du Belhoul-Oya étoient à la température de 67° (15° 54), et, quoique gonflées, limpides comme le cristal.

Le pays, entre cette rivière et Calapahané, ne présente qu'une suite de rochers escarpés, quelquefois nus, plus rarement couverts de longues herbes, et généralement boisés. Quoique le temps fût sec, nous étions menacés de la pluie ; les hautes montagnes à notre gauche et devant

nous étoient presque continuellement enveloppées de nuages; le pays bas à notre droite ressembloit à une grande plaine, ou plutôt à un lac; de temps en temps, un brouillard le cachoit. Nous n'aperçûmes pas, pendant toute la route, une seule cabane habitée, ni la moindre marque d'une culture récente, ni enfin un seul naturel; quelques maisons en ruine, des champs de paddy négligés, un crâne d'homme qui se trouvoit le long de la route sous un arbre auquel tenoit encore la corde fatale, nous donnèrent, dans un langage bien expressif, l'explication de la solitude qui frappoit nos yeux.

Le village de Calapahané répondoit à l'aspect général du pays. Nous avons trouvé un abri pour la nuit sur le sommet d'une montagne escarpée, qui, pendant la révolte, avoit été occupé par un poste militaire; il l'étoit en ce moment par le dissavé du Kandapala-Korlé, avec quelques-uns de ses gens; il soignoit l'expédition du paddy du pays bas dans l'Aouvah, qui en étoit presque entièrement dépourvu. Enveloppé d'une couverture de laine pour se défendre du froid, il ne ressembloit guère à un fonctionnaire public, excepté toutefois à celui d'un tel district. Le tableau qu'il me fit du pays étoit d'accord avec son aspect désolé. Il me dit qu'avant la révolte il étoit passablement peuplé; actuellement, il étoit presque désert. Ce lieu, élevé de 2400 pieds

au-dessus du niveau de la mer (1), et au pied de la grande chaîne de l'Aouvah supérieur, domine sur tout le pays boisé qui s'étend au-dessous des montagnes à l'est et au sud.

La station prochaine est Velangahena, éloignée de 8 milles. Il faut, pour y arriver, traverser le col d'Idalgashena, élevé de 4700 pieds au-dessus de la mer (2). C'est le principal passage qui conduit du Saffregam dans l'Aouvah supérieur. Le temps étoit beau; la fatigue disparut devant le plaisir que me faisoit éprouver la magnificence du spectacle des montagnes. Depuis le Veléoya, torrent rapide que l'on traverse à trois quarts de mille et beaucoup au-dessous de Calapahané, l'on monte continuellement pendant 4 milles jusqu'au sommet du col. Il est digne de remarque que, tandis que le haut et le bas de l'Idalgashena sont simplement tapissés d'herbes, sa région moyenne est occupée par une superbe forêt. Rien de plus

(1) Sur le sommet de la montagne, à quatre heures après midi, la température de l'air étoit à 70° (16°87), et le thermomètre fixe à 71° (17°32); le baromètre se soutenoit à 27° 67.

(2) Au haut du col, à trois cents pieds à peu près au-dessous du sommet de la montagne, un petit baromètre portatif se soutenoit à 25p. 55. Il étoit dix heures vingt-cinq minutes du matin; la température étoit de 68° (15°98), et les deux thermomètres marquoient 71° (17° 32).

frappant que la différence de perspective des côtés opposés de la montagne. En montant, c'est celle que l'on a vue jusqu'alors, excepté que les traits en sont plus grands ; en descendant, le coup d'œil est absolument nouveau. A la partie supérieure du col, le chemin fait un détour, et tout-à-coup l'on aperçoit l'Aouvah snpérieur ; c'est un pays composé de collines verdoyantes, et ceintes de hautes montagnes bleuâtres ; il se développe sous les pieds du spectateur comme une grande carte. L'œil se promenoit en liberté sur cette vaste étendue sans être arrêté par le plus petit djengle, et se portoit avec délices de colline en colline et de montagne en montagne.

Velangahéna est à peu près à 2 milles de distance en ligne droite, et a 700 pieds au-dessous du haut du col (1) ; il en est séparé par une vallée profonde dont les deux côtés sont escarpés et revêtus d'herbe, excepté dans les endroits creux et abrités où croissent de petits bouquets d'arbres parmi lesquels le rhododendron arboreum fait une figure éclatante. Je l'avois rencontré de temps en temps sur les flancs de l'Idalgashéna ; ce point, le plus bas où je l'aie vu, est au pied de la montagne de Velangahéna, qui

(1) A Velangahena, le 19 mars, à trois heures après midi, les deux thermomètres étoient à 69° (16° 43), le baromètre se tenant à 26p. 10.

ne peut pas, je le crois, être à plus de 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Velangahéna est un petit poste militaire, établi pendant la révolte, et encore occupé. C'est le point habité de Ceylan le plus élevé, à l'exception peut-être de Himbliatavellé. Son climat, plutôt froid que chaud, convient beaucoup mieux aux Européens qu'aux naturels. Le 20 mars, un peu avant le lever du soleil, le thermomètre étoit à 57° (11° 10); on ne regardoit pas l'air comme extraordinairement frais. La vue de l'Aouvah supérieur, prise du sommet de cette montagne qui est une des plus hautes de celles que la ceinture extérieure entoure, est encore plus belle que du sommet de l'Idalgashéna. On aperçoit un magnifique amphithéâtre de 60 à 80 milles de circonférence, qui est formé par une suite de montagnes escarpées, verdoyantes, coniques, à formes arrondies, et séparées par des vallées étroites, profondes et absolument dégagées de bois, et encaissées de chaque côté entre des montagnes dont la hauteur perpendiculaire varie de 4,000 à 6,000 pieds. Tout en admirant le superbe coup d'œil, l'on est péniblement affecté en réfléchissant à l'aspect désert du pays qui l'entoure. Ses cabanes sont en ruine, ses champs en friche, ses bestiaux détruits, ses habitans en fuite, tristes effets de la révolte dont cette province fut le principal théâtre. Si elle eût toujours

été inhabitée, son état de solitude ne frapperoit pas, l'on ne seroit occupé que de la contemplation des beautés sauvages de la nature, sans songer aux maux de tous genres dont la guerre et la famine accablent le genre humain.

Himbliatavellé est à 15 milles de Velangahéna. Le pays intermédiaire ressemble à celui que j'ai déjà décrit. Les collines sont tapissées de touffes d'une herbe odoriférante qui embaume; on ne voit des arbres que dans les ravins abrités; il s'en trouve quelques-uns isolés dans des positions exposées, mais ils sont petits et chétifs, à l'exception du bogah qui réussit mieux dans les endroits bien ouverts. Il paroît que ce figuier s'est semé ici de lui-même et qu'il y a été abandonné à la nature; on ne le voit pas entouré de murs comme dans la plupart des autres provinces : fait qui confirme ce que l'on dit ordinairement que les montagnards de l'Aouvah ont peu de respect pour la religion de leur pays, qui a consacré cet arbre. Nous avons rencontré tout le long de la route beaucoup de champs négligés et très-peu qui fussent cultivés : les premiers furent dans une petite vallée, à 6 milles de Velangahéna; on y voyoit du paddy : les chaumières des propriétaires étoient dans une position riante sur un coteau voisin baigné par un ruisseau limpide qu les arrosoit, et ombragé par le feuillage touffu des jaquiers, des djaggheris et des chadeks. Après

avoir voyagé trois jours dans un désert artificiel, cette vue me ranima et me fit un plaisir inexprimable ; ces moissons verdoyantes, ces maisons habitées s'associoient dans mon esprit à des idées de paix et de calme, de bonheur domestique et de bien-être.

Himbliatavellé est également un poste militaire, encore occupé : grâce à sa position élevée, on y jouit d'une perspective très-étendue qui comprend, non seulement la plus grande partie de l'Aouvah supérieur, mais aussi une portion considérable du territoire montagneux de Valapany et qui se prolonge, dit-on, jusque dans le Doumbéra et le Bintanny ; et, par un temps clair, on peut apercevoir le Mahavellé-Ganga. Un brouillard qui euveloppa les montagnes pendant presque tout le temps qne je fus dans ce canton, me priva de ce coup d'œil. Ce poste est très-utile pour le maintien des communications, puisque de ce point on découvre la plupart des autres postes de l'Aouvah supérieur. Le mât du pavillon qui, certes, n'est pas d'une petite dimension, est en bois de cannellier.

De Himbliatavellé à Badoulla, qui en est éloigné de 8 milles, la descente est presque continuelle, et en plusieurs endroits escarpée et difficile. Badoulla est le lieu principal de l'Aouvah; l'agent du gouvernement et l'officier qui commande le district y demeurent. Il est situé sur

un coteau en pente douce, à peu près à 2,100 pieds au-dessus du niveau de la mer (1), dans une grande vallée bornée par de hautes montagnes, et arrosée par le Badoulla-Oya, rivière considérable dont le cours est tortueux et lent, et qui entoure presque entièrement cette bourgade. La vallée de Badoulla est dans la partie de l'Aouvah que l'on appelle l'Yattikinda, ou le pays bas, par opposition avec l'Aoudakinda ou le pays haut et le Madarkinda ou le pays mitoyen. Son caractère diffère de celui de la contrée que je viens de décrire ; ses vallées sont plus ouvertes et plus étendues, ses montagnes sont plus disposées en chaînes ; le bois y est également rare. Badoulla est peu considérable ; ses fortifications ne consistent qu'en un petit fort où demeure le commandant, et une vieille maison qui fut jadis un palais du roi. Les bâtimens peu nombreux sont des maisons assez mesquines pour les officiers, une caserne pour les soldats européens, un hôpital, des baraques pour les troupes du pays, et un basar : il y a aussi un devalé consacré au dieu Katregam et un viharé. Les principaux ornemens de Badoulla consistent dans ses beaux arbres et ses vastes et fertiles champs de paddy.

(1) A Badoulla, le 23 mars, à dix heures du matin, les deux thermomètres étoient à 73° (20° 87), le baromètre se tenant à 28p. 05).

J'y vis pour la première fois, depuis que j'étois dans l'Aouvah, un cocotier; il paroissoit croître avec vigueur, au moins dans les enceintes autour des temples où il étoit à couvert. Ailleurs, il offroit un emblême de l'état du pays; sans fruits, parce qu'ils avoient été cueillis prématurément par un peuple affamé; souvent sans feuilles, il faisoit pitié. Le jacquier est commun, et acquiert fréquemment une taille gigantesque. Les champs de paddy appartiennent au gouvernement. Plusieurs étoient couverts de jeunes plantes dont la verdure faîche réjouissoit les yeux.

Le Raminacouli - Candy, qui, après le pic d'Adam, est la plus haute montagne de l'île, s'élève au-dessus de la vallée de Badoulla. Le 21 mars, jour de mon arrivée, M. Moon, un de mes compatriotes, fut le premier Européen qui en atteignit le sommet. Le 23, je me mis en route avec trois autres Anglois pour effectuer la même tentative. Le lendemain, à deux heures du matin, nous partîmes, à la lueur des torches, d'un petit village, dans la montagne, à 3 milles de Badoulla. Nous avons d'abord monté par une pente assez douce couverte de broussailles; les sangsues nous y ont beaucoup incommodés; nous avons ensuite traversé, avec quelque difficulté et de grandes fatigues, une vaste forêt; le terrain scabreux et roide eût été inaccessible en plusieurs endroits, s'il eût été nu. Nous ne l'avons franchi

qu'en nous accrochant aux branches des arbres. Plus haut, le flanc de la montagne étoit dégarni de bois, on n'y voyoit que de l'herbe aromatique; au-delà, il ne présentoit plus que des masses immenses de rochers pelés. Au-dessus de cette région rocailleuse, la montagne étoit couverte jusqu'à sa cime de bois épais à travers lesquels nous avons eu un peu de peine à trouver notre chemin; souvent nous nous égarions en suivant les traces des animaux sauvages. Nous avions espéré d'arriver à notre but au lever du soleil : malgré tous nos efforts, nous n'y sommes parvenus qu'après sept heures et demie.

Le sommet est presque plat, et s'abaisse doucement de tous côtés. Sa surface, qui a une étendue de plusieurs acres, est presque entièrement composée de quartz friable et comme en décomposition, et de gravier quartzeux coloré en plusieurs endroits par une terre végétale noire; dans d'autres, blanc comme la neige, et entremêlé çà et là de minérai de fer. La végétation y diffère de celle de la plaine située au-dessous. Elle consiste en arbres et en buissons bas qui croissent en bouquets séparés les uns des autres par de petits espaces nus où l'on ne voit que du gravier blanc, ou bien le sol de couleur foncée et revêtu de mousses et de lichens. Quoique la taille des plantes paroisse diminutive, comme si leur croissance avoit été arrêtée par la rigueur

du climat, elles sont fraîches et vigoureuses. Plusieurs portoient en ce moment de très-jolies fleurs. Toutes étoient nouvelles pour moi, à l'exception du *Rhododendron arboreum*, qui les surpassoit en grandeur et en beauté. Les Chingulais lui donnoient le nom de *diaratmala*, qui signifie littéralement fleur rouge divine. Leur attention se portoit davantage sur le kapourouvellé, arbrisseau qui, par la feuille et la fleur, ressemble assez au laurier-thym, et dont on recherche beaucoup les feuilles à cause de leur goût aromatique et agréablement astringent. On les mâche avec le bétel; ils en cueillirent et en emportèrent une grande quantité. Un autre arbrisseau attira mes regards par ses fleurs, qui approchent de celle de l'*erica vagans*, et ont un goût acide très-suave; sa feuille a également de l'acidité, et est en même temps astringente et amère.

Pour jouir de la vue du pays, il falloit grimper sur les rhododendron. Le soleil étant très-haut sur l'horizon, et l'atmosphère un peu embrumée, le coup d'œil n'avoit rien de bien intéressant, et ne pouvoit nullement se comparer avec celui dont j'avois joui du haut du pic d'Adam, dans des circonstances plus favorables. La carte et la boussole à la main, je cherchai vainement à reconnoître cette montagne; et, comme l'air étoit assez clair de son côté je supposai

que la haute chaîne du Kotmalé la cachoit. La vallée de Badoulla se dessinoit en miniature, à une profondeur immense au-dessous de nous, comme un bassin circulaire formé par la réunion de plusieurs vallées, et flanqué d'un double rang de montagnes de hauteurs très-inégales.

Quand la sécheresse a duré long-temps, les prêtres du temple de Katregam gravissent sur la montagne, et, avec une feuille d'une espèce particulière, prennent de l'eau dans le plus profond des puits qui s'y trouvent, et, au son des tamtams, en aspergent le penple ; c'est une offrande à leur dieu. Ils descendent ensuite, avec la persuasion qu'avant d'être arrivés à moitié chemin, la pluie tombera; tous les Chingulais croient fermement à l'infaillibilité de la cérémonie pour produire l'effet désiré. On y eut recours, il y a huit ans, avec le résultat le plus heureux, suivant l'usage. Je n'ai pas besoin de faire observer que c'est un nouvel exemple de la fraude d'un petit nombre, et de la crédulité de la multitude. Si la pluie tombe infailliblement après la cérémonie, c'est que le prêtre ne va sur la montagne que lorsqu'il a des signes certains d'un prochain changement de temps.

Durant le temps que nous avons passé sur ce sommet, depuis sept heures et demie jusqu'à midi, le thermomètre varia de 57° à 68° (11° 10 à 15° 98). A 1,000 pieds plus bas, vers le lever

du soleil, il n'étoit qu'à 53° (9° 32). A notre arrivée, nous souffrîmes du froid, et nous nous assîmes avec plaisir près du feu; mais, avant de descendre, quoique l'air fût frais, le soleil avoit de la force, et nous incommodoit assez pour nous faire chercher de l'ombre (1).

Je partis de Badoulla, le 8 mars, avec deux de mes compatriotes, M. Wright et M. Moon, pour faire une excursion dans l'Aouvah inférienr. La route est montueuse et scabreuse. Ayant demandé pourquoi, dans un endroit, l'on avoit fiché en terre, sens dessus dessous, des troncs d'arbres dépouillés de leurs branches, j'appris que ç'avoit été pour appaiser la déesse Patiné, dans un temps où la petite vérole ravageoit ce canton, parce qu'on croyoit que, dans sa colère, elle y avoit envoyé cette maladie. Il faut que les arbres soient rompus au son des tamtams et non coupés. On les met ensuite en terre au son des mêmes instrumens.

Un petit monticule, situé un peu plus loin le long de la route, me fit plus de plaisir à con-

(1) A neuf heures du matin, le baromètre portatif, suspendu à un arbre, se soutenoit à 24p·32, le thermomètre fixe étant à 63° (13° 76), et l'atmosphère à 64 (14° 21). En compensant la différence probable de la température, on peut estimer la hauteur de cette montagne à 5,900 pieds au-dessus du niveau de la mer.

sidérer en me rappelant un trait de bravoure de mes compatriotes au plus fort de la révolte. Un détachement, composé de dix-huit hommes, dont quatre Anglois, sept Malais, et sept Ceylanois, commandé par un caporal écossois, alloit de Passéra à Badoulla, lorsqu'à mi-chemin il fut attaqué par une troupe nombreuse de rebelles qui, cachés dans un djengle touffu, tuèrent deux Anglois, et, sortant de leur repaire, cernèrent cette poignée de braves qu'ils regardoient comme une proie certaine. Dédaignant leurs menaces et fidèles à leurs compagnons morts, dix de ces braves militaires entourèrent leurs corps, tandis que le caporal, avec les cinq qui restoient, se fraya un passage au travers de plusieurs centaines de Candyens, jusqu'à Badoulla, éloigné de deux milles, où il raconta dans quelle position critique il avoit laissé ses gens. Ceux-ci continuèrent à se battre bravement, pendant plus de deux heures, contre des forces si disproportionnées, jusqu'au moment où une escouade vint à leur secours. Ils eurent la satisfaction de voir fuir leurs ennemis, et de transporter les corps de leurs camarades au quartier pour y être honorablement enterrés. Dans leur position critique, aucun d'eux n'avoit été atteint par le feu de l'ennemi.

Passéra est situé dans une vallée profonde entre le Namina-Couly-Candy et le Louna-

Gallé-Candy ; la première de ces montagnes est boisée , la seconde est pelée. Celle-ci, qui a 2,000 pieds de moins que l'autre en élévation, est de forme conique ; son sommet est entouré d'une façade de rochers quartzeux, qui, vus d'en bas, ont une apparence cannelée, et ressemblent à du basalte. La grande quantité de quartz friable qui se trouve sur cette montagne, lui a sans doute fait donner son nom de Louna-Gallé, qui signifie rocher de sel. Le petit poste militaire, établi à Passéra pendant la révolte et toujours occupé, est sur une colline peu élevée, mais escarpée, au-dessus d'un torrent, et domine sur la vallée qui, avant les troubles, étoit bien cultivée et assez peuplée. Elle est à peu près à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer (1).

Alipouta, où nous sommes allés le lendemain, est à 8 milles et demi de Passéra, et à 700 pieds plus bas (2). Le pays que l'on parcourt est montueux et difficile; on traverse plusieurs vallées désertes qui, auparavant, étoient bien peuplées.

(1) A quatre heures du soir, au poste de Passéra, le baromètre se soutenoit à 27p. 65, les deux thermomètres étant à 77° (19° 98).

(2) Le 28 mars, à trois heures après midi, au poste d'Alipouta, le baromètre se soutenoit à 28p. 90, les deux thermomètres étant à 85° (23° 53); l'air, en ce moment, étoit desséché. Un thermomètre dont on enveloppa la boule d'une mousseline mouillée, descendit de 15°.

Les collines sont simplement tapissées d'herbes dans les situations découvertes, et boisées quand elles sont abritées. A 2 milles d'Alipouta, l'on rencontre une descente très-roide, autrefois fortifiée par un retranchement aujourd'hui ruiné. Nous fûmes joints en route par le dissavé du Kandoukara-Korla, suivi de tamtams, de flûtes, etc., conformément à l'usage. La plupart des gens qui l'accompagnoient, portoit des pendans d'oreilles. Ils étoient mieux mis que les autres habitans de l'Aouvah que j'avois vus jusqu'alors; leur air donnoit lieu de supposer qu'ils ne souffroient pas de la disette; plusieurs des Coulis venus avec nous de Badoulla, nous dirent qu'ils n'avoient rien mangé depuis deux jours; en effet, ils ressembloient à des hommes qui meurent de faim.

Alipouta est le principal poste militaire de l'Aouvah inférieur; il est sur une colline, dans un canton assez peuplé. D'un côté, on a la vue de la chaîne des hautes montagnes dont le Namina-Couli-Candy est la cime; de l'autre, celle de collines boisées et des plaines du pays bas; son climat, comme celui de Nalandé, tient plus de celui des plaines que des montagnes, tant pour la température que pour la salubrité.

Le 30 mars j'allai à Battagammana, éloigné de 12 milles, et situé dans le Mahaveddératté, pays couvert de djengles; le but de cette excur-

sion étoit d'examiner le gisement du corrindon, ensuite je gagnai Kotabova, qui est à 20 milles plus loin dans le Velassey, et à 22 d'Alipouta. Nous avons traversé Bockhinahgahavellé et Madagamvellé, villages mahométans; leurs habitans, s'étant montrés nos amis pendant la révolte, n'avoient nullement souffert. Le pays dans lequel nous avons voyagé, avoit généralement un aspect agréable; il consistoit en plaines herbeuses bien ouvertes, et en champs de paddy assez étendus et entremêlés de djengles. Des bouquets de cocotiers, qui s'élevoient fréquemment au-dessus de cette surface verdoyante, indiquoient que ce canton étoit assez bien peuplé. Le talipot croissoit dans beaucoup d'endroits. Que de contes on a débités sur ce beau palmier! on l'a nommé le géant des forêts; cependant, de même que le cocotier, dans l'intérieur des terres, on ne le trouve jamais sauvage: on a dit que sa fleur se développoit brusquement et avec grand bruit; elle s'ouvre peu à peu et tranquillement; on ajoutoit que, lorsqu'elle paroît, les feuilles de l'arbre s'abaissent, se fanent et meurent; elles restent fraîches, droites et vigoureuses, jusqu'à ce que le fruit soit à peu près mûr; si elles se flétrissent alors, c'est que l'arbre ne survit pas long-temps à cette période. On a même exagéré la mauvaise odeur de la fleur.

Ce palmier épineux, le *licuala spinosa* des bo-

tanistes, est le plus grand des végétaux de cet ordre; son feuillage, en forme d'éventail, a de vingt à trente pieds de circonférence; sa fleur est un spath conique qui a quelquefois trente pieds de long; dès qu'il l'a portée, il meurt.

Kotabova est un grand village mahométan, situé dans une plaine, et notre principal poste militaire dans le Velassey.

Quoique le territoire d'Alipouta ne soit pas très-bas (1), cependant il est, comme celui des plaines, sujet à de longues sécheresses et à des maladies périodiques. Les mois les plus insalubres sont ceux de juillet, d'août et de septembre, lorsque le vent souffle généralement du nord-ouest, et qu'une atmosphère embrasée dessèche cette contrée. L'année 1818 fut la plus meurtrière, connue de mémoire d'homme. Sur deux cents cinquante Européens, deux seulement échappèrent à la fièvre endémique depuis le 11 juillet jusqu'au 20 octobre; et sur ceux qui en furent attaqués, il en mourut deux cents, dont cinq officiers.

Voulant jouir de la vue du pays voisin, je gravis au point du jour sur une montagne rocailleuse et

(1) A Kotabova, le 1er avril, à trois heures du soir, le baromètre se soutenoit à 29p. 25, le thermomètre attaché étant à 88° (24° 86).

très-escarpée (1) qui est à peu près à trois quarts de mille de Kotabova. Arrivé à son sommet, le pays bas étoit couvert d'un épais brouillard gris qui offroit la ressemblance d'une nappe d'eau ; les collines et les montagnes qui le perçoient représentoient des îles. A mesure que le soleil s'éleva sur l'horizon, le brouillard se dissipa, et nous vîmes une partie considérable du Velassey. C'est comparativement un terrain bas, presque uni et bordé par des montagnes; les djengles l'emportent sur les espaces ouverts; cette sorte de pays se prolongeoit entre les montagnes, au nord-ouest vers Bintenny, à l'est vers Batticala, au sud vers Alipouta. Le nombre des collines et des montagnes que l'on apercevoit étoit surprenant; les plus remarquables parmi celles que je notai étoient le Namina-Couli-Candy, dans l'Aouvah supérieur, et le Hounasghiri-Candy, dans le Doumbéra ; beaucoup de montagnes frappèrent mes regards du côté de Batticala, où je ne m'attendois pas à en voir autant. Ce point où nous étions, comme sur une tour isolée au milieu d'une plaine, seroit excellent si l'on entreprenoit une mesure trigonométrique de toute l'île.

(1) Sur le sommet de cette montagne, à sept heures du matin, le baromètre se soutenoit à 28p. 50, les deux thermomètres étant à 78°. (20° 42).

Le 3 avril, nous avons quitté Kotabova pour regagner Alipouta. Le Velassey abonde en gibier et en bêtes sauvages. Nous avons rencontré sur la route un éléphant, un sanglier, un cerf et beaucoup de paons; huit de ces oiseaux réunis sur un arbre formoient un des plus beaux coups d'œil imaginables.

Le 5, nous avons continué notre route dans l'Aouvah inférieur. Pendant les quatre premiers milles, le pays est montueux, raboteux et couvert de djengles; ensuite on descend et l'on voyage constamment dans un pays plat, presque partout boisé et inhabité. Nous avons passé la première nuit à Boutli, à dix milles d'Alipouta; il y a là un petit poste militaire occupé par des Malais. Le pays, qui étoit jadis bien cultivé, est encore assez peuplé.

Entre Boutli et Talava, qui fut notre seconde halte, nous avons passé deux fois à gué le Parapa-Oya, torrent impétueux dont les bords sont bien boisés. Le territoire de Talava est une partie magnifique de ce pays désert, c'est une plaine de plusieurs milles d'étendue, tapissée de beaux herbages, et ornée de bouquets d'arbres comme un parc bien dessiné. Nous avons logé dans des cabanes sur un terrain élevé, où, pendant la révolte, on essaya d'établir un poste que l'extrême insalubrité du lieu força bientôt d'abandonner. Le lendemain, à la pointe du jour, la vue étoit

ravissante, l'œil erroit sur cette riche plaine jusqu'à la longue ligne formée par les montagnes de l'Aouvah supérieur qui se dessinoient sur un ciel brillant coloré par le soleil levant.

Comme le pays abonde en bêtes sauvages, nous nous attendions à en rencontrer beaucoup, mais nous en vîmes simplement les traces; il étoit facile de distinguer, sur le sable mouillé par la forte pluie de la veille, les vestiges des léopards, des buffles, des éléphans et des cerfs.

A 2 milles de notre halte et à 10 de Katregam, nous avons rencontré un rocher immense de gneiss qui renferme beaucoup de cuivre et une proportion si considérable de carbonate de chaux, qu'il fait effervescence avec les acides. Quelques naturels l'appellent Gallegay, d'autres Kimegallé; le premier nom signifie maison de rocher, à cause de plusieurs cavernes spacieuses creusées dans ses flancs et qui procurent un bon abri au voyageur; l'autre nom, qui veut dire rocher d'eau, lui vient de deux cavités profondes qui sont sur son sommet; ce sont des réservoirs naturels et toujours pleins d'eau, qui est souvent très-rare dans ces déserts et que l'on trouveroit difficilement dans un autre endroit.

En approchant de Katregam, les habitans vinrent au-devant de nous et nous offrirent de l'eau de rivière dans de grandes calebasses, présent qui caractérisoit parfaitement la nature du pays.

Katregam fut jadis un lieu célèbre par son devalé qui attiroit des pélerins non seulement de Ceylan, mais aussi des parties du continent de l'Inde les plus éloignées. La réputation de ce sanctuaire, le pays désert que l'on traverse pour y arriver, en suivant une route sablonneuse qui semble avoir été balayée par les pas des pélerins, font naître dans l'esprit du voyageur l'attente de voir un édifice dont la grandeur et le style correspondent à sa renommée ; bien loin de là, tout ce que l'on aperçoit ne présente que l'image de pauvreté et de la décadence.

Le village, situé sur la rive gauche du Parapa-Oya, consiste en une quantité de petites cabanes habitées principalement par un détachement de Malais sous le commandement d'un officier chingulais.

Indépendamment du temple du dieu Katregam, il y en a plusieurs autres, tous petits et mesquins, renfermés dans deux enceintes contiguës : la plus grande renferme le devalé du dieu Katregam et celui de son frère Gama; un viharé, consacré à Bouddah, qui est très-négligé, et un joli bogah; enfin six corillas exigus, et plusieurs niches vides qui sont dédiées à la déesse Patiné et à cinq génies. Dans la plus petite enceinte on trouve un petit carandoua consacré à Isvéra, le Kalana-Madima, un corilla élevé au génie Bhuïra, un gîte pour les pélerins, et quelques bâtimens de service. Vis-à-vis de la façade

et de la partie postérieure du devalé, on voit deux longues allées d'arbres qui vont, l'une jusqu'à un petit devalé, l'autre à un très-grand dagobah d'une haute antiquité, qui tombe en ruine. Tous ces bâtimens ne sont dignes de quelque attention qu'autant qu'ils servent à jeter quelque jour sur la croyance religieuse et les opinions superstitieuses des Chingulais.

Le devalé de Katregam consiste en deux salles dont l'extérieure est seule accessible. Les murs sont ornés de figures de différens dieux et de tableaux historiques exécutés dans le style accoutumé. Le plafond est une toile couverte d'une peinture mystique; la porte de la salle intérieure est cachée par une toile semblable. A gauche de la porte il y a un petit bassin dans lequel le prêtre officiant se lave les mains et les pieds avant d'entrer dans le sanctuaire. Quoique l'idole fût encore dans le djengle où elle avoit été transportée pendant la révolte, la salle qui lui est propre étoit aussi soigneusement gardée qu'auparavant; n'y pouvant entrer sans choquer les préjugés de ces gens, nous ne l'essayâmes même pas. Les autres objets dont il est à propos de faire mention, même légèrement, sont les carandouas d'Isvéra et le Kalana-Madima. Le premier, placé sur une plate-forme dans un petit réduit, est à peu près de la forme d'un four ordinaire; il renferme une petite image du dieu et une paire de petites pantoufles

que l'on nous permit de voir à travers la porte. Le Kalana-Madima est un objet extrêmement vénéré, et certainement le plus curieux qu'il y ait à Katregam, c'est un grand siége fait en argile et posé sur une plate-forme avec des côtés élevés et un dossier comme une chaise longue sans pieds; il étoit couvert d'une peau de léopard, et renfermoit plusieurs instrumens employés dans les cérémonies du temple; un grand feu étoit allumé à côté. La pièce au milieu de laquelle il est élevé est la demeure du brahmine. Celui-ci nous dit que le Kalana-Madima avoit appartenu à Kalana-Nata, qui fut le premier prêtre de ce temple, et qui, à cause de sa grande piété, alla immédiatement au ciel sans subir la mort; laissant le siége comme un héritage sacré à ses successeurs dans le sacerdoce: ils s'en sont servis comme lui à l'instant où ils rendoient le dernier soupir. Le prêtre qui nous parloit ajouta qu'il espéroit, ainsi qu'eux, avoir le bonheur de l'occuper quand ses yeux se fermeroient pour jamais. Il proféra ces mots d'un air de solennité et d'enthousiasme qui annonçoit un homme convaincu de ce qu'il disoit, et qui, joint à son extérieur, produisoit une certaine impression. Il étoit grand et maigre, sa longue barbe blanche lui descendoit jusqu'à la ceinture, ses yeux pleins de feu animoient son visage mince et régulier; il se tenoit très-droit, malgré son âge avancé. Un mouchoir jaune

lui ceignoit les reins, une robe rouge étoit jetée sur une de ses épaules, un grand chapelet pendoit à son cou, il portoit à son bras droit un bracelet fait des graines sacrées que l'on regarde comme contenant la figure de Lakshamé.

Le dieu Katregam est rédouté, son culte annonce la crainte qu'il inspire. La situation de son temple, le temps du pélerinage qui est dans les mois de juin, de juillet et d'août, les plus chauds et les plus insalubres, tout a été parfaitement choisi pour bien pénétrer les dévots de ce sentiment. On a fait un mérite des hasards et des difficultés du voyage à travers un désert abandonné par les hommes et infesté par les bêtes sauvages; la fièvre qui règne dans cette saison a été attribuée au dieu, et on a supposé qu'il l'envoyoit aux hommes qui avoient le malheur d'encourir sa colère.

Il y a dans le canton voisin quelques petits villages qui appartiennent au temple, et dont les habitans sont tenus à des services pour les terres qu'ils tiennent. Indépendamment du brahmine, les officiers du temple sont un basnaïke-râlé qui a la surintendance des affaires temporelles, sous l'inspection de l'agent du gouvernement, et douze kappouralés qui remplissent leurs fonctions à tour de rôle. Ils étoient tous assemblés quand nous sommes arrivés; leur air sombre et mécontent, leurs façons grossières correspondoient complé-

tement à leur conduite pendant la révolte à laquelle ils prirent une part très-active.

Avant que nous fussions maîtres de Ceylan, Katregam étoit très-fréquenté ; actuellement, le nombre des pélerins diminue tous les ans, et les bâtimens tombent en ruine. Dans quelques années, ils seront probablement de niveau avec le sol, et le voyageur aura de la peine à reconnoître le lieu où ils étoient. Tel, nous devons l'espérer, sera leur sort, et le sort de tout édifice consacré à des superstitions également dégradantes et malfaisantes.

Le lendemain de notre arrivée à Katregam, nous nous sommes mis en route de bonne heure pour retourner dans l'Aouvah supérieur par la route de Vellevay, dans le dessein de visiter une grande caverne de nitre voisine de ce lieu.

Le premier jour, nous avons parcouru à peu près 12 milles en traversant des djengles très-épais par un chemin étroit, peu fréqnenté, et recouvert en plusieurs endroits de bois qui rendoient le passage difficile. Djadalgammé, où nous avons passé la nuit, est un méchant village avec un t emple sur les bords d'un affluent du Parapa-oya, et au mileu d'une immense solitude de forêts. Les trois familles qui composent la population du village, ont quelques bestiaux et de petits champs de paddy. Leurs cabanes sont for-

tifiées par une enceinte de grosses palissades, pour les défendre contre les attaques des animaux sauvages qui sont très-nombreux, suivant que nous avons pu en juger par leurs traces, car nous n'avons aperçu qu'un buffle, un éléphant et deux troupes de cerfs; ces derniers se montrèrent sur une petite plaine marécageuse qui, si la tradition est exacte, étoit jadis le fond d'un étang.

Pendant la nuit, nous avons entendu le cri de l'oulama ou oiseau du mauvais génie. Sa voix forte et affreuse rappelle l'idée de souffrances extrêmes. On suppose que, comme celle du chat-huant en Europe, elle est de sinistre augure, et annonce la mort ou quelque malheur. Cet oiseau, si c'en est réellement un, est fort rare; je n'ai pas pu obtenir des renseignemens exacts sur son compte.

Nous sommes ensuite allés à Vellevay, éloigné de 20 milles, et séparé de Djadalgammé par un pays entrecoupé de djengles épais et de plaines ouvertes, comme celles de Talava, dont elles sont peut-être une continuation. Elles commencent près de Yadalgammé, et se prolongent à une distance de 5 milles sur la route que nous suivions. Cette contrée ressembloit d'autant plus à un parc, que nous rencontrions souvent des cerfs de deux espèces; l'une petite et tachetée, l'autre plus grande et rougeâtre, comme celle

d'Europe. Nous avons traversé deux rivières; l'une, très-petite, à peu près à mi-chemin; l'autre, le Kirindé-oya, plus forte, à peu près à 2 milles de Vellevay.

Nous avons passé le premier au-dessous d'Oundagallé-Vallé, lieu où il forme un étang profond sur les bords duquel on voit des restes de maçonnerie. Les habitans du pays racontent qu'il y avoit dans les environs un vaste étang qui servoit à arroser et à fertiliser une grande partie du Mahagampattou. Le niveau du terrain au-dessus de la mer (1) ne s'accorde pas avec cette tradition que d'autres circonstances concourent à rendre improbable. Le petit nombre de pierres de taille que l'on aperçoit sont si nettement façonnées, qu'il est beaucoup plus probable qu'elles appartenoient à un temple ou à un palais qu'à une levée, surtout la figure de la lune se trouvant sur une pierre, et celle du soleil sur une autre : d'ailleurs, si une grande digue eût autrefois existé dans cet endroit, on la distingueroit encore; je ne pus au contraire decouvrir aucune trace d'un ouvrage de ce genre; de plus, le terrain n'est pas favorable pour y former un étang. D'un côté, un rocher immense ou une colline rocailleuse s'élève

(1) A une heure après midi, sur les bords de la rivière, le baromètre se soutenoit à 29$^{p.}$7, le thermomètre attaché étant à 83° (22°64), et, libre, à 82° (22°20).

au milieu de la plaine, à près de 300 pieds au-dessus de sa surface, tandis que de l'autre côté il n'y a pas de hauteur correspondante, à plusieurs milles de distance. De toutes ces particularités réunies, je conclus que ce que l'on rapporte d'un étang qui se trouvoit autrefois dans cet endroit, est faux ou exagéré, ou, en d'autres termes, qu'il n'y en a jamais eu, ou bien qu'il étoit de très-petite dimension.

Je gravis sur la colline escarpée; on jouit, sur son sommet, d'une vue très-étendue. A l'exception de trois rochers semblables, qui sont à peu de distance, et de quelques élévations de terrain fort douces qui sont plus éloignées, tout le pays au sud, à l'est et à l'ouest de ce point, étoit une plaine couverte uniformément de djengle et inhabitée. Des collines et des montagnes s'élevoient au nord; mais on ne les apercevoit pas distinctement, à cause du brouillard qui les enveloppoit.

Nous fûmes ensuite inondés par la pluie jusqu'à Vellevay; le tonnerre grondoit avec force, les éclairs étoient très-vifs. J'observai pendant la pluie un phénomène qui m'a paru mériter d'être rapporté. La surface de quelques-unes des masses inférieures des rochers sur lesquels nous passions avoient l'air de fumer. Je supposai que cela étoit dû à la chaleur que ces rochers avoient absorbée pendant la matinée qui avoit été fort belle, et

qui réduisoit l'eau en vapeur. Cette conjecture n'étoit pas hasardée ; car, quoique la pluie eût duré une heure , la pierre étoit encore chaude. A peu de distance, on voyoit des nuages de fumée suspendus sur des rocs situés sur un terrain en pente douce. Peut-être la cause dont il s'agit ici, opère-t-elle assez généralement, et doit-elle être regardée comme la source de beaucoup de brouillards flottans dont les montagnes sont souvent entourées après les pluies, surtout dans les pays chauds.

Vellevay est une petite plaine d'environ un mille de circonférence, sur les confins d'un pays uni, et bornée de collines de tous les côtés, excepté au sud (1). Nous fûmes enchantés des beautés naturelles de ce lieu , et très-surpris de le trouver désert. On avoit construit pour nous un hangar en branchages verts ; mais, quoiqu'il vînt d'être fait, les ouvriers l'avoient abandonné ; on n'apercevoit pas un seul Chingulais. Ayant découvert à une certaine distance un champ de natchiné, nous y avons envoyé un lascarin, qui en ramena par force deux malheureux dont l'air annonçoit la misère , et indiquoit que nous n'a-

(1) Dans la plaine, à sept heures du soir, le baromètre étoit à 29p. 50, les deux baromètres étant à 78° (20° 42).

vions rien à espérer de ce pays. Nous en eûmes d'ailleurs la confirmation par l'état ruiné du village de Vellevay, situé un peu plus loin ; aucune de ses nombreuses maisons n'étoit debout ; ses vergers sembloient avoir été ravagés par un ouragan ; les cocotiers étoient sans fruit, les aréquiers étoient abattus ou brisés, les talipots dépouillés de leurs feuilles, les champs de paddy dévastés.

Cette journée fut la plus pénible de toutes celles de notre voyage, et la plus malheureuse dans ses résultas, car elle paroissoit venir à l'appui des préjugés populaires, relativement au cri de l'oulama. Les germes de maladie qui avoient probablement été recueillis en traversant le pays bas et couvert de djengles, commencèrent à se développer ; ils furent sans doute fomentés par la fatigue du jour, par la pluie à laquelle on avoit été exposé, et par le dénuement absolu de ce lieu où nos gens ne tronvèrent aucune commodité et furent obligés de dormir en plein air sur la terre mouillée.

Les Chingulais sont fermement persuadés qu'il est très-insalubre de voyager par un temps de pluie ; et, en conséquence, ils l'évitent autant qu'ils peuvent. Quoi qu'il en puisse être, je ne doute pas que s'exposer à la pluie, surtout ayant le corps nu, après s'être fatigué et en quelque

sorte épuisé, est une cause puissante de maladie, et, dans des cas extrêmes, d'un danger imminent. On peut citer, en confirmation de cette assertion, le funeste effet qui en résulte lorsque l'on se plonge dans l'eau froide après avoir fait un exercice violent et continu.

Avant de quitter ces plaines, j'observerai que l'homme le moins porté à réfléchir ne peut manquer d'être frappé de la ressemblance étonnante de la partie septentrionale de l'île, comprise entre Nalandé et Trinkemalé, avec celle où je voyageois depuis cinq jours. Toutes deux sont également basses et presque plates, presque généralement couvertes de bois, inhabitées, très-insalubres; enfin offrant des marques de grands changemens, et des traces de culture et de population. Dans la partie septentrionale, les grands étangs qui subsistent encore sont les plus fortes preuves des tristes révolutions qui ont eu lieu. Dans le midi, les vestiges sont plus mélangés, mais également évidens; ce sont les espaces de terrain nu au milieu des djengles dans les endroits favorables à la croissance des bois, les petits étang que l'on rencontre çà et là, et les ruines de bâtimens, notamment d'enceintes de temples très-bien construites, que l'on a découvertes dans le Mahagampattou, et qui ressemblent au sanctuaire de Katregram. L'analogie est aussi la

même pour les causes. L'histoire nous apprend que, lorsque le nord de l'île fut envahi par les Malabares, les princes indigènes se réfugièrent dans le midi, s'y fixèrent, y bâtirent des villes et firent cultiver les terres; elle nous apprend de plus que, lorsque les successeurs de ces princes eurent chassé les étrangers et recouvré leur ancien territoire, ils y retournèrent et s'y établirent de nouveau. Il est probable qu'alors la population fit un mouvement rétrograde; et l'insalubrité, ainsi que le désagrément du climat qui en fut peut-être la cause première, acquirent chaque jour plus d'intensité, achevèrent l'ouvrage de la désolation, et rendirent cette contrée déserte.

De Vellevay nous sommes allés à Boulatvellégoddé (1), qui en est éloigné de six milles. Le pays, quoique montueux, n'offre pas de difficultés; il nous parut charmant en comparaison des djengles monotones que nous venions de parcourir; mais l'aspect des champs négligés et des villages en ruine tempéra le plaisir que la beauté de la perspective nous faisoit éprouver. Avant la révolte, cinq villages contigus et assez

(1) A dix heures du soir, à Boulatvellégoddé, le baromètre se soutenoit à 28p. 80, le thermomètre attaché ou libre étant à 71° (17° 92).

considérables donnoient le nom de Gampalia (*les cinq*) au petit canton dans lequel ils étoient situés. Boulatvellégoddé en étoit un : de même que les quatre autres, il est aujourd'hui dévasté et abandonné. Nous n'y avons trouvé qu'un seul homme qui avoit été envoyé au-devant de nous par le dissavé de Kandapalla ; on nous avoit préparé pour abri un méchant hangar, élevé en bois, et avec branchages verts, sur les fondations d'une maison brûlée.

Ce ne fut pas sans peine que nous apprîmes où étoient situées les grottes de nitre que nous cherchions. Nous les avions laissées à gauche à mi-chemin entre Vellevay et Boulatvellégoddé ; elles sont à peu près à cinq milles de chacun de ces endroits. Nous y sommes allés le même jour, guidés par trois des Chingulais, à moitié morts de faim, qui se montrèrent quelques momens après notre arrivée.

Cette grotte, qui se trouve dans un djengle touffu, sur le penchant d'un coteau, ne s'aperçoit pas aisément, et l'accès en est difficile. Son entrée est comparativement petite, ayant à peine douze pieds de largeur; et, dans l'endroit où elle est le plus haute, un homme a de la peine à s'y tenir debout; elle forme une arcade irrégulière, et semble avoir été taillée dans le roc. Rien de plus sombre et de plus affreux que l'intérieur;

l'œil ne peut pénétrer qu'à une petite distance dans ce repaire obscur, d'où s'exhale une odeur fétide, et d'où sort un bruit sourd et confus, semblable à celui d'un torrent souterrain.

Un Chingulais nous procura de la lumière en frappant un fragment de cristal de roche avec un petit morceau de fer; il reçut les étincelles sur de vieux chiffons, et, ayant enveloppé cet amadou de feuilles sèches, il les agita en faisant tourner son bras, et bientôt la flamme parut. Chacun de nous s'étant muni d'une chandelle, et nos gens de chandelles ou de torches, nous commençâmes à descendre par un passage roide, étroit et glissant, à une profondeur de trente pieds. Alors nous nous sommes trouvés dans une caverne spacieuse et de forme si irrégulière que nous n'avons pu nous en faire une idée exacte. Le fond très-raboteux, qui alloit en s'inclinant cinquante pieds plus bas, était couvert de fragmens de rochers décomposés et d'une couche épaisse de terre noire. La voûte étoit trop élevée pour qu'on pût l'apercevoir. Les parois de dolomie, ou de variétés de granite, étoient la plupart en état de décomposition, notamment ceux qui contenoient une portion de spath calcaire. La mauvaise odeur et le bruit dont nous avions été frappés à notre entrée devenoient beaucoup plus forts; ils étoient occasionnés par une innombrable

quantité de chauve-souris qui, dérangées par cette visite inattendue, voltigeoient autour de nous comme des ombres.

Après une heure de séjour dans cette caverne nous revînmes au grand air; nous avions marché à peu près un quart de mille sans parcourir toute l'étendue du souterrain, à laquelle les naturels, toujours portés à l'exagération, donnèrent une longueur de deux milles. La terre étoit imprégnée de salpêtre qui décomposoit les rochers.

Cette caverne, de même que celle du Doumbéra, est peut-être plus artificielle que naturelle. Elle a été exploitée depuis un grand nombre d'années par les naturels: une troupe, dont c'étoit la profession et l'obligation spéciales, venoit tous les ans de Passéra pour ce travail. Ils opéroient de la même manière que ceux de Memoura. Je n'ai pu apprendre quelle quantité de salpêtre ils retiroient; elle seroit certainement très-considérable, à en juger par la dimension de la caverne et la portion qui est imprégnée de nitre, si l'on employoit une méthode conforme aux progrès des sciences chimiques.

La disette étoit si grande à Boulatvellégoddé, que nos provisions se trouvant presque épuisées, nous fûmes obligés de tuer un des bœufs qui portoient notre bagage.

Le lendemain nous sommes allés à Kirrivanégammé. Quoique la distance d'un lieu à l'autre

ne soit que de 6 milles, plusieurs de nos coulis étoient si malades, nous étions tous si fatigués, et la route étoit si mauvaise, à travers un pays montueux et raboteux, que nous mîmes quatre heures à la parcourir. De toutes parts on voyoit les traces affreuses de la guerre, des maisons en ruine, des champs délaissés et incultes, des arbres abattus au milieu du chemin; dans un endroit, une palissade de bois épineux encore debout.

A Kirrivanégammé nous avons passé la journée dans un joli hangar d'un petit viharé, situé sur une plate-forme rocailleuse, sur le flanc d'une colline escarpée (1); d'où l'on a la vue d'une vaste étendue de champs et de plusieurs villages, je devrois plutôt dire de l'emplacement des villages; car on ne les reconnoît qu'à des décombres et à des vergers dévastés; ces ravages, et ceux dont j'avois vu les traces depuis Vellevay, avoient été principalement commis par les habitans du Saffregam, dont une troupe nombreuse, conduite par un dissavé, et soutenue par un petit détachement de nos soldats, se répandit dans les cantons de l'Aouvah, où le mécontentement s'étoit manifesté, et porta la désolation partout où

(1) A dix heures et demie du soir, au Viharé, le baromètre se soutenoit à 28p. 55, les deux thermomètres étant à 79° (20°87).

elle alla; ne songeant qu'à piller, et à montrer son zèle par ses déprédations.

Le 12 avril, nous avons quitté Kirrivanegammé; et, traversant la chaîne des montagnes de l'Aouvah supérieur par le col d'Apotella, nous sommes arrivés à Velanghéna. La distance par cette route est de 8 milles. La montée, quoique roide, n'est pas difficile, et la hauteur est moindre que celle d'Idalgashéna. Toute notre troupe éprouvoit les effets du voyage dans l'Aouvah inférieur, notamment nos domestiques et nos porteurs; la plupart étoient incommodés et plus ou moins affectés de fièvres intermittentes.

Après un jour de repos, je me séparai de M. Moon qui retournoit à Colombo par le Saffregam; et, resté avec M. Wright, nous nous mîmes en route pour le fort Macdonald, espérant traverser les montagnes, et pénétrer dans le Kotmalé, canton où peu d'Européens sont allés, et où aucun n'a passé par la route que nous voulions suivre.

La distance de Vélaghéna au fort Macdonald est à peu près de 17 milles, à travers un pays montueux. Pendant la première partie de la route, les montagnes, quoique arrondies, sont extrêmement escarpées et abruptes, ensuite elles sont moins hautes et moins hardies; leurs pentes se prolongent davantage, elles ont des formes plutôt ondulées que coniques; enfin elles de-

viennnent très-irrégulières, plus hardies que celles que l'on vient de quitter, et moins que les premières.

A mi-chemin, nous nous sommes arrêtés pendant trois heures à Dambavinné. Quel plaisir! tout y offroit le contraste complet de ce que nous avions rencontré depuis quelque temps; des champs bien cultivés et couverts de paddy, une grande maison d'un chef candien, en très-bon état et entourée d'arbres chargés de fruits. Ce dissavé a beaucoup de crédit dans le pays, on le respecte; lui et son monde nous comblèrent d'attentions et de politesses. Il avoit d'abord pris part à la révolte; mais il ne tarda pas à faire sa soumission, et par ce moyen put échapper aux désastres dont furent accablés ceux qui persistèrent à résister. Son attachement pour sa famille fut la cause de son salut; il avoit caché sa femme et ses enfans dans un djengle touffu, sur une montagne d'un accès difficile; apprenant qu'ils étoient pris, il vint aussitôt se rendre.

A peu près à un mille du fort Macdonald, nous avons passé par la montagne où le lieutenant-colonel de ce nom fit une si belle défense, pendant la revolte, contre toutes les forces du pays. Sans autre avantage que celui de n'être pas commandé par le terrain, ce brave officier, avec un détachement d'une soixantaine d'hommes, résista pendant huit jours aux attaques de plus de sept

milles Candiens, et les repoussa. Quoique l'ennemi fût armé de fusils et que les Anglois fussent très-exposés à leur feu, surtout dans les charges qu'ils firent pour tenir les Candiens à distance, pas un des nôtres ne fut ni tué ni blessé.

Le fort Macdonald est à peu près à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer (1), sur une montagne basse, dans la vaste et fertile vallée de Parnegammé, au pied des montagnes qui forment la limite de l'Aouvah supérieur et au-dessous du col du mont Dodanatoukapella, qui est très-haut. L'on y jouit par conséquent d'une vue superbe qui réunit la grandeur et la beauté; et, ce qui augmente et rehausse beaucoup l'effet de ce dernier trait est l'aspect du pays voisin bien cultivé et bien peuplé, ayant moins souffert de la révolte que les autres parties de l'Aouvah.

Les pluies abondantes qui accompagnent le reversement de la mousson du sud-ouest, et qui s'étendent sur une grade partie de l'île, ayant commencé à cette époque, firent avorter notre projet de passer dans le Kotmalé. Après avoir

(1) Au fort, à trois heures après midi, le baromètre étant à $26^{p.}70$, les deux thermomètres étoient à 73° (18' 20). A mon second voyage, le 29 août, à quatre heures après midi, le baromètre étoit à $26^{p.}65$, et le thermomètre à 77° (19° 98).

attendu deux jours au fort un changement de temps, nous partîmes, M. Wright pour retourner à Badoulla, moi pour continuer mon voyage dans quelque partie du pays que je n'avois pas encore visitée.

Le 17 avril, je gravis sur le Dodanatoukapella, et j'allai par les montagnes à Matouratté, eloigné de 16 milles, où j'arrivai en huit heures, mouillé jusqu'aux os; car, pendant la dernière partie du chemin, la pluie n'avoit pas cessé de tomber. La montée du col commence dès qu'on a quitté le fort Macdonald, et continue avec très-peu d'interruption, toujours très-roide jusqu'au sommet, qui est à deux milles de distance; on y voit les restes d'un retranchement à l'entrée d'une forêt. On est alors à peu près à 5,000 pieds au-desssus du niveau de la mer (1). Des différens points de cette haute montagne couverte de verdure, et débarrassée de djengle jusqu'à cette élévation, la vue est variée et magnifique, surtout celle de l'Aouvah supérieur que l'on découvre presque entièrement; la cime des monts de Veyalouva, qui perçoit une couche de nuages argentés, produisoit un effet singulier et très-beau.

(1) Un petit baromètre suspendu dans cet endroit, à sept heures et demie du matin, à une branche de rhododendron en fleur, se soutenoit à 25^{p} 2, le thermomètre fixe étant à 68° (15° 98), et, libre, à 63 (13° 76).

Au-delà du retranchement, pendant au moins 10 milles, l'on monte et l'on descend sans cesse, et le niveau de la route s'élève plus qu'il ne diminue; sa plus grande hauteur est à 7 milles du fort Macdonald (1). A peu près à 4 milles de Matouratté, commence une descente roide qui dure sans interruption jusqu'au fond de la vallée qui est à près de 1,000 pieds au-dessous du poste militaire où je m'arrêtai (2), et probablement à 4,000 pieds au-dessous des plus hautes montagnes qui l'entourent. Ce canton montagneux ressemble assez à l'Aouvah supérieur; il est de même environné de montagnes plus hautes, et sa surface est composée de collines de forme conique ou ondulée. Le tableau qu'il présente est ravissant et défie toutes les descriptions. La partie la plus belle et la plus intéressante de la route est entre deux hauteurs, à peu près à un mille et demi de chaque côté du Halgaran-Oya.

(1) A dix heures 45 minutes du matin, le baromètre suspendu à un rhododendron, sur une montagne qui est peut-être la plus haute que traverse le passage, se soutenoit à 24p. 85, le thermomètre fixe étant à 72° (17°76), et, libre, à 67° (15° 54).

(2) A ma seconde visite à Matouratté, le 1er septembre, à onze heures du matin, le baromètre se soutenoit au poste à 27p. 14, les deux thermomètres à 80° (21°31). Une heure trois quarts après, au pont du fond de la vallée, le baromètre étoit à 28° 1, les deux thermomètres à 83° (22° 64).

Là, le pays est comparativement ouvert; d'un côté on aperçoit une crête d'éminences couvertes de forêts, de l'autre les cimes bleuâtres de quelques montagnes éloignées dont la plus haute et la plus remarquable est le Namina-Couli-Candy. Les collines que nous avons traversées offroient la verdure la plus vive, ornée d'une profusion de plantes et d'arbrisseaux en fleurs, et les cavités qui les séparoient brilloient également par la diversité admirable des teintes du feuillage qui les paroit.

Ce tableau agreste et magnifique recevoit un certain intérêt, d'un côté, par des vestiges d'anciens ouvrages que l'on voyoit sur une montagne à droite, à peu de distance de la façade hardie d'un rocher saillant en forme de promontoire ; de l'autre, par un édifice neuf, bâti à gauche sur une pente verdoyante, ceinte de forêts. Les ouvrages anciens consistent en tranchées et en parapets de pierres, qui semblent plutôt destinés à former une simple enceinte que des fortifications. La tradition les attribue à un prince du pays, qui, banni dans ce canton, arrêtoit les voyageurs, et les forçoit de travailler pour lui. Le bâtiment moderne consiste en une grande maison, dont la façade est flanquée de tourelles à des distances égales. Elle fut construite pendant la révolte, et occupée quelque temps par le prétendant qui cherchoit à se cacher dans ces solitudes.

Les forêts, qui, de toutes parts, entourent ce

canton, notamment celle qui est la plus proche de Matouratté, ont un caractère particulier; cette dernière, surtout, est la plus sombre que j'aie jamais parcourue. Son obscurité surpasse l'imagination; les arbres, de grosseur peu remarquable, mais extrêmement hauts, sont mêlés de la manière la plus confuse; la tristesse du coup d'œil vient moins de tout le bois mort qui reste confondu avec les arbres jeunes et vieux, que de l'épaisseur de l'ombre et de sa cause produite par une surabondance de mousse, dont le tronc, les branches, et même les rameaux les plus délicats sont généralement couverts; elle pend en longs filamens, cache les feuilles, et, au premier aspect, on la prendroit pour le feuillage. Au caractère lugubre de ce qu'on voit, se joint l'air lourd, humide et froid, et le profond silence qui règnent dans cette forêt. Le pays au-delà, en descendant à Matouratté, est en partie boisé et en partie ouvert; dans cette partie, on n'aperçoit que de belles pelouses et de petits buissons. La vue, en différens endroits, le long de la descente, lorsque les brouillards et les nuages qui nous enveloppaient, venaient à s'écouler, étoit fort belle; je pourrois même l'appeler sublime, surtout celle de la vallée dont la profondeur offroit en ce moment un mélange extraordinaire de nuages, de torrens, de hauteurs rocailleuses, et de montagnes boisées, de champs verdoyans et

de petites chaumières; pendant un moment, tout cet ensemble étoit éclairé par des rayons de soleil, ensuite voilé de nouveau par les nuages.

Le poste militaire de Matouratté est sur une hauteur qui paroît être une prolongation de la montagne, et qui est élevée à 2,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quoique ce fort soit assez grossièrement construit, il m'intéressa beaucoup. L'officier, qui en a le commandement depuis huit mois, a fait défricher le djengle qui est remplacé par un beau jardin, peut-être le plus productif de toute l'île; il a aussi réuni dans ce lieu du bétail et de la volaille, de sorte qu'il est rarement obligé de faire venir des provisions d'une certaine distance. Le sol de son jardin est excellent, il est arrosé par un ruisseau d'eau vive, et il réunit à ces avantages une température moyenne de 68° (15° 98); il produit des pois, des féves, des haricots, des choux et de la salade en abondance, et presque sans interruption; les pommes de terre et les oignons y ont aussi très-bien réussi, de même qu'à Candy, à Amanapoura, et à des hauteurs égales. Ce résultat est très-encourageant. Si les végétaux d'Europe croissent si bien dans ce lieu, ne peut-on pas calculer avec certitude qu'ils acquerroient leur perfection à 2,000 pieds plus haut, par exemple dans le beau pays que je venois de traverser, et dont la température moyenne

ne peut guère s'élever à plus de 60° (12°43) ? On peut de même supposer avec assez de probabilité que le froment et les autres céréales, la vigne et les différens arbres fruitiers d'Europe prospéreroient dans cette région. A l'appui de cette opinion, je dirai qu'un peu de froment semé à Himbliatavellé est parfaitement parvenu à sa maturité, malgré une longue sécheresse, et que de l'orge très-belle y étoit à peu près arrivée, dans le jardin du fort Macdonald, quand j'y passai : une circonstance encourageante, c'est que cette orge provenoit de grains récoltés dans un jardin royal du voisinage, où il avoit été semé plusieurs années auparavant et n'avoit pas dégénéré. J'observerai de plus, parmi les fruits qu'on nous apporta à Dambavinné, qu'il y avoit des raisins provenant d'une grande vigne plantée tout près de la maison du dissavé; la grappe étoit grande, et les grains de bonne dimension, quoiqu'ils ne fussent pas complétement mûrs. Il me sembla qu'aucune partie du pays de Candy n'est mieux adoptée pour un établissement anglois que le haut pays dont je viens de parler; il appartient au gouvernement; du temps du roi, il étoit défendu de le traverser, et l'on n'y trouve pas un seul habitant. Si l'on y plaçoit une vingtaine de familles, auxquelles on donneroit des ustensiles et des bestiaux, elles pourroient se fixer sur une colline, l'entourer d'un mur et d'un fossé, environner le terrain du voisinage d'une

clôture ; et, comme il n'est pas embarrassé de bois, elles le défonceroient et le laboureroient à la fois ; en moins d'un an, une récolte abondante les récompenseriot de leurs travaux; leur bétail et leur volaille ne tarderaient pas à se multiplier. Le climat, qui est frais, doit être sain, la population s'augmenteroit donc aussi, et se répandroit bientôt sur tout le pays. De ce centre, les arts et les sciences de l'Europe pourraient se frayer un accès chez les Chingulais. L'expérience n'est pas difficile ; le résultat seroit très-important ; quand même cet essai ne réussiroit pas, il ne seroit pas dispendieux ; s'il avoit du succès, le bien qui résulteroit sous le rapport moral et politique seroit incalculable.

Pendant la journée que je passai à Matouratté, je me promenai dans sa magnifique vallée dont l'aspect acquiert un nouveau charme par l'image de la culture qui se déploie de tous les côtés, dans des positions où l'on ne croiroit pas qu'elle eût pu réussir; en effet, on s'attendroit, dans quelques-unes, à voir plutôt des bois suspendus en l'air que des champs verdoyans disposés en terrasse, et des aires d'aigles que des habitations humaines. Cette fertilité contrainte est due aux nombreux ruisseaux qui, se précipitant du haut des montagnes, fournissent constamment une provision d'eau abondante pour arroser les champs. A deux milles du fort et beaucoup plus bas, il y a une

caverne, d'où l'on a tiré un peu de nitre et où l'on a trouvé une quantité considérable de carbonate de magnésie natif. Cette caverne, située sur le flanc de la montagne, est entourée de djengles. Dans l'endroit le plus élevé, on peut toucher au sommet avec la main, et sa plus grande largeur n'excède guère vingt-quatre pieds. Le sol, quoique généralement horizontal, est inégal et raboteux à cause des rochers qui le couvrent, et des trous qu'on y a creusés pendant la révolte pour y cacher du grain. La voûte est remplie de crevasses ; à mesure qu'on avance, elle s'abaisse de plus en plus, et la caverne devient plus sombre ; l'on ne peut pas faire beaucoup de chemin sans avoir un flambeau à la main, et en se tenant debout. Pour atteindre à l'extrémité, je fus obligé de marcher sur les pieds et les mains, et, en quelques endroits, de m'avancer en rampant. La longueur depuis l'ouverture jusqu'au fond peut être de cent cinquante pieds, au lieu de trois milles que lui donnent les naturels, toujours portés à exagérer, et qui d'ailleurs n'en parlent que par supposition, tant ils craignent de s'engager dans ses profondeurs qu'ils croient habitées par des génies malfaisans.

J'allai de Matouratté à Maresena et de là à Candy; la distance totale est de 26 milles. Le pays que l'on parcourt n'est pas très-intéressant; quoique extrêmement montueux et difficile, une bonne

partie est cultivée, mais une plus considérable est couverte de djengles. On rencontre bien peu d'objets dignes d'attention. Parmi les rivières que l'on rencontre, le Bilhoul-Oya qui descend le long de la vallée de Matouratté, et le Maha-Oya qui passe à Hangranketty sont les plus remarquables. La première est rarement guéable, c'est une entrepise un peu hasardeuse que de la passer sur un pont qui ne consiste qu'en un seul arbre jeté en travers d'une rive à l'autre, à une hauteur d'une trentaine de pieds; la seconde, qui coule sur un lit large et rocailleux, est plus formidable en apparence qu'en réalité; quoiqu'elle fût gonflée par les dernières pluies, je la traversai à gué sans beaucoup de peine.

Hangranketty, que nous avions laissé à 16 milles de Candy, fut long-temps une résidence royale. A notre arrivée dans le pays, en 1815, son palais étoit entier, les temples qui en dépendoient subsistoient dans tout leur éclat. Aujourd'hui l'on a peine à distinguer les ruines du premier de ces édifices, et dans deux à trois ans les autres seront de niveau avec le sol. Il y a deux ans, étant venu pour la première fois dans ce lieu, on me permit à peine de rester dans la galerie extérieure du temple; cette fois je traversai le sanctuaire comme un passage, toutes les portes sont brisées, tous les appartemens vides, et les toits enlevés. Le palais fut

détruit par les Candiens, ils y mirent le feu en le pillant; les temples furent ravagés par nos troupes que l'on y logea pendant la révolte; dans plus d'une occasion elles y soutinrent l'attaque de l'ennemi réuni en grandes forces. Maresena, où je passai la nuit, est à 10 milles de Candy. Son joli viharé, entouré d'un mur blanchi, se voit de loin; il étoit occupé par un détachement de cipayes bengaliens qui, dans la figure de Bouddah, reconnoissoient leur Mahadeo et l'adoroient comme tel.

Je passai cinq jours à Candy, principalement à cause de ma santé et de celle de plusieurs de mes gens; l'un mourut du cholera morbus, un autre eut beaucoup de peine à échapper à une fièvre intermittente.

Le 26 avril, je partis pour Colombo en prenant la route du Haoulera-Corla. Le premier jour, je m'arrêtai, à 12 milles de Candy, à Meddavallatené dans le Toumpané; le Harisipattou que l'on traverse entre Katisgastotté, le gué du Mahavellé-Ganga que je passai, et le défilé de Ghirriagammé que je descendis, est un joli canton où l'on ne voit pas du tout de djengles; il consiste en montagnes à croupes arrondies, sur lesquelles sont épars des bouquets de cocotiers et d'autres arbres fruitiers, et en vallées étroites, où l'on récolte du paddy. Avant la révolte il étoit le jardin du pays, bien cultivé, riche et peuplé; au-

jourd'hui tout y annonce la misère et la désolation, la résistance de ses habitans le fit saccager.

Le petit poste militaire de Meddavallatené est sur une élévation, à l'extrémité du col de Ghirriagammé et au commencement de celui de Galghédera (1). Il est presque entièrement entouré de champs de paddy, au-delà desquels s'élèvent des monticules rocailleux et bien boisés. Les deux défilés que ce poste commande sont naturellement forts et difficiles, par leur escarpement, leur peu de largeur, et les rochers qui les bordent, quoique leur longueur soit peu considérable: des deux côtés ils sont flanqués de collines boisées qui, à droite en venant de Candy, présentent en plusieurs endroits un mur presque perpendiculaire. Le Dik-Oya, qui traverse le col de Galghédera, contribue à le rendre plus fort, car il faut passer à gué, pendant un espace de plus de trois cents pieds, le lit rocailleux de cette rivière.

De Meddavallatenè à Kornegallé, dans le Haouléra-Corla, on compte 18 milles. Après le col de Galghédera, la route est presque unie; elle traverse une large vallée diversifiée par des monticules verdoyans et des masses de djengles, par de vastes champs de paddy et de nombreux bocages de cocotiers; tout autour règnent des mon-

(1) A trois heures après midi, le baromètre se soutenoit à 29° 20, les thermomètres étant à 84° (23° 09).

tagnes. La partie supérieure de la vallée est la plus pittoresque et la mieux cultivée; en approchant de Kornegallé, le paysage devient plus uniforme, et les djengles dominent.

Kornegallé, où je m'arrêtai pendant un jour, et notre principal poste dans le Haouléra-Corla, district d'une grande étendue et très-fertile, est situé sur un coteau en pente douce, à la base d'une chaîne contiguë de hauteurs rocailleuses, dont l'une a, dit-on, donné à ce lieu son nom de Kourouvinia-Gallé, rocher du Scarabée (1). Le voisinage est très-bien cultivé. Les champs de paddy, qui appartiennent presque tous au gouvernement, sont arrosés par un étang dont une forte levée retient l'eau. L'issue n'est pas construite avec le même art qu'à Candellé et à Maïneri; la digue aboutit par une extrémité au monticule rocailleux, et l'embouchure paroît naturelle. Il est probable que jadis la levée consistoit en fascines soutenues par des pieux fichés debout en terre, et renforcés par des piquets posés obliquement. On peut le supposer à la vue de deux rangées de trous creusés dans le lit rocailleux du canal; ceux de devant sont carrés, et ceux de derrière triangulaires, formant au fond un angle aigu.

(1) A huit heures et demie du matin, le baromètre se soutenoit à 29° 35, les thermomètres étant à 80° (21° 31).

Chacun des rochers de la chaîne voisine a un nom tiré de sa ressemblance imaginaire avec quelque animal. Le premier, qui est l'Atou-Gallé (rocher de l'Éléphant), ressemble effectivement à cet animal; le second est le Kourouvinia-Gallé; le troisième l'Ibba-Gallé (rocher de la Tortue); et le dernier l'Anda-Gallé (rocher de l'Anguille). L'Atou-Gallé est le plus haut et le plus remarquable; il s'élève à peu près à 600 pieds au-dessus de la plaine (1), ses flancs sont presque nus; on n'y aperçoit ni crevasse ni fissure. Il y a encore un autre rocher plus éloigné qui cependant paroît appartenir à la même chaîne et qui, s'élançant peut-être à 1,000 pieds de hauteur, a un aspect qui frappe. On l'a nommé Yakdessa-Galle (le génie dansant), d'après une idée qu'il représente la figure de l'acteur que l'on désigne par cette dénomination.

Kornegallé fut autrefois la résidence des princes du Haouléra-Corla; on voit encore les restes de leur palais au pied de l'Atou-Gallé. La partie la plus entière est l'entrée formée par une belle porte cintrée et construite en pierres.

Il n'y a d'ailleurs rien qui mérite la moindre attention dans ce petit village; le basar est mes-

(1) Sur le sommet de ce rocher, à sept heures du matin, le baromètre se soutenoit à 29p. 20, le thermomètre attaché étant à 75° (19°09); libre, à 73° (18° 20).

quin. A un mille au-delà, on voit un viharé dans une position pittoresque sur le flanc de la seconde colline; il vaut la peine d'être visité, surtout parce qu'il renferme une copie de l'empreinte imaginaire du pied de Bouddah sur le pic d'Adam.

De Kornegallé je suis allé à Ghirioulla qui en est éloigné de 22 milles. Le pays est presque plat, on ne rencontre que des plaines généralement cultivées, et des bois touffus ou des djengles. Les forêts dominent du côté de Ghirioulla, et le terrain cultivé vers Kornegallé. A 5 milles de Ghirioulla on trouve Dambadinia, qui étoit autrefois une résidence royale, et qui aujourd'hui n'est remarquable que par un rocher très-haut, perpendiculaire, nu, et isolé au milieu de la plaine. Plusieurs petites rivières qui exigent des ponts coupent la route; la seule que l'on traverse est le Maha-Oya qui, à son embouchure, porte le nom de Kaymellé. C'est le Maha-Oya qui passe au Fort-King; il est ici assez gros, et forme de ce côté la limite entre les provinces candiennes et les maritimes; de grands bateaux peuvent le remonter jusqu'à Cotodinia, qui est à 5 milles au-dessous de Ghirioulla; il seroit navigable beaucoup plus haut, s'il n'étoit pas barré par des rochers qu'il ne seroit pas difficile de faire sauter. Ghirioulla n'est qu'à quelques pieds

au-dessus du niveau de la mer (1), c'est un endroit misérable. Colombo en est éloigné de 38 milles; j'y arrivai le 17 mai.

VOYAGE DANS LE HAUT-BOULATGAMÉ ET LE KOTMALÉ.

Dans la dernière excursion que je fis dans l'intérieur de Ceylan, j'eus l'honneur d'accompagner le gouverneur et son épouse qui alloient à Candy, je les suivis jusqu'à Rouvenvellé; je les rejoignis à Matouratté, et ensuite dans leur tournée dans le Matelé et le Haouléra-Corla. Nous quittâmes Colombo le 21 août 1819; nous y revînmes le 27 septembre; je me bornerai à parler des parties du pays que je n'avois pas encore vues.

Pourvu, comme dans mon précédent voyage, d'une chaise de route et de quatre porteurs, ainsi que d'un nombre suffisant de coulis, pour transporter les provisions, etc., je quittai Rouvenvellé le 23 août, et j'allai le même jour à Ganepali dans le Boulatgamé inférieur, qui en est éloigné de 10 milles. Le pays est montueux et

(1) A huit heures du soir, le baromètre se soutenoit à 30p·05, les deux thermomètres étant à 80° (21° 31).

assez difficile, très-peu cultivé, et, à l'exception des environs de Rouvenvellé, foiblement peuplé; des djengles touffus et des forêts se succèdent presque continuellement; les premiers sont plus communs dans les terrains bas et humides; les autres dans les cantons élevés et secs: les djengles consistoient principalement en une espèce de roseaux dans lesquels les éléphans aiment à se cacher; aussi sont-ils très-nombreux dans ces solitudes: on m'en avoit prévenu, et je m'attendois à en rencontrer quelques-uns; je ne vis que leurs vestiges. Les Chingulais, poursuivis par cet animal, ont recours, pour lui échapper, à un moyen dont la simplicité et l'efficacité me frappèrent; ils se contentent de lier une ou deux perches très-fortes en travers du sentier étroit, à la hauteur de cinq pieds du sol; un homme peut, en courant de toutes ses forces, passer aisément par dessous, tandis que l'énorme animal seroit arrêté. Cette circonstance aide aussi à expliquer l'épaisseur impénétrable des djengles de ce territoire, qui ne peut être percée que par des chemins faits par l'homme ou par des sentiers frayés par les bêtes sauvages.

Peu de parties de l'île sont aussi bien arrosées que le Boulatgamé inférieur; indépendamment de plusieurs petites rivières, nous en avons traversé deux plus considérables qui ne sont pas guéables lorsque leurs eaux sont gonflées: l'une

est le Vah-Oya, à peu près à 4 milles de Rouvenvellé ; l'autre, le Hické-Oya, que l'on rencontre 2 milles plus loin : toutes deux se jettent dans le Kalany-Ganga. Le Hické-Oya est très-incommode pour le voyageur ; nous l'avons traversé seize fois, et, en plusieurs endroits, il falloit marcher dans son lit. On ne passe qu'une fois leVah-Oya qui est le plus gros des deux. Un peu au-dessus du bac, cette rivière, car je crois que c'est la même que l'on désigne là par le nom de Balia-Keda-Ella, dont on suit de près la rive gauche, présente l'aspect d'un torrent ; resserrée dans une vallée longue et étroite, elle précipite ses eaux limpides par dessus des masses immenses de rochers, au milieu d'un payage extrêmement agreste et pittoresque.

Ganepali, où je passai la nuit dans un petit gîte ou amblam dont les éléphans avoient enlevé le toit quelques jours auparavant, est situé dans une vallée bordée de hautes montagnes boisées qui s'élèvent probablement à près de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le village est très-petit ; il ne renferme qu'une vingtaine d'habitans qui ont leurs maisons au milieu des vergers, sur le bord de champs de paddy presque entièrement entourés par le Hické-Oya.

Le lendemain, j'allai à Ambigammé dans le Boulatgamé supérieur. On prétend que la dis-

tance n'est que de 10 milles ou de deux coss et demi ; je la crois plus forte. À 2 milles de Ganépali, nous avons traversé le Bibilé-Oya, et un mille plus loin le Ghirankitty-Oya, rivières considérables et que souvent il est impossible de passer à gué ; 4 milles plus loin, nous sommes arrivés à Kitoulgallé. Le pays, dans cette première partie de la route, est montueux et sauvage, et, dans plusieurs endroits, notamment lorsque le chemin suit les bords du Kalany-Ganga, le paysage est magnifique.

Kitoulgallé, poste abandonné, est dans une jolie situation, au milieu d'une petite plaine cultivée, environné de montagnes boisées, et peu élevé au-dessus du niveau de la mer (1). Si l'on ne jugeoit que par la difficulté d'y arriver, et par la montée apparente, on le croiroit de plusieurs centaines de pieds plus haut qu'il ne l'est réellement. Si les mesures barométriques avoient besoin d'être confirmées, elles le seroient, par ce fait seul que le Kalany-Ganga est navigable jusqu'à moins de 2 milles de ce lieu.

Au-delà de Kitoulgallé, le pays est extrêmement difficile et entièrement montagneux. La beauté du paysage dédommage amplement de la

(1) A dix heures du matin, le baromètre se soutenoit à 30p. 05, les deux thermomètres étant à 80° (21° 31).

fatigue de la route que la fraîcheur de l'air dans ces hauteurs et l'épaisseur de l'ombre des forêts dont elles sont couvertes aident, d'ailleurs, à supporter plus facilement. De la crête la plus élevée des montagnes que nous avons traversées, et qui, je crois, étoit à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, on avoit de tous côtés une vue ravissante. Ici, nos yeux plongeoient sur la vallée d'Ambigammé et sur ses champs verdoyans de paddy entourés de montagnes dont quelques-unes étoient nues et vertes comme celles de l'Aouvah supérieur ; là, nos regards se dirigeoient vers le pic d'Adam, caché par les nuages ; et nous apercevions une suite de sommets coniques embellis par des forêts de la plus riche végétation, et réunis çà et là par des crêtes nues. Nous n'étions pas à 2 milles du Mahavellé-Ganga, et nous apercevions, nous entendions le Maskelli-Ganga, qui, par sa jonction avec le Kalougammoua, forme le Kalany. L'aspect et le fracas de cette belle chute d'eau me rappelèrent une vaine tentative d'arriver au pic d'Adam, au mois d'octobre dernier ; cette rivière étoit tellement grossie, qu'elle me barra le passage ; un soldat du 83e régiment qui m'accompagnoit se seroit noyé sans l'activité et le dévouement intrépides de deux Chingulais qui, accoutumés à lutter avec le torrent, s'élancèrent dans les

flots et enlevèrent cet homme du milieu d'une cataracte où l'impétuosité du courant l'avoit entraîné, et où un Européen n'auroit pas pu lui résister.

Ambigammé, quoique élevé à près de 1600 pieds au-dessus du niveau de la mer (1), est entièrement entouré par les montagnes. Ce lieu étoit bien changé de ce que je l'avois vu au mois d'octobre précédent. Les habitans, qui, à cette époque, se cachoient, étoient revenus et avoient bâti des cabanes en remplacement de celles qui avoient été détruites; les champs, auparavant abandonnés, étoient cultivés; le poste militaire, occupé alors par des Européens, avoit été converti en ferme; et, à l'exception d'une vieille maison, toutes les baraques des soldats avoient été abattues.

Le Mahavellé-Ganga passe à Ambigammé, à son issue des montagnes où il prend sa source; il est peu considérable, et, excepté le temps des grosses eaux, à peine va-t-il aux genoux des hommes qui le traversent.

Le lendemain, l'ayant passé à son confluent avec le Kavatarou-Oya qui ne lui est guère inférieur en volume, j'allai à Passbaghé, éloigné

(1) A huit heures et demie du soir, le baromètre se soutenoit à 28p·35, les deux thermomètres étant à 75° (19° 9).

environ de 8 milles. Le pays est très-agréable le long de cette rivière qui glisse paisiblement dans une vallée ouverte, assez bien cultivée, arrosée par plusieurs ruisseaux et bornée d'un côté par des monts escarpés et rocailleux, de l'autre par des collines arrondies et verdoyantes.

Pendant la révolte, nous avions établi un poste militaire à Passbaghé, sur une colline à peu près à 50 pieds au-dessus de la rivière, au confluent du Kotmalé-Ganga et du Mahavellé (1). Je savois qu'on l'avoit abandonné ; cependant j'espérois trouver debout quelques-unes des baraques qui m'auroient procuré un abri. Je me trompois : il ne restoit pas le moindre vestige du poste ; on ne voyoit pas une ame, excepté un misérable vieillard gardant sa récolte sous un petit hangar, où il avoit à peine la place suffisante pour se loger. Aucun des habitans du voisinage qui avoient pris la fuite, n'étoit revenu pour cultiver ses champs. Comme il faisoit beau, le manque d'abri ne m'inquiètoit guère ; je n'éprouvai d'autre désagrément de dormir à la belle

(1) Le 13 octobre 1818, à huit heures du soir, le baromètre se soutenoit à 28p. 30, les deux thermomètres étant à 72° (17° 16).

Cette fois, au-dessous de la colline, près de la rivière, à sept heures du soir, le baromètre se soutenoit à 28p. 38, les deux thermomètres étant à 70° (16° 87).

étoile que celui de ressentir du froid auquel je n'étois pas accoutumé.

Je traversai de bonne heure, le lendemain matin, le Mahavellé-Ganga dans un bac, et je m'acheminai sans guide vers Paouhalpittyé, poste militaire dans le Kotmalé, qui étoit éloigné de 7 milles. Nous avons gravi pendant 3 milles à une hauteur considérable par une suite de collines arrondies et perpendiculaires, coupées par des vallées boisées, et dont de belles pelouses tapissoient les sommets ainsi que les flancs. Les ruisseaux étoient nombreux dans tous les enfoncemens; des champs de paddy abandonnés et des maisons ruinées annonçoient que ce canton du Kotmalé avoit été, comme le précédent, ravagé pendant la révolte. Parvenu à la fin de la montée, une vue d'un nouveau genre s'offrit à mes regards; ils plongeoient sur une vallée immense et profonde qui s'élargissoit en montant le long de collines de forme conique, et bornée par une chaîne de hautes montagnes dont les cimes se perdoient dans les nues; la beauté de ce coup d'œil éclairé par des torrens de lumière qui se prolongeoient d'orient en occident ne peut se décrire.

La descente jusqu'au bord du Kotmalé-Ganga fut très-rapide; il fallut ensuite grimper de nouveau par un chemin étroit qui serpentoit sur les flancs raboteux de la colline, au-dessus de champs

de paddy cultivés en partie, et à travers des villages qui portoient de tristes marques de la dernière révolte.

Le poste de Paouhalpittyé est dans une belle position sur une colline escarpée et verdoyante, à la rive gauche de la rivière et à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer (1). On aperçoit d'un côté des collines vertes et incultes, surmontées de montagnes boisées et très-hautes, d'où se précipitent deux torrens alimentés par les nuages qui, dans cette saison, couvrent généralement les cimes; de l'autre, on voit la rivière qui, coulant dans un lit rocailleux, borne la vallée où à gauche commence brusquement au-dessus du village de Tispané une façade de rochers; tandis qu'à droite, la montée plus douce se termine par une crête verdoyante bordée de djengles. Les deux pentes sont cultivées et disposées en gradins ou en terrasses dont l'aspect agréable est embelli par les nombreux vergers et les jolies maisons qui s'élèvent les unes au-dessus des autres.

Je me dirigeai le lendemain vers l'Aouvah par un chemin où jusqu'alors aucun européen n'avoit passé, et que les Chingulais montroient de la répugnance à me voir prendre. Ayant remonté la vallée, nous n'avons pas tardé à entrer dans une

(1) A sept heures du soir, le baromètre se soutenoit à 27p. 70, les deux thermomètres étant à 70° (16° 87).

autre qui communique avec elle en formant un angle droit, et où commence, à deux milles du fort, le fertile canton de Dimbola ; en y entrant, on aperçoit presque sans interruption, pendant trois milles, le Kotmalé-Ganga qui roule sur les rochers des eaux blanchies par l'écume dans une vallée large et profonde, dont les flancs très-élevés sont cultivés en champs de paddy admirablement arrosés ; dans quelques endroits, le terrain est si droit que son côté perpendiculaire étoit plus grand que sa surface horizontale, et qu'il avoit fallu soutenir celle-ci par des murs en pierres. Les tourelles où se placent les gardiens de moissons, les maisons des habitans entourées d'arbres fruitiers, l'état prospère de tout ce que je voyois annonçoient que ce canton reculé avoit dû à sa position l'avantage d'échapper aux horreurs de la guerre. Des collines, puis des montagnes enfermoient de chaque côté la vallée qui paroissoit bornée, à chaque extrémité, par une barrière d'autres montagnes.

A peu près à 3 milles du fort, nous avons passé à Holeltotté le Kotmalé-Ganga, qui est là si profond et si large, qu'il n'est pas guéable ; le bac de la construction la plus grossière paroît à peine assez grand pour contenir un voyageur ; cependant il en transporte trois sans le moindre risque. Ce n'est qu'un tronc de palmier djaggheri creusé, et soutenu de chaque côté par des tiges

de bananiers en guise de balanciers. Etant sur le point de quitter le pays cultivé et habité, je me séparai de la plupart des Chingulais qui m'accompagnoient, et je n'en gardai que trois pour me servir de guides.

Après avoir franchi la partie inférieure de la montagne couverte d'herbes odoriférantes, nous sommes entrés dans un djengle uniforme et triste qui bouchoit la vue de toutes parts ; il produisoit une ombre épaisse, et son aspect ne varioit que lorsque la nature du terrain changeoit. Dans les endroits marécageux, il consistoit en plantes rampantes et grasses, et en arbrisseaux à travers lesquels il n'étoit pas aisé de se frayer un chemin ; dans les lieux humides, c'étoient des arbres surchargés de mousse, et, sur les flancs roides et arides des montagnes, tantôt des broussailles touffues, ou des arbres entremêlés de buissons.

A une heure après midi, nous nous sommes arrêtés au-dessus de la belle cascade du Pondoul-Oya, rivière considérable que nous devions traverser, et qui se joint au Kotmalé-Ganga un peu au-dessous de Dimbola. Nous étions au moins à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer (1) ; selon notre guide, nous avions parcouru 7 milles, ce qui faisoit un mille par heure ;

(1) L'eau de cette rivière étoit à 63° (13°76) ; l'air, à 72° (17° 70) ; le baromètre, à 26p. 25.

nous marchions depuis six heures du matin. En jugeant d'après la nature du chemin, si escarpé et si raboteux en quelques endroits qu'on étoit presque obligé de s'aider des mains, l'évaluation de la distance parcourue devoit être assez exacte. Au-delà du Pondoul-Oya, la route n'étoit pas moins difficile qu'auparavant; mais étant plus sèche, elle fut moins désagréable.

Nous avons passé la nuit à Ounapatpalassé, emplacement découvert au milieu des forêts, à plus de 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; on y avoit préparé une cabane en branchages, garnie en dedans de toile blanche. Mes gens n'avoient pas d'abri; ils dormirent au bivouac auprès de grands feux allumés, tant pour se défendre du froid que pour se préserver des bêtes féroces. La nuit étoit fort belle, l'air très-calme, le ciel parfaitement clair; jamais je ne l'avois vu si bleu, ni la lune et les étoiles si brillantes. Au moment du coucher du soleil, le thermomètre étoit à 62° (13° 32); à huit heures du soir, à 56° (10° 66), et à cinq heures du matin à 53° (9° 32). Le feu, la clarté des étoiles, la fraîcheur piquante de l'air me rappelèrent une nuit d'hiver en Angleterre.

Le lendemain je me mis en marche à six heures du matin, et je ne m'arrêtai qu'à cinq heures du soir; la journée fut aussi fatigante, mais moins monotone que celle de la veille. Pendant les trois premières heures je traversai un terrain inégal,

couvert de djengle rabougri, dans lequel commença à se montrer le Rhododendron, et entrecoupé de trois beaux ruisseaux, dont l'eau claire comme le cristal avoit une froideur désagréable; la température du plus bas étoit de 55° (10° 21). J'arrivai ensuite à une montagne escarpée, qui, suivant nos guides, et je crois qu'ils ont raison, est la partie la plus haute de la route. La vue devenoit intéressante; cependant le premier objet qui frappa mon attention étoit bien triste; c'étoit le squelette d'un Chingulais, étendu le long du chemin; probablement le malheureux, en voulant passer de l'Aouvah dans le Kotmalé pour échapper à la famine, aura tombé d'inanition.

En gravissant sur la montagne, le pays s'ouvroit autour de nous; on apercevoit de temps en temps des cimes boisées avec lesquelles nous semblions être de niveau. Dans un endroit, j'eus la vue de la vallée de Kotmalé, mais la hauteur et la distance m'empêchèrent de rien distinguer. La perspective étoit de tous côtés semblable à celle que l'on a dans les Alpes où les grands traits du paysage joints aux divers effets de lumière, d'ombre et de teintes, forment la beauté du tableau; nous contemplions celui-ci avec d'autant plus de plaisir, que nous avions passé plusieurs heures dans un djengle sombre (1).

(1) A neuf heures et demie du matin, au point le plus

Ayant descendu la montagne de l'autre côté, nous sommes arrivés à dix heures à Kicklemané, emplacement ouvert dont la surface est de plusieurs acres, et inégale, et la forme presque circulaire; il est entouré de bois composés principalement de rhododendron; quelques-uns de ces arbres sont épars sur sa superficie; un joli ruisseau le traverse. Ce lieu n'est pas beaucoup plus bas que le haut de la montagne (1).

On dit que les limites du Kotmalé et de l'Aouvah sont dans ce lieu. Bientôt nous sommes entrés dans une forêt où nous avons commencé à voir des traces d'éléphans. Nous sommes ensuite descendus graduellement par des montagnes boisées jusqu'à un grand pays ouvert dont l'aspect nous paroissoit aussi nouveau qu'agréable.

Nos guides l'appeloient le Niouraelléyia-Pattan. Je crois que, de tous les cantons hauts de l'île, c'est le plus étendu; il a une vingtaine de milles de circonférence, et 5,300 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Environné de cimes de montagnes qui ressemblent à des collines de hauteur médiocre, il offre l'aspect d'un plateau ondulé; les bois qui couvrent les montagnes d'a-

élevé de la route, sur le bord de la montagne, le baromètre se soutenoit à 24p. 75, les deux thermomètres étant à 62° (13° 32).

(1) Baromètre à 24p. 30; thermomètre à 65° (14° 65).

lentour portent le caractère de ceux des Alpes, et ressemblent à ceux du sommet du Namina-Couli-Candy. Ces mêmes bois envoient des ramifications sur le plateau ; l'effet de ces bouquets d'arbres, et des rhododendron solitaires épars sur la surface, est très-pittoresque.

Ce canton, malgré la beauté de sa position et de son climat, qui sans doute est frais, puisque sa hauteur égale celle du pays situé entre Matouratté et le fort Macdonald, est entièrement désert ; il est habité uniquement par les bêtes sauvages, et spécialement par les éléphans dont nous avons vu des traces innombrables ; ils doivent y être plus nombreux que dans toute autre partie de l'île, si l'on en juge par la quantité de leurs excrémens répandus sur le terrain que nous avons parcouru. Si l'on raisonnoit d'après une théorie faite d'avance, on en déduiroit une conclusion absolument différente ; car, au premier aperçu, il semble un peu extraordinaire que le territoire le plus élevé et le plus froid de Ceylan, où la température moyenne doit être au-dessous de 60° (12° 43), soit celui que préfère cet animal, qui, à ce que l'on suppose, aime la chaleur. Il est probablement attiré dans ces cantons par l'excellente qualité de leurs pâturages, et par la tranquillité dont il y jouit loin des attaques de l'homme. Je pense qu'il est bien moins sensible au froid qu'on ne l'imagine communément, et

qu'il peut supporter impunément de grandes vicissitudes et une différence assez considérable de température. On peut citer à l'appui de cette assertion le fait que les éléphans sont nombreux dans la partie méridionale de l'Afrique, où il gèle quelquefois, et dont le climat est certainement plus froid que celui du Niouraellyia-Pattan. Ce fait me paroît important pour la géologie, en ce qu'il diminue le merveilleux attaché à la rencontre d'ossemens d'éléphans dans les terrains d'alluvion des pays tempérés, et semble permettre de regarder comme probable que les animaux auxquels ils appartenoient ont vécu dans les pays où on les trouve aujourd'hui; l'espèce arctique dont on a découvert un individu renfermé et conservé dans la glace, en Sibérie, pourroit laisser la faculté d'étendre cette explication aux os d'éléphans trouvés dans les hautes latitudes.

Ayant traversé le Pattan dans l'endroit où il a près de trois milles de largeur, nous sommes bientôt arrivés sur les bords du Kotmalé-Ganga qui, dans ce lieu, près de sa source, est une petite rivière dont l'eau ne va que jusqu'au genou; il se précipite du haut d'un rocher, en formant une belle cascade, et coule au sud, aussi loin que l'œil peut suivre ses détours. A quelque distance, nous avons traversé un autre ruisseau un peu plus petit qui descend de la même hauteur, et court dans la même direction.

Quoiqu'il fût à peu près midi quand nous avons traversé le Pattan, que le soleil fût presque vertical, et le ciel absolument libre de nuages, le thermomètre exposé aux rayons directs du soleil n'est pas monté au-dessus de 62° (13° 32) (1). Le vent souffloit avec beaucoup de force des montagnes derrière nous ; il étoit si froid et si perçant, qu'on le trouvoit réellement désagréable. Nous avons ouvert nos parapluies pour briser sa violence, et nous avons été très-contens d'entrer dans un bois où le chemin nous a conduits, et qui nous a procuré un excellent abri.

Je dois, avant de quitter entièrement cette région, observer que j'eus beaucoup de peine à obtenir de mes guides des renseignemens sur ce qui la concerne. Il est probable, quoique j'ignore si la tradition vient à l'appui de cette opinion, qu'autrefois ce pays étoit habité et cultivé, ou au moins exploité par l'homme ; cette idée est fondée sur ce que j'ai déjà remarqué que, dans l'état de nature, toutes les circonstances locales tendroient à favoriser plutôt qu'à empêcher la croissance du bois. Tout ce que j'appris de mes guides se borna à ceci : le Pattan n'a jamais été habité ; personne ne le visite, excepté les voyageurs qui le traversent, les forgerons du Kotmalé, qui

(1) Le thermomètre seroit descendu de deux degrés plus bas à l'ombre.

y viennent dans la saison sèche pour en extraire du fer, et le fermier des pierres précieuses qui, avec ses gens, le fouille pour trouver ces gemmes. Je ne pus me procurer des renseignemens précis sur le gisement d'aucune de ces substances minérales, Étant à Badoulla, j'en vis des chantillons que l'on me dit avoir été recueillis sur le Niouraellyia ; c'étoient principalement des yeux de chat et de l'adulaire, et différentes variétés de saphir : tous ressembloient à ceux que l'on tire de Matoura et du Saffregam.

Nous nous attendions à chaque instant à trouver des éléphans dans le bois qui nous avoit procuré un abri contre le vent, et pendant la plus grande partie de la route, car leurs vestiges récens et d'autres indices étoient extrêmement nombreux ; nous n'en vîmes aucun, ce qui venoit peut-être de ce que le temps étoit si clair, parce qu'alors ils cherchent dans le milieu du jour un abri au milieu de l'ombrage le plus épais des djengles.

Etant descendus à travers ce bois, nous sommes bientôt arrivés à un emplacement ouvert, de peu d'étendue, et arrosé par le Havellé-Oya, gros ruisseau qui coule vers l'Aouvah. Dans les endroits du Niouraellyia, où le sol est marécageux et les mousses abondantes, le terrain ressemble à la tourbe ; les bords humides de ce torrent offroient la même apparence.

Nous sommes rentrés de nouveau dans une forêt épaisse, et nous avons passé une seconde fois le Havellé-Oya, dans un endroit où il coule avec rapidité sur des rochers. Nos guides, quoique expérimentés, eurent un peu de peine à nous conduire au travers des djengles qui devenoient plus touffus à mesure que nous descendions; malgré leurs marques particulières, telles que les hoches faites sur les écorces des arbres, ils s'égaroient quelquefois, trompés par les traces des animaux sauvages.

Vers trois heures après midi, nous sommes entièrement sortis des forêts; et, de la hauteur où nous étions, nous dominions sur l'Aouvah supérieur déployé sous nos yeux dans toute son étendue. Le premier objet qui arrêta notre attention, fut le Namina-Couli-Candy qui s'élevoit à l'horizon, à l'est, et surpassoit, autant par sa masse que par sa hauteur apparente, toutes les autres montagnes qui entourent l'Aouvah supérieur. L'aspect général du pays trompa mon attente; sa surface n'étoit ni fraîche, ni verdoyante, comme la première fois que je l'aperçus d'Idalgashéna; alors il me rappela les coteaux de l'Angleterre à l'époque du printemps; en ce moment, sa couleur verte, légèrement jaunâtre, le faisoit paroître brûlé et fané; ses montagnes, au lieu de cette teinte bleu-foncé que j'avois tant admirée alors, n'offroient qu'une nuance légère,

brillante, aérienne. A toutes ces marques d'une sécheresse prolongée dont le pays avoit souffert, se joignoient des nuages de fumée qui, l'enveloppant de toutes parts, augmentoient l'effet de l'aridité, et qui, poussés par le vent, faisoient croire que non seulement le sol avoit été desséché, mais se trouvoit actuellement dans un état de conflagration.

En descendant le long du flanc nu de la montagne, nous traversions de temps en temps, dans des ravines abritées, des djengles de peu d'étendue. On reconnoissoit dans ces cavités les restes de cabanes grossières que les Chingulais avoient élevées pendant la révolte, lorsqu'ils abandonnèrent la partie habitée du pays et vinrent se cacher dans ces hauteurs. Le vent étoit si fort, si gênant, si sec et si froid, que nous fûmes obligés de marcher avec précaution dans les endroits escarpés pour ne pas être renversés, et nous ne sentîmes nulle envie de nous arrêter pour prendre du repos avant d'être arrivés dans un lieu où nous serions à l'abri de son souffle glacial. Au-dessous d'une éminence rocailleuse, le chemin nous conduisit près de la belle chute du Dogollé-Oya, qui est un des objets frappans de la vue de ce canton, prise du voisinage du fort Macdonald. A notre passage, nous vîmes un feu allumé en bas; il s'étoit propagé sur les flancs de la montagne, ravageoit une ravine et dévo-

roit un djengle qui s'étendoit jusqu'au bord de l'eau, offrant ainsi comme le spectacle d'un combat entre les élémens.

A cinq heures de l'après midi, nous sommes arrivés à Perovellé, lieu habité à près de 3,700 pieds au-dessus du niveau de la mer (1), et presque au bas de la descente. Quoique l'abri fût bien chétif, fatigués et affamés comme nous l'étions, nous en avons profité avec plaisir pour y passer la nuit.

Le lendemain nous sommes allés au fort Macdonald éloigné de 4 milles. La force et la sécheresse du vent, la tristesse du pays, rendoient la route très-désagréable; le paddy avoit été coupé, on ne voyoit plus dans les campagnes que les chaumes; et l'herbe sur les collines avoit été fanée par la longue sécheresse qui duroit depuis près de quatre mois, ou brûlée par les cultivateurs pour s'assurer de meilleurs pâturages à la prochaine saison humide.

Il me sembloit que la rareté du bois et la nudité des montagnes de l'Aouvah supérieur provenoient de l'usage de mettre le feu, tous les ans, à l'herbe sèche, pour améliorer les pâtis, et quelquefois aux djengles des hauteurs pour y semer les grains qui n'ont pas besoin d'irriga-

(1) A cinq heures du matin, le baromètre étoit à 26p. 40, et les deux thermomètres à 65° (14° 65).

tion; la longue sécheresse et la force du vent qui règnent presque constamment, surtout dans cette saison, y contribuent aussi. Chacune de ces causes doit agir concurremment pour produire un effet semblable, autrement il n'a pas lieu; car, partout où le terrain est humide, soit par l'abondance des pluies, soit par des arrosemens naturels, l'incendie n'a qu'un effet temporaire; les branches et les troncs sont brûlés, mais les racines ne sont probablement pas offensées; car, en moins d'un an, les djengles repoussent avec vigueur. De même, quand les vents ne sont pas généralement violens, quoique la saison soit sèche, et que l'on brûle les végétaux, la surface du pays reste couverte de bois partout où l'on n'a pas mis le feu. Ce qui vient à l'appui de cette observation, c'est que, dans les cantons inhabités, le bois, malgré les longues sécheresses et la force du vent, est extrêmement abondant.

Cette explication de la nudité et du manque de bois de l'Aouvah supérieur est applicable à d'autres parties du pays qui lui ressemblent, par exemple le Boulatgamé supérieur, les montagnes du Kotmalé, et une portion considérable du Doumbéra, où le climat est le même et où l'on a de même l'usage de brûler l'herbe et les djengles.

Un autre trait frappant de l'Aouvah supérieur, qui mérite une explication, est la surface ondulée

des montagnes et des vallées qui sont arrondies et en pentes douces, comme si, au lieu de roches primitives, elles étaient composées de roches calcaires ou d'argile. Je crois que cela vient de ce que la roche est presque partout de même nature et se décompose aisément par l'action de l'air et de l'eau.

Étant parti de bonne heure le lendemain, je montai le col de Dodanatoukapella, et je passai un jour et une nuit dans un lieu élevé au-dessus du Halgara-Oya. La longue sécheresse avoit rendu la perspective bien moins belle que lorsque je la vis au mois d'avril. La plupart des petits torrens étoient desséchés; on n'apercevoit qu'un très-petit nombre de fleurs. Un ciel nébuleux et d'immenses colonnes de fumée qui s'élevoient sur le Valapany et l'Aouvah ajoutoient à la tristesse de l'atmosphère; les feux étoient si actifs en quelques endroits qu'on les distinguoit au grand jour.

La soirée me dédommagea des désagrémens de la journée ; elle étoit délicieuse, comme celles de l'automne en Angleterre après une journée très-chaude. L'air étoit frais; au coucher du soleil, le thermomètre étoit descendu à 60° (12° 43'); on entendoit dans le bois voisin des oiseaux dont la voix rappeloit celle du rouge-gorge. La douce lumière du crépuscule faisoit ressortir avec avantage les traits gigantesques des montagnes du Valpany à l'est, et du Namina-Couli-Candy plus

colossal un peu au sud-est; leur belle teinte de bleu rehaussoit le charme du paysage. J'en étois si ravi que j'en conservai un vif souvenir, et que par la suite, lorsque je souffrois de la chaleur ou que j'étois excédé d'ennui par l'uniformité d'un pays bas, je pensois aux bords du Halgara-Oya.

J'arrivai le 3 septembre à Candy, et j'y trouvai le climat très-différent de ce qu'il étoit dans l'Aouvah, à Matouratté, et même à Maraséna qui n'est qu'à 10 milles de cette capitale. On n'y apercevoit pas le moindre symptôme de sécheresse; au contraire, l'air étoit humide, et il pleuvoit fréquemment. Cette différence frappante ne venoit probablement que de ce que les lieux dont je viens de parler étoient préservés de l'effet direct de la mousson du sud-ouest, par les montagnes du Saffregam et du Kotmalé qui lui enlèvent son humidité quand il passe par-dessus leur sommet, et sous ce rapport altèrent complétement son caractère.

Entre Candy et Nalandé, j'observai un grand changement dans l'état des choses depuis que j'avois traversé cette partie du pays, en revenant de Trinkemalé avec le gouverneur au commencement de la révolte. Cette fois-ci on lui rendit tous les honneurs dus à sa dignité; les chemins avoient été réparés et ornés à la manière chin-

gulaise ; et, par marque de distinction qui ne s'accorde qu'au roi, ils étoient saupoudrés çà et là de chaux vive. Les chefs et les dissavés des provinces venoient le saluer, et le peuple, en habit de fête, et l'air content parce qu'il avoit très-peu souffert durant les troubles, accouroit en foule pour montrer son respect et satisfaire sa curiosité.

A Nalandé j'éprouvai dans la température une différence soudaine et très-grande. Le vent étoit fort et d'une sécheresse désagréable; l'herbe avoit jauni, et les feuilles des arbres, à l'exception des moins succulentes, étoient ou prêtes à tomber ou fanées. La couleur du ciel étoit en harmonie avec le triste aspect du pays. Il étoit terne et embrasé.

Nous sommes allés de Nalandé à Damboulou qui en est éloigné de 15 milles; le pays étoit brûlé par la sécheresse, presque uni, couvert de djengles et de forêts, et à peu près entièrement abandonné des hommes.

Les temples de Damboulou creusés dans le roc sont les plus grands de l'île, les plus parfaits dans leur genre, les plus anciens et les mieux conservés. Le Damboulou-Gallé, rocher dans lequel ils sont situés, est d'une dimension considérable, et presque isolé. Son élévation perpendiculaire au-dessus de la plaine est à peu près de

600 pieds (1); une très-petite partie de sa surface est couverte de bois, elle est en général nue et noire.

Les temples font partie d'une vaste caverne située sur le flanc méridional du rocher, à 350 pieds au-dessus de la plaine ; on y arrive par la pente méridionale et par une voûte en maçonnerie qui paroît de construction moderne, enfin par une plate-forme étroite, ouverte au sud, faisant partie du rocher, entourée d'un mur bas, et ombragée par des arbres ; elle renferme une citerne alimentée par l'eau de la pluie, un très-petit temple et un bogah. L'intérieur du temple est caché en dehors par un mur qui a plus de 400 pieds de long, percé d'un grand nombre de portes et de fenêtres, et abrité non seulement par la saillie du rocher qui forme une concavité au-dessus, mais aussi par une galerie grossière, consistant en un toit de chaume soutenu par des pieux de bois.

Cet extérieur n'avoit pas beaucoup excité notre attente. Le viharé que nous avons examiné le premier, est le plus éloigné de l'entrée ; il a cinquante-quatre pieds de long sur vingt-sept de

(1) Sur le sommet de ce rocher, à quatre heures du soir, le baromètre se soutenoit à 29°, les deux thermomètres étant à 70° (16° 87) ; dans la plaine au-dessous, le thermomètre étoit à 29° 69, et les deux baromètres à 80° (21° 24).

large, et vingt-quatre dans sa plus grande hauteur. Il renferme dix dents de Bouddah, et un joli dagobah haut de douze pieds. Les figures sont la plupart plus grandes que nature, bien sculptées et peintes de couleurs brillantes, de même que la voûte et les côtés du rocher, et la façade, qui sont décorés d'un grand nombre de figures, la plupart de Bouddah.

Le second temple est l'Alout-Viharé, séparé du premier par une saillie de rocher, et par un mur en maçonnerie dans lequel on a pratiqué une porte de communication. La principale entrée est par la façade. En y mettant les pieds, nous fûmes étonnés de sa grandeur, du brillant effet d'une surface immense de rocher, peinte des plus belles couleurs, et des différentes figures de Bouddah qu'il renferme, toutes dans des attitudes différentes, et animées par des feintes très-vives. Ce temple a quatre-vingt-dix pieds de long, quatre-vingt-un de large, et trente-six pieds dans sa plus grande hauteur; on y compte cinquante figures de la divinité. Une des statues de Bouddah couchée, la tête soutenue sur sa main droite, appuyée sur un coussin, est d'une proportion gigantesque, longue de trente pieds, et bien proportionnée; le visage est beau, remarquable par une expression de douceur et de bonté. Sept autres images de Bouddah, représentées debout, ont à peu près dix pieds de haut; les autres sont

de grandeur naturelle, ou très-peu inférieure; la plupart sont colorées en jaune très-brillant; trois ont des robes rouges et me rappelèrent les deux classes de lamas du Tibet, que Turner a décrites et que la couleur de leurs vêtemens distingue; les uns les portent rouges, les autres jaunes. A l'extrémité occidentale du temple, on voit une statue du roi Kirtissiri, le dernier qui ait comblé le Damboulou de ses bienfaits; il est représenté en robe de cérémonie qui ressemble beaucoup à celle dont le dernier roi faisoit usage.

Il n'existe pas de communication entre ce temple et le plus prochain; je crois qu'ils sont séparés l'un de l'autre par un mur en pierre; l'on y entre par une porte cintrée très-haute et gardée de chaque côté par des statues en pierres destinées à représenter des portiers. Ce temple, nommé le Maha-Radja, l'emporte autant en dimension et en magnificence sur celui que je viens de décrire, que celui-ci sur le premier; sa longueur est de cent quatre-vingt-dix pieds, sa largeur de quatre-vingt-dix, et sa plus grande hauteur de quarante-cinq; l'obscurité n'ajoutoit rien à son caractère imposant, car il est parfaitement éclairé par plusieurs fenêtres et par plusieurs portes à sa façade. Il renferme cinquante-trois idoles et un joli dagobah, haut de dix-huit pieds, dont le large piédestal est orné de quatre figures de Bouddah, chacune regardant d'un côté différent, assise sur

le cou d'un serpent cobra de capello, et ombragée par sa membrane déployée. De même que dans les deux autres temples, les statues sont rangées sur une ligne à une petite distance des côtés et des murs intérieurs, et ne sont pas disposées en groupes; de même que, dans le second temple, aucune, à l'exception de celle de deux rois, n'est placée près du mur extérieur. A l'extrémité occidentale du temple, les idoles sont sur deux lignes; la plupart représentent Bouddah et sont de diverses grandeurs, et dans des attitudes différentes; plusieurs plus grandes et très-peu plus petites que nature. Indépendamment de quarante-six figures de Bouddah, il y en a une de Mitré-Deo-Radjourouvo, qui, à ce que l'on croit, viendra après Bouddah, et succédera à Goutama; il y en a aussi une de chacun des trois dieux Vichenou, Samen et Nata; le premier en robe bleue, le second en jaune, le troisième en blanc. Les statues des deux rois, posées à part contre le mur extérieur, sont celles de Vallagam-Bahou, et de Nisankaï, aux extrémités opposées du temple. Le premier fut le plus ancien bienfaiteur du temple; sa statue est la plus grossièrement faite de toutes, et son vêtement le plus simple et le moins orné; il a les oreilles alongées à la mode des Malabares; autour du cou, un serpent à double tête dont le corps lui sert de collier, et les têtes lui tiennent lieu de pendans d'oreilles. A

l'extrémité orientale du temple, une saillie du rocher forme un petit réduit dont les murs sont couverts de peintures relatives à l'histoire de Ceylan; elles commencent à ses périodes les plus anciennes et les plus fabuleuses, et vont jusqu'à l'introduction dans l'île de l'arbre Bo et de la sainte relique. Les exploits de Vidjeya, le premier roi, y font une figure remarquable, et couvrent une grande partie de l'espace, surtout le voyage de ce héros qui est représenté dans un bateau, entouré de monstres marins. La consécration de l'île à Bouddah, après l'arrivée de la relique, est figurée par un roi conduisant une charrue tirée par un couple d'éléphans, entourée de prêtres, etc. Vers cette même extrémité orientale, il suinte continuellement de l'eau qui filtre à travers la voûte par des trous de la surface du rocher qui reçoivent l'eau de la pluie; l'eau, en tombant, est recueillie dans un bassin placé au milieu d'une petite enceinte carrée enfoncée en terre. Quoique cette eau soit très-bonne, aucun naturel n'ose, par une crainte supertitieuse, en faire usage; ayant dit au prêtre que j'en avois goûté, il me dit que peut-être je pourrois en boire impunément, mais qu'elle leur seroit fatale s'ils prenoient cette liberté.

Je me plaisois beaucoup dans ce temple à cause de la fraîcheur agréable de l'air qu'on y respire, et qui est bien différent de l'atmosphère chaude

et étouffée de la plupart des petits viharés. Avant d'en sortir, j'eus occasion de voir la manière dont les Bouddistes adorent leur dieu. Le prêtre principal remit des fleurs à chaque fidèle qui alla les déposer devant un image de Bouddah, et accompagna cette offrande d'une exclamation pieuse. Cette cérémonie terminée, tout le peuple se mit sur une ligne devant les images et s'agenouilla. Le prêtre, se tenant debout au milieu, récita d'une voix claire, phrase par phrase, les commandemens généraux de leur religion; l'assemblée répétoit chaque phrase après lui. Cette réunion de voix de plus de cent personnes faisoit retentir toute la caverne et produisoit un effet très-imposant.

Le dernier temple est le Deva-Radja-Viharé, ainsi nommé parce que Vichenou est supposé avoir aidé à façonner sa principale image; il est d'ailleurs inférieur, sous tous les rapports, aux précédens, surtout aux deux derniers. Sa longueur est de soixante-quinze pieds, sa largeur de vingt-un, et sa hauteur de vingt-sept; il est si obscur que, même à l'aide d'une lampe, je n'en vis l'intérieur que très-imparfaitement. Il renferme six images de Bouddah, et une de Vichenou, toutes de grandeur naturelle, à l'exception de celle de Bouddah dont on a parlé plus haut comme de la principale, et qui est gigantesque; elle est assise, et a trente pieds de long.

Il n'est pas aisé de décider si la caverne,

dans laquelle on a fait ce temple, est entièrement naturelle, ou bien le produit de l'art et de la nature; probablement celle-ci a fait la première excavation, et l'homme n'a pas eu ensuite beaucoup de peine à la creuser davantage. J'ignore si l'histoire fournit quelques éclaircissemens sur ce point; d'ailleurs, cela me paroît difficile. Tout ce que j'ai pu recueillir se borne à ceci : Le Maha-Radja-Viharé fut commencé, il y a 1924 ans, par Vallagam-Bahou, pendant sa retraite dans cette partie du Matelé, entre l'époque de sa défaite par les Malabares, et sa rentrée dans sa capitale. Il fut réparé, il y a 227 ans, par le roi Nisankaï, qui dépensa, dit-on, pour l'orner, six cent mille pièces d'or, mais on n'en connoît pas la valeur; enfin l'Alout-Viharé a été fait, il y a soixante-quatre ans, par le roi Kirtissiri, qui répara aussi le grand Viharé.

Ces temples sont attachés à l'Asghiri-Viharé de Candy, et desservis par sept prêtres. On prétend que tout le pays d'alentour, jusqu'aux limites que l'œil peut apercevoir du sommet du rocher, appartient à ces sanctuaires. Un prêtre proposa de montrer un acte authentique à l'appui de cette assertion. Actuellement les prêtres ne peuvent exiger, ou plutôt demander les services que d'une quarantaine d'individus qui habitent douze villages relevant de ces temples.

Faute de temps, nous ne pûmes visiter les

demeures des prêtres, situées sur le flanc méridional du rocher; un peu au-dessous des viharés; et qui sont, dit-on, fort commodes. Nous aimâmes mieux monter sur le sommet de ce roc pour jouir de la vue magnifique qui, lorsque le temps est beau, s'étend sur une grande partie du Matelé, du Haouléra-Corla et du Nouarakalavéa. Le brouillard ne nous permit de voir que ce canton qui commence à trois milles de Damboulou; il paroît bas, uni et boisé. La partie septentrionale du Matelé est également boisée, mais sa surface est plus inégale et montueuse.

Le lendemain nous sommes partis de bonne heure de Domboulou, et nous sommes allés par Nalandé à Taldenia, qui en est éloigné de 8 milles; ce lieu appartient à Eheylapoula, c'étoit son séjour de campagne de prédilection. Sa maison est la plus grande que j'aie vue dans l'île; elle a de très-beaux magasins pour le grain. Elle est à 1200 pieds au-dessus du niveau de la mer (1), sur un coteau en pente douce, au milieu d'un bosquet de jeunes cocotiers; pour la mettre à l'abri des éléphans qui sont très-nombreux et très-incommodes dans ce canton, elle a été, ainsi que le terrain voisin, entourée d'un retranchement et d'un fossé. Il est très-remarquable que

(1) A sept heures du matin, le baromètre se soutenoit à 28p. 85, le thermomètre étant à 72° (17° 76).

le climat de ce lieu est absolument différent de celui de Nalandé, quoiqu'il n'en soit séparé que par une petite distance. L'Asghiri-Korla, auquel Taldennia appartient, commence à deux milles de Nalandé; à ce point l'on s'aperçoit d'une dissemblance totale de climat et de pays; en y entrant, on ne voyoit aucune marque de sécheresse; l'air étoit humide, l'herbe verte, et la végétation vigoureuse, une belle verdure couvroit les champs de paddy; enfin, symptôme le plus décîsif de tous, les sangsues abondoient. La différence pour la salubrité n'étoit pas moins frappante; on sait que Nalandé et son territoire sont extrêmement malsains; ce korla est, au contraire, très-salubre; il est montueux et séparé du Haouléra-Korla, par une chaîne de montagnes étroites, mais très-haute; c'est sans doute à cette particularité que tiennent les qualités de son climat; car ces montagnes refroidissant l'air qui les traverse, sont la principale cause des pluies abondantes qui rafraîchissent cet heureux petit territoire durant la mousson du sud-est.

Le lendemain, nous avons passé le col d'Yattévatté, situé dans la partie la plus basse de la crête de ces montagnes; nous sommes entrés dans le Haouléra-Korla, et nous avons gagné Kornégallé par le chemin de Kandeloya. Ce col n'est pas très-escarpé. Quoique très-négligée, la route qui le traverse n'est pas très-difficile.

Entre le col et Kandeloya, le pays est montueux et pittoresque, mais peu cultivé. Entre Kandeloya et Kornegallé, le chemin passe par des plaines remplies de champs de paddy et bordées de collines boisées. Le Didrou-Oya, que nous avons traversé près de ce dernier endroit, est une rivière assez large et assez rapide; mais l'eau va rarement au-dessus du genou. On pourroit la conduire par un canal dans le Maha-Oya, au-dessus de Ghirioullé. Ce projet, qui, d'après la différence des niveaux et la nature du pays intermédiaire, ne seroit pas difficile à exécuter, auroit des avantages incalculables; car on feroit une belle rivière navigable qui communiqueroit avec la mer, et on établiroit une communication intérieure entre les parties les plus fertiles des provinces canadiennes.

Ayant déjà décrit le pays voisin de Kornegallé, puis au-delà jusqu'à Colombo, je n'en parlerai pas.

LACS SALÉS DU MAHAGAM-PATTOU.

Au mois de juillet 1817, j'avois visité les parties méridionales de l'île, notamment les territoires de Matoura et de Mahagam-Pattou. Les gemmes abondent dans le premier. J'ai vu les insulaires les chercher dans des terrains d'allu-

vion. J'ai reconnu que le gneiss est la matrice du saphir, du rubis, de l'œil-de-chat et de plusieurs variétés du zircon. Ces mineraux sont enchâssés dans cette roche. On trouve les plus beaux échantillons dans le voisinage de Matoura et de Belligam, dans des alluvions granitiques, en petits fragmens irréguliers, et en grandes masses du poids de plusieurs livres.

Le phénomène le plus remarquable du Mahagam-Pattou et l'objet principal de mon excursion étoient les lacs salés dont jusqu'à présent, l'on a regardé la nature comme très-mystérieuse, faute d'examen. J'ai été à même de la déterminer en peu de temps et de connoître l'origine du sel. Plusieurs lacs sont d'une grande étendue et formés généralement par des digues de sable que le mouvement des lames forme le long d'un rivage plat. L'eau qui tombe à torrens dans la saison des pluies, est retenue par ces élévations, et inonde une grande partie du pays. La mer pénètre plus ou moins à travers les sables, ou brise par dessus, et rend ainsi l'eau saumâtre. Dans la saison sèche, le vent est fort et desséchant, l'air est très-chaud; durant mon séjour, la température se soutenoit de 85° à 90° (23° 53 à 25° 75). Il en résulte que l'évaporation est très-rapide; que ces lacs, peu profonds, se dessèchent, et que le sel se cristallise. C'est principalement de ces lacs que l'île

tire sa provision de sel. Ce seul objet produit au gouvernement un revenu annuel de 10,000 l. s.

Le Mahagam-Pattou est un singulier pays ; il est presque entièrement couvert de forêts composées principalement d'euphorbes et de mimosa. Les habitans, peu nombreux, sont maladifs, les miasmes détruisent leur santé ; les animaux sauvages, tels que les éléphans, les sangliers, toutes sortes de bêtes fauves, les léopards, les ours, etc., qui abondent dans cette contrée, détruisent les fruits de leur travail. On a vu, dans la relation de mon voyage à Katrégam, une description détaillée de ces tristes contrées.

MÉMOIRE

Dans lequel on prouve l'identité des Ossètes, peuplade du Caucase, avec les Alains du moyen âge;

PAR J. KLAPROTH;

Lu à la séance de la Société asiatique, le 4 novembre 1822.

Les Ossètes qui habitent la partie centrale du Caucase appartiennent à la grande souche des nations indo-germaniques, qui s'étend depuis l'île de Ceylan jusqu'en Islande. Ces montagnards se nomment eux-mêmes *Iron* et appellent leur pays *Ironistan*. Les Géorgiens leur donnent le nom d'*Ossi* ou *Ovsni*, et à leur territoire celui d'*Ossethi*, ce qui a donné lieu à la dénomination d'*Ossètes* sous laquelle ils sont connus en Europe. A l'est ils confinent avec les peuplades *Mitsdjeghis*, au sud avec les Géorgiens, à l'ouest avec l'*Imerethi* et les tribus turques connues sous le nom de *Bassians*, au nord avec les Tcherkesses, qui leur donnent le nom de *Kouch'ha* ou habitans des Alpes.

Suivant les chroniques géorgiennes, les *Khazars*, c'est-à-dire les habitans des pays situés au nord du Caucase, firent (2302 ans après la création du monde) une irruption en Géorgie et en Arménie, pillèrent et détruisirent tout ce qui se trouvoit sur leur passage, et emmenèrent avec eux les populations de provinces entières. Après cette première expédition, le roi des Khazars donna à son fils *Ouobos* tons les prisonniers faits dans le *Kartel-Somkhéthi*, ou la contrée comprise entre le Kour et l'Araxes, et l'établit dans la partie du Caucase située à l'est du *Lomeqi*, le Terek actuel. Ouobos s'y fixa avec ses nouveaux sujets, et les descendans de cette colonie sont les Ossètes, qui habitent encore aujourd'hui le même territoire, et qui s'étendoient anciennement beaucoup plus au nord.

Cependant le nom des Khazars n'était pas connu avant l'ère chrétienne, et la chronologie de l'histoire géorgienne, tissue de fables persanes sur les dynasties des Pichdadiens et des Keïaniens, ne mérite pas la moindre attention, quoiqu'on ne puisse pas nier le fait d'une invasion faite dans les provinces médo-arméniennes par un peuple demeurant au nord du Caucase. Ce peuple est ici les Scythes des Grecs, qui firent leur invasion dans la Haute-Asie, sous *Madyes*, 633 ans avant J.-C. Ils y dominèrent pendant vingt-huit ans, et l'on trouve dans Diodore de

Sicile un passage très-remarquable, par lequel on voit que les Scythes conduisirent une colonie de *Mèdes* en Sarmatie, pays au nord du Caucase. Cette colonie mède est vraisemblablement la même qui fut formée par les habitans du Kartel-Somkhéthie, amenés par les Khazars des chroniques géorgiennes. C'est d'elle que descendent les Ossètes, qui portent encore aujourd'hui le nom d'*Iron*. Or *Iron* ou *Iran* est le nom ancien de la Perse et de la Médie, nom qui subsiste encore aujourd'hui, et qu'on retrouve sur les plus anciennes médailles de ce pays, qu'il soit possible de déchiffrer, celles des *Sassanides*. On lit également dans les inscriptions de Nakhchi-Roustam et de Kirmanchah, qui datent de la même époque, les mots *Malka Iran va Aniran*, roi d'Iran et de Non-Iran. A ces monumens d'une autorité incontestable se joint le témoignage d'Hérodote, qui dit que les Mèdes se nommoient eux-mêmes *Arioï*.

Suivant leur tradition et suivant l'histoire géorgienne, les Ossètes s'étoient répandus des hauteurs du Caucase jusqu'au Don; mais, vers le milieu du XIIIe siècle, *Batou-Khan*, petit-fils de Tchinghiz-Khan, les repoussa dans les montagnes où ils habitent encore. Pline parle de descendans des Mèdes et de Sarmates qui vivoient sur les bords du Tanaïs, et Ptolémée place à l'embouchure

de ce fleuve les *Ossiliens*, peuple dont le nom rappelle celui des *Ossi* ou des Ossètes.

Ces indices historiques sont pleinement confirmés par la langue ossète, sur laquelle j'ai fait un travail particulier, et qui, tant pour les mots que pour ses formes grammaticales, doit être considérée comme un idiome appartenant à la grande classe des langues medo-germaniques (1).

(1) Ici suivent quelques exemples de cette ressemblance de la langue ossète avec d'autres qui appartiennent à la même souche; ils sont pris au hazard dans une grande quantité.

Mont,	*khogh.*	—	Persan,	*koh.*
Sommet,	*tsoub.*	—	Russe,	*sopka.*
Fosse,	*djik.*	—	Persan,	*tchogh.*
Chaud,	*karm.*	—	Persan,	*gherm.*
Droit,	*raghis.*	—	Persan,	*rast.*
			Allemand,	*recht.*
Derrière,	*fasteh.*	—	Persan,	*pechi.*
			Kourde,	*pachi.*
Courbé,	*kads.*	—	Persan,	*kadj.*
Sur (super),	*wolé.*	—	Persan et Kourde,	*balah.*
Sous (sub),	*bneh.*	—	Kourde,	*beni.*
Soleil	*khor.*	—	Persan,	*khor, khorchid.*
Lune,	*mai.*	—	Persan,	*mah.*
Étoile,	*stahlé.*	—	Latin,	*stella.*
Nuage,	*mikh.*	—	Persan,	*migh.*
Vent,	*waad.*	—	Zend,	*wâtem.*
			Persan,	*bad.*

Cependant, après avoir retrouvé dans ce peuple les Sarmates-Mèdes des anciens, il est encore sur-

Pluie,	*waran.*	—	Persan,	*baran.* Pehlvi, *waran.*
Glace,	*ikh, ïikh.*	—	Persan,	*ïekh.*
An,	*anz.*	—	Latin,	*annus.*
Hiver,	*simeg.*	—	Russe,	*zima,*
			Persan,	*zimestân.*
Seigneur,	*khitsaw.*	—	Persan,	*khydsiw.*
Autel,	*finh.*	—	Persan,	*pym.*
Mort,	*martti.*	—	Persan,	*murdeh.*
Pénitence,	*fasmon.*	—	Persan,	*pechmân.*
Mensonge,	*mang.*	—	Latin,	*mentitum.*
Gens,	*lagthé.*	—	Allemand	*leute.*
			Russe	*lioudi.*
Mère,	*mad.*	—	Russe,	*mat.*
			Latin,	*mater.*
Nom,	*nôm.*	—	Persan,	*nâm.*
			Latin,	*nomen.*
Oreille,	*kkhous.*	—	Persan,	*kouch.*
Os,	*asteg.*	—	Persan,	*astekhoun.*
Gorge,	*khourkh.*	—	Allemand,	*gurgel.*
			Russe,	*gorlo.*
Front,	*ienikh.*	—	Zend,	*eneko.*
			Kourde,	*ienikh.*
Tête,	*sar, ser.*	—	Persan,	*sar, ser.*
Dent,	*dendag.*	—	Persan,	*dendân.*
Ongle,	*nakh.*	—	Allemand,	*nagel.*
			Persan,	*nakhen.*
Cœur,	*serdé.*	—	Russe	*serdtsé.*
			Livonien,	*sirdé.*
Cervelle,	*mazg.*	—	Persan,	*maghiz.*

prenant d'y reconnoître aussi les Alains qui, dans le moyen âge, occupoient la contrée au nord du Caucase. Constantin Porphyrogenète, qui écrivoit vers l'an 948 de notre ère, s'exprime ainsi :

« A dix-huit à vingt milles de *Tamatarkha* est » la rivière nommée *Oukroukh*, qui sépare la *Zykhie* » de *Tamatarkha*. »

Tamatarkha étoit une ville de l'île de Taman sur le Bosphore cimérien et à l'embouchure du Kouban; c'est le Thaman-Qalàh des Turcs, le Metherkha des géographes arabes, la Matreca, Matriga, Matega et Matrega des cartes italiennes du XIVe siècle. Le nom de Tmoutarakan des anciennes chroniques russes est un synonyme de Tamatarkha, quoique la ville qui le portoit ne fût peut-être pas précisément à la même place que cette dernière. Il n'est pas démontré non plus que la position de la Phanagoria actuelle réponde entièrement à celle de Tmoutarakan. L'*Oukroukh* est sans doute l'embouchure du Kouban au Xe siècle, car ce fleuve en change souvent, ce qui est dû aux débordemens produits par la fonte des neiges du Caucase et à la nature vaseuse de la pointe de terre qui termine l'isthme caucasien à l'ouest.

La Zykhie est le pays des Tcherkesses ou Circassiens le long de la mer Noire. « *Zychi in lingua* « *vulgare, græca et latina cosi chiamati, et da* « *Tartari et Turci dimandati Circassi*, » sont

les paroles du voyageur italien *Georgio Interiano*, qui visita ces pays vers 1502 (1).

SUITE DU TEXTE DE CONSTANTIN.

« La Zykhie a une étendue de 300 milles depuis l'*Oukroukh* jusqu'au *Nikopsis*, sur lequel « est bâtie une ville de même nom. »

Le *Nikopsis* est le *Fiume de-Nikofia* ou *Fiume Nicolo* des cartes italiennes du XIVe siècle, sur lequel se trouvoit la ville de *Nicofia*; c'étoit sur la côte de la mer Noire entre Sébastopolis (l'*Iskouria* actuelle, et l'ancienne *Dioscurias* (2)), et Pezonda (aujourd'hui *Bitchwinta*, jadis *Pityus*), au nord-ouest de *Sokhoum-Qalàh*. C'est l'*Anakopia* des cartes géorgiennes sur la petite rivière de *Kouri*.

La *Zykhie* étoit donc le pays situé le long de la côte, depuis le Bosphore jusqu'au sud de Sokhoum Qalàh, et alors habité entièrement par des Tcherkesses.

SUITE DU TEXTE DE CONSTANTIN.

« Au-dessus de la Zykhie se trouve la *Papagia*;

(1) Ramusio, II, fol. 196, e.

(2) Ἡ δὲ Σεβαστόπολις πάλαι Διοσκουρὶας ἐκαλεῖτο. (Arrien, Périple du Pont).—Διοσκουρὶας ἡ καὶ Σεβαστόπολις (Ptolémée).

« au-dessus de la *Papagia*, la *Kasakhia;* au-des-
« sus de la *Kasakhia*, le mont Caucase; et au-
« delà du Caucase, le pays des ALAINS. »

On voit qu'en faisant l'énumération de ces contrées, Constantin va de la mer au nord-est La *Papagia* est le pays des Tcherkesses qui habitoient au versant méridional du Caucase, et qui, dans les chroniques géorgiennes du moyen âge, portent le nom de *Papaghi*, comme leur pays celui de *Papagheti.* Aujourd'hui encore il existe chez les Kabardiens une famille noble qui porte le nom de *Babaghi.* On arrive ensuite dans la Kasakhie, ou le pays des Tcherkesses orientaux dans l'intérieur, que les Ossètes nomment encore à présent *Kasakh*, et les Mingreliens *Kasak.* Ce sont les *Kassoghi* des chroniques russes.

Après la Kasakhia vient le mont Caucase qui désigne ici la haute cime neigeuse de l'*Elbrouz*, du flanc septentrional de laquelle sort le Kouban. Au-delà se trouvoit le pays des Alains. Ainsi ce peuple occupoit le territoire actuel des Ossètes, les habitations desquels commencent encore aujourd'hui à quelques lieues à l'orient du pied de la montagne *Elbrouz.*

Par conséquent, au milieu du X[e] siècle, les Alains demeuroient dans le pays des Ossètes. *Josaphat Barbaro*, qui visita ces régions en 1436, dit, dans son *Voyage à la Tana* : « L'Alania

« e derivata da popoli detti *Alani*, liquali nella « lor lingua si chiamano AS (1). — Jean de *Plan Carpin* (2), qui, en 1246, fut envoyé par le pape Innocent IV au grand khan des Mogols, nomme les *Alains* ou *As* parmi les sujets de ce monarque.

Suivant les chroniques russes, *Swiatoslaw* conquit en 966 *Biélaweje*, ville forte, située sur le Don, et qui appartenoit aux Khazars ; puis il fit la guerre aux *Iazes* et aux *Kassoghs*, c'est-à-dire aux *Azes* ou *Alains*, et aux Tcherkesses, qui portent encore aujourd'hui chez leurs voisins le nom de *Kasakh*. Mais ces *Ases* ou *Alains* (3) demeuroient dans les pays des *Ossètes* actuels, qui reçoivent encore aujourd'hui, des Géorgiens, des Turcs, des Tatares et d'autres peuples caucasiens, le nom d'*Ossi*, et que les Russes, soit en parlant, soit en écrivant, nomment *Assetintsi*.

Les auteurs arabes du moyen âge appellent le

(1) Ramusio II, fol. 29, b.

(2) Bergeron, recueil de voyages en Asie, édit. de la Haye, 1735, in-4°, pag. 58.

(3) Un missionnaire russe, qui avoit vécu vingt ans chez les Ossètes, assura au comte Jean Potocki qu'il y a encore parmi ce peuple une famille dont le nom est *Alan*; mais je n'ai pas eu l'occasion de vérifier cette assertion pendant mon voyage dans le pays même.

pays des Alains du Caucase, ou l'Ossetie, *Belad Allan*, pays Allan, et non pas *pays de Lan*, comme plusieurs orientalistes l'ont traduit, en prenant la première syllabe *al* pour l'article arabe. Les Orientaux ont indubitablement voulu éviter la cacophonie d'*Alallan*, et c'est pour cette raison qu'ils ont rejeté l'article, comme cela se pratique souvent dans les noms propres composés.

C'est aussi dans le pays des Ossètes ou des Alains qu'il faut chercher la *porte des Alains*, nommée *Bab-Allan* par les Arabes, et *Allan-Qapy* dans l'histoire de Derbent, écrite en turc par *Mohhammed-Awabi-Aktachi*. On se tromperoit de vouloir la chercher dans le Daghistan, comme plusieurs auteurs l'ont fait; car Aboulféda, en parlant, dans sa géographie, du Caucase, dit expressément : « Dans cette montagne il y a « des passages très-difficiles, et le plus grand « de ces passages se trouve au milieu. Il est fermé « par une muraille et par une porte, qu'on ap- « pelle *Porte des Allans.* » — Cette porte des Alains est sans doute celle dont on voit encore les débris près de Dariél, fort situé dans le défilé, dans lequel coule le Terek avec une incroyable impétuosité; car c'est justement le passage qui se trouve au milieu du Caucase, et qui étoit autrefois fermé par une muraille.

Massoudi, historien arabe, qui écrivit vers

l'an 943 de J.-C., donne aussi une description très-exacte de la *porte des Alains*. Il parle même du pont par lequel on y passoit le fleuve (*Terek*), et il mentionne la source qui fournissoit autrefois de l'eau au fort (*Dariél*) qui défendit ce passage ; et en effet, on voyoit encore, il y a vingt ou trente ans, les ruines de l'aquéduc par lequel l'eau de cette source étoit conduite au château. Voici le récit de Massoudi : « Au milieu du pays » des Alains et du Caucase est un fort et un pont » sur une rivière considérable. Ce fort, appelé » château de la porte des Alains, fut bâti, dans » les temps le plus reculés, par un roi de Perse » nommé Isfendiar, fils de Youstasf fils de Bah- » rasf. Il y avoit mis une garnison pour empê- » cher les Alains de pénétrer par le mont Cau- » case, car ils devoient nécessairement passer » par le pont qui se trouve au pied du fort dont » je viens de parler. Ce fort est placé sur un » rocher escarpé, et il est impossible de le sur- » prendre, car on ne peut y entrer qu'avec la per- » mission de ceux qui l'occupent. Il renferme une » source d'eau douce, qui découle de la cime du » rocher. C'est une des forteresses les plus célèbres » du monde, et sa force est même passée en » proverbe........

» Mouslimeh, fils d'Abdoulmelik fils de Mer- » wan, ayant pénétré dans ce pays, établit, dans » cette forteresse, une garnison arabe qui étoit

» très-considérable, et qu'on a toujours renouvelé » jusqu'au temps où nous vivons. Elle reçut ses » provisions et son habillement des alentours » de *Tiflis*. Entre Tiflis et ce fort, il y a cinq » fortes journées de marche. Enfin, s'il n'y avoit » qu'un seul homme dans ce fort, il suffiroit » pour empêcher tous les princes des infidèles de » pénétrer dans le pays ; car ce château paroît » être suspendu dans les airs, et il domine le chemin, le pont et la rivière. »

Nous voyons, par les récits des historiens de Byzance, que les Alains du Caucase avoient été convertis au christianisme, et qu'ils avoient leur évêque particulier. Massoudi confirme ce récit en disant : « Les rois des Alains reçurent la religion chrétenne, après l'apparition de l'Islam, » et sous le kalifat des Abassides. Avant cette » époque, ils étoient païens. Mais, vers l'an 320 » (932 de J.-C.), ils abjurèrent le christianisme » et chassèrent les évêques et les prêtres qu'on » leur avoit envoyés de la Grèce. »

Il résulte évidemment de tout ce qui précède que les Ossètes, qui se nomment eux-mêmes *Iron*, sont des Mèdes, qui se donnoient à euxmèmes le nom d'*Iran*, et que Hérodote connoît sous celui d'*Arioï*. Ils sont encore les *Mèdes-Sarmates* des anciens et la colonie mède établie dans le Caucase par les Scythes. — Ils sont les *Ases* ou *Alains* du moyen âge, et enfin les Iazes des chro-

niques russes, d'après lesquelles une partie du Caucase fut nommée les *monts Iaziques* (1).

(1) Karamzin raconte (Tome IV. de son histoire de Russie, pag. 119, édition originale de Saint-Petersbourg) qu'en 1277 plusieurs princes russes conduisirent des troupes au camp des Mongols pour aider le khan Mangou-Timour à soumettre les *Iases* ou *Alains* du Caucase qui se révoltoient. Il ajoute que ces princes furent favorisés de la fortune, car ils s'emparèrent de *Dediakov*, ville du Daghistan méridional et capitale de ces Iases, la pillèrent et la réduisirent en cendres. — Dans la remarque 157 pag. 355, M. Karamzin cite le passage suivant tiré de la chronique de Vosnesensk. « Au-delà du Terek et sur le » Sevents, et devant la ville de Tetiakov passent les » hautes montagnes des Iases et des Tcherkasses, près de la « porte de fer. » — M. Karamzin pense que cette porte de fer est Derbend, qui effectivement porte ce nom, et veut en conséquence faire de la ville de *Dediakow* ou *Tetiakow* le village *Diwen* ou *Dedoukh* situé à l'est de Derbend dans le district de *Thabasseran*, et sur la petite rivière de *Roubas*. Mais je crois qu'il se trompe; car, chez les Asiatiques, Derbend n'est pas le seul endroit désigné par le nom de *porte de fer*. Cette dénomination est donnée aussi à plusieurs passages fortifiés du mont Caucase, et notamment à celui de Dariel sur le Terek. D'ailleurs *Sevents* ou *Sevendj* est le nom Turco-Persan de la rivière *Soundja*, qui tombe dans le Terek, et *Cherifeddin* le lui donne dans son histoire de *Timour*. (Voy. Histoire de Timour-Bec par Petit de la Croix, édition de Paris, Tom. II. p. 342, et l'original n° 70 des manuscrits persans de la bibliothèque de Paris.) — Or *Dediakow* étant situé au-delà du Terek, dans le voisinage du Soundja et de la porte de fer, qui ici, est celle

de Dariel, et le mont Caucase passant seulement devant ce lieu, il faut le chercher dans le canton où, dans le temps moderne, on a construit le fort de *Vladikavkas*, qui réunit toutes ces conditions, car il est au-delà du Terek, et seulement à quelques milles de distance à l'ouest du Soundja et au nord de Dariel.

Timour attaqua aussi en 1397 les Ases ou Ossètes dans le mont *Elbrouz* ou Caucase, après avoir dévasté la Russie, pris *Azak* ou *Azov*, et soumis les Tcherkesses du Kouban.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Recherches historiques et géographiques sur les médailles des nomes ou préfectures de l'Egypte; par J. F. Tôchon-d'Annecy, membre de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles lettres), etc. —Paris, imprimerie royale. Un vol. in-4°. Se vend chez A. A. Renouard.

« A une époque, dit le docte éditeur de ce livre, où l'Égypte est devenue l'objet d'un intérêt général parmi les savans, où chaque jour voit éclore de nouveaux ouvrages sur ce pays, le travail de M. Tôchon est une des productions relatives à cette contrée célèbre qui présentent le plus de résultats incontestables et importans : cette production ne se recommande pas seulement comme un ouvrage purement numismatique; elle est d'une très-grande utilité pour l'étude de la géographie ancienne. »

Nous avons pensé que nous ne pouvions mieux faire que d'emprunter les paroles de M. Saint-Martin pour donner une idée de l'intérêt du livre de M. Tôchon relativement à la géographie, objet spécial de nos Annales.

Tous les auteurs anciens qui ont parlé de l'Égypte nous apprennent qu'elle étoit divisée en préfectures ou dépar-

temens qu'on appeloit *nomes*, dont chacun avoit un nom particulier qu'il empruntoit quelquefois de la capitale; d'autres fois la métropole avoit un autre nom. Mais les noms de ces préfectures sont rapportés diversement par les écrivains de l'antiquité; les nomes cités par Hérodote et Strabon ne sont pas ceux dont parlent Pline et Ptolémée. Leur nombre varia nécessairement; à diverses époques, les divisions et les noms subirent des changemens. Suivant Diodore de Sicile, ce fut Sethosis Ramessès, fils d'Aménophis III, qui partagea l'Egypte en trente-six préfectures. Cependant il est bien difficile de croire que, durant le règne des dynasties royales qui précédèrent celle dont Sethosis-Ramessès fut le chef, l'Egypte n'ait pas été divisée en provinces ou gouvernemens particuliers. Il semble même, d'après Strabon, que cette division en nomes remonte aux premiers temps de la monarchie, et peut-être même à l'époque où le pays étoit soumis au gouvernement des prêtres. « L'Égypte, dit ce géographe, fut d'abord divisée « en nomes, dix dans la Thébaïde, dix dans le Delta, et « seize dans la région intermédiaire. » Selon quelques auteurs, il y eut autant de nomes que le labyrinthe contient de salles; mais Strabon ajoute que le nombre de celles-ci est moindre que celui des nomes. Ce n'est pas ce qui doit nous occuper en ce moment, et les lecteurs qui voudront connoître l'explication de cette difficulté n'ont qu'à ouvrir la traduction de Strabon par M. le Tronne; ils verront que ce point embarrassant est éclairci de la manière la plus évidente.

D'Anville, se fondant sur les textes des anciens auteurs, a dressé une liste des nomes; elle en contient cinquante-trois. Ne peut-on pas craindre qu'il ne se trouve quelque double emploi dans sa table? Car tel nome portait, au temps de Strabon et même de Pline, un nom qu'il n'avoit plus au

moment où écrivoit Ptolèmée. Les diverses dénominations par lesquelles les auteurs le désignent, pourroient faire croire qu'il s'agit de deux nomes différens; tandis que ce ne seroit que le même nome qui auroit simplement changé de nom.

Cette variation n'est pas surprenante : on a vu plus haut que les nomes tiroient quelquefois leurs noms de celui de leur capitale; or, durant le long espace de temps que les habitans de l'Égypte restèrent réunis en corps de nation sous le grand nombre de rois qui les gouvernèrent, et pendant les révolutions successives que le pays éprouva, n'est-il pas vraisemblable que des villes qui furent célèbres dès les premières époques de l'empire égyptien, aient déchu de leur splendeur et même soient disparues, tandis que des cités nouvelles s'élevèrent pour fleurir à leur tour, et que d'autres qui, dans la haute antiquité, n'étoient que des lieux peu importans, s'agrandissoient en raison de la population nombreuse que diverses circonstances y attiroient; celles-ci devenoient probablement capitale du nome au lieu de la ville déchue, et lui imposoient leur nom : voilà une source des variations de dénominations : on en trouve une autre dans les changemens que les circonstances durent apporter plus d'une fois à la division administrative ou militaire de l'Égypte.

Hérodote, l'écrivain le plus ancien qui nous ait transmis des détails sur ce pays, ne donne pas la liste de tous les nomes de son temps; mais, parmi ceux qu'il cite, il en est qui ne se trouvent ni dans Strabon, ni dans Pline, ni dans Ptolémée. « Nous ferons à ce sujet, dit M. Tôchon, une « remarque importante : c'est qu'il est certainement plus « difficile d'établir l'existence d'un nome et d'en fixer la « circonscription, que de trouver la position d'une ville « dont les murailles, les monumens, les ruines sont sou- « vent là pour attester qu'elle a existé. Le nome est beau

« coup plus vague : composé de plusieurs villes et villages,
« il a pu, suivant la volonté du prince ou les avantages
« du peuple, subir des réformes, s'agrandir, s'étendre
« ou se resserrer. Si nous n'avons pas de documens cer-
« tains pour éclaircir convenablement cette question, au
« moins devons-nous empêcher qu'on ne donne à l'Égypte
« plus de nomes qu'elle n'en avoit. Les médailles peuvent
« à quelques égards fournir des éclaircissemens utiles;
« elles constatent d'une manière précise l'existence des
« nomes dont elles ont conservé le nom, à l'époque où
« elles ont été frappées, et elles concourent à fixer la géo-
« graphie de ces temps; il est seulement fâcheux que nous
« n'en ayons pas un plus grand nombre : frappées par
« l'autorité du prince, elles indiqueroient d'une manière
« sûre ce que les écrivains nous ont transmis avec quelque
« confusion. »

En passant sous la domination romaine, toutes les villes de Grèce conservèrent le droit de battre monnoie, et alors elles eurent soin de placer sur leurs médailles et leur nom et l'effigie de l'empereur régnant. L'Égypte ne s'avisa que plus tard de faire frapper des monnaies de ce genre : on ne commence à en voir paroître que sous Trajan; elles finissent avec Antonin.

Il est peu de nomes, surtout de ceux nommés par Pline et par Ptolémée, dont ces médailles ne confirment l'existence. Comme Ptolémée est postérieur à Strabon et à Pline, et qu'il vivoit sous les princes qui ont fait frapper ces monnoies géographiques, c'est aussi son ouvrage qui est le plus en rapport avec elles, et cependant quelques médailles indiquent des noms de nomes que l'on n'y voit point.

M. Tôchon est parvenu par son beau travail à retrouver, à classer et à expliquer des monumens qui attestent de la manière la plus évidente l'existence de quarante-huit

nomes ou préfectures en Égypte. « Nous doutons beau-
« coup, observe M. Saint-Martin, que de nouvelles dé-
« couvertes changent en rien le résultat de ce travail; elles
« ne pourront qu'accroître le nombre des monumens. On
« peut donc regarder comme constant qu'à l'époque de
« Ptolémée, l'Egypte, sans y comprendre les Oasis, conte-
« nait quarante-huit nomes ou préfectures, et que l'on n'en
« découvrira pas d'autres. Nous comprenons dans ce
« nombre le nome Antinoïtès créé par Adrien, et le nome
« Libya, canton particulier, situé sur les bords du Nil, dans
« le voisinage d'Alexandrie, et bien différent de la province
« de Libye. Quoique ce nome ne soit point mentionné par
« les anciens parmi les divisions de l'Egypte, M. Tôchon
« étoit très-disposé à l'y admettre, parce que les médailles
« du cabinet Borgia, qui en attestent l'existence, sont au-
« thentiques et semblables à toutes les autres médailles de
« nomes. »

Avant de donner la description des médailles géographiques de l'Égypte, M. Tôchon fait connoître les motifs qui l'ont empêché de comprendre dans cette série plusieurs médailles de nomes ou de villes qu'on trouve décrites dans différens ouvrages : de ce nombre quelques-unes sont évidemment fausses, d'autres attendent qu'un nouvel exemplaire confirme celui qu'il avoit sous les yeux. Il rejette celles de six villes ou nomes. Sa sagacité et son discernement lui ont fait découvrir que c'étaient des médailles appartenant à d'autres villes, et qui, à l'aide d'altérations exécutées avec assez d'habileté, pouvoient, aux yeux d'un homme moins expérimenté et moins clairvoyant, passer pour avoir été réellement frappées dans la ville à laquelle on les attribue faussement. « Il est d'autant plus important,
« dit M. Tôchon, de signaler celles qui ont été contrefaites,
« que plusieurs figurent, dans les ouvrages numismatiques

« les plus dignes dignes de foi, comme des pièces authen-« tiques. Quelques antiquaires les ont publiées dans le prin-« cipe avec trop de confiance; leur autorité est continuel-« lement invoquée; de là une foule d'erreurs qui sont arri-« vées jusqu'à nous et se propagent tous les jours. » M. Tôchon a rendu par là un service d'autant plus essentiel à la géographie et à la numismatique, que les faussaires ont exercé leur talent funeste sur les médailles d'Egypte les plus rares et particulièrement sur celles des nomes.

Le tableau qui termine cet ouvrage offre les noms de nomes qui se trouvent dans Hérodote, Strabon, Pline et Ptolémée, et l'indication de nomes que D'Anville a placés sur sa carte et de ceux dont on a des médailles. On reconnoît au premier coup d'œil les nomes qui ont été désignés sous des noms différens et qui font ainsi double emploi. Ce tableau aide aussi, de même que les éclaircissemens répandus dans le corps de l'ouvrage, à rectifier l'orthographe de plusieurs noms de villes. Un autre tableau présente les variantes des noms de nomes tels qu'ils se trouvent dans les dix manuscrits de Pline de la Bibliothèque du roi. On peut, en l'examinant, se faire une idée de toutes les altérations qu'un nom peut subir lorsque le copiste comprend imparfaitement ou ignore la langue qu'il transcrit.

« Les médailles des Grecs, dit M. Tôchon, étoient très-« variées sous le rapport de la légende et des types qui « transmettoient à la postérite le souvenir des grandes actions « de leurs princes, de leurs magistrats, celui de leurs fêtes, « de leurs institutions et de leurs conquêtes. Les types « des médailles de nome, quoique présentant plus d'uni-« formité, sont cependant loin d'être sans intérêt; ils sont « tous relatifs au culte adopté dans le nome; les divinités, « les plantes, les animaux même qui obtenoient les hon-« neurs divins chez les Égyptiens, sont les objets qui d'or-

« dinaire figurent sur leurs médailles. C'est particulière-
« ment sur celles d'Adrien, de quatrième grandeur, que
« nous trouvons les symboles de leurs divinités. Mendès nous
« donne le bouc; Latopolis, le poisson *latus*; Metelis, l'é-
« pervier; Latopolis, l'ichneumon; Diospolis magna et
« Xois, le bélier ou la brebis; Memphis, le bœuf; Cy-
« nopolis, le chien; Léontopolis, le lion; Hermopolis,
« l'ibis et le cynocéphale; et, à ne les considérer que
« sous ce point de vue, ces médailles sont d'un intérêt
« qu'on n'a pas assez apprécié jusqu'ici. Quant à la légende,
« elle est toujours d'une concision remarquable, et ne
« donne jamais que le nom de la ville ou du nome, avec
« la date du monument.... Chez les Grecs, c'est le nom de
« la ville qui paroît, rarement celui de la province. On
« voit précisément le contraire en Egypte; c'est au nom
« du nome que la médaille est frappée; on n'y voit guère
« le nom de la ville. »

En passant successivement les nomes de l'Egypte en revue, l'auteur donne des éclaircissemens sur l'emblême que présentent les médailles; souvent ce symbole se rapporte au nom de la ville qui étoit le chef-lieu du nome, quelquefois aux productions de ce territoire, d'autres fois à des particularités remarquables qu'il présentoit.

Au milieu de cette foule de médailles, le lecteur cherche avec empressement celles de cette Thèbes aux cent portes, illustre dès le temps d'Homère par tant de monumens dont les ruines gigantesques frappent encore d'étonnement le voyageur qui les contemple. L'attente de voir quelque chose de bien important est trompée; toutes celles que l'on a découvertes jusqu'ici ne l'emportent pas, sous ce rapport, sur celles des plus petites villes d'Egypte: heureux encore d'y trouver son nom; il sert à constater son existence sous l'empire romain.

Le type des médailles d'un même nome varie quelquefois, et par là offre plus d'intérêt, puisqu'il nous fait connoître plus de faits relatifs à ces territoires, sur lesquels, bien souvent, les documens écrits nous manquent; quand il ne supplée pas à leur silence ou à leur absence, il vient à l'appui de ce qu'ils nous apprennent. C'est ainsi que quelques médailles du nome Sebennytique dans le Delta ont pour type une grappe de raisin. Si l'on pouvait douter qu'elle indique une des principales productions du nome, on en auroit la preuve dans Pline: il vante le vin Sebennytique, et décrit même l'espèce de raisin qui le fournissoit; d'autres médailles de ce nome représentent la figure de Bacchus.

Toutes les médailles citées dans ce livre sont dessinées et gravées avec beaucoup de soin; une assez grande quantité étoient inédites. Plusieurs faisoient partie de la collection de M. Tôchon, une des plus riches de la capitale après celle du Roi. L'on trouve dans son livre les gravures de toutes les médailles de nome qui étoient parvenues à sa connoissance. Depuis long-temps M. Tôchon avoit apprécié l'importance du sujet qu'il vouloit traiter, sujet trop négligé par les antiquaires. Bientôt ses travaux le mirent à même de terminer un mémoire fort considérable, dont il communiqua plusieurs parties à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cependant une multitude de difficultés s'opposèrent à la prompte publication de ses recherches : chaque jour de nouvelles observations, de nouvelles découvertes grossissoient son ouvrage; et l'auteur, jaloux de lui donner toute la perfection dont il étoit susceptible, en différa la publication jusqu'à ce qu'il fût à peu près sûr d'avoir réuni tous les documens qu'on pouvoit raisonnablement espérer de se procurer. Les médailles des nomes sont assez rares. Pour se flatter d'en donner

une juste idée, il falloit donc diriger vers cette partie de la science toutes ses recherches. A force de soins et de patience, M. Tôchon parvint à réunir une collection de médailles de ce genre, qui l'emportoit sur toutes celles qui existent pour la quantité et le choix des pièces. Il n'épargna non plus aucune peine pour se procurer des empreintes fidèles de toutes les monnoies de la même espèce qui existent dans différens cabinets de l'Europe; il entretint pour cet objet une correspondance très-suivie avec les antiquaires des principales villes : sûr alors de posséder tout ce qui existe en Europe sur la matière qu'il traitoit, il put songer avec sécurité à publier son ouvrage.

C'étoit son travail de prédilection; nous l'avons vu constamment s'en occuper; ce fut sa seule distraction pendant la longue et cruelle maladie qui le mina lentement. Il s'occupa jusqu'au dernier moment de le revoir et de le perfectionner. Il étoit enfin parvenu à le rendre tel qu'il le désiroit, lorsque l'intensité de ses maux l'empêcha de s'en occuper davantage.

Il confia le soin de publier ses recherches à M. Saint-Martin qui s'est acquitté dignement de cette marque de confiance. Ce savant a fait précéder ce livre d'une notice sur la vie et les ouvrages de M. Tôchon qu'il regrette d'avoir connu trop peu de temps, et auquel il paie un juste tribut d'éloges et de regrets. Nous qui avons été long-temps et intimement liés avec M. Tôchon, nous rendrons également témoignage à la vérité, en disant qu'il fut un homme excellent qui consacra toute sa vie à la bienfaisance, à l'étude, à l'amitié. Avec quel chagrin nous l'avons vu s'éteindre graduellement malgré les soins empressés et continuels d'une épouse obligée de cacher la douleur qui la dévoroit. Le mal étoit sans remède, il y a succombé dans la force de l'âge, et a trop tôt été enlevé à sa femme

et à ses amis qui le pleurent encore et le regretteront toujours. E.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Second voyage de M. Marsden, missionnaire anglois à la Nouvelle-Zélande.

M. Marsden étoit allé une première fois à la Nouvelle-Zélande en 1815, et y avoit formé un établissement de missionnaires à Raoughihou sur la côte nord-ouest de l'île septentrionale; il y revint le 12 août 1819, et visita les chefs qui demeurent sur les côtes de la baie; elle est bien peuplée; les habitans sont obligeans et hospitaliers.

« Pendant mon séjour à Choukéangha, dit-il, mes compagnons et moi nous eûmes de longues conversations avec les naturels sur les avantages de l'éducation, de l'agriculture, de la navigation, etc. Les chefs témoignoient généralement un vif désir de s'instruire. Dès leur enfance ils sont accoutumés aux discussions publiques. Souvent on amène les enfans dans les assemblées où les vieillards parlent de la politique, de la guerre et de la religion; si un enfant fait une question, les chefs lui répondent. J'ai vu leurs fils, âgés seulement de quatre à cinq ans, siéger avec eux et apporter la plus grande attention à tout ce qui se disoit; c'est pourquoi les enfans ne sont jamais embarrassés lorsqu'ils parlent à un étranger. Il paroît que dès l'âge de dix ans ils sont instruits des usages et des coutumes de leurs parens qu'ils accompagnent partout, même au champ de bataille. »

M. Marsden fit entre autres une excursion dans le territoire de Tiami, qui a cinquante milles anglois d'étendue, et passe pour très-fertile : le 23 octobre il fut de retour à Raoughihou; il en partit le 9 novembre suivant pour le port Jackson d'où il était venu.

M. Marsden cite des traits singuliers de l'orgueil des chefs zélandais. Les rayons du soleil perçant à travers un nuage doroient le sommet d'une montagne lointaine ; « c'est Oui-dana ou l'esprit du pére de Chounghi, un des chefs, dit un Zélandois qui accompagnoit M. Marsden, en lui montrant cet effet de lumière. » Beaucoup de chefs prennent le titre de divin pendant leur vie, et après leur mort sont qualifiés de Dieu par le peuple. Lorsque Chounghi s'approche de quelqu'un, celui-ci lui dit : « Viens ici, mon Dieu. » Ces honneurs de la divinité qu'ils rendent à leurs chefs, leur font concevoir la plus haute vénération pour eux. A la mort de ceux-ci, leurs enfans les déifient et leur adressent des prières.

M. Marsden vit un jour un insulaire qui en tatouoit un autre; l'opération devoit être douloureuse; elle avoit lieu avec un petit ciseau fait du bout de l'aile d'un pigeon, large de deux lignes et enmanché comme une petite pique. Avec cet instrument il découpa sur la peau les lignes droites et spirales qui forment la parure, et avec un autre, plat comme un couteau, il racloit le sang qui sortoit des coupures; le ciseau sembloit entrer dans la peau à chaque coup et enlevoit des morceaux de l'épiderme, comme un sulpteur en fait sauter d'un bloc de bois : l'opérateur trempoit constamment son outil dans une décoction du suc d'un arbrisseau mêlé avec de l'eau; c'est ce qui donne l'amoko ou la couleur noire. Le patient souffre tant de cette opération, qu'elle ne peut s'achever en une fois.

M. Marsden causant une fois avec les chefs de Tiami sur

l'origine de la coutume de manger de la chair humaine, l'un d'eux lui dit : « Les grands poissons de la mer mangent les petits, les petits poissons mangent les insectes; les chiens dévorent l'homme, et l'homme dévore les chiens; les oiseaux, dans l'air, se dévorent l'un l'autre, et un dieu même dévore un autre Dieu. » M. Marsden ne pouvant comprendre comment un dieu en mangeoit un autre, Chounghi lui dit, que se trouvant un jour dans un canton du côté de l'est où il avoit tué beaucoup d'hommes, et craignant que leur dieu ne voulût prendre sa revanche, et user du droit de représailles sur lui qui s'estimoit un dieu, il prit leur dieu, qui étoit un reptile, en mangea une partie, et réserva le reste pour ses amis : comme c'étoit un mets sacré, ils furent tous à l'abri de son ressentiment.

Ces insulaires craignent tellement leurs dieux et leurs ministres, qu'ils s'imaginent qu'ils mourront s'ils ne se conforment pas exactement à tout ce que leurs prêtres leur ordonnent.

(*Extrait de la Gazette de Sydney.* — Décembre 1819.)

Extrait des deux rapports faits à S. E. le ministre de la marine, par M. le capitaine de vaisseau Philibert, commandant l'expédition d'Asie.

« Le 1er janvier 1819, la division sous mes ordes partit de l'île d'Aex pour se rendre à Cayenne...

Parvenus dans les environs du 8me dégré de latitude nord, et du 46e de longitude ouest, les courans qui jusques alors nous avoient porté dans le sud et dans l'ouest, prirent tout-à-coup une autre direction, puisque, d'après les observations nous reconnûmes que nous avions dérivé de plus de 40 minutes dans le nord-ouest pendant les vingt-quatre heures; et, jusqu'à l'attérissage, nous fûmes cons-

tamment poussés suivant cette direction, ce que j'attribue au cours du fleuve des Amazones.

La couleur de l'eau, comme on le sait, indique d'avance le voisinage de la Guyanne : cette circonstance est d'autant plus heureuse, qu'il est souvent impossible de déterminer sa position par des observations astronomiques, ainsi que cela nous est arrivé. Le temps fut même si couvert, que je fis mouiller la division près du cap d'Orange, le 27 janvier; l'horizon étoit trop borné pour permettre de rallier la terre...

Dans les instructions nautiques sur les côtes de la Guyane que nous avons lues, il est dit que la saison des pluies dure depuis mai jusqu'en décembre, et qu'il fait beau temps le reste de l'année ; cependant nous avons éprouvé pendant tout le mois de février des averses continuelles, en outre plusieurs habitans nous ont assuré que c'étoit au contraire depuis décembre jusqu'en mai que l'on éprouvoit de grandes pluies. Nous n'avons pas resté assez long temps dans ce pays pour décider la question; mais elle est assez intéressante sous plusieurs rapports pour qu'on désire que des observations météorologiques bien suivies soient faites sur différens points de la colonie.

Comme la Guyane contient des terres hautes et basses, que parmi ces dernières il en est de très-humides, d'autres qui le sont moins; que la température est très-variée, que partout le sol est très-fertile, ce qui est attesté par la beauté des arbres et la richesse de la végétation, j'ai été convaincu que cette colonie devoit, à elle seule, fournir les productions de toutes les autres : c'est dans cette intention que j'ai chargé *le Rhône* d'y transporter une foule de plantes et de graines venant de Java, Mindanao et Luçon.

De même je pris à Cayenne les plantes que je jugeai propres à être introduites à Bourbon, ce qui est borné au

vanillier et à quelques palmiers. Pour terminer ce qui concerne la Guyaune, on ne doit pas perdre de vue que le pays est sain : ces maladies affreuses qui désolent la Martinique et les Antilles, y sont inconnues; pendant un mois que nous y sommes restés, nous n'avons pas eu de malades; plus de vingt bâtimens qui s'y trouvoient depuis un temps plus ou moins long, étoient dans le même cas.

Le 27 février nous appareillâmes: comme il étoit impossible de s'élever à l'est en partant de Cayenne, nous courûmes au plus près, afin de retrouver les vents variables de l'hémisphère austral qui devoient nous mettre à même de rejoindre la grande route de l'Inde.

Par les 24° de latitude nord et 50 de longitude ouest, le 10 mars, nous éprouvâmes un grand vent de l'ouest-sud-ouest à l'ouest-nord-ouest; il fut annoncé vingt-quatre heures d'avance par une grosse houle, ce qui nous fit penser qu'il pouvoit être la suite d'un coup de vent qui se seroit fait sentir aux Antilles. Nous profitâmes de sa direction actuelle pour faire route à l'est, et je me décidai à relâcher aux îles du Cap-Vert, qui se trouvoient sur notre chemin, pour y faire de l'eau et prendre quelques rafraîchissemens : je pensai qu'il étoit préférable de s'y arrêter, plutôt que d'alonger notre route en allant au Brésil.

Le 10 avril, nous mouillâmes à la Praya; le gouverneur nous accueillit fort bien.

Les bâtimens qui vont dans l'Inde peuvent s'arrêter à Sant-Iago, sans se détourner, puisque cette île est sur leur route; et, comme les provisions y sont à bon compte, il est bon de prendre un pied d'ancre à la Praya pour s'y procurer des rafraîchissemens. Dans la rade, on pêche une grande quantité de poisson qui est fort bon, ce qui devient précieux pour les équipages : à terre, les volailles, et surtout les pintades, sont fort communes.

La cour de Lisbonne exige un droit de cent pour cent pour chaque bœuf que l'on embarque vivant; les Anglois, les Portugais et les Espagnols ne paient que dix pour cent; les bâtimens de guerre de ces nations ne paient même rien. Comme les François ne se trouvent pas dans l'exception, on voulut nous imposer la première taxe : je m'y refusai, et on se contenta de la seconde. Je crois qu'il seroit facile d'obtenir de la cour de Portugal que nous fussions traités comme les Anglois et les Espagnols le sont à cet égard, peut-être même seroit-il bien d'avoir à la Praya une personne de confiance à qui les capitaines s'adresseroient pour se procurer ce que l'on désire : car les habitans ne sont pas scrupuleux dans leurs marchés....

Pendant que nous étions à la Praya, le gouverneur et d'autres personnes nous vantèrent beaucoup une mousse qui se trouve sur toutes les îles du Cap-Vert, et que l'on nomme *azuella* dans le pays. On prétend qu'une préparation de cette mousse, mêlée avec trois livres de cochenille, donne le même résultat que douze livres de cette dernière employée seule. Cette substance est soumise à de gros droits; les Anglois seuls en font le commerce. Peut-être cette plante n'est-elle que l'orseille, espèce de lichen; mais on sait que celle-ci donne une couleur qui tient peu. D'ailleurs les Portugais parloient de cette azuella comme étant plus propre à augmenter les propriétés de la cochenille qu'à servir seule. Je ne pus m'en procurer; peut-être seroit-il utile de s'en pourvoir.

Le 20 avril, nous mîmes sous voiles; le 26 juin, nous mouillâmes à Bourbon. Les plants de vanillier, de palmier et les graines que j'avois pris à Cayenne, furent distribués à divers habitans de l'île. Le 27 juillet, la division fit voile pour Sourabaya. Le 24 août, on eut con-

noissance de la côte de la Nouvelle-Hollande ; ce n'étoit partout qu'une terre nue , rousse , et dont un trait de plume légèrement ondulé feroit le dessin , comme l'a dit Péron.

De tous les détroits à l'est de Java , celui d'Allas est préférable , je me décidai donc à y passer... La navigation en est facile... On peut se procurer des rafraîchissemens et du riz à Baly ; plusieurs navires y font de l'eau dans une rivière au nord de la ville. Les habitans ne maltraitent pas les étrangers ; mais on doit s'adresser au sultan pour obtenir les objets qu'on désire.

Les montagnes volcaniques de Sumbava, leur stérilité, leur hauteur prodigieuse, les rochers nus et escarpés qui se trouvent dans le détroit, font un contraste frappant avec la partie orientale de Lomboc ; car elle est unie, peu élevée, et couverte de cocotiers, de rizières, d'arbres fruitiers. Les montagnes de cette île sont à l'ouest de cette plaine, et à plusieurs milles de la mer. La nuit même, nous étions étonnés de la grande différence qui existe entre les deux bords du passage; sur Lumboc on voyoit des feux tout le long de la côte; la plus profonde obscurité régnait sur Sumbava.

Le 8 septembre nous passâmes au sud et à l'ouest de Respondy, en la contournant à deux ou trois milles. Cette île est parfaitement cultivée : du bord de la mer à aller vers le centre, elle s'élève en pente douce, ce qui met à même d'apercevoir toutes les cases et les villages malais; l'aspect en est des plus agréables. Elle dépend du sultan de Sumanap. De là nous nous dirigeâmes pour passer à deux lieues à l'est de la pointe orientale de Maduré. Le 10 au matin, nous avons mouillé devant Sourabaya.

Dans ce grand archipel d'Asie, les vivres sont à bon

compte, les bestiaux de toute espèce très-communes. Pourquoi sont-ils donc si rares à Cayenne où il y a de si beaux pâturages? Grâces à la précaution de ménager mon équipage pour le travail et d'ordonner de ne recevoir à bord que des fruits bien mûrs, et en quantité modérée; grâces aussi aux soins et à l'habilité des médecins, nous avons eu le bonheur de conserver la santé de tout notre monde, ou de rétablir promptement la santé des malades, tandis qu'une corvette hollandoise avoit perdu la moitié de son équipage depuis deux mois qu'elle étoit en rade.

Lorsque les Anglois s'emparèrent de Java en 1811, ils changèrent la forme de son gouvernement. Les Tomogons, avant cette époque, étoient bien soumis aux Hollandois; mais, pourvu que ceux-ci reçussent exactement les tributs que les premiers leur devoient, on ne se mêloit guère de leurs affaires avec les Javanais; on avoit même un intérêt à laisser aux Tomogons une grande autorité, qui étoit employée à forcer les naturels aux travaux de la culture des terres.

D'ailleurs les Hollandois n'avoient besoin, par ce moyen, que de s'assurer des Tomogons, et ceux-ci maintenoient l'indigène dans la plus humble soumission; ainsi, étant maîtres de quelques chefs, ils le devenoient de toute la colonie.

Cet état de choses n'existe plus: les Tomogons ne sont plus guère aujourd'hui que des commissaires de police. Beaucoup de terres ont été données en propriété à des naturels, moyennant une certaine rétribution. Ces hommes voyant que leur position pouvoit s'améliorer s'ils récoltoient une plus grande quantité de productions, se sont efforcés de l'obtenir: elle a déjà beaucoup augmenté; de sorte que les Hollandois retirent de Java, depuis qu'ils y sont rentrés,

beaucoup plus de denrées qu'avant de l'avoir perdu. La plupart des Javanois se livrent volontairement à la culture : à cet égard un changement heureux s'est opéré dans leurs mœurs.

Les Chinois furent les premiers qui firent des établissemens d'agriculture à Java. Leur chef ou capitaine étoit ordinairement chargé de la ferme des douanes et de tout ce qui les concernoit. Pour attirer ces gens dans le pays, on leur faisoit de grands avantages. Aujourd'hui que les Hollandois comptent sur les indigènes de Java pour la culture des terres, ils ménagent beaucoup moins les Chinois ; leur capitaine n'est plus que le collecteur de l'impôt de la capitation et de quelques autres taxes qui augmentent quelquefois à un tel point que les Chinois sont dans l'impossibilité de les payer. Ils adressent journellement des réclamations aux Hollandois ; ceux-ci ne les écoutent guère. Du reste, le capitaine des Chinois, aidé de ses lieutenans, est toujours chargé de la police de ses compatriotes.

Pendant notre séjour à Sourabaya, on recevoit souvent des nouvelles des côtes de Borneo, de Celèbes, et d'autres îles de ce grand archipel : elles apprenoient ordinairement l'enlèvement de quelques bâtimens, le massacre des équipages ; et comme les Malais saisissent toutes les occasions où ils peuvent exercer leurs pirateries, on peut conclure qu'il est impossible à un bâtiment de commerce de visiter leurs îles : d'ailleurs, ces hommes ne font aucun usage des produits de nos manufactures. Je crois cependant que, dans quelques années, ils pourroient nous offrir des objets d'échange.

Le 15 octobre nous partîmes de Sourabaya pour Manille. Dans le cours de notre navigation, entre Borneo et Macas-

sar, nous eûmes constamment des orages, et souvent nous fûmes entourés de trombes : c'étoit un spectacle intéressant que de voir la manière dont elles se formoient. Tout-à-coup l'eau extrêmement divisée, semblable à une vapeur épaisse, dense, s'élevoit à la surface de la mer, en prenant la forme d'une gerbe de blé reposant sur sa base un peu arrondie ; elle étoit beaucoup plus noire, plus obscure près de la mer qu'à son sommet. A peine étoit-elle formée, qu'une matière semblable s'élançoit d'un nuage orageux, en prenant la figure d'un cône tronqué, renversé, mais presque cylindrique ; une de ses bases restoit attachée au ciel, et l'autre venoit s'appliquer à la gerbe. Alors l'axe de ce cylindre prenoit une teinte plus foncée que les parties voisines de son contour. La gerbe paroissoit fixée à sa même place, tandis que le cylindre s'inclinoit, s'alongeoit et s'amincissoit, à mesure que le vent chassoit le nuage où reposoit sa base supérieure ; l'autre paroissoit invariablement fixé à la gerbe. D'après cela, quelle que soit la cause de ce météore, je crois qu'il est difficile de nier la communication des nuages avec la mer.

Parmi le grand nombre de trombes que nous avons vues, une seule se forma différemment ; dans celle-ci ce fut d'abord le cylindre qui se détacha du nuage, et ensuite la gerbe sortit de la mer. Enfin nous n'avons point remarqué que ces trombes fissent varier le baromètre ; le mercure se soutenoit à 27p 10l depuis Sourabaya. Leur durée étoit très-variable ; on les voyoit ordinairement pendant cinq ou dix minutes.....

A l'entrée de la nuit, le 24, nous mouillâmes près de la côte de Borneo par 2° 33′ de latitude sud, et 114° 7′ de longitude est : le lendemain matin j'envoyai un canot à terre. L'officier et l'élève qui s'y trouvèrent, débarquèrent dans une petite baie, où ils aperçurent deux quadrupèdes

qui se promenoient lentement sur une plage de sable. D'abord ils ne purent les reconnoître; mais ils espéroient pouvoir en approcher, parce qu'on ne découvroit aucune trace humaine sur cette côte; point d'arbres abattus, pas une marque de feux; tout portoit à croire que ces animaux ne pouvoient connoître l'homme, ni par conséquent s'en méfier. Ils s'en approchèrent à quatre-vingts pas, et virent que c'étoit une espèce de sangliers qui avoient sous la gorge une barbe très-longue et très-fournie, ce qui leur donnoit l'air d'avoir une tête à double museau. Les officiers voulurent s'avancer encore; les sangliers prirent la fuite en grondant, et ils se précipitèrent dans le bois qui est très-fourré et rempli de lianes. Il paroît que ces animaux sont très-communs, puisqu'un instant après, deux autres reparurent de l'autre côté de la baie, et ne furent point épouvantés de deux coups de fusil qu'on avoit tirés sur les premiers.

On aperçut un orang-outang qui grimpa sur un arbre très-élevé, en lui imprimant de fortes secousses : sans doute qu'il passa de branches en branches sur un autre, car il fut impossible de le découvrir. Malgré l'envie qu'avoit un de mes officiers de tuer un de ces sangliers, ils s'en revinrent tout de suite à bord, parce qu'ils aperçurent plusieurs prôs qui naviguoient près de terre.

D'après le temps que mit le canot en allant et en revenant, on s'assura que les bâtimens étoient à quatre milles de terre. Le lieu où acosta le canot ne paroissoit pas être élevé de plus de six pieds au-dessus des eaux. Les dépouilles des végétaux de ces forêts entassées depuis des siècles, doivent avoir enrichi ce sol désert, quoique le fond puisse en être mauvais : les arbres sont très-beaux; la végétation très-active et variée : on remarque quelques cocotiers et des arekiers....

Nous mouillâmes à Sambouangan le 22 novembre, pour faire de l'eau et du bois. M. de Mayonné, gouverneur de cet établissement espagnol, nous reçut parfaitement; nous n'eûmes qu'à nous louer de sa complaisance. Il me pria de lui prêter un millier de poudre de guerre, parce qu'il n'en avoit pas pour se défendre contre les pirates qui venoient jusqu'aux îles de Santa-Crux enlever les embarcations des Espagnols. De plus, ces pirates font quelquefois des descentes assez sérieuses pour inquiéter la ville. En 1818, ils la prirent, la brûlèrent, et pillèrent tous les habitans : le prédécesseur de M. Mayonné fut tué dans une sortie. On voit par là quel est l'état de foiblesse où sont réduits les Espagnols dans le pays. La poudre nous a été rendue à Manille.

La relâche de Sambouangan offre des ressources aux marins pour se procurer des rafraîchissemens; mais la rade est bien dangereuse par la quantité de coraux qui tapissent le fond. Nous avons éprouvé combien nos câbles sont insuffisans pour naviguer dans les mers où il s'en trouve beaucoup. Il seroit bien à souhaiter que l'usage des câbles en fer se répandît dans la marine; ils sont, j'ose le dire, indispensables dans des campagnes comme la nôtre, et, dans toutes, très-utiles; c'est encore là que nous avons pu juger de la supériorité des bouées en fer battu : celles-ci ont toujours surnagé; le courant ne les a jamais fait disparoître pendant long-temps; elles ont parfaitement soutenu l'orin, tandis que celles de liége étoient promptement coulées, et n'ont que rarement servi à faire retrouver une ancre....

Nous fîmes encore à Sambouangan une bonne récolte en plantes utiles; nous remplaçâmes celles de Java qui étoient mortes pendant la traversée, et en trouvâmes d'autres que nous n'avions pas encore; nous y prîmes aussi plusieurs espèces de riz de montagne....

En arrivant à Cavitte, où nous mouillâmes le 22 décembre, nous fûmes reçus avec la plus grande cordialité par toutes les autorités.... Je fis louer une maison pour y loger tous les malades de la division. Cet hôpital étoit conduit par les médecins du bord, et nos hommes traités d'après les principes de la médecine françoise; je dis françoise, puisque les Hollandois, à Java, suivent une méthode bien différente de la nôtre.... A Manille et à Cavitte nos marins étoient épouvantés de l'idée de l'hôpital; ces raisons étoient plus que suffisantes pour décider ma conduite à cet égard, et j'aurois pris le même parti, quand même il neût pas été le plus économique en même temps....

Malgré la longueur de notre campagne, le nombre des malades a été très-petit. Le *Rhône* en a toujours eu moins que la *Durance*; comme les deux bâtimens ont toujours navigué ensemble,... je suis porté à croire que cela est dû aux caisses en fer qui contenoient notre eau. Il me semble que les effets que doit produire une eau souvent corrompue, d'une odeur insupportable, ce qui arrive enfin quand on la met dans des pièces de bois, doivent être bien différens de ceux d'une eau toujours bonne, agréable, comme l'est celle des caisses en fer. En outre il est bien possible que la petite portion d'oxide de fer que ce liquide tient en suspension, lui donne des propriétés bienfaisantes. La solution de cette question me paroît assez importante pour engager les médecins à s'en occuper. Dans tous les cas, l'avantage de ces caisses en fer est si grand, sous d'autres rapports, que les marins doivent faire des vœux pour que le gouvernement en donne aux bâtimens destinés à de longues campagnes. J'espère même qu'en les faisant convenablement, c'est-à-dire en leur donnant la forme et seulement la force nécessaire pour cet objet, on finira par y loger le biscuit, la farine et les légumes. Ici, l'économie ne seroit

pas douteuse. Tous les marins savent trop combien les rats et les insectes de tout genre ravagent les vivres; c'est peut-être le seul moyen de les préserver de ces accidens destructeurs. D'un autre côté, l'humidité auroit aussi moins d'influence sur les approvisionnemens, et ils se conserveroient mieux. Dans un naufrage même, on pourroit en sauver une plus grande quantité que par tout autre moyen..

Je crois que les chaudières en cuivre, les casseroles et tous les ustensiles de ce métal doivent être proscrits à bord de nos bâtimens; je voudrois même qu'il fût défendu aux officiers d'en avoir, et en voici la raison: dans les pays chauds, l'atmosphère est toujours humide; tous les métaux s'oxident promptement, quelles que soient les précautions que l'on prenne; et si l'on fait attention combien il est difficile d'essuyer les vases de cuisine; si l'on remarque que ces objets sont placés dans les lieux les plus humides du navire, qu'ils éprouvent en outre une augmentation de chaleur produite par les différens feux, on sera convaincu que toutes les causes qui peuvent produire l'oxidation se trouvent réunies, et que, par conséquent, elle doit se faire instantanément.... L'étamage ne remédie pas à cet inconvénient; il s'enlève promptement, il est même impossible qu'il soit à bord d'une longue durée : il ne sert donc qu'à masquer l'oxide et à inspirer une fausse confiance. Nous avons eu à bord du *Rhône* un exemple frappant de ce que je viens de dire : tout l'état-major fut empoisonné.... Il est probable qu'il arrive plus souvent de ces accidens qu'on ne le pense; seulement le poison ne se trouve pas en assez grande quantité pour déranger subitement la santé des marins, mais ses effets peuvent bien se faire sentir dans la suite....

On trouve à Manille tous les vivres que l'on peut désirer; il faut cependant les commander d'avance, si l'on ne

veut pas s'exposer à être retardé ou à les payer au-dessus de leur valeur; on doit même prendre cette précaution pour le riz qui est la denrée la plus commune de toute l'île.

Le 1er février 1820, je fis retirer les convalescens de l'hôpital, et je défendis la communication avec la terre, excepté pour les besoins du service, parce que je voulois mettre sous voile au premier moment. Je fis venir les bâtimens en rade de Manille....

J'ai pris à Cavitte un échantillon de tous les bois qui s'y trouvent, ainsi que du cordage d'abacas et de cabonigros que l'on fabrique à l'arsenal. L'abacas est une espèce de bananier dont l'écorce sert à faire du fil de toutes les grosseurs. On l'emploie pour des étoffes fines, pour d'autres plus communes, pour de petites lignes, ainsi que pour de gros câbles. Le filin en est beaucoup plus fort que celui du meilleur chanvre; un grelin de dix pouces en abacas soutient le même effort qu'un câble ordinaire de seize pouces.

On pourra en faire des épreuves sur les échantillons que j'ai apportés: en attendant, je puis dire que le grelin du *Rhône*, pris à Cavitte, a tenu ce bâtiment dans une circonstance où celui de *la Durance*, qui était en chanvre, cassa. M. le directeur de l'arsenal de Cavitte m'a raconté qu'un galion avoit cassé tous ses câbles par un typhon, et ne fut sauvé que par un grelin de onze pouces en abacas.

Il faut ajouter que ceux-ci demandent beaucoup plus de soin que ceux du chanvre; on ne doit les mettre dans la cale que lorsqu'ils sont bien secs, et de plus prendre la précaution de les laver à l'eau de mer toutes les fois qu'ils ont été mouillés d'eau douce.

Le cabonigros est aussi très-précieux pour le même objet; il n'est pas, à la vérité, tout-à-fait aussi fort que le chanvre; mais il possède l'avantage de durer très-long-temps, de se raguer difficilement sur le fond ; il est presque incorrupti-

ble; et, comme il est très-léger, les extrémités du navire ne se trouvent pas surchargées lorsqu'on l'emploie pour amarrer: il est excellent pour faire des câbles de corps-morts, pourvu qu'on leur donne la grosseur convenable. J'ai porté pour Bourbon et pour Cayenne cent trente plants d'abacas, plusieurs plants et beaucoup de graines de cabonigros, afin de les répandre promptement dans nos colonies.

Ayant vu dans l'arsenal de Cavitte le parti que l'on tire d'une scie dont la monture diffère de celles que nous employons, j'en ai pris pour servir de modèle, et la faire connaître à Bourbon et à Cayenne; j'en apporte deux aussi pour le conservatoire des arts et métiers. Au moyen de cet instrument, on peut mettre les plus gros arbres en madriers en les sciant lorsqu'ils sont couchés sur le sol, sans qu'on soit obligé de les élever sur des chantiers; on évite ainsi cette opération préparatoire, qui, dans certaines circonstances, est longue et pénible, et même dangereuse pour les noirs.

L'agriculture est très-négligée à Luçon, et encore plus dans les autres îles philippines, qui sont néanmoins très-riches en productions utiles: la collection des plantes et des graines destinées pour Bourbon et pour Cayenne le démontre bien clairement.

Dans cette collection, l'on distingue particulièrement plusieurs espèces de riz de montagne; les sagontiers, parmi lesquels se trouve le cabonigros; l'anis étoilé, demandé depuis si long-temps; un protecteur du caféier; le vrai tuteur du poivrier; l'abacas; le pignas, qui est un ananas dont le fruit est bon à manger, et dont les fibres de feuilles servent à faire une toile plus fine que la batiste; le lançon, qui produit un bon fruit; et le beau vernis de la Chine, qui peut s'employer dès le moment qu'il découle de l'arbre, sans aucune préparation; le tagal, espèce de palétuvier, dont l'écorce peut remplacer le quinquina dans plusieurs maladies;

un grand nombre d'arbres forestiers d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses; plusieurs plantes pour la médecine et la teinture, et enfin beaucoup d'autres.

Raynal ainsi que d'autres écrivains prétendent que la vanille est indigène à Luçon; mais comme aucun hâbitant ne la connoissoit, que le gouverneur lui-même ignoroit qu'elle s'y trouvât, nous pensions que ces auteurs avoient été induits en erreur, lorsque notre infatigable botaniste M. Perrotel la découvrit dans un ravin, sur le penchant d'une montagne presque inaccessible. Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir, qu'elle me mettoit à même de porter à Bourbon de nouveaux plants.

Ayant vu à Java et à Manille combien le buffle étoit utile à la culture des terres, combien il servoit pour les transports, je m'en procurai onze, mâles et femelles: trois ont été remis à M. Milius; *le Rhône* en a quatre pour Cayenne; les autres sont morts en route.

Les buffles de Luçon sont bien plus beaux que ceux de l'Inde. Le gouvernement de Manille prend de grandes précautions pour les conserver et les faire multiplier : un naturel ne peut en tuer un, s'il n'a fait constater que, par son âge, cet animal est hors de service. Les buffles prospéreront à la Guyane et y faciliteront beaucoup les travaux. Je crois qu'il seroit très-avantageux d'en faire venir d'Afrique : quelques cargaisons suffiroient pour que, dans un petit nombre d'années, Cayenne s'en trouvât peuplée.

Les naturels de Luçon ne ressemblent point aux Malais leurs voisins; ils sont doux et hospitaliers, quoi qu'en dise l'auteur de la relation du lord Amherst. Notre botaniste, qui a visité une grande partie du pays, les a toujours trouvés disposés à le secourir; jamais aucun n'a cherché à l'inquiéter : ils lui offroient du riz à manger et un gîte dans la cabane où toute la famille se réunit le soir. La terre,

fertile en riz, offre aux habitans une nourriture facile à obtenir.

L'eau est leur boisson ordinaire. La haute température du climat les dispense de vêtement; quelques bambous et des branches de palmiers suffisent pour faire une case : ainsi ils sont sans besoin, sans inquiétude pour l'avenir; ils ne songent guère au travail et ne s'occupent qu'à celui qui leur plaît, et autant que cela les amuse. L'amour, les combats de coqs, le jeu, voilà leurs grandes occupations.

C'est peut-être la grande difficulté que les Espagnols ont trouvée à rendre les naturels laborieux, qui a décidé les premiers à négliger l'agriculture dans l'île de Luçon : ils n'ont considéré cette colonie que comme un entrepôt placé de manière à étendre les relations commerciales entre la Chine, l'Inde et le Pérou. Autrefois on ne songeoit qu'au commerce d'Acapulco et au retour du galion : c'étoit là tout ce qu'on désiroit. La terre la plus féconde étoit peuplée d'hommes qui ne connoissoient pas ses trésors ou qui les dédaignoient. Aujourd'hui les relations avec l'Amérique ont beaucoup diminué : les Manillois ont senti la nécessité de porter leurs soins vers l'agriculture; et comme ce n'est que depuis peu de temps qu'ils ont commencé, on ne doit pas être étonné que les indigènes soient encore tout aussi éloignés de ce genre de travail qu'ils l'étoient il y a cinquante ans. De leur caractère actuel, on ne peut donc pas conclure qu'il est impossible de vaincre leur paresse; mais il est bien certain qu'avant de les décider à exécuter de grands travaux, on doit chercher à leur faire naître de grands besoins, car ils feront tout ce qu'on voudra pour les satisfaire. Pour que cette colonie offre de grands revenus, il faut surtout que les Espagnols apprennent l'agriculture, car ils n'en ont aucune connoissance : aussi

sont-ils obligés de livrer leurs habitations entre les mains d'étrangers.

Les Espagnols entendent si peu l'agriculture, qu'ils ne savent pas même faire une plantation de café; ils ignorent jusqu'à l'art de la couvrir d'arbres protecteurs pour la défendre des rayons trop ardens du soleil, on ramasse les grains çà et là dans les bois et on les vend en parchemin. Il est cependant d'une très-bonne qualité.

La canne à sucre une fois plantée, et même assez mal, est abandonnée entièrement à la fertilité de la terre : on ne la touche plus que pour la couper. Le sucre est beau et bon. Pas une seule habitation n'en fabrique une quantité considérable. Le propriétaire le vend à un marchand de Manille qui court de côté et d'autre pour en rassembler un nombre de quintaux suffisans qu'il met en barrique pour le livrer à un navire européen. Voilà pourquoi on est si long-temps à former une cargaison. La manière dont les propriétaires de plantations de sucre les exploitent, entretient leur misère.

D'autres causes contribuent aussi à empêcher l'accroissement de la prospérité de cette colonie; notre judicieux La Pérouse les a si bien développées que, sur les lieux, on cite tous les jours les expressions de ce célèbre voyageur; mais ces obstacles doivent être levés par le gouvernement espagnol et non par les particuliers. S'il étoit nécessaire de montrer combien notre infortuné navigateur a été exact dans ses observations, il suffiroit de dire qu'un auteur anglois a cru devoir le copier pour donner un aperçu juste de ce que sont et de ce que pourroient être les Philippines.

C'est un spectacle curieux que de voir l'adresse avec laquelle le Luçonnien exécute tout ce qu'il entreprend. Les jeunes gens qui ont été élevés dans le port de Cavitte, s'occupent assidument et sont d'excellens charpentiers, forge-

rons, menuisiers, calfats, cordiers; tous, dans leur partie, réussissent parfaitement dans les travaux les plus difficiles et les plus délicats, tout aussi bien que le scieur de long soutient à merveille les fatigues de son pénible métier.

Les échantillons des différentes espèces de toiles et d'étoffes, que j'ai apportés, donnent lieu de juger combien ces insulaires sont habiles dans ce qu'ils fabriquent; on seroit bien plus étonné en voyant la simplicité de leurs machines; quelques baguettes en bambous, voilà toute leur ressource.

Les femmes travaillent à l'orfévrerie, comme les hommes; deux petites pinces, une paire de ciseaux, un petit tube, un morceau de bambou, une lampe composent tous les instrumens de leur atelier.

La plupart des Manillois savent lire, écrire et dessiner. Nous avons vu plusieurs cartes qu'ils avoient copiées; le goût et l'exactitude qu'ils y mettent, prouvent qu'ils manient aussi bien le compas que le pinceau; et ce qui paroît bien plus étonnant, c'est que ces hommes ont appris tout ce qu'ils savent sans avoir eu de maîtres; il suffit qu'ils voient faire une chose, et bientôt ils sont capables d'en faire autant.

En ville, comme dans les campagnes, les hommes jouent de quelque instrument et chantent; mais à Manille ils se servent de ceux d'Europe, et exécutent des passages assez difficiles. On nous a dit que lorsqu'un Luçonnien se met en tête de jouer du violon, il regarde avec attention comment un de ses camarades s'y prend; il suit les mouvemens de ses doigts, de sa main, puis il prend un instrument et en râcle jusqu'à ce qu'il ait réussi. Il n'est pas rare de voir qu'en quelques mois, un homme est en état de faire sa partie à l'église ou dans un concert....

Indépendamment des Luçonniens, on trouve, surtout dans

les montagnes, d'autres indigènes de couleur noire, assez semblables à ceux de Mozambique. Ils sont peu industrieux; les Espagnols les nomment *négros*.

On observe une grande différence entre le Luçonnien qui habite Manille, et celui qui en est éloigné; le premier est simple, doux, hospitalier; le second, plus industrieux, plus actif, et est aussi un fripon très-hardi.

Dans ce grand archipel des Philippines, les naturels fabriquent ce qui est nécessaire à leurs besoins très-bornés: ainsi on ne peut espérer de lier un commerce avantageux avec eux. Ce n'est que parmi les blancs de Manille que l'on trouve des consommateurs de nos produits; et le nombre en est trop petit, les fortunes sont trop rares, pour que les cargaisons de plusieurs bâtimens venant à la fois d'Europe, soient avantageusement vendues.

Souvent le vin de Bordeaux est à meilleur marché à Manille qu'en France; la quincaillerie et presque tous les objets manufacturés sont au-dessous du prix de facture; la concurrence de quelques navires suffit pour les faire tomber encore plus, tandis que celui des marchandises coloniales s'élève dans le même rapport; c'est pourquoi l'on n'apporte que des piastres.

Nous partîmes de Manille le 17 mars. Nous escortâmes *l'Eugénie* de Bordeaux jusqu'au détroit de la Sonde. Près de l'île Gaspar, deux navires américains se mirent aussi sous notre protection. En passant près de Poulo-lit, nous vîmes un grand nombre de prôs. On sait que ces bâtimens, montés par des pirates, se tiennent dans ces parages pour attaquer les vaisseaux sans défense. La conduite qu'ils tinrent, lorsque la frégade angloise *l'Alceste* se perdit, prouve combien ils seroient dangereux pour un navire marchand...

Nuus sommes arrivés à Bourbon le 5 mai; nous avons

quitté cette île le 18 juin; le 17 septembre nous avons laissé tomber l'ancre sur la rade de l'île d'Aix.

(*Extrait des Annales maritimes.*)

III.

NOUVELLES DES VOYAGEURS.

Un journal écossois dit que le docteur John Nichol de Forres, accompagné d'un M. Black, a traversé la Cordillère des Andes par Mendoza, et est arrivé à San-Iago de Chili. Une dame qui s'étoit jointe à eux est morte de froid et de fatigue; neuf naturels du pays ont perdu la vue par l'intensité de la réflexion des rayons du soleil sur la neige. Les Anglois se sont préservés de cet inconvénient en se couvrant la figure avec des voiles verts, et ont, à travers des dangers sans nombre et des privations incroyables, conduit leurs malheureux compagnons dans un lieu où ils ont trouvé des secours. L'on attend avec impatience des détails sur ce voyage. Les Nouvelles Annales ont déjà donné le récit d'un voyage de ce genre.

—M. J. Berggrén, aumônier de la légation suédoise à Constantinople, est arrivé dans cette ville le 24 avril dernier, après avoir terminé un grand voyage dans l'Orient. Il passa deux mois à Damas, parcourut l'Arabie heureuse et l'Arabie déserte, vécut long-temps avec les Bédouins, et revint par Césarée, Philippi et les bords du Jourdain. Il alla ensuite par Homs et Hama, avec une caravane armée, à Alep, d'où il fit une excursion en Comagène chez les tribus de Bédouins qui vivent sur les rives de

l'Euphrate, et chez les Turcomans. Puis il visita Antioche, les ruines majestueuses de Seleucie et Laodicée, en suivant la côte de Syrie par Byblus, Botrys, etc., jusqu'à Tripoli. Les vallées du Liban, et ses cimes sourcilleuses, enfin Balbec fixèrent son attention. Il voyagea de là en Égypte, vit le Caire, Héliopolis, les pyramides de Gizeh, et vint par Alexandrie et Saint-Jean-d'Acre dans la Terre-Sainte. Il y examina successivment Nazareth, le mont Thabor, les ruines de Capharnaüm et Bethsaïde; il franchit le Djébel-Etrouba, sur lequel notre divin Sauveur prononça le sermon sur la montagne, et, par Esdrelon et Sichem, parvint à Jérusalem. Après un séjour de deux mois dans cette ville, il se rendit à Hébron et à Bethléem, et revint par Jaffa et Saint-Jean d'Acre à Constantinople. Il annonce qu'il a rapporté quelques manuscrits rares et curieux sur la religion des Druses.

La relation de M. Berggrén sera d'autant plus favorablemen accueillie, que des troubles sérieux viennent d'éclater en Syrie, et que la guerre s'est étendue dans le pays des Druses.

IV.

ANNONCES.

Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Egyptiens pour inscrire sur leurs monumens les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains; par M. Champollion le jeune. — Paris, Firmin Didot, rue Jacob. 1822. — Prix, 4 fr.

FRAGMENS

D'UN VOYAGE INÉDIT EN NUBIE ET DANS L'ÉTHIOPIE SEPTENTRIONALE,

FAIT EN 1819

PAR M. JOSEPH DE SENKOVSY (1).

LE 3 avril 1819, nous avions fait voie de Philæ avec un vent d'est assez fort. La vue de cette île dans l'éloignement est admirable; des quais magnifiques, des colonnades majestueuses, les temples nombreux et l'obélisque qui s'élèvent à l'envi, et la verdure des palmiers que l'on aperçoit à travers ces monumens; tous ces objets se groupoient d'une manière toujours différente,

(1) Nous avons inséré dans les Annales des relations de voyage en Egypte et en Nubie écrites par des Anglois et des Allemands; en voici une d'un Polonois qui est de retour depuis 1821, et qui se propose de la publier dans sa langue maternelle. Il en a inséré dans les Archives du Nord, de M. Bulgarin, qui s'impriment à Saint-Pétersbourg en russe, un extrait dont nous donnons la traduction.

à mesure que nous nous éloignions des cataractes de Syène.

Des rochers de granit, noircis par le temps, et qui s'élèvent des bords du Nil, derrière l'île, ou qui sont épars sur ses rivages, forment un fond sombre à ce tableau, sur lequel la teinte jaunâtre des édifices de Philæ jetait un jour agréable. Ce lieu est le plus pittoresque de l'Egypte et de la Nubie; il est réellement unique en son genre, et suffit pour charmer les yeux du voyageur. Mais, en avançant dans l'intérieur du pays, les rochers de granit et les montagnes de grès se rapprochent tellement du fleuve, que l'on ne peut cultiver la terre que sur la pente des rives. Des deux côtés règne une lisière étroite et ornée de bouquets de palmiers qui n'ont ni la hauteur ni la majesté de ceux de l'Egypte; dans d'autres endroits, la grève est toute couverte de blocs de granit. Si les dattiers qui croissent çà et là n'annonçoient pas la présence de l'homme, on se croiroit dans un désert. Les habitations sont cachées entre les masses rocailleuses; ce sont des cabanes éparpillées sans aucun ordre, construites de fragmens de grès; elles sont hautes de cinq pieds, larges de neuf, et de la couleur des rochers qui les environnent; on les en distingue difficilement, même quand on en est peu éloigné. En Nubie, les villages n'ont pas de nom particulier; ils consistent en des enfoncemens

(*ouadi*) qui aboutissent au Nil, et qui portent chacun un nom.

Deux murs de rochers s'élèvent le long du fleuve ; quelquefois ils resserrent ses eaux entre deux parois perpendiculaires; quelquefois ils s'en écartent à quelques centaines de pas, laissant un espace propre à l'agriculture. Le mur oriental est nommé *la Chaîne arabique* par les géographes; l'occidental, *la lybique.* Au-delà s'étendent, à perte de vue, des déserts immenses couverts d'un sable jaune. Les vents, qui élèvent sans cesse ces sables en l'air, les poussent par-dessus ces montagnes que la nature a posées pour bornes au cours du Nil, les répandent sur tout le terrain jusqu'au bord de ce fleuve, et le changent en une plaine stérile.

A Ouadi-Chellal et à Ouadi-Debod jusqu'à Dehmit, on parle une langue différente de l'arabe. Elle commence à peu près à Djebel-Silsili, au-delà des cataractes; elle est en usage à Assouan, ainsi que dans les îles d'Eléphantine et de Philæ. Les cataractes de Syène portent, dans la langue du peuple, le nom de *Chellal;* la langue est désignée par celui de *Chellali*, et les habitans qui la parlent ont celui de *Chellalieh.* De Dehmit aux prochaines cataractes, et jusqu'aux frontières du Darfour et du Dongola, on parle le nubien, langue qui s'écarte de l'idiome chellali : les habitans se donnent le nom de *Barabras ;* les

Chellals l'emploient comme injure. La langue nubienne n'a rien de désagréable pour une oreille étrangère; elle manque de sons durs et gutturaux; en revanche, le son nasal propre à la plupart des langues de l'Afrique y est fréquent; beaucoup de mots se terminent par *ongo* ou *ingo*. Le nubien et le chellali contiennent un grand nombre d'expressions arabes.

Les Chellaliens ne sont pas absolument noirs; leur couleur est très-foncée; ils sont très-maigres, quoique fortement constitués; méchans, emportés, ils parlent avec beaucoup de feu et de vitesse. A Ouadi-Debod, sur l'autre rive du Nil, il y a un petit temple qui n'a que 76 pieds de long; il est très-bien conservé. On observe, en avant, trois massifs disposés sur une ligne; c'étoient sans doute des murs qui entouroient l'édifice, et dans lesquels il y avoit des portails; on voit encore les traces du second mur. Indépendamment du vestibule, ce temple renferme sept salles, dont celles du milieu sont seules ornées de sculptures. Il paroît qu'il étoit consacré à Isis, et sa proximité de Philæ indique que c'est l'emplacement de Parembolé, qui étoit éloigné de 16 mille pas de Syène.

A Ouadi-Demit et à Kartassi, à 9 lieues de Philæ, les montagnes le long du Nil s'abaissent; les habitations sont rares et dans un état aussi misérable que les plantes. A Ouadi-Tapha, l'an-

cienne Taphis, la chaîne se relève, et, après s'être insensiblement éloignée du fleuve, elle s'en rapproche brusquement en formant un demi-cercle et s'avançant jusqu'à ses bords. Taphis se trouvoit dans cet espace ; il n'en reste plus que deux petits temples. On voit là le premier village nubien ; il est composé d'une vingtaine de cabanes. Les rochers y rétrécissent tellement le Nil sur une longueur d'un mille et demi, qu'il n'a que trente pas de largeur : son lit est couvert de blocs de granit qui forment des écueils à sa surface.

Un de ces rocs qui se distingue par sa grosseur, porte le nom de *Darmous ;* on y voit les ruines d'un ancien village, ou peut-être d'un petit fort construit en briques non cuites, et dont les murs sont assez hauts et assez épais. On trouve en Nubie beaucoup de ruines semblables ; les habitans les nomment *Ebniet-el-Koufèra* (édifices des infidèles). Vis-à-vis de Darmous, sur la rive orientale du continent, on aperçoit d'autres ruines. Ce canton offre une vue sauvage, mais très-pittoresque, et au premier coup d'œil ressemble à celui des cataractes de Syène, excepté qu'ici les petits bâtimens peuvent facilement naviguer à travers les rochers qui s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Ce passage est appelé *Bab-el-Kelafchi,* c'est-à-dire porte de la vallée de Kelafchi, qui commence dans cet endroit.

Au-delà, les bords du fleuve reprennent leur aspect ordinaire ; des lisières de terre larges de dix à vingt pas sont couvertes de champs d'orge ; en ce moment le grain, dans plusieurs lieux, est déjà récolté ; on y cultive aussi le dourra, variété du froment, et, sur les terrains en pente escarpée, des féves et des haricots.

A Ouadi-Kelafchi, on voit un grand temple devant lequel s'élèvent deux grands massifs qui conduisent dans une seconde cour très-vaste et entourée d'une colonnade ; à son extrémité, on trouve un sanctuaire magnifique soutenu par douze grandes colonnes ; le temple a trois salles ornées de sculptures.

Kelafchi, l'ancienne Talmis, passe pour une des ruines les plus pittoresques de ces contrées ; c'est effectivement la seule qui puisse soutenir la comparaison avec les débris majestueux de Thèbes. D'énormes masses de pierre qui formoient la voûte écroulée, des colonnes renversées, des chapiteaux d'un travail singulier, sont entassés en désordre dans la cour, et forment des monceaux à travers lesquels on a de la peine à se frayer un chemin. Ce coup d'œil produit une impression extraordinaire sur le voyageur. Quelques colonnes, restées debout au milieu de ces ruines, les embellissent d'une manière admirable, et rappellent les six qui s'élèvent de même majestueusement à Héliopolis. Quand on réfléchit aux dimen-

sions colossales des blocs de pierre dont ce temple étoit construit, on est tenté de croire qu'il s'est écroulé par sa propre pesanteur. La peinture des parois du sanctuaire est endommagée en plusieurs endroits; cependant les couleurs ont conservé toute leur vivacité : le visage des dieux est bleu, celui des prêtres rouge, celui des femmes jaune. Dans les premiers temps du christianisme, cet édifice fut transformé en église; c'est pourquoi toutes les sculptures ont été recouvertes de plâtre, sur lequel on a peint des images de saints. On distingue encore la tête de saint Jean-Baptiste sur le dernier mur situé au milieu du bâtiment. Une quantité d'inscriptions grecques, rapportées par des voyageurs débonnaires aux temps de Néron et d'Adrien, assurent que ce temple, construit vraisemblablement sous un des Ptolémées, fut consacré au soleil, qui, dans quelques-unes, est nommé *Mandouli*, et, dans d'autres, *Sérapis*. Une assez longue inscription d'un certain Silko, qui se donne le titre de roi de toute l'Ethiopie, mérite d'être remarquée : il énumère ses campagnes, et déclare aux Nubiens que, s'il leur prend encore la fantaisie de se soulever contre lui, il détruira leurs temples et leurs maisons, exterminera les hommes, et emmènera les femmes et les enfans en captivité.

On voit à Kelafchi un autre temple creusé dans le roc; il est divisé en deux parties, et ne con-

tient rien de remarquable. L'ouverture qui mene à la porte de l'édifice, ornée jadis d'une colonnade, offre un bas-relief qui représente un guerrier d'une taille extraordinaire sur un char de triomphe; les autres figures humaines sont d'une dimension bien plus petite; les bergers fuient dans les forêts ou grimpent sur les montagnes : dans un autre endroit, l'on observe des prisonniers, les mains liées derrière le dos, et auxquels on coupe la tête ; dans l'eloignement, on voit des cérémonies religieuses, des sacrifices, etc., comme il s'en trouve souvent dans les temples égyptiens.

Au-delà de Ouadi-Kelafchi, le Nil se rétrécit de nouveau; ce passage se nomme *Bab-Abouhor* (porte de la vallée d'Abouhor). Nous avons passé la nuit à la belle étoile dans ce lieu; un quai en pierre prouve qu'il étoit autrefois considérable ou qu'il y avoit un temple. Le village actuel, assez grand, est ombragé par des palmiers et bâti sur le sable que le vent du désert apporte, ce qui a rendu cette vallée absolument stérile. La chaîne lybique est éloignée d'un quart de lieue du Nil. Au milieu de cette vallée sablonneuse, on rencontre quelques espaces de terre couverts de verdure, que l'on arrose par des machines avec l'eau du fleuve, et où l'on cultive du grain. Ces Oasis sont fréquentes dans le voisinage des villages nubiens : le reste du pays est ense-

veli sous le sable jusqu'aux rives du Nil. Un peu au-dessus d'Abouhor, la pente de ces rives, mise en culture, compose toute la Nubie; car les roches se rapprochent beaucoup du fleuve et forment un mur qui a une soixantaine de pieds d'élévation. Cette chaîne, de hauteur uniforme, est aplatie et n'a qu'un petit nombre d'enfoncemens.

Les arbres sont rares; on n'aperçoit que quelques mimosa et de petits groupes de palmiers; il semble que la nature ait voulu, dans ces contrées, représenter la pauvreté par les traits les plus caractéristiques; la nudité des rochers, l'espace occupé par l'eau, le peu de largeur des lisières de terre de chaque côté, annoncent à l'homme qu'il ne peut se procurer dans cette contrée que les objets absolument nécessaires pour le soutien de son existence, et ne doit penser ni aux richesses ni à l'abondance.

On trouve à Ouadi-Dondour un petit temple assez bien conservé, et l'on rencontre, à 8 lieues de Kelafchi, le grand village de Ghyrché, habité par les Barabras ou Berbers; c'est sans doute ici qu'étoit jadis Tutzis, éloignée de 20,000 pas de Talmis. Suivant le témoignage de l'Itinéraire d'Antonin, la chaîne lybique est dans ce lieu, à un demi-mille de distance du Nil; on y voit un temple taillé dans le roc, c'est un des plus grands et des plus remarquables de l'Egypte et de la

Nubie : l'entrée, creusée aussi dans la pierre, étoit autrefois ornée d'une colonnade en grès. Quatre statues, hautes de douze pieds, sont appuyées contre le rocher; le sanctuaire est tellement détruit, que l'on n'y distingue plus que deux statues. De grandes portes conduisent dans la première salle, ornée de chaque côté de deux rangs de pilastres, sur lesquels six statues colossales de divinites égyptiennes, les mains croisées, sont sculptées debout; elles tiennent dans une main un crochet, et, dans l'autre, une faux, emblême ordinaire d'Osiris. Ces statues, hautes de 21 pieds, sont portées sur des piédestaux; mais, soit effet de l'enfance de l'art à l'époque où elles furent faites, soit que ç'ait été à dessein, elles ressemblent plutôt à des nains gigantesques qu'à de vrais géans. Des niches, creusées dans les parois, contiennent chacune trois statues de dieux qui se tiennent par la main. Indépendamment de cette vaste salle, ce temple en renferme sept autres de différentes dimensions, dont la dernière contient quatre statues de grandeur naturelle; elles sont assises et très-endommagées. Au milieu du sanctuaire est l'autel où peut-être on immoloit des hommes. Ce temple est extrêmement dégradé; c'est, de tous ceux que j'ai vus, celui qui a le plus grand nombre de statues. Les bas-reliefs y sont d'une plus mauvaise exécution que dans tous les autres égale-

ment creusés dans le roc. D'ailleurs, la pierre est une roche calcaire assez molle et sujette à se fendre; elle contribue peut-être aussi au froid pénétrant qui règne dans ces cavernes. De l'autre côté du Nil, vis-à-vis de Ghyrché, on découvre sur la pente de la montagne des ruines immenses en briques non cuites.

Les murs épais d'une ville très-peuplée et sans doute très-forte subsistent encore à Ghyrché; ce sont vraisemblablement ceux de Tutzis; les indigènes leur donnent le nom de *Semagoura*.

En approchant de Kochtambé, notre mât se rompit par la maladresse de nos matelots, et la violence du vent de nord déchira nos voiles. A trois heures, on s'arrêta, et le reste de la journée fut employé à réparer ces dommages. On voit dans ce lieu le portail d'un édifice peu considérable; il n'est composé que de trois pierres; celles des côtés ont cinq pieds de haut; celle du milieu offre le symbole ordinaire de l'éternité, un globe ailé. Une quantité de décombres couverts de sable indiquent qu'il y avoit jadis ici une ville florissante. En effet, l'emplacement des villes ne peut pas changer en Nubie; les lieux les plus peuplés étoient situés dans les grands espaces que l'éloignement des rochers laissoit libres jusqu'au Nil; les ruines et les traces de temples confirment cette opinion. La chaîne lybique y est passablement écartée du fleuve; mais tout cet

intervalle est occupé par le sable. On aperçoit dans l'éloignement une petite Oasis de terre cultivée. Une lisière de terrain labouré et une centaine de dattiers procurent aux habitans de ce village leurs moyens de subsistance.

Kotchambé ne contient que 120 habitans : les maisons, ou plutôt les huttes des Nubiens, sont en terre et si basses qu'on est obligé de s'y tenir assis. Hommes et femmes passent toute la journée en plein air sous le foible ombrage des palmiers et des mimosa, épluchant de la laine ou nettoyant de l'orge et du dourra ; ils n'occupent leurs habitations que pendant la nuit; ils ont tout à l'entour de petites cabanes rondes aussi en terre, qui leur servent de poulailler, de pigeonnier et de grenier. Toute leur propriété consiste communément en deux à trois vaches, un couple de bœufs, quelques chèvres ou des moutons qui, quelquefois, partagent pendant la nuit l'appartement de leurs maîtres. Les gens riches ont assez souvent un âne ou un chameau.

Les nuits sont froides en comparaison des jours; quoique nous soyions au mois d'avril, le thermomètre de Réaumur ne marque que 10 degrés; mais à midi, et quand il ne fait pas de vent, il monte à 42°; lorsque le vent du nord souffle avec force, il descend à 35°.

Les Nubiens riches portent, le matin, une chemise blanche ou bleu-clair en toile de coton

qu'ils achètent à Assouan; un châle jeté sur l'épaule complète cet habillement léger. Les petits garçons vont tout nus jusqu'à l'âge de douze ans. On remarque cet usage dans les anciennes peintures égyptiennes. Le vêtement des filles est composé d'une frange épaisse en cuir, large de cinq pouces, nommée *rakha* ou *kherras* en arabe, et *beïli* en nubien; elle se porte à la ceinture; mais les petites filles, jusqu'à six ans, n'ont pas même ce simple appareil: celles des gens riches se distinguent des autres par les grelots et les petits coquillages dont leur frange est ornée; ceux-ci s'obtiennent des Bechariés ou Bédouins errans entre le Nil et la mer Rouge. On leur donne des dattes en échange.

En général, les jeunes gens et les hommes n'ont pour tout vêtement qu'un tablier de toile blanche noué sur le dos par un cordon; ce tablier et le châle, qui est de la même couleur, contrastent bien avec leur peau noire.

Les traits des Nubiens sont assez réguliers; quoiqu'ils diffèrent de la race nègre, plusieurs ont de véritables figures de singes. Au milieu d'un peuple qui ne fait aucun usage de vêtemens, les hommes se font de nouvelles idées de la beauté du corps humain. Tous les habitans des pays où la douceur du climat permet de se débarrasser de tout l'attirail inutile et particulier dont nous nous enveloppons, savent aussi con-

server ce sentiment. Le Nubien déploie sans s'en douter, dans ses mouvemens et ses attitudes, une fierté et une noblesse que nos meilleurs artistes auroient de la peine à imiter. Il porte un petit bonnet de laine blanche nommé *tavié* en Egypte; il a plus généralement ses longs cheveux bouclés comme une perruque très-large, et en fait des mèches bien minces qui pendent de chaque côté; il se sert à cet effet d'une pommade très-compacte qu'il prépare avec une terre noire très-grasse mêlée avec de l'huile; lorsque la chaleur du soleil la fait fondre, elle répand une odeur très-forte. Ces mèches sont bien plus longues chez les femmes que chez les hommes, et voltigent comme des franges des deux côtés du visage. Les femmes mariées s'habillent comme les Egyptiennes; elles s'enveloppent d'une longue pièce d'étoffe qui va de l'épaule gauche au-dessous de l'épaule droite, puis est fixée sur l'épaule gauche, quelquefois revient encore sous la droite, et se jette par-derrière sur la tête, qui, de cette manière, est préservée de la chaleur du soleil; elle tient ainsi lieu de voile. Ce vêtement, qui ressemble à l'ancienne toge romaine, est très-pittoresque, et donne aux femmes beaucoup plus de grâce que nos vêtemens étroits qui serrent les membres, et ne prêtent qu'une beauté nullement naturelle et purement de notre invention. Cette pièce d'étoffe est ordinairement de couleur

brun-foncé. La misère, couverte de ses lambeaux, en reçoit une apparence plus hideuse.

Tous les Nubiens, notamment les femmes et les enfans, portent sur l'épaule gauche de petites bourses en cuir où ils mettent des talismans. Quant aux objets de luxe, ils ne sont pas nombreux; les femmes ornent leurs bras, et quelquefois leurs jambes, de cordons de verroterie bleue; elles ont au nez un anneau de cuivre où sont passés de petits morceaux de verre; enfin des colliers de verroterie au cou. Celles qui peuvent ajouter à cette parure deux anneaux de plus aux narines, sont au comble du bonheur. Une femme parée de cette manière, en allant avec sa cruche sur la tête puiser de l'eau dans le Nil, peut causer un désespoir d'envie à toutes ses amies. Les hommes ont à l'oreille gauche un anneau de cuivre uni De petites pipes et des rouleaux de tabac vert font leur plus grand bonheur. Le cheikh-el-beled, ou le chef d'un village, a quelquefois une tasse et une vieille cafetière dans laquelle les femmes font le café qui se sert aux voyageurs pour les services qu'ils rendent: alors on invite le kaïm-mekan, ou le soldat chargé par le pacha de l'administration du village, ainsi que les meilleurs amis du cheikh, qui, parés de leurs chemises, viennent fièrement prendre part au régal.

A deux lieues de Kochtambé, on remarque

le beau temple de Pselcis, aujourd'hui Dakké; on pourroit le nommer le Tentyris de Nubie; il étoit consacré à Thoth, comme le prouvent les nombreuses inscriptions qui sont sur les massifs du portail. Ses bas-reliefs sont aussi beaux que ceux de Denderah; on observe, dans son architecture et dans ses ornemens, trois époques différentes. Le sanctuaire fut construit le premier; les autres parties y furent ensuite ajoutées; deux massifs, qui ne sont pas polis sur leur face intérieure, contiennent une quantité de petites salles qui servoient probablement de demeure aux prêtres; elles furent ensuite habitées par de pieux cénobites qui ont dessiné dans ces retraites cachées l'image de la croix, comme le gage précieux de leurs espérances, symbole qui allégeoit leurs souffrances. Un enduit de plâtre recouvre les figures mythologiques, de même que dans tous les temples occupés par les chrétiens. Un mur en pierre, haut de quatre pieds, entoure tout l'édifice.

Sur la rive droite du Nil, au-delà de Dakké, on voit les ruines d'une ancienne ville; les murs, en briques sèches, ont une hauteur et une épaisseur assez considérables. C'est l'ancienne Métacompso, aujourd'hui Koubban. Un petit village nubien est situé près de ces ruines. Le Nil, qui, depuis les cataractes d'Assouan jusqu'à

Kochtambé, a coulé presque parallèlement au méridien, fait, dans cet endroit, un grand détour au sud-ouest. Ouadi-Korti conserve encore le nom de la ville de Korté, ainsi que les ruines du temple magnifique qui la décoroit.

Ouadi-Moukharraghé a aussi un petit temple peu important, qui, d'après les inscriptions, étoit consacré à Sérapis. Les murs sont intérieurement entourés d'une colonnade. Cet ouvrage n'a pas été achevé, les chapiteaux sont restés imparfaits. La juste proportion des colonnes, le goût dans l'invention, et d'autres particularités, montrent que ce temple est l'ouvrage des Grecs ; ils savoient donner de la grâce à l'architecture mélancolique des Égyptiens, dont la solidité étoit marquée par la pesanteur, et la beauté par le gigantesque. Le mur méridional de ce temple est écroulé; cette masse n'en est que plus pittoresque, surtout au milieu de cet immense désert de sable, sur lequel s'élève seulement un palmier tortu.

On voit sur les bords du fleuve des ruines qui sont peut-être celles du temple d'Hiérasycaminos. A quelque distance, on rencontre le village de Bisybe. Tout le pays de Philæ à Moukharraghé est l'ancien territoire de Dodecaschœnos, auquel les Grecs et les Romains donnèrent ce nom à cause de sa longueur. L'Itinéraire d'Antonin place Hiérasycaminos à 80,000 pas de

Philæ, distance qui s'accorde avec celle de Moukharraghé.

A Ouadi-Medin, à Seboua et un peu plus loin, les rives du fleuve prennent un autre aspect. A l'est, des montagnes de grès noirs s'élèvent en pyramide à une hauteur peu considérable, et bornent le rivage escarpé. A l'ouest, des rochers aplatis sont couverts jusqu'au bord de l'eau du sable jaune que le vent apporte du désert. Des deux côtés se prolonge la lisière étroite où croissent de petits mimosa et de grands buissons de lupins. On ne voit pas une seule habitation. A Seboua, il y a les ruines d'un temple plus remarquable par sa majesté que par sa beauté. Deux rangées de sphinx en granite, précédées de deux statues de prêtres de grandeur presque naturelle et débout, conduisent à d'énormes massifs qui soutiennent le portail de l'édifice. Deux autres statues, hautes de douze pieds, antrefois placées près de la porte, sont détruites. Le mur est orné d'un rang de pilastres contre lesquels sont appuyés des colonnes. Le temple est presque entièrement encombré par le sable; j'en voulus prendre le plan, mais je fus obligé de me contenter d'en mesurer les parties extérieures, et de deviner le reste par les règles de la symétrie que les anciens Égyptiens n'observoient cependant pas beaucoup.

Au-delà commence le Ouadi-el-Arab. Les rives du fleuve changent de nouveau. Les monts s'élèvent à l'ouest, le rivage s'aplatit à l'est; on voit partout, à une certaine distance à l'ouest, des collines basses couvertes du sable jaune du désert que le vent régnant du nord-ouest y amène de la chaîne de montagnes situées vis-à-vis. Ce sable monte à la hauteur du chaînon peu élevé, passe par-dessus, et tombe sur la pente du bord oriental; ce qui forme un contraste agréable avec la couleur sombre des grandes montagnes. Un peu plus loin, le pays devient plus riant; à l'ouest, le rivage en pente est bordé d'une rangée de petits mimosa; à l'est croissent de palmiers nains, et l'on découvre çà et là de petites maisons faites de claies de joncs. Tout y est plus animé que dans les cantons qui précèdent; la population y est plus nombreuse; les roues qui font monter l'eau tournent pendant toute la nuit; l'on y voit peu de crocodiles.

Les nuits sont bien belles en Nubie. Après une journée pendant laquelle l'atmosphère a été obscurcie par des nuages épais et des tourbillons de sable qu'amenoit un vent violent, le soleil brille à l'instant de son coucher. L'éclat resplendissant de ses rayons, les nuages noirs qui planent au-dessus de son disque, la pureté de l'azur du ciel, forment un coup d'œil magnifique qui change à chaque instant, et l'horizon est d'une beauté ma-

jestueuse. Le soleil répand dans l'air des couleurs dont la vivacité surpasse tout ce que l'on a vu ailleurs ; le sable du désert, par sa teinte d'un rose-clair, semble être en feu ; les montagnes paroissent plus grandes, leurs contours plus fièrement dessinés. Ce phénomène ravissant nous rendit muets d'étonnement ; mais l'enchantement est de bien peu de durée : à peine le soleil est disparu, que des ténèbres profondes, un froid perçant règnent tout-à-coup ; cependant le vent s'apaise, les nuages s'évanouissent, le ciel devient pur, et l'horizon, éprouvant une nouvelle métamorphose, se revêt de beautés d'un genre différent. La lumière de la lune a un éclat inexprimable ; les étoiles étincèlent avec une vivacité qui les feroit croire en feu ; le firmament est d'une clarté sans égale ; il semble que sa voûte manifeste dans cette contrée ses secrets aux regards des mortels, et appelle tous les hommes à venir contempler sa splendeur.

Je n'oublierai pas la belle nuit que je passai à Cheikh-abd-ed-Daïn, où, d'ailleurs, il nous arriva une aventure qui me toucha singulièrement

Il y a quelques années, ce lieu étoit habité par un cheikh que ses jeûnes austères, sa piété, ses connoissances en magie et son habillement singulier avoient rendu célèbre dans tout le pays. Ces jongleurs sont regardés par le peuple comme des gens inspirés et en rapport avec le ciel. A

leur mort, ils vont droit en paradis, où, en récompense des souffrances qu'ils ont endurées, ils commandent à soixante palais magnifiques, dont chacun renferme quatre-vingt-dix jeunes filles d'une beauté et d'une modestie incomparables. Si l'une d'elles paroissoit au ciel pendant la nuit, le monde entier seroit éclairé d'une lumière égale à celle du soleil. Le cheikh dont je parle fut enterré dans sa maison ; les habitans du voisinage construisirent au-dessus un toit pour mettre son tombeau à l'abri et le garnirent de nattes de feuilles de palmier; ils s'y réunissent encore pour prier. Un pavillon blanc, symbole des morts, flotte sous le hangar, et une lampe en terre y répand sa foible clarté.

Attirés par le charme d'une nuit superbe, nous errions à l'aventure dans la plaine sablonneuse de Ouadi-el-Arab, entre le Nil et la chaîne lybique ; soudain nous aperçûmes dans le lointain la lueur de la lampe ; nous allâmes de ce côté ; et, en arrivant dans la cabane, nous nous étendîmes sur les nattes pour nous reposer. Deux jeunes gens d'une figure intéressante y entrèrent ; bientôt le plus jeune se prosterna à terre et se mit à prier à la manière des orientaux. Au milieu de ses larmes et de ses soupirs, je distinguai les mots suivans : « Mon père... ma mère... » pitié... Kaïm-mékam. » Le plus âgé, assis à l'écart, paroissoit plongé dans des réflexions pro-

fondes et jetoit de temps en temps un coup d'œil sur son frère ; puis il commença aussi à pleurer.

Notre curiosité étoit excitée au plus haut degré, et d'autant plus que ces jeunes gens ne nous voyoient pas ; nous étions dans le coin opposé du hangar, où les pâles rayons de la lampe n'atteignoient pas. Désirant savoir le sujet de leur douleur, j'appelai l'aîné, dont le chagrin sembloit plus modéré. Ma voix lui causa d'abord une sorte de frayeur ; mais, dès qu'il nous eut aperçus, il s'approcha de nous, toutefois en hésitant, lorsqu'il reconnut notre habit turc. Je lui demandai qui il étoit, et la cause de son affliction. J'appris qu'ils étoient les fils du cheikh enterré dans ce lieu ; ils venoient de la rive orientale du Nil pour arroser le petit jardin situé près de la maison paternelle. Leur père l'avoit cultivé de ses mains pendant plus de vingt ans, et le leur avait laissé en héritage ; ils y avoient semé de l'orge et des haricots ; huit palmiers, qui s'élevoient sur les bords du Nil, leur appartenoient aussi. Cette petite propriété leur suffisoit à peine pour soutenir leur mère : cependant le pacha exigeoit un impôt de quinze piastres. L'impitoyable Albanois, kaïm-mékam du village, employoit tous les moyens pour contraindre la mère à payer cette somme ; il avoit fini par mettre les fils en prison ; ils y avoient langui quinze jours ; leur mère s'étoit efforcée, pendant ce temps, de ras-

sembler l'argent demandé : l'Albanois lui accorda encore un délai de deux jours, et la menaça, si elle ne le satisfaisoit pas, de faire appliquer à son fils aîné cent coups de bâton sur la plante des pieds. La mère, n'ayant pu ramasser l'argent qu'il falloit, le farouche kaïm-mékam déclara que, s'il ne l'avoit pas le lendemain, chacun de ses enfans recevroit quatre-vingts coups de bâton. Cette mère sensible ne put supporter l'idée des souffrances de ses fils : ses larmes, ses supplications, l'intervention du cheikh du village, déterminèrent le Turc inexorable à la mettre en prison au lieu de ses enfans; elle étoit préparée à endurer tous les tourmens pour sauver les infortunés qui lui devoient l'existence. Le kaïm-mékam accorda encore un mois de répit, en promettant à la mère de lui infliger le châtiment le plus rude, si on ne le payoit pas. « Que comptez-vous faire? demandai-je à ces jeunes gens. » — « Notre projet, reprit l'aîné, est de vendre la récolte de dattes de ces palmiers et celle de l'orge de ce jardin. » — « Mais, que deviendrez-vous? » — « Nous irons à Assouan, continua le jeune homme; chemin faisant, nous vivrons d'aumônes; nous y chercherons du service sur les bateaux du Nil. » — Voilà comme les Turcs font rentrer les impôts!

Ce récit nous émut. Le plus jeune de ces Nubiens, âgé seulement de douze ans, écoutoit en silence; ses larmes ne tarissoient pas. Nous nous

estimâmes très-heureux de pouvoir alléger le sort de cette famille malheureuse : ayant réuni entre nous la petite somme dont elle avoit besoin, je la donnai à l'aîné, en lui disant : « Porte demain cet argent au kaïm-mékam, et délivre ta mère. » — Il est impossible de peindre le sentiment de reconnoissance que ce foible don fit naître dans le cœur de ces jeunes gens ; ils ne savoient comment l'exprimer, ils se jetèrent à nos pieds ; le moins âgé s'étant relevé, se précipita vers le drapeau blanc du tombeau de son père, le couvrit de baisers, et s'écria avec une naïveté charmante : « Père saint, qui contemples la face du maître de l'univers, prie pour eux, afin qu'il les récompense au centuple, et augmente leur puissance dans leur vallée. » — Ce mélange d'idées superstitieuses et de piété filiale avoit quelque chose de singulièrement touchant. Cet enfant croyoit, comme tous ses compatriotes, que les autres pays de la terre sont, de même que la Nubie, partagés en vallées. De retour à notre tente, nous vîmes ces deux jeunes gens s'approcher du Nil ; ils se saisirent d'une solive, et, à son aide, traversèrent le fleuve à la nage.

Le Ouadi-Malki offre un coup d'œil plus agréable que toutes les vallées que l'on a vues jusqu'alors. A Kherabas, on aperçoit beaucoup de palmiers sur la rive opposée du Nil. Il est très-bas dans ces cantons ; les bancs de sable se pro-

longent presque jusqu'à l'île de Toumas, au-delà de Derré ; le fleuve se détourne de nouveau, et décrit des sinuosités longues et nombreuses vers l'est ; entre deux de ces coudes est situé Derré, capitale de la Nubie, et résidence de son kachef ou gouverneur. La Nubie, jadis indépendante, fut conquise il y a à peu près huit ans, sans beaucoup de résistance, par Mehemed-Ali, pacha actuel d'Egypte ; il a fait le ci-devant roi kachef ou gouverneur du pays.

Derré est à quarante-cinq heures de marche de Philæ et des frontières de l'Égypte, au milieu d'une forêt de palmiers, qui se prolonge le long du Nil. Les maisons, cachées dans les arbres, et éparses sur une longueur de près d'un mille et demi, sont bien mieux bâties que partout ailleurs; mais la partie que l'on peut proprement appeler la ville, a des rues semblables à celles de la Haute-Égypte. On y voit un petit khan ou caravanseraï, une jolie mosquée d'architecture arabe, et trois boutiques dans lesquelles les soldats turcs de la garnison vendent de la grosse toile de lin, de la verroterie, des morceaux de drap de couleur, et d'autres bagatelles. La population est de 3,000 habitans ; les maisons sont en briques séchées au soleil ; elles ont conservé extérieurement la forme du talus d'un retranchement. Ce n'est certainement pas pour imiter les temples et les édifices antiques que l'on suit cette mode ; un mu-

sulman en auroit honte. Dans ce pays, aucun usage, aucun préjugé ne disparoît ; ils ont la même durée que les monumens; ils vont d'une génération à une autre et s'éternisent. Les coutumes, les mœurs ne changent pas. Les nations de l'Orient ont conservé quelques-unes des vertus du temps des patriarches à côté des petitesses et de l'avidité des anciens Asiatiques. L'écriture sainte offre le tableau le plus fidèle des mœurs des peuples orientaux.

Dans chaque pays, toutes les choses portent l'empreinte d'une ressemblance générale ; c'est pourquoi le voyageur, qui a vu la Nubie et qui arrive à Derré, doit reconnoître cette ville pour la capitale de ce pays. Beaucoup de femmes y portent des chemises bleues, et jettent sur leur tête une pièce de drap qui pend par derrière jusqu'au genou ; les anneaux de leurs narines sont plus grands et plus jolis que ceux des paysannes ; des colliers de verroterie ornent leur cou ; leur démarche annonce qu'elles habitent la capitale, car on y remarque une certaine coquetterie. La plupart des hommes ont une chemise qui descend jusqu'au genou, et, comme grande parure, une calotte rouge, nommée *fess*, qui est entourée d'une petite bande de toile. Ces objets de luxe n'étoient pas connus avant la conquête du pays par le pacha. Les soldats turcs achètent aux tailleurs du Caire les lisières des habits des Eu-

ropéens, et les vendent assez cher aux Nubiens.

Les oisifs de cette ville se tiennent assis sous de petits appentis, fument et boivent du nebid; c'est une boisson fermentée faite avec des dattes, et qui, par l'odeur et le goût, ressemble au porter; elle est seulement plus trouble et plus foncée. L'industrie des habitans de Derré consiste à fabriquer des nattes doubles avec les feuilles de dattier, et des corbeilles avec une plante fibreuse. Celles-ci, peintes de différentes couleurs, s'envoient en grande quantité à Assouan; ils vendent aussi beaucoup de dattes d'un goût excellent; elles sont noires et ont quelquefois trois pouces de long; celles qui croissent dans les environs de Derré et d'Ibrim passent pour les meilleures.

De l'autre côté du Nil, on voit un petit temple taillé dans le roc; si un travail grossier est une preuve d'antiquité, il est difficile de dire à quelle époque remonte la construction de cet édifice.

A l'île de Toumas, le Nil prend de nouveau la direction du sud-ouest; cette île est bien cultivée. Ouadi-Ambé a des maisons bien bâties dans le désert; Ibrim paroît être plus riche et plus peuplé. On y remarque sur un rocher un vieux château qui, par la comparaison de tous les témoignages, est sans doute Primis. Dans l'inscription du roi Silko, cette ville est citée

comme la plus considérable et la plus forte du pays. Plus loin, Ouadi-Tochké est dans une positon agréable et avantageuse; à Ermina, les environs ressemblent à ceux de Derré. Ouadi-Tareig a un peu de terre cultivée et des palmiers sur la rive orientale; des rochers bordent celle de l'occident jnsqu'au rivage, et se prolongent à Ouadi-Abou-Soumbal ou la vallée riche en épis, qui est à vingt-cinq heures de route de Derré. Abou-Soumbal, appelé communément Ebsamboul par les Européens, est, pour la curiosité des voyageurs, ce que la Mèque et Médine sont pour la piété des Musulmans.

Parmi le grand nombre d'Anglois qui voyagent, plusieurs se dépêchent, en quittant le Caire, de courir en Nubie: chemin faisant, ils n'observent rien; ils restent quelques heures à Ebsamboul pour en admirer les temples magnifiques, et, sans avoir rien vu de plus de l'Egypte ou de la Nubie, s'en retournent à Damiette. De là, ils vont passer la semaine sainte à Jérusalem, et se hâtent de gagner Athènes. Après un séjour d'une demi-journée dans cette ville célèbre, ils font voile pour Corfou, afin d'y participer au dîner de Son Excellence le lord grand-commissaire de la républiqne des îles Ioniennes. Le repas fini, ils reviennent en Angleterre. Cela s'appelle *A Tour in the Levant* (un voyage dans le Levant),

Près du bord de la rive gauche du Nil s'élève

une haute montagne de grès dont la pente est du côté du fleuve ; quand on s'en approche, les yeux sont frappés de la vue de trois figures gigantesques taillées dans le roc, et qui ornent la façade du temple. Le quatrième de ces colosses est détaché du mur contre lequel il étoit appuyé, et renversé ; ses ruines sont aujourd'hui au pied de la montagne, couvertes de sable, qui a aussi enseveli les autres statues jusqu'à la poitrine, de sorte que l'on ne voit que leurs têtes monstrueuses. La troisième, dans le coin méridional du temple, en est dégagée : ces colosses sont assis sur des chaises ; leurs épaules ont 21 pieds de largeur ; leur hauteur totale est de 65 pieds; ils ont les mains posées sur les genoux. Leurs visages ont les traits des nègres ; mais la douce expression de cette face animée par un doux sourire, les lèvres renflées, les yeux alongés, et comme fermés par un mouvement amical; enfin, une physionomie qui respire la tranquillité, prouvent que les anciens Egyptiens savoient aussi bien sentir et représenter la beauté idéale d'une tête de nègre dans ces figures colossales, que les Grecs le savoient faire pour les têtes de la race blanche. Malheureusement, le sculpteur égyptien a mieux réussi à représenter la beauté du visage que celle des autres parties du corps ; le travail en est rude et grossier, et l'on n'y a pas même observé toujours les proportions.

Le sable qui est de l'autre côté du rocher passe continuellement par-dessus son sommet, et encombre tellement les portes de ce temple, que chaque voyageur qui s'en approche est obligé de louer des Berbères pour écarter ces monceaux et creuser une entrée sous la voûte du temple. Lorsqu'enfin, après une lutte ennuyeuse et fatigante avec ce sable mobile qui retombe toujours sur lui-même, on est parvenu à pénétrer dans l'intérieur du temple, et que les yeux, éblouis par la lumière du dehors, commencent à s'ouvrir et s'accoutumant à l'obscurité, peuvent distinguer les objets de ce bâtiment souterrain, alors on est saisi d'étonnement, et la terreur remplit l'ame; on se croit au milieu d'une réunion de géans. Deux rangées de colosses prodigieux que l'antiquité a colorés d'une teinte noire, s'offrent tout-à-coup aux regards. La lumière du jour qui perce par l'ouverture pratiquée au-dessus de la porte, éclaire une ligne de ces statues, pendant que l'autre reste plongée dans l'obscurité. Ce coup d'œil produit une impression forte et extraordinaire. La raison est engourdie; on s'imagine voir devant soi la demeure des esprits; la tranquillité lugubre, le mélange imposant de lumières et de ténèbres profondes, éveillent dans l'âme des sentimens inconnus et dont on ne peut pas se rendre compte. Dans mon opinion, l'intérieur du

temple d'Ebsamboul forme un tableau si majestueux et si magnifique, et occasionne une si forte agitation dans l'âme, qu'aucun ouvrage de la main des hommes, et peut-être aucune merveille de la nature auxquels nos yeux sont déjà accoutumés, n'en peut faire naître de semblables. Si la peinture pouvait rendre exactement des objets si gigantesques, combien ils mériteroient d'occuper les pinceaux des plus grands maîtres!

Les huit colosses dont je viens de parler ont huit pieds de haut, et sont appuyés contre les pilastres qui soutiennent la voûte de la première salle et tout le poids de la montagne qui s'élève par-dessus. Ces statues ont les bras croisés, et tiennent dans leurs mains un crochet et un fouet, attributs ordinaires d'Osiris; leurs visages ressemblent à ceux des statues de l'entrée, et présentent les mêmes perfections; le reste du corps est mieux proportionné. La salle a 60 pieds de long et 30 de haut; les parois sont couvertes de bas-reliefs en couleur de l'antiquité la plus reculée. A gauche, on voit un guerrier de grande taille vêtu d'une peau de tigre; il tient en main un arc tendu. Les chevaux sont au galop; leur tête est ornée de plumes. Cette parure ressemble d'une manière étonnante à celle des sauvages de l'Amérique. Ce guerrier emporte d'assaut un château situé sur un rocher; les ennemis

qui s'y trouvent, saisis de frayeur, lui demandent la vie à genoux ; mais ses flèches percent soudain quelques-uns de ces malheureux. Au pied du rocher, un pasteur épouvanté se retourne vers le guerrier, tandis que les troupeaux prennent la fuite dans le plus grand désordre. Les ennemis se distinguent des Nubiens et des Egyptiens ; ils ont les cheveux longs, sont vêtus d'une tunique; la plupart ont de la barbe; quelques-uns n'ont que des moustaches longues. Sont-ce des Perses ou des Indiens? Plus loin, ce guerrier en perce un autre de sa lance, et en foule à ses pieds un second. La position de son corps est hardie et bien conçue; des deux côtés de la porte du temple il tient d'une main plusieurs hommes aux cheveux ; l'autre main est levée pour leur faire sauter la tête avec une hallebarde courte. Un prêtre, avec le couteau des sacrifices, est auprès de lui. Est-il donc du sort de l'humanité d'être sans cesse poursuivie dans ces pays?

Indépendamment de cette salle, ce temple, vraisemblablement consacré à Osiris, en renferme dix autres de différentes dimensions, et distribuées de telle manière, que la montagne est absolument creusée dans cet endroit, et semble être un corps qui a un écho retentissant comme le tonnerre. Cet édifice prodigieux a 160 pieds de longueur depuis la grande porte d'entrée jusqu'au mur du fond du sanctuaire; ce réduit sacré con-

tient cinq statues de dieux différens assises contre le fond et très-bien conservées. L'autel est au milieu de cette longue pièce. La chaleur dans l'intérieur de ce temple est plus forte que celle d'une chambre de bains et permet à peine de respirer. Le thermomètre de Réaumur, qui sur le bord du Nil étoit à 35 degrés, monta dans le temple de neuf degrés de plus, et, au bout de trois heures, de trois degrés encore. A une vingtaine de pas de ce magnifique édifice souterrain, on voit un autre temple également creusé dans le roc; il contient quatre salles. Les Égyptiens l'avoient dédié à Isis, et les chrétiens à saint Jean. L'intérieur n'offre rien de remarquable; la façade tournée vers le Nil est ornée de six statues colossales assez bien conservées.

On remarque un contraste frappant dans le travail des différentes parties de ce temple; les statues sont très-bien sculptées; on y reconnoît le style d'un artiste qui a su leur imprimer la vie; les bas-reliefs, au contraire, dénotent l'enfance de l'art. Les anciens Egyptiens s'entendoient mieux à la sculpture qu'à la peinture. En effet, le premier de ces arts a, de même que l'architecture, précédé tous les autres dans la suite des siècles. Il est difficile de se faire une idée de la ressemblance que les objets présentent en orient, malgré la différence des temps et des lieux. Ce sont presque les mêmes mœurs, la même indolence; la cruauté

et la sévérité des anciens gouvernemens se retrouvent encore sous les nouveaux. La bassesse de caractère, l'esprit de servilité, l'avidité, l'hospitalité, unie dans quelques cas à la probité, la manière de vivre ; tout, en un mot, a survécu au cours des siècles. Il semble que les peuples de l'orient se contentent d'avoir inventé les choses, et ne songent pas à les perfectionner. La peinture des anciens Egyptiens est absolument celle des Persans et des Chinois d'aujourd'hui. Les bas-reliefs et les sujets gigantesques sont peints absolument comme à la Chine. Sur les étoffes qui enveloppoient des momies, on a trouvé le type des palmes des châles de Cachemire et des autres tissus de l'orient. Les temples et les statues ; tout, en un mot, paroît formé d'après un même modèle, tout porte le cachet de l'uniformité que la nature a empreint sur ce qui se trouve en Egypte. Il est cependant très-singulier que nous ne soyions pas en état de donner un nom à ce temple que nous contemplons avec tant d'étonnement, et que les anciens ne nous aient laissé presque aucun document sur ce qui le concerne. Est-ce Aboccis ? c'est le seul nom qui s'offre à nous dans la géographie ancienne ; ou bien est-ce le pays de Pathros, dont l'Ecriture parle dans le même livre où il est question de Syène (1)?

(1) Ezekhiel, ch. XXIX, v. 14, et ch. XXX, v. 14.

A une lieue au-delà d'Ebsamboul, on trouve Addé, qui a un vieux château sur un rocher et un temple creusé dans le roc; il est de grandeur médiocre et d'un travail grossier; les bas-reliefs sont recouverts de peintures qui représentent notre Sauveur et saint Jean. La chaîne de montagnes offre une quantité de hauteurs pyramidales que la main des hommes a pu tailler; peut-être une ville florissante existoit jadis sur cet emplacement. A Farassé, on voit un petit temple qui n'a rien de remarquable; au-delà de Ouadi-Serra, où croissent des palmiers et d'autres arbres en assez grand nombre, le pays prend graduellement un aspect nu et triste; il prépare à une scène nouvelle, et annonce les cataractes et la présence de grands rochers dans le lit du fleuve.

Dans la vallée de Khalpha, l'on aperçoit les ruines d'un petit temple, et, après une heure de route, commenceut les secondes cataractes du Nil qui ressemblent absolument à celles de Syène. L'eau se brise sur les rochers de granit qui remplissent le lit du fleuve, et fait quelquefois des sauts de deux à trois pieds de haut; le bruit que l'on entend n'est pas plus fort que celui d'un moulin. C'est là que se trouvent les limites de la Nubie propre.

Au-delà des cataractes, la verdure de la vallée de Marched rend la perspective plus agréable;

on y voit les ruines d'une église et d'un couvent grec, bâtis en briques séchées au soleil. On va de Ouadi-Chalf au village de Moskentino par un chemin large de cent pas, et nommé par les habitans la route de Pharaon.

On découvre sur un rocher, à trois lieues au-delà de Ouadi-Ettip, aux troisièmes cataractes, les ruines d'un château, et, un peu plus loin, les restes d'un fort et ceux d'un petit temple insignifiant. Les quatrièmes cataractes sont à Ambigo. Aux cinquièmes, qui sont à Liamoulé, un château s'élève sur une île. Dans l'île d'Okmé, à trois lieues de Ouadi-Liamoulé, les ruines d'un vieux château offrent un coup d'œil très-pittoresque, et plus loin, sur l'île de Kolbe, on distingue celles d'une église. A Kolbe commence le pays de Soukkot, dans lequel sont situées les cataractes de Ouadi-Amara, qui sont les sixièmes. Cette vallée se prolonge à sept lieues plus loin; il s'y trouve un temple égyptien assez grand; c'est probablement Stadisé. On entre là dans le Saï, canton qui a douze lieues de longueur, après lequel vient le Daar-Mahas, terme de mon voyage au Sud.

Dans tout le Ouadi-Chalf, ou depuis les secondes cataractes jusqu'aux limites de ce territoire, c'est-à-dire sur une étendue de 60 milles, plus loin encore, et jusqu'à Kolbe, le Nil a un cours très-rapide; son lit est souvent coupé par

des rochers et rempli d'écueils qui forment des îles de diverses grandeurs, et rendent la navigation impossible dans la saison de la sécheresse. Les rives ont un coup d'œil extrêmement sauvage. Les habitans pauvres, et complétement noirs, étrangers à tout sentiment de gaîté, ne possèdent pas le regard fier des Nubiens, cachent leurs huttes entre les rochers, et se nourrissent toute l'année de dattes et de dourra qu'ils ne récoltent qu'en petite quantité. L'œil du voyageur n'est frappé que de l'aspect de stérilité de tout ce qui l'entoure.

IDÉES

SUR LES COLONIES EN GÉNÉRAL,

ET PARTICULIÈREMENT SUR CELLES QUI CONVIENNENT A LA FRANCE ;

PAR M. MALTE-BRUN.

DEUX grandes révolutions ont séparé de l'Angleterre et de l'Espagne la plus grande partie des immenses provinces qu'elles possédoient dans le continent occidental. Cet événement paroît être le triomphe d'une secte d'écrivains qui condamnent tout établissement colonial, comme ne pouvant aboutir à aucun résultat durablement avantageux pour la nation fondatrice, et proportionné aux avances qu'elle est obligée de faire. Un publiciste, devenu l'oracle de la foule, se flatte d'avoir tellement décrédité toutes les colonies, qu'il ose proposer aux puissances qui en possèdent encore de les céder ou de les déclarer indépendantes. Les épigrammes de la critique et les cris élevés par l'intérêt colonial ont pu tourmenter l'auteur de ce système, mais n'ont pas empêché

ses opinions de se répandre, même parmi les hommes d'état. C'est surtout en France que ces idées tranchantes exercent une influence dangereuse, parce que les défenseurs des colonies n'opposent aux brillantes nouveautés de M. de Pradt, à ses théories imposantes, à ses prédictions heureuses, que des raisonnemens en partie justes, mais surannés, et en partie aussi vagues que ceux de leurs adversaires. La routine et la spéculation ont toutes les deux, ce nous semble, le tort de trop généraliser les principes sur les colonies. C'est en établissant des distinctions nécessaires que nous espérons jeter un jour nouveau sur ces importantes questions. Mais nos distinctions, prises dans les faits matériels, n'auront rien de la précision affectée mise à la mode par quelques théoristes.

Les colonies peuvent être commodément divisées en sept classes :

1. Etablissemens de chasse et de pêche ;
2. Etablissemens commerciaux et militaires;
3. Etablissemens de cultures exotiques ;
4. Etablissemens à exploitations métalliques;
5. Lieux de déportation ;
6. Fondations de nations nouvelles ;
7. Colonies mixtes.

C'est sous ces divisions que nous classerons nos idées ; c'est en assignant à chacun de ces genres de colonies son caractère propre, ses avantages

et ses inconvéniens, que nous espérons ramener à la vérité et à la sagesse les opinions égarées par de fausses généralités.

§. 1. *Colonies à chasse et à pêche.*

La vente du poisson et celle des fourrures étant fondée sur des besoins à peu près constans, donne des profits assurés à l'homme industrieux qui va poursuivre les habitans des forêts et de l'onde. Les territoires à chasse et à pêche sont des pays incultes appartenant à de foibles tribus qui ne sauroient repousser une invasion. Aussi de tous les établissemens au-dehors, les colonies *à chasse* et *à pêche* sont les plus simples et ne sont pas les moins profitables. Le Canada et la Sibérie en sont deux exemples frappans. Le commerce de Londres et celui de Moscou mettent en mouvement des troupes de chasseurs qui se rencontrent du côté opposé du globe, après avoir épuisé d'animaux à fourrures deux parties du monde ; les deux plus grandes puissances de l'Europe ne peuvent plus long-temps éviter une guerre, ou du moins une querelle au sujet de la peau de quelques renards et loutres, qui se dispenseroient volontiers de l'insigne honneur d'être l'objet d'un *bill* ou d'un *oukase*.

Rien dans ces colonies ne tend d'abord à la civilisation ; le chasseur voit avec peine l'agri-

culture s'avancer pour rétrécir le désert, son domaine. L'établissement agricole que lord Selkirk a formé sur les bords de la Rivière-Rouge, s'est vu attaqué à main armée par les agens de la compagnie de nord-ouest qui le regardoient comme un obstacle à leur domination sur les chasseurs indiens. Mais cette exploitation des régions incultes, quelque lucrative qu'elle puisse être pour un moment, se dévore ordinairement elle-même; on ne sauroit établir au sein de forêts inhabitées aucune législation qui protège la conservation des espèces animales. Les chasseurs russes et canadiens se plaignent déjà de la disette du gibier. Mais la Sibérie a vu les cultivateurs, les mineurs et d'autres classes industrieuses suivre la trace des chasseurs; à mesure que les animaux étoient exterminés, l'homme se multiplioit, et aujourd'hui des villes florissantes, des mines productives et un commerce lucratif font de la Sibérie une continuation des autres provinces russes; c'est un royaume ajouté à l'empire et qui assurément y tient par des liens plus solides que la Pologne ou la Finlande.

La contiguité du terrain explique ce résultat. Jamais le Canada ne subira une métamorphose aussi complète; sa colonisation agricole restera concentrée sur les lacs et le long du fleuve Saint-Laurent; mais si l'Angleterre respecte la constitution et les lois du Canada, elle n'a pas à

craindre que ce pays s'unisse par une révolte aux États-Unis qui n'ont pu la conquérir.

Les colonies à pêche peuvent être rendues plus durables ; la profonde mer est une mine inépuisable ; ce sont aussi les dangers de la pêche au milieu des mers glaciales qui forment les meilleurs matelots de l'Angleterre et des États-Unis; mais ce n'est encore qu'une exploitation temporaire qui n'entraîne pas l'établissement de nombreux colons, mais qui, au contraire, le repousse. Les îlots de Saint-Pierre et Miquelon sont peut-être trop peu pour la France ; mais la population de Terre-Neuve, élevée à 70,000 habitans, embarrasse l'Angleterre au lieu de la servir ; car ces colons, composés principalement d'Irlandois pauvres, ignares et paresseux, manquent souvent de moyens de subsistance. Le ministre des colonies a même regretté la nécessité de s'occuper de l'ordre intérieur de cette population, rassemblée sans l'aveu du gouvernement. On conçoit que l'Angleterre craint de voir peuplée d'une race peu sûre cette île qui commande une si vaste partie des mers boréales.

La côte de Labrador, susceptible d'être habitée du moins dans sa partie méridionale, paroît comme séquestrée par les Anglois, afin d'empêcher que d'autres puissances s'y établissent, quoique eux-mêmes ils la dédaignent.

Le Groënland danois est une colonie à pêche

qui pourroit prendre un grand accroissement si l'administration, contente d'un bénéfice foible mais constant, ne se refusoit pas à toute entreprise un peu hasardeuse. Il est probable que l'intérieur de ce grand pays n'est pas dépourvu d'animaux à fourrure. De quoi vivroient les habitans dont le capitaine Scoresby a vu les traces sur la côte orientale ? Mais c'est plutôt a Spitzberg que le pêcheur de baleines trouveroit un port, dégagé de bonne heure de glaces et propre à contenir un établissement pour la préparation de l'huile. Les Hollandois n'abandonnèrent leur poste de Smeerenborg que parce qu'ils avoient chassé les baleines de ces parages ; mais un siècle de pêches moins actives n'a-t-il pas pu les y faire multiplier de nouveau ?

Où la France trouveroit-elle dans les mers polaires du nord un établissement de pêche de baleine ? Toutes les côtes, même sans être occupées, ont des souverains du moins nominaux. Ce qui peut consoler les François, c'est que les pêches dans ces mers sont moins lucratives que jamais, à cause de la diminution du nombre des grands cétacées. Se sont-ils réfugiés dans les mers de Sibérie, à l'est du Spitzberg ? Ce seroit une recherche à faire ; mais, quant aux mers au nord de l'Amérique, les navigations de Ross et Parry paroissent démontrer que les baleines ne sont pas nombreuses dans les très-hautes latitudes

auxquelles ils ont atteint. L'exploitation des parages où peut-être la pêche seroit encore abondante, conviendroit davantage aux Norvégiens que leur position rapproche des mers polaires. Un objet plus grand et plus facile appelle l'activité françoise dans le vaste Océan austral où la *Terre de Kerguélen*, sur laquelle la France a les droits incontestables de première découverte, présente une station admirable pour une grande pêcherie. Les ports de cette île sont nombreux et excellens; son climat se trouvera probablement moins rude qu'il n'a été dépeint; ce seroit un lieu de déportation très-convenable; et pourquoi les déportés ne serviroient-ils pas comme ouvriers dans les travaux qu'exige l'extraction de l'huile de baleine et la première préparation des peaux de phoque? Les îles de *Marion* ou de *Crozet*, celles de *Saint-Paul* et d'*Amsterdam*, pourroient devenir des stations secondaires; et qui sait quelles découvertes ultérieures se présenteroient au navigateur qui oseroit, à l'exemple de Cook, faire de nombreuses pointes vers le pôle austral sous les longitudes, où les voyages précédens ont laissé des vides?

§. 2. *Établissemens commerciaux et militaires.*

Voici encore un genre d'établissemens lointains auquel une grande puissance maritime,

malgré les conseils de M. de Pradt, auroit tort de renoncer. Mais il peut être fort douteux pour une puissance d'un rang inférieur d'y risquer ses capitaux ; on peut même discuter s'il n'y a pas moyen d'exercer un très-grand commerce maritime sans cet appareil dispendieux. Posons d'abord quelques principes.

Les colonies *commerciales*, dans le sens pur et simple, ont pour but d'exploiter les besoins d'un peuple peu civilisé, peu industrieux ou dépourvu d'activité, en lui apportant des objets propres à flatter ses goûts, en prenant en échange ses productions les plus précieuses, et en gagnant sur l'achat comme sur la vente. Il est évident que des factoreries bien fortifiées, avec des ports excellens et des communications faciles, sont tout ce qui est nécessaire pour constituer le territoire d'une colonie commerciale. Plus elle est resserrée, et plus sa défense est facile. Les Phéniciens le savoient ; ils ne cherchoient à s'emparer que des îles et des petites péninsules. Carthage, en entreprenant la conquête de l'Espagne, sortit de sa véritable sphère ; l'Angleterre en a fait de même en subjuguant l'immense continent de l'Indostan ; toutes les deux, elles ont été entraînées par la force des circonstances ; mais Carthage a payé sa faute de son existence, parce qu'elle rencontra immédiatement la politique romaine, aussi habile que persévérante ;

l'Angleterre peut réparer son erreur, grâce à l'éloignement de ses rivaux, et parce qu'elle ne rencontre que la politique russe, peu capable de combiner, et la politique françoise incapable de rien achever. Les Anglois, après avoir organisé l'Inde, peuvent n'en garder que la clef; ils concentreroient leurs forces européennes dans l'île de Ceylan, qui deviendroit l'Angleterre asiatique; ils régneroient de cette position dominante sur tous les royaumes hindous et musulmans, entre lesquels ils auroient soin d'empêcher toute alliance, et dont ils continueroient d'interdire l'entrée aux autres Européens, et surtout aux militaires françois.

Si tel n'est pas précisément le but actuel de la politique angloise, du moins c'est le refuge, ou, pour employer un terme trivial, le pis-aller qu'elle se réserve.

Peut-être l'Angleterre essaieroit-elle avec succès, pendant un siècle, de régner sur l'Indostan au nom du Mogol ressuscité, ou bien au nom d'un sénat de bramins; rien n'est impossible à la hardiesse, à la persévérance du génie britannique, et la gloire de civiliser l'Inde, tout en continuant à l'exploiter, a vivement tenté quelques hommes supérieurs, tels que les Jones, les Forbes, les Mac'intosh; la liberté de la presse a mis en mouvement tous les esprits cultivés parmi les 150,000 Anglois et descendans d'An-

glois qui habitent l'Inde; enfin, toutes les pensées cherchent l'avenir; les idées les plus vastes sont proposées et discutées dans les journaux publiés à Calcutta, à Bombay. Mais, quoiqu'ayant peu à craindre du côté d'un ennemi ou d'un rival européen, les Anglois doivent prévoir les dangers qui les menacent du côté des tribus belliqueuses des Afghans, des Mongols et des Marattes, ainsi que les dangers plus grands encore qui naîtroient d'une forte augmentation de la population angloise, augmentation difficile à éviter dans le cas où l'on voudroit conserver un empire immédiat sur l'Inde continentale.

C'est la publicité et la liberté de ces sortes de discussions sur les chances de l'empire de l'Inde qui en empêchera la perte subite et totale. Si, en 1770, le pouvoir du parlement et la liberté des journaux eussent été ce qu'ils sont aujourd'hui, l'Angleterre eût pu conserver les provinces américaines, trop heureuses alors d'obtenir, sans guerre et sans dépenses, le présent d'une constitution libre. Les illusions orgueilleuses d'un ministère trop peu surveillé et contenu par l'opinion, amenèrent seules une séparation dont, au surplus, les effets n'ont pas diminué la puissance de l'Angleterre.

A l'exception de l'Indostan et du Canada, les principales colonies angloises répondent à l'idée

générale que nous avons donnée des postes commerciaux et militaires; mais c'est surtout l'enchaînement de ces établissemens qu'il faut étudier et admirer. Heligoland, Jersey, Gibraltar, Malte et Corfou, voilà les cinq observatoires et citadelles maritimes d'où la politique angloise plane sur le commerce et la navigation de toute l'Europe. Le port d'Halifax, ceux de Terre-Neuve, l'île du Cap-Breton, les Bermudes, les îles Vierges, la Barbade, Sainte-Lucie, Trinidad, la Jamaïque et l'Yucatan anglois, forment la chaîne qui enserre l'Amérique, chaîne qui deviendroit indissoluble, si la Havane en étoit le premier anneau: mais comment en obtenir la possession? comment y attirer une population angloise fidèle et propre à être gouvernée par les lois britanniques? Il est possible que ces questions balancent, dans les sages conseils de la Grande-Bretagne, le désir aussi violent que constant que la Havane paroît inspirer à la partie commerciale et maritime de la nation angloise. Si nous regardons les mers d'Afrique et la route des Indes orientales, les îles de l'Ascension, de Sainte-Hélène, le Cap et l'Ile-de-France nous présentent un enchaînement parfait sous le rapport géographique; mais c'est un désavantage notable que d'avoir besoin de deux garnisons pour surveiller la population du Cap et de l'Ile-

de-France ; aussi le gouvernement anglois cherche-t-il, sous la couleur d'ouvrir un refuge aux indigens, d'appeler, dans les parties orientales de la colonie du Cap, une population anglo-écossoise destinée à balancer un jour les colons hollandois. Ils méritoient d'être subjugués, ces apathiques habitans d'un pays dont il eût été si facile de défendre vaillamment l'intérieur, même en se bornant à une simple retraite ; car comment les Anglois auroient-ils osé s'enfoncer à 2 ou 300 milles avec les foibles forces que le soin de défendre la ville du Cap laissoit disponibles? Pour ce qui concerne l'Ile-de-France, nous nous réservons à en parler plus loin ; continuons à suivre l'enchaînement des postes anglois ; l'île Sainte-Marie dans le Gambia, et le cap Coast sur la côte de Guinée, paroissent peu de chose pour une nation qui, dans ses essais réitérés de pénétrer à Tombouctou, laisse entrevoir ses projets sur le commerce de toute la Nigritie ; mais les Anglois n'attendent sans doute que le moment où les voyageurs auront fait connoître le véritable cours du Niger, pour choisir les postes qu'il leur conviendra d'occuper. Dans les mers qui baignent l'Afrique à l'est, leurs vues sur Mosambique, Quiloa, Monbaça, Massua et le port Mornington ne sont plus un secret pour quiconque a lu les relations de Salt et de Valentia. Une intervention honorable pour détruire les

pirateries dans le golfe Persique, les a conduits au projet de fonder une nouvelle Ormus dans l'île de Khaess. Obligés, par des motifs de haute politique, de rendre Java, Banca et Malaca, ils ont placé à Bencoolen l'actif et intrépide Stamford-Raffles; bientôt le florissant établissement de Sincapoura, fondé par cet habile homme d'état, a montré aux Hollandois qu'ils n'étoient pas les maîtres des mers orientales, et que l'île de Poulo-Pinang étoit le premier anneau d'une nouvelle chaîne de postes anglois qui un jour s'étendra à Macao, à Balambangan, et peut-être par Formosa et les îles Lieukieu jusqu'à l'empire du Japon, en vain fermé par ses lois inhospitalières. Enfin, la Nouvelle-Galles du sud et la terre Van-Diemen sont les germes d'un empire qui dominera l'Océanie, où les pieux missionnaires d'Otahiti fraient la route en même temps au commerce, aux arts et au christianisme.

Quel vaste développement! quel bel ensemble! Un poste appuie l'autre; une garnison vole au secours de l'autre; des corps d'armée se forment, sans le secours de la métropole, sur les points du globe les plus éloignés. Partout des ports, des asiles, des magasins, des arsenaux. Mais aussi quel esprit national! quel accord entre les vues du gouvernement et les efforts des particuliers! quelle justesse dans les notions de plus simples navigateurs sur les intérêts de la patrie et sur

les moyens d'agrandir sa puissance ! quel respect et quelle bienveillance pour les voyageurs qui cherchent des terres nouvelles, et pour les savans qui préparent les découvertes ou qui en apprécient l'utilité ! Tout marche en pleine liberté, et pourtant sans confusion, vers un seul but, l'empire universel des mers :

Quicunque mundo terminus obstitit
Hunc tangit armis, visere gestiens
Quâ parte debacchentur ignes,
Quâ nebulæ pluviique rores.

Signaler l'ensemble et l'enchaînement des établissemens coloniaux anglois, c'est assez clairement montrer aux autres nations qu'elles viennent trop tard pour élever dans le moment actuel une rivalité sans espoir et sans la moindre chance de succès. Mais, tout en s'abstenant de lutter avec les maîtres de la mer, quelques nations européennes peuvent poser les bases de plusieurs systèmes de colonies, plus circonscrits et cependant assez avantageux pour ne pas mériter la superbe indifférence de la secte anticoloniale.

Le Portugal, en perdant pour son bonheur le Brésil, qui est devenu majeur, conserve un ensemble de postes commerciaux et militaires, susceptible à la fois d'être étendu et consolidé, pour peu que le gouvernement ait de lumières et le peuple

d'énergie. Il est vrai que les Açores et Madère ne sont que de belles provinces et non pas des colonies dans le sens commercial ; mais déjà le port de l'île Saint-Vincent, près le Cap-Vert, est un objet de haute importance. Les îles situées dans le fond du golfe de Guinée, presque oubliées en géographie, exciteroient probablement les avides désirs de toutes les puissances maritimes, si les fleuves qui s'écoulent vis-à-vis d'elles étoient mieux connus. Les communications par terre entre Angola et Mosambique, dont la réalité et même la réitération est hors de doute, donnent à tout homme instruit la mesure de ce que les Portugais pourroient faire dans l'Afrique méridionale, s'ils ont le bon esprit de défendre désormais l'exportation des nègres, maintenue à cause des besoins du Brésil. Alors les tribus africaines qui occupent le vaste espace entre le Congo et le Zanguebar, les peuples qui bordent le lac Marawi et ceux qui habitent aux sources du Zambèze, n'ayant plus à gagner à l'enlèvement et à la vente de leurs semblables, retourneroient aux paisibles occupations de l'agriculture et reprendroient le noble caractère de l'humanité qu'ils ont perdu ; les arts et le commerce pénétreroient dans ces régions sauvages, peut-être plus fertiles que celles de l'Afrique septentrionale ; le Portugal, maître des grands fleuves qui descendent du plateau central, con-

serveroit aisément le monopole de cette nouvelle sphère d'activité. La liberté politique, récemment acquise, rendra-t-elle aux descendans d'Albuquerque, aux compatriotes du prince Henri, leur ancienne audace? L'Angleterre suivroit une politique très-sûre, quoique en apparence très-généreuse, si elle guidoit le Portugal dans de semblables entreprises qui en définitive serviroient les intérêts de toutes les nations manufacturières.

L'île de Timor peut même devenir le noyau d'un petit système d'établissemens dans les Moluques méridionales qui tiendroit les Hollandois en échec, mais que sans doute aussi les Hollandois essaieroient d'étouffer au berceau. Mais ni Macao ni Goa ne peuvent étendre leur sphère, ce ne sont aujourd'hui que deux points perdus dans l'immensité des possessions angloises et chinoises; toutefois le savant ouvrage de M. Balbi nous apprend que les revenus de ces possessions couvrent les frais d'administration, et que la population y est plus considérable qu'on ne le croyoit. Ce ne sont donc pas des possessions à abandonner, et nous doutons que les cortès de Lisbonne en fassent présent même à M. de Pradt. Mais les vendre pour quelques millions de livres sterling à la seule puissance qui en peut tirer un grand parti, seroit peut-être une opé-

ration très-judicieuse en finance ; elle ne se fera cependant pas, le sentiment national s'y oppose ; ces villes sont des trophées qui rappellent un siècle de gloire et une génération de héros.

Parmi les immenses possessions qui naguère appartenoient à l'Espagne, il en est plusieurs qui doivent être considérées comme des postes commerciaux et militaires.

La Havane domine la navigation du golfe du Mexique ; son port sûr et commode laisse loin derrière lui les rades dangereuses de toute la côte mexicaine. Si l'Espagne retient cette ville, l'indépendance du nouvel empire mexicain ne lui causera aucune perte réelle, car les profits d'un commerce bien dirigé surpasseront les foibles portions des revenus publics qu'on pouvoit tirer du Mexique, après avoir pourvu à l'administration et à la défense de ce pays étendu. Le désavantage de la Havane est de faire partie d'une grande île à sucre, d'une colonie à culture qui a d'autres intérêts que ceux du commerce de transit et de commission. Les colons doivent désirer que plusieurs productions mexicaines, et notamment le sucre, n'entrent pas dans les marchés européens où elles nuiroient aux produits de leur sol ; les négocians et les armateurs doivent au contraire désirer que les exportations du Mexique, favorisées sous tous les rapports, viennent agrandir leur activité. La Havane et

Cuba sont deux objets distincts en politique coloniale ; mais l'Espagne a quelque espoir de les conserver tous les deux. La rivalité entre l'Angleterre et les États-Unis, particulièrement animée au sujet de cette colonie, contribuera beaucoup à y maintenir la domination de la métropole.

Carthagène étoit un poste militaire qui, avec l'île Marguerite, auroit pu tenir la nouvelle république de Colombie dans une dépendance prolongée. Ce seroit encore par-là que l'Espagne recommenceroit la reprise de ce pays, si son épuisement lui en permettoit la pensée ; mais la véritable politique de l'Espagne est de favoriser la naissance d'un état capable d'exclure les Anglois de la navigation de l'Orénoque, et même de leur enlever un jour l'île de Trinidad. C'est un point sur lequel les raisonnemens de M. de Pradt ont beaucoup de justesse, en supposant possible une réunion durable des peuples agricoles du haut plateau de la Nouvelle-Grenade avec les colons à sucre et à indigo de la côte brûlante de Caracus. Les succès des armes de Bolivar ne prouvent pas encore que cette réunion soit naturelle et solide ; ces succès peuvent n'être que viagers. Si les deux grandes portions de la Colombie se séparoient, l'Espagne auroit raison, dès que ses forces le permettroient, de s'emparer des deux postes que nous venons d'indiquer.

Nous avons été fatigués d'entendre les noms de Montevidéo et de Buenos-Ayres ; le premier est incontestablement un excellent poste militaire et naval pour dominer l'entrée du fleuve de la Plata ; tant que la république de Buenos-Ayres n'aura pas Montevidéo sur la côte et le Paraguay dans l'intérieur, la foiblesse de cet état paroîtra manifeste.

La ville de Manille est un véritable poste commercial et maritime, dont les îles Philippines dépendent comme alliées - vassales. C'est un ensemble de possessions, si bien lié par l'attachement des indigènes au clergé, et si heureusement séparé des autres colonies européennes, que, malgré sa foiblesse et son défaut de civilisation, il n'a pas de grands bouleversemens intérieurs à craindre. L'Espagne ne doit pas désespérer de conserver son autorité dans cette région.

Nous avons, dans un cahier précédent, fait remarquer la haute importance de la petite île de Fernando-Po sur la côte de Guinée. L'insalubrité, vraie ou prétendue de cette côte, a seule pu tenir les Européens éloignés d'un poste si évidemment avantageux pour une nation maritime et commerciale. C'est entre les mains de l'Angleterre que les quatre îles du golfe de Guinée pourroient devenir un établissement de la plus haute importance ; il détruiroit la traite des noirs et do-

mineroit un grand demi-cercle de côtes où se présentent de grandes facilités pour pénétrer dans des régions inconnues de l'intérieur. Il est difficile de croire que la politique angloise n'ait pas les yeux fixés sur un objet aussi frappant; et on sait que ce qu'elle regarde fixement, devient bientôt sa proie.

La France restera-t-elle parmi les puissances navales la plus pauvre en postes commerciaux et militaires? La plus pauvre! l'expression est d'une justesse parfaite; car le Danemark, qui n'a que la vingtième partie de la population de la France, lui est égal à l'égard de ces établissemens. Aux Indes orientales, Tranquebar est une possession indépendante, tandis que Pondichéry, d'après les derniers traités, n'est qu'une factorerie, tolérée à des conditions assujettissantes. Aux Indes occidentales, le seul port franc de Saint-Thomas est plus lucratif pour la métropole que la Martinique et la Guadeloupe. Les Danois ne tirent pas parti de leurs forts sur la côte de Guinée, mais un seul chef habile et entreprenant ouvriroit peut-être de ce côté une communication plus sûre avec l'intérieur que n'en offre le Sénégal.

C'est, selon M. de Pradt, un sujet de discussion sérieuse, si la France a un véritable intérêt à posséder, sur divers points du globe, des postes commerciaux et militaires. Les publicistes anti-

coloniaux insistent avec une apparence de raison sur l'exemple des États-Unis; cette sage république, persuadée que tout poste lointain d'une puissance navale secondaire est la proie immanquable des Anglois dès qu'ils daignent l'apercevoir, n'a pas voulu se charger des dépenses inséparables de la création et de l'entretien des places fortifiées; elle ne possède aucun établissement lointain, et son pavillon flotte sur toutes les mers; ses négocians sont les courtiers de l'ancien et du nouveau Continent; elle voit son commerce et sa navigation se répandre et s'insinuer jusques au fond des possessions britanniques; ses pêcheurs pénètrent dans les mers glaciales de l'un et de l'autre pôle; elle se fait respecter des régences barbaresques, que dis-je? elle seule impose des tributs à ces pirates; partout elle observe l'Angleterre, elle l'imite, la rivalise, et en marche souvent l'égale; l'orgueilleux empire chinois ne demande pas aux Américains d'autres humiliations que celle qu'il exige des Angois.

L'exemple spécieux de la république des États-Unis prouve sans doute qu'une nation active et industrieuse peut, à l'aide d'un système général de neutralité, jouer un grand rôle dans le commerce maritime sans posséder une seule colonie; mais la France ne réunit pas les conditions physiques et morales qui rendent ce rôle si naturel et si profitable aux États-Unis; une monarchie, située au milieu de l'Europe, peuplée d'une

race ambitieuse et turbulente, avide à se mêler des différends continentaux, comptant parmi ses élémens constituans une cour, une dynastie héréditaire, une aristocratie, comment pourroit-elle assurer à sa navigation de longues années de neutralité? Le caractère françois, tel qu'il a été façonné par les habitudes de la monarchie absolue, pourroit-il se plier au travail persévérant et aux spéculations modestes des Américains? Enfin, les côtes et les ports de France sont-ils placés de manière à dominer l'Océan atlantique?

La France, et surtout la nouvelle génération de François, éprouve un besoin général d'épancher son ardente activité dans de grands établissemens coloniaux de plus d'un genre; c'est un fait que nous développerons plus loin; c'est comme partie nécessaire d'un ensemble d'établissement qu'elle doit posséder des postes commerciaux et militaires. Nous ne pouvons les considérer qu'après avoir parlé de cet ensemble.

§. 3. *Colonies à cultures exotiques.*

C'est dans cette classe que viennent se placer toutes ces belles îles des Indes occidentales, connues sous le nom des grandes et petites Antilles, et qui, depuis un siècle et demi, ont été une source de richesses pour les nations maritimes de l'Europe. Faire du sucre, du café, de l'indigo et du

côton, paroît encore à quelques hommes d'état, entre autres à M. de Vaublanc, un des plus grands objets d'industrie nationale, et soutenir les colonies de ce genre, le premier devoir d'une bonne administration. Ils ont incontestablement raison sur un seul point; c'est un sujet d'amers regrets de voir périr les vastes capitaux, investis dans les colonies à sucre; il est douloureux de se rappeler l'ancienne splendeur de ces établissemens qui, privés de cette culture, ne méritent guère les frais d'entretien. Rien de mieux fondé que ces regrets; mais que peuvent-ils contre une révolution qui a dénaturé tous les rapports de ces îles? Ce n'est pas la tendance de toutes les Amériques vers l'émancipation qui a rendu le maintien des colonies de l'Inde occidentale si précaire, et leur utilité si problématique; ce sont trois causes tout-à-fait étrangères à la fièvre politique. D'abord la propagation des cultures coloniales sur toutes les côtes du grand continent voisin rend la valeur territoriale de ces îles moins importante, vu surtout les frais plus grands de défense militaire; ensuite l'augmentation des productions coloniales, et spécialement la culture du sucre au Bengale, a fait baisser extrêmement le prix de ces denrées; enfin, les obstacles mis à la traite des noirs ont fait hausser le prix des esclaves africains, regardés toujours comme indispensables à la culture de la canne. Voilà les causes qui

réduisent les Antilles à un état si inférieur à celui qu'elles avoient atteint en 1789. Un seul événement révolutionnaire s'y attache, il est vrai, c'est la formation d'un état indépendant des Africains à Saint-Domingue, état qui, sous un Toussaint-Louverture, pourroit devenir le noyau d'une fédération d'autres républiques; mais le génie de la race africaine s'élève rarement à de grandes vues politiques, et l'avenir de cette nouvelle puissance paroît incertain. Saint-Domingue, même tombé dans un état de langueur ou de discorde intérieure, sera toujours un foyer d'idées dangereuses pour les populations esclaves, si on les traite avec inhumanité, mais ce danger peut être diminué par un régime plus sage et plus doux. Le vrai, l'unique mal qui écrase ces colonies, c'est le bas prix du sucre.

Faut-il, avec M. de Pradt, abandonner les Antilles, épargner les frais de défense et nous permettre d'acheter à bon marché le sucre du Bengale?

Ou faut-il, avec M. de Vaublanc, maintenir les colonies, moyennant la diminution ou mieux encore l'abolition des droits d'entrée sur leurs productions et moyennant la prohibition des sucres étrangers.

Le choix entre ces systèmes ne seroit pas facile; mais il existe une troisième route à suivre, ce seroit d'accorder aux colonies précisément assez

de faveur pour qu'elles pussent arriver doucement à cette mort politique et commerciale, devenue désormais inévitable pour elles. Point de secousses pour ne pas ébranler d'un choc soudain les fortunes particulières ; mais aussi point d'efforts pour relever sans utilité ce qui doit successivement tomber en dissolution.

La culture du coton peut être transférée à cette colonie du Sénégal que M. de Roger est appelé à régénérer ; celle du café réussiroit probablement au-delà de tous nos vœux dans les contrées légèrement montueuses de l'Afrique intérieure.

La Hollande et le Danemarck sont dans la même nécessité à l'égard de leurs colonies à sucre ; elles ont dans leurs possessions africaines les mêmes ressources. Cependant ces gouvernemens savent encore tirer un bénéfice annuel de leur administration coloniale, et ils ont su arrêter ces suspensions de paiement qui désolent les îles françoises. La contagion commune les fera périr, mais leur agonie sera plus douce.

Les îles françoises, hollandoises et danoises, resteroient des postes commerciaux et militaires pour le maintien des relations avec l'Amérique. Peut-être le genre d'exploitation, appelé *la petite culture*, seroit-il alors appliqué à la canne à sucre par un reste de colons qui, en appréciant et étudiant la méthode suivie au Bengale, feroient naître

cette denrée avec des frais infiniment inférieurs à ceux de la grande culture actuelle. Une modeste aisance régneroit dans ces îles devenues autant d'Arcadies maritimes ; mais rien ne peut y ramener la brillante prospérité de Saint-Domingue.

L'heureuse Angleterre est encore ici exceptée de la commune loi ; elle résistera aux anathèmes de M. de Pradt, et gardera ses Antilles. La sage politique qui a donné à ces îles une sorte d'indépendance législative et administrative sous des assemblées représentatives, le soin qu'on a eu de réunir sous la domination angloise à peu près toutes les meilleures stations navales, la puissance de la marine britannique et le maintien vigilant des lois humaines protectrices de la multitude esclave, tout concourt à éloigner des Antilles britanniques les dangers qui résulteroient d'une mouvement révolutionnaire intérieur ou d'une attaque ennemie. D'un autre côté, il y a un capital si énorme, anciennement investi dans les colonies à sucre et à rhum, et la circulation de ce capital par vente et par héritage le confond si régulièrement, si habituellement avec les autres capitaux nationaux, que la législation aura toujours les soins les plus scrupuleux de ne pas déranger notablement la marche des opérations commerciales et financières des colons. On les protégera toujours jusqu'à un certain point contre la concurrence des sucres de l'In-

dostan ; les intérêts personnels qui se rattachent à l'exploitation des sucreries, ainsi qu'à la navigation entre les Indes occidentales et l'Angleterre, sont si nombreux, si étendus et si puissans, qu'ils prédomineront toujours sur les désirs de la classe inférieure d'obtenir les denrées coloniales à meilleur marché.

Quelques personnes seront fâchées de nous entendre ainsi déclarer le système colonial des Indes britanniques au-dessus de toute atteinte ; un certain patriotisme brutal, devenu à la mode en France, nous accusera d'anglomanie. Nous ne faisons pourtant qu'exposer un fait constant, un fait bien naturel, et, dans notre situation actuelle, très-heureux même pour tout le monde. Il est très-naturel qu'un ensemble très-grand de colonies bien peuplées, bien administrées, garnies de moyens de défense militaire, et soutenues par une grande puissance navale, soit mieux à l'abri de toute espèce de danger que ne le sont quelques îles détachées appartenant à trois ou quatre puissances navales moins fortes. Il est encore très-heureux que l'Angleterre soit si intimement intéressée à comprimer l'essor d'une insurrection de noirs et de mulâtres qui, sans la crainte de la marine britannique, auroit peut-être déjà bouleversé les îles espagnoles, françoises, hollandoises, danoises et suédoises. Regardez les Espagnols de Santo-Domingo courbés sous le joug

des Africains, parce que, se trouvant sur la même île avec eux, rien n'arrêtoit leur mouvement d'invasion.

Les productions des climats tropiques ne sont pas les seuls objets possibles d'un établissement de culture lointaine.

Le cap de Bonne-Espérance est une colonie-vignoble, grâce à laquelle l'Angleterre voudroit de plus en plus s'affranchir de la dépendance où elle est des vignerons françois et portugais; mais les sécheresses brûlantes auxquelles l'Afrique australe paroît exposée ont détruit, pendant ces dernières années, toutes les récoltes du Cap, et ont fait douter de la possibilité d'établir ici une culture étendue d'aucun genre. La vigne a réussi médiocrement dans la Nouvelle-Hollande; mais les champs de la Sicile, et surtout les collines de l'Etna, produisent aujourd'hui une grande quantité de vin pour le compte de leurs propriétaires anglois.

Les laines fines que la Nouvelle-Galles méridionale commence à exporter sont une véritable production coloniale, par rapport aux manufactures angloises qui trouveront dans cette terre australe de quoi se passer de la toison des mérinos d'Espagne, ou du moins de quoi se soutenir en cas d'une augmentation des prix d'achat et des droits de sortie.

Mais ce sera peut-être la naturalisation de l'arbuste à thé dans les terrains élevés de l'intérieur de la grande île australe, qui annoncera au monde étonné une révolution nouvelle des relations commerciales. La Chine deviendra inutile aux Anglois; ils déserteront le port de Canton, ils s'approvisionneront sur leur propre terrain de cette herbe aromatique, devenue nécessaire à leurs déjeûners; peu à peu ils en étendront la culture au point de pouvoir en fournir les autres nations; et, comme une marchandise prise à 900 lieues de plus près, est toujours à meilleur marché, ils supplanteront entièrement les Chinois dans cette branche de commerce. Ce que nous venons de dire n'est pas une supposition formée par nous-mêmes, c'est une idée très-répandue en Angleterre.

Les plantations de poivriers, de muscadiers et de girofliers à Bencoolen, dans l'île de Sumatra, est une des entreprises les plus judicieuses de cette nation calculatrice; lorsque ces cultures, lentes et difficiles, seront devenues productives, les Moluques perdront la moitié de leur valeur territoriale. C'est pour empêcher la France de continuer les heureux effets de ces cultures faites aux îles Mahé et Seychelles, que la politique angloise, à la fois si colossale et si minutieuse, a exigé, en 1814, la cession de ce petit archipel qui

ne sembloit pas mériter l'honneur d'une conquête. Le sultan des Maldives fera bien de ne pas planter des muscadiers, s'il ne veut pas devenir un *nabob* anglois.

L'aquatique Guyane et l'aride Sénégal n'offrent pas, nous le pensons, la combinaison de circonstances physiques que présentent les Moluques, et qui assurent la perfection de ces aromates. D'un autre côté, les îles Salomon et la Nouvelle-Guinée, où certainement le muscadier doit pouvoir se naturaliser, si même il n'y est pas indigène, sont à trop grande distance des ports françois. De nouvelles recherches sur les côtes d'Afrique feroient peut-être connoître des localités plus favorables.

Le Danemarck possède, dans les îles Nicobar, au nord de Sumatra, un emplacement très-propre à ce genre de culture, ainsi qu'à beaucoup d'autres établissemens.

Il seroit possible de former tout près de l'Europe des colonies de culture d'un genre nouveau. Par exemple, l'ancienne Cyrénaïque, si facile à conquérir sur le foible bey de Tripoli, produiroit probablement tous les fruits du Portugal et de l'Italie méridionale, même dans une plus grande perfection; une puissance européenne y feroit renaître le jardin des Hespérides; aussi les possesseurs de l'île de Malte y portent-ils un regard scrutateur. La côte des Monselmins indépendans,

au sud du cap Non, est moins aride qu'on ne l'avoit pensé; un établissement qu'on y formeroit pourroit ouvrir des relations directes avec Tombouctou.

Nous n'entrerons pas dans toutes les vues nouvelles que ce sujet peut faire naître ; nous dirons seulement que, tant que chaque climat et chaque sol aura ses avantages particuliers, les colonies, destinées à des cultures exotiques, seront des établissemens lucratifs et désirables pour toute nation maritime.

Mais tout ne convient pas à tout, et on peut être une nation riche, puissante, heureuse, sans faire du sucre avec autant de frais que les colons des Antilles.

§. 4. *Colonies à mines.*

Nous serons très-courts sur cet objet. Des déclamateurs peu judicieux ont mis en vogue le préjugé qu'une colonie riche en métaux précieux ou utiles n'est qu'une source de maux, une cause d'appauvrissement et de dépopulation pour la métropole. On invoque toujours l'exemple de l'Espagne ; mais quelle atteinte directe les mines du Pérou et du Mexique ont-elles portée à la prospérité de la métropole ? Il est prouvé que toute l'émigration des Espagnols pour le Nouveau-Monde ne s'est pas élevée à 300,000 personnes; les

grandes nations espagnoles d'Amérique sont, comme les Anglo-Américains, le produit d'une propagation rapide de l'espèce humaine sur une terre presque vierge. L'Espagne, plus habilement administrée, plus sagement gouvernée, auroit pu gagner et conserver d'immenses richesses en manufacturant elle-même tout ce que demandoit l'Amérique, et en se servant de meilleures méthodes pour l'exploitation des mines. Qui a ruiné l'industrie de Tolède et de Ségovie? Le despotisme de Charles-Quint et de Philippe II. Qui a banni les sciences des universités espagnoles? L'intolérance et le sommeil des esprits qui en est le résultat inévitable. L'Espagne se seroit aussi bien ruinée sans avoir découvert le Potosi, et elle n'auroit pas la consolation de renaître aujourd'hui plus belle et plus grande dans tant de royaumes florissans depuis le Chili jusqu'en Californie.

On a souvent dit qu'un gros lot, gagné à la loterie, est un malheur; il ne l'est pas pour celui qui sait garder le trésor acquis et le mettre à profit.

La description des mines d'étain de Banca, insérée dans un de nos cahiers précédens, prouve combien une colonie *métallique* (si nous osons créer cette expression) peut être profitable à une métropole intelligente.

Madagascar renferme peut-être des mines

dignes de toute l'attention de la France, mais dont l'occupation devient de jour en jour plus difficile, à mesure que l'Angleterre y forme des alliances.

Seroit-ce le cours du Niger qui intéresse le cabinet de Londres, ou les mines des montagnes de Kong y entreroient-elles pour quelque chose? Mais nous regardons comme peu probable que ces montagnes soient l'origine des paillettes d'or, si abondantes dans les sables du Niger; car, au Brésil, en remontant vers la source des rivières qui roulent de l'or, on n'a pas encore pu découvrir des mines de ce métal précieux. Il n'est nullement nécessaire que les paillettes d'or viennent d'une veine solide et étendue; la nature a aussi bien pu semer l'or en poussières parmi les sables, qu'elle a sillonné les rochers de veines métalliques.

§. 5. *Lieux de déportation.*

C'est incontestablement une belle et grande idée que d'avoir, dans beaucoup de cas, substitué à la peine de mort celle de la déportation. Le crime devient malgré lui utile à la patrie; les vices, placés dans une nouvelle sphère, peuvent même se corriger; et une génération dépravée, bannie de la société, peut, avec le temps, devenir la souche d'une société nouvelle, d'une

nation qui, même en s'émancipant dans le cours de siècles, augmente par ses consommations la prospérité de la nation - mère dont elle peut même rester l'alliée utile. Tels sont les raisonnemens qu'ont faits jusqu'à présent les défenseurs des colonies à déportation.

Mais ne règne-t-il pas une sorte de confusion dans ces argumens accumulés et, ce nous semble, contradictoires ?

Si le but définitif d'un semblable établissement est de fonder une nation nouvelle, la classe d'hommes dépravés qu'on y envoie est certainement la moins propre à s'accroître, à produire une race saine et robuste, à former une société bien réglée et florissante. Transportée à grands frais, comprimée par une garnison dispendieuse, forcée à défricher un sol inculte sous un ciel étranger ou employée à des travaux plus durs encore, mais toujours livrée à l'exercice des mêmes vices qui l'ont plongée dans le malheur, cette génération corrompue seroit bientôt réduite à un petit nombre d'êtres misérables, sans l'arrivée de colons honnêtes, chassés de leur sol natal par la pauvreté et qui viennent chercher des moyens de subsister par leur travail. Ce sont ces colons volontaires qui deviennent la véritable base de la nation nouvelle; mais, quoiqu'ils cherchent à se tenir séparés de la classe des criminels, ils n'en peuvent pas éviter la société

contagieuse ; beaucoup d'entre eux se corrompent, et tous éprouvent les maux inséparables de ce rapprochement avec des hommes sans mœurs ; enfin, long-temps après que les générations renouvelées sous l'empire des lois sévères ont perdu l'empreinte du vice, une sorte de flétrissure continue à s'attacher au souvenir de cette origine entachée de tant de germes impurs ; la nation, sous le poids de cette prévention, prend elle-même des habitudes peu vertueuses et des mœurs relâchées.

On ne doit pas appliquer ce raisonnement dans toute son étendue aux Anglo-Américains qui descendent principalement de familles exilées ou émigrées pour motif d'opinion politique et religieuse, motif qui n'entraîne aucune flétrissure, puisqu'il ne suppose aucun vice ; cependant le mélange de quelques criminels parmi les premiers colons a suffi pour donner naissance à cette classe d'hommes semi-barbares qui, sous les noms de *First-Settlers*, de *Squatters* et de *Backwoods-Men*, vivent presque sans lois et sans morale ; qui, par leurs combats horribles, par leurs cruautés envers les Indiens, par leur ivrognerie et par toute sorte d'excès, ont fourni des tableaux si hideux à des voyageurs récens, étonnés de ne pas retrouver l'Arcadie dans les pays à l'ouest des monts Alleghany. Cette tache originaire sera plus frappante chez les colons de la Nouvelle-Hol-

lande ; le vol , le brigandage , le meurtre y sont encore trop fréquens pour qu'on puisse se flatter d'avoir corrigé les habitudes du plus grand nombre de déportés ; les liens de famille , de mariage, de bon voisinage n'y sont pas mieux respectés que chez les sauvages; peut-être passera-t-il bien des siècles avant qu'il y existe un ordre politique et moral à l'abri des révolutions les plus violentes ; et, si la colonie échappe aux bouleversemens dont le caractère des habitans la menace, elle restera peut-être pour toujours flétrie aux yeux des autres nations par son origine honteuse. En vain dira-t-on que les Romains descendoient aussi d'une troupe de brigands ; c'étoient d'autres temps ; le monde, à de très-foibles exceptions près, ignoroit les bienfaits de la civilisation, et il n'y avoit ni des relations de voyages ni des feuilles périodiques pour consigner et répandre les excès , les vices , les crimes auxquels se livroient cent tribus obscures. Aujourd'hui que l'œil de l'histoire veille sur la moindre association d'hommes, peut-on raisonnablement placer le berceau d'une nation dans le cloaque de tous les vices , lorsqu'il est à la fois plus facile et moins dispendieux de composer une colonie naissante d'êtres vertueux ou du moins libres de taches ignominieuses ?

Si l'on veut considérer une colonie à déportation comme une sorte de prison, de bagne, où

l'État se débarrasse de ses membres les plus vicieux, alors pourquoi dépenser des millions à l'établissement de quelques êtres dont la pitié peut épargner l'existence, mais auxquels la justice sociale ne doit que des punitions? Dans tous les États de l'Europe, on peut trouver des emplois utiles pour les hommes condamnés à l'ignominie des fers, emplois plus productifs et plus urgens que ceux de la mise en culture des contrées lointaines. La Grande-Bretagne n'avoit-elle pas des canaux à creuser, des môles à élever, des landes à défricher? Ne pouvoit-elle pas créer des fabriques à l'usage de sa marine? Enfin, ne pouvoit-elle pas trouver chez elle de quoi occuper quelques milliers de bras qui, à Port-Jackson, ont été employés d'une manière si dispendieuse et dans un but d'utilité si éloigné et si douteux? Elle le pouvoit, elle auroit dû suivre ces raisonnemens, si elle n'eût été, comme la France ou comme la Russie, qu'un grand empire agricole; mais l'Angleterre, entraînée par la fortune à la vocation périlleuse de régner sur les mers et sur le commerce du monde, l'Angleterre, déjà chargée d'un immense ensemble d'établissemens lointains et dispendieux, ne pouvoit pas raisonner d'après des vues limitées; elle étoit forcée de compléter, de serrer et de renforcer cette vaste chaîne de postes commerciaux et maritimes dont elle enveloppe le globe; elle devoit

s'apercevoir, depuis le voyage du capitaine Cook, que les nombreuses et magnifiques contrées de l'Océanie offroient à toute puissance entreprenante et habile les moyens de fonder un grand système de colonies maritimes, colonies riches de cultures précieuses, garanties par leur éloignement et susceptibles de devenir des puissances navales; l'Angleterre est accourue et s'est placée à l'entrée même de ce monde nouveau pour s'y assurer les chances les plus avantageuses, et pour rendre moins bonnes celles qui restent aux autres nations et qu'elle a soin journellement de faire décroître.

C'est comme un grand acte de politique navale et coloniale qu'il faut considérer l'établissement de la Nouvelle-Galles méridionale, avec ceux de la Terre Van-Diémen et de la Nouvelle-Zélande.

Comme lieu de déportation, c'eût été une folle dépense; comme pays nouveau à créer, c'eût été une combinaison équivoque. C'est en y cherchant un grand but politique, que tout s'explique et que tout se justifie.

Maintenant, les autres nations doivent-elles imiter l'Angleterre, en établissant à grands frais des colonies à déportation? Il faut, avant tout, qu'elles se demandent si elles ont un intérêt politique à soutenir dans les régions lointaines qu'elles voudroient occuper, et ensuite si elles ont les moyens militaires et financiers qu'exige le

soutien de semblables établissemens? Sans avoir approfondi ces deux questions préalables, elles courent risque de ne travailler que pour des rivaux plus heureux ou plus habiles. Ne veut-on qu'un lieu de déportation, il faut encore se demander si l'utilité qu'on pourroit en tirer vaut la dépense inévitable et quelquefois incalculable; il faut examiner si on n'a pas d'expédiens plus faciles pour se débarrasser de la population des bagnes; et il faut aussi se rappeler que déjà, après un laps de trente ans, la peine de la déportation a cessé d'effrayer les criminels de l'Angleterre, assurés de trouver au lieu de leur exil une existence tolérable.

La Russie n'a pas besoin de créer de nouvelles Sibéries; elle ne manque pas de lieux d'exil. Les royaumes du Nord n'ont un nombre suffisant de criminels pour avoir intérêt à établir des colonies à déportation. La Hollande est presque dans le même cas; et, quant à l'Espagne et au Portugal, ces nations possèdent leurs *présides* ou garnisons d'Afrique, où les brigands condamnés, les seigneurs disgraciés, les royalistes malheureux et les patriotes vaincus vont tour à tour languir dans les fers. Ce n'est que pour la France qu'il est intéressant de discuter si elle doit et peut fonder des colonies à déportation.

Pourquoi irions-nous jeter sur la côte occidentale ou méridionale de la Nouvelle-Hollande

quelques milliers de galériens, dans le but d'y fonder une colonie où sans doute on se flatte de voir naître des cultures productives, une industrie active et un commerce florissant? Pourquoi flétrir d'une tache odieuse la fondation de ces *Nouvelles Indes* que sans doute la France auroit intérêt à créer, mais qu'elle doit créer par des moyens plus honorables et plus sûrs? Nous y reviendrons dans un paragraphe suivant.

Si une colonie à déportation paroissoit utile à la France, si le gouvernement croyoit y pouvoir employer plus avantageusement les individus condamnés aux travaux forcés, ou s'il avoit l'intention bien plus élevée, et, selon nous, bien mieux fondée d'effrayer plus efficacement le crime et le vice par les terreurs d'un bannissement lointain sous des cieux étrangers, où la juste souffrance du coupable n'est pas adoucie par l'espoir de s'échapper, de recevoir des secours pécuniaires, d'être visité et soulagé par des parens, des amis, des complices, nous appellerions ses regards sur quelques points du globe, négligés par la puissance qui domine les mers, et où l'on seroit sûr de ne pas rencontrer, du moins dans les commencemens, sa redoutable rivalité.

Un de ces points, dignes d'attention, est la *Terre de Kerguélen*, station excellente pour des pêcheurs de baleines et de phoques. Il seroit

très-convenable de placer dans cette île, appartenante aux François par droit de première découverte, un petit établissement militaire avec un dépôt de criminels destinés à servir d'auxiliaires aux bâtimens pêcheurs qui s'y rendroient. La garnison, bien pourvue de toutes les nécessités de la vie, assurée de recevoir une haute-paye et d'être changée au bout de trois ans, pourroit être très-peu nombreuse; car la position de l'île et ses localités particulières rendent faciles les moyens de contenir les condamnés. Ceux-ci seroient partagés, d'après leur aptitude corporelle, en deux classes; l'une seroit chargée de toutes les cultures que le climat rude et inconstant y permettroit; l'autre seroit obligée d'assister les pêcheurs de baleines dans leurs travaux. Si les céréales ne réussissoient pas dans cette terre, qui n'est guère plus rapprochée du pôle austral que Paris ne l'est du pôle boréal, au moins la plupart de nos légumes culinaires y viendroient à maturité; la pomme de terre y produiroit très-probablement de quoi nourrir et la population fixe et les équipages des vaisseaux; enfin, on y multiplieroit, on y soigneroit les plantes anti-scorbutiques que la nature y a répandues. La classe des condamnés destinée à la pêche seroit distribuée sur les bâtimens par le directeur de l'établissement; elle y recevroit simplement la nourriture; mais chaque bâtiment, en revenant de la

pêche, paieroit une légère rétribution à l'administration de la colonie, rétribution que l'on répartiroit d'après le succès plus ou moins heureux de chaque entreprise, c'est-à-dire d'après le nombre de baleines prises. Probablement, un établissement pour extraire l'huile de poisson seroit assez lucratif pour que l'administration s'en chargeât; sinon, on pourroit se borner à préparer des bâtimens dont les pêcheurs se serviroient. Le navigateur françois, sûr de trouver ici des bras et des secours, n'auroit besoin, pour le voyage et le retour, que d'un équipage proportionnellement peu nombreux, et par conséquent il trouveroit sa dépense considérablement diminuée.

Ce projet n'est qu'une modification simple et naturelle de ce que font sur les côtes de Groënland les pêcheurs de baleine anglois et danois; ils appellent à leur aide les indigènes libres; nous y substituons des esclaves de l'État.

Les conséquences ultérieures d'un établissement semblable, l'utilité nautique et militaire d'un poste qui commande une grande étendue des mers, la possibilité de lier ce poste à ceux qu'on placeroit dans les îles Saint-Paul et Amsterdam, ainsi qu'avec une grande colonie dans la Nouvelle-Hollande (Terre de Nuyts), tout cela n'a pas besoin d'être longuement expliqué à la classe de lecteurs capable de suivre ces méditations. Nous dirons seulement qu'on auroit tort de nous accu-

ser de cruauté envers les déportés; car les durs travaux de l'agriculture et de la pêche sont moins rebutans que le séjour d'un bagne. Sans doute, la rudesse du climat ne permettait jamais à la Terre de Kerguélen de devenir un séjour agréable, comme l'est déjà Botany-Bai; c'est précisément ce que nous voulons; un lieu de déportation doit inspirer une terreur salutaire.

Mais il est juste d'avouer que, pour la réussite d'un tel établissement, il faut non seulement des calculs de dépense minutieux, mais encore des réglemens administratifs, étendus et bien combinés; rien ne pourroit être impunément négligé dans une contrée si peu favorisée; le moindre détail devroit être surveillé, la moindre faute reprimée, l'impatience et la légèreté françoises s'y trouveroient plus déplacées que dans aucune autre entreprise. Le monde seroit bien étonné d'y voir réussir les François, mais il n'en seroit que plus glorieux de donner un démenti au monde. Ce seroit un essai digne d'un ministre à grandes vues et d'un administrateur très-devoué, très-désintéressé et très-courageux.

Un autre établissement, semblable à quelques égards, mais plus susceptible de devenir important sous le rapport politique, pourroit être créé par la France dans la Terre de Feu et dans la Patagonie, où ni l'Espagne ni les républiques de Chili et de Buenos-Aires n'ont aucune force

militaire ni même la moindre autorité civile; c'est un pays libre, habité par des sauvages, mais les Espagnols d'Amérique éleveroient des réclamations qui peut-être seroient appuyées par une puissance maritime européenne. Pour celui qui ne voudroit y former qu'un simple lieu de déportation, les obstacles à vaincre et les oppositions à braver contre-balancent trop les espérances que l'établissement pourroit offrir; mais la puissance qui rattacheroit à cette colonie toutes les vues politiques auxquelles les localités se prêtent, verroit ses efforts récompensés. L'extrémité méridionale de l'Amérique renferme des terrains susceptibles de répondre aux soins agricoles, des mines de fer et de cuivre, des ports sûrs et nombreux. Occupée par des Européens belliqueux et éclairés, cette contrée s'agrandiroit bientôt aux dépens du Chili, et domineroit les communications entre les deux rivages de l'Amérique et les deux Océans qui les baignent. Je raisonne ici dans le sens de la politique européenne : un homme d'état de Chili ou de Buenos-Ayres doit tout faire pour que de semblables projets échouent, ou plutôt il doit prévenir les tentatives qu'on pourroit faire pour les exécuter. Les moyens de prévention sont si simples, la nécessité d'y pourvoir est si évidente, que les gouvernemens hispano-américains ne laisseront pas long-temps aux Eu-

ropéens la facilité qui existe actuellement pour s'établir dans ces contrées.

La zone torride offre plus d'un point où une colonne de déportés pourroit rendre des services à la mère-patrie; mais, comme l'insalubrité générale du climat y exposeroit les condamnés aux chances d'une forte mortalité, la justice sociale ne permettroit guère d'y envoyer que les individus qui, dans l'espoir de gagner une existence tolérable, consentiroient à braver ce danger. Les îles de Zanzibar, de Pemba et de Monfia, sur la côte orientale d'Afrique, donneroient à celui qui les occuperoit la domination du quart de ce continent, encore si peu exploité, et peut-être ce quart n'est-il pas le moins riche en métaux précieux ou en productions susceptibles d'être exportées avec profit. Ces îles, habitées par une race mêlée, sans courage comme sans armes, obéissent maintenant à de très-foibles garnisons d'Arabes qui y maintiennent, soit l'autorité de l'imam de Mascate, soit celle du cheick de Monbaza; autorités usurpatrices et despotiques dont la destruction n'attireroit à une puissance navale européenne ni dangers ni embarras; une frégate de 36 et deux bricks, une garnison de 300 hommes à Zanzibar, deux ou trois postes de 40 à 50 hommes à Pemba, à Monfia, à Quiloa ou à Monbaza, formeroient

un établissement militaire et naval plus que suffisant ; mais il faudra le renouveler souvent, à cause des ravages qu'y causeroit, surtout aux commencemens, l'insalubrité d'un climat très-chaud et très-humide. Le bataillon colonial, qui formeroit la force militaire de cette colonie, pourroit être composé d'aventuriers et de déserteurs que l'espoir du gain feroît enrôler, et parmi lesquels la nécessité maintiendroit la discipline. De telles gens ne refuseroient pas de s'associer avec des criminels auxquels on n'auroit aucun délit atroce à reprocher, et qui, grâce à leur repentir, à leurs talens utiles, obtiendroient la faveur d'entrer dans cette espèce de corps auquel on donneroit pour chefs des hommes d'une certaine capacité naturelle que des égaremens de jeunesse auroient jetés dans une position fâcheuse, et qui se sentiroient l'ambition de réparer leurs fautes. Lancée dans une carrière d'activité et de domination, cette troupe de vauriens, si l'on veut, deviendroit probablement de ce qu'étoient les brigands de Romulus ou la horde des Cosaques saporogiens; les lois et les mœurs qui naîtroient dans son sein, ne seroient pas tolérables dans des régions civilisées ; mais, vis-à-vis des Africains et des Arabes, cette tribu ne paroîtra pas dans un jour trop désavantageux ; elle aura, sur les peuplades de cette côte barbare, la prééminence intellectuelle et la supériorité

militaire. Pour qu'elle ne se livre pas à des excès qui compromettroient l'honneur ou l'intérêt de la métropole, il suffit que la petite escadre, qui devroit croiser dans ces parages, ait un commandant ferme et habile, investi d'une autorité absolue sur tout l'établissement où il n'y auroit d'ailleurs que des administrations locales, obligées de tout soumettre à la révision du chef naval. C'est pour avoir une station salubre, sûre et commode, où cette escadre pourroit se tenir habituellement, que nous avons indiqué l'occupation de Monbaza comme utile, et on peut même dire qu'elle est indispensable, à moins que des recherches nouvelles ne fassent connoître un port plus avantageux.

Cette colonie seroit susceptible de se métamorphoser en établissement de cultures par l'introduction des nègres du continent voisin, ou, ce qui seroit plus désirable, par celle des cultivateurs de la canne à sucre de Bengale.

Les transformations d'une colonie à déportation en établissemens riches et florissans n'ont lieu que dans les régions très-fertiles; ce n'est pas en général dans ces régions que nous choisirions les lieux de déportation, mais il est des exceptions. Ici, les déportés peuvent seuls frayer la route aux cultivateurs. L'effroi avec lequel on regarde communément le climat de la côte Zanguebar, empêchera toujours les colons fran-

çois de l'île Bourbon ou de l'île Maurice d'y transporter leurs personnes et leurs capitaux ; il n'y a que des flibustiers ou leurs semblables qui risquent des établissemens aussi périlleux.

§. 6. *Fondation de nations nouvelles.*

Nous avons déjà vu que *cinq* espèces différentes de colonies n'ont pas cessé d'être utiles, chacune à sa manière et selon la position politique de la nation qui veut ou les fonder ou les garder.

Ces *cinq* genres de colonies ne tendent pas nécessairement et inévitablement vers une émancipation complète, vers une indépendance absolue ; elles ont long-temps besoin de la métropole, quelques-unes ne parviendront même jamais à s'en passer ; le développement de leurs forces est circonscrit dans d'étroites limites, et la métropole peut le prévoir et le régler. Elles échappent donc en grande partie au système de M. de Pradt, et cet écrivain lui-même est forcé de laisser entrevoir cette vérité.

Mais il est juste de reconnoître que le prophète anti-colonial a principalement eu en vue un genre de colonies dont nous n'avons pas encore considéré la nature. Lorsqu'il trace les *trois âges* des colonies, lorsqu'il proclame majeures les nations européennes d'Amérique, lorsqu'il dé-

peint l'inutilité, l'absurdité même des efforts que font les métropoles pour retenir en tutelle ces peuples nouveaux, il ne pense évidemment qu'aux *Hispano - Américains*, aux *Brésiliens* et aux *États-Unis*.

Aucun homme judicieux ne disputera à M. de Pradt la justesse de ses remarques sur la séparation désormais inévitable entre les grands états américains et l'Europe. Ces états ne sont ni des postes militaires qu'une garnison peut conserver, ni des plantations où quelques intendans régissent une population esclave, ni des stations de pêche, ni des lieux d'exil; ce ne sont plus, à proprement parler, des colonies, mais des nations nouvelles, destinées probablement à surpasser en population et en puissance leurs métropoles. Ces peuples voient le blé abonder dans leurs greniers, et les bois de construction couvrir leurs montagnes; ils foulent sous leurs pieds les métaux les plus précieux, et la vigne prospère déjà sur leurs coteaux; ils ont des armées, des vaisseaux, des forteresses; l'éloignement les rend invincibles; ils combinent des pactes constitutionnels, et ils suivent, par la lecture des journaux, la marche des événemens; ils n'ignorent ni le luxe des fêtes, ni les séductions du théâtre; ils sont enfin ce que nous sommes. Pourquoi obéiroient-ils plus que nous à des monarques dont ils ne voient jamais le visage,

et qui ne peuvent jamais parcourir leurs villes? Au lieu de résister avec violence à une séparation amenée par la nature des choses, les métropoles européennes doivent aller au-devant de cette révolution, afin de la rendre bienfaisante pour l'une et pour l'autre partie.

Jusque-là, M. de Pradt a pour lui la raison et la nature ; mais on a tort de tirer de cette révolution inévitable la maxime aussi fausse que pusillanime. « Il est, dit-on, désormais inutile et même nuisible pour un état de fonder de grandes colonies ; jeunes, elles absorbent nos capitaux ; grandies, il faut les livrer à elles-mêmes ; à quoi bon donc d'envoyer au loin des essaims de colons ? C'est une masse de population, d'industrie et de richesses qu'il faut retenir chez soi. »

Nous espérons, au contraire, prouver que, malgré leur tendance à une émancipation inévitable, les grandes colonies nationales sont aussi utiles qu'honorables à leurs métropoles ; qu'elles n'ont causé la ruine d'aucun état européen ; qu'elles sont même une source de richesses et de puissance ; enfin, qu'il est encore de l'intérêt de plusieurs nations d'en créer de nouvelles, avec la certitude et même dans l'intention formellement déclarée qu'elles deviennent des nations indépendantes, alliées, libres du peuple auquel elles auront dû leur existence.

La fondation des états nouveaux tient à nos

yeux la même place dans la vie des nations que la procréation des enfans dans la vie des individus ; c'est un développement de force que la nature a voulu et que la sagesse doit régler. Souvent l'envoi des colonies est, pour les nations, un véritable besoin moral et politique ; c'est par ce seul moyen qu'elles peuvent calmer la fièvre révolutionnaire qui les agite ou se maintenir au degré de puissance auquel une juste ambition les appelle.

Mais de semblables colonies ne doivent plus être l'ouvrage du hasard ; elles n'auroient jamais dû l'être. Il faut en revenir aux principes que la Grèce ancienne avoit tracés ; elle choisissoit, pour former ses colonies, l'élite de sa jeunesse guerrière ; un oracle sanctifioit leur entreprise ; une voix divine leur indiquoit le meilleur chemin ; la patrie leur donnoit des chefs habiles, de bons vaisseaux et des armes excellentes ; puis elle leur disoit : « Vous allez fonder une nouvelle cité qui sera, dans tous les siècles à venir, la fille reconnoissante, la fille pieuse de son ancienne patrie ; vous nous enverrez des secours lorsque nous serons menacés par un ennemi redoutable ; si un usurpateur venoit à nous opprimer, c'est dans vos murs que nos patriotes chercheroient un asile, c'est de là que leurs phalanges libératrices partiront pour nous affranchir ; enfin, si la destinée nous abandonne sans espoir ; si, après

avoir exterminé nos guerriers, le cruel étranger doit fouler sous ses pieds nos temples profanés et nos remparts abattus, c'est votre toit hospitalier qui recevra nos vieillards et nos adolescens ; ils n'y entendront pas une langue inconnue, ils y retrouveront les lois, les autels et les dieux de la commune patrie. »

C'est sous des auspices aussi touchans que partoit la jeunesse du Péloponèse, et bientôt la populeuse Syracuse, la riche Tarente et vingt autres florissantes cités présentèrent sur les rivages de l'Italie l'image d'une nouvelle Grèce.

C'est dans des vues semblables que l'Europe doit désormais fonder de grandes colonies. Les Espagnols, les Portugais, les Anglois et les Hollandois, sans avoir eu des idées aussi élevées, ont pourtant, sans y penser, reproduit en partie le spectacle intéressant des anciennes colonies grecques. Ces nations, en ne croyant fonder que des établissemens lucratifs pour la métropole, ont donné naissance à des peuples nouveaux, conservateurs de toute leur individualité nationale et au sein desquels les habitans dispersés de la métropole dans une grande catastrophe trouveroient un asile assuré, une seconde patrie.

Ne se rappelle-t-on pas la résolution des Hollandois de transporter à Batavia leur république menacée par un conquérant ? N'avons-nous pas vu la cour du Portugal trouver un refuge tran-

quille à Rio-Janeïro et s'y conserver indépendante du dominateur continental ? Les Anglois, si jamais une révolution bouleversoit leur patrie, auroient sur les François le précieux avantage de pouvoir retrouver de l'autre côté de la mer Atlantique plus d'un état florissant, où règnent leurs lois, leur langue et leur religion ; c'est une pensée consolante pour le citoyen et le patriote; elle soutient leur courage dans les crises politiques.

A côté de ces considérations d'un si haut intérêt moral et intellectuel, nous devons remarquer les secours militaires et maritimes que ces nouvelles nations peuvent fournir à leurs métropoles lorsque celles-ci suivront la sage politique de s'en faire des amies et des alliées. L'Espagne, par exemple, ne pourroit-elle pas, avec un peu d'habileté, réunir dans une grande fédération toutes ces immenses et magnifiques provinces, habitées par des Espagnols dans trois parties du monde? Quelle fédération puissante et même redoutable! Sa population, qui actuellement dépasse 30 millions, doubleroit en moins d'un demi-siècle. Ses rivages embrasseroient la moitié des mers du globe; nulle navigation de long cours sans la faculté d'entrer dans ses ports. Nous devons aussi faire entrer en ligne de compte l'avantage dont seront toujours au commerce et aux manufactures de la métropole ces nouvelles nations

qui, même rivales de leur ancienne patrie, en conservent du moins pendant de longues années les goûts et les habitudes. L'Anglo-Américain le plus *gallomane* achetera les draps, les toiles, les rasoirs anglois de préférence aux mêmes articles, venant de France, parce que le fabricant anglois connoît mieux ses besoins, et parce que Londres est, pour les États-Unis, la capitale de la mode et du bon ton.

Tant d'importantes et d'incontestables raisons en faveur de l'utilité des grandes colonies doivent nous conduire à cette conclusion que les nations qui en sont privées, doivent chercher à en fonder, avec l'intention de les rendre peu à peu indépendantes, ou même en leur donnant, dès la fondation, le caractère de l'autonomie et en ne leur imposant que les liens d'une douce et noble fraternité.

Où la France peut-elle trouver une sphère libre et favorable pour ce genre d'entreprises, si convenable à une génération exaltée par l'amour de la gloire et par le désir des aventures brillantes ?

Le Canada obéit aux Anglois qui cherchent pour ainsi dire à étouffer, sous des flots d'émigrés anglois, écossois et irlandois, une peuplade françoise qui semble s'accroître bien plus lentement que le peuple des États-Unis. Déjà le Haut-Canada est tout-à-fait anglois, et c'est pro-

bablement de l'aveu de la Grande-Bretagne que plusieurs colons ont demandé la fusion des parlemens ou assemblées représentatives des deux Canadas en un seul corps, afin d'accélérer le moment où les François s'y trouveront en minorité. Par une raison contraire, les Canadiens françois s'y opposent, mais il sera difficile à une petite population isolée de maintenir à la longue sa nationalité. Dans le cas qu'elle y succédât, la France, qui n'a aucun espoir de recouvrer ces pays, pourroit se trouver en position pour servir à la fois ses propres intérêts et ceux de l'Angleterre, en empêchant la réunion du Canada françois aux États-Unis, et en l'aidant à former un pays indépendant. Toutefois la nature étant pour les États-Unis dans cette affaire, la politique françoise et angloise combinée auroit encore peu de chances.

La perte de la Louisiane devroit être comptée parmi les taches du règne de Buonaparte, à moins qu'on veuille supposer à cet homme extraordinaire l'arrière-pensée de revenir dans la première occasion sur la vente de ce grand pays que l'on connoissoit mal à l'époque de la cession. Le voyage de MM. Lewis et Clarke aux sources du Missouri et à l'Océan Pacifique, a montré quel avenir immense la France y auroit pu se créer. Depuis les bouches du Mississipi jusqu'à celles de Colombia, une étendue de terre, deux fois plus grande que

l'ancien territoire des États-Unis, étoit dévolue aux François; ils n'avoient qu'à la parcourir, et le cours immense du Missouri leur en facilitoit les moyens.

Aujourd'hui, la France ne pourroit pas même obtenir, sans une guerre hasardeuse ou sans une négociation épineuse, la moindre portion de territoire sur ce continent dont elle auroit pu devenir la maîtresse. Si elle vouloit s'établir dans les parties non occupées de la côte nord-ouest, elle verroit la Russie, l'Angleterre, et même les États-Unis lui en disputer le droit; car ces trois puissances savent apprécier une contrée aussi riche en ports excellens, aussi salubre, aussi susceptible de culture dans ses parties méridionales, aussi propre à devenir le siége d'un état maritime. Plus au midi, l'Espagne ou le Mexique règne sur la Californie dont les parties septentrionales et intérieures jouissent d'un climat agréable, et peut-être d'un sol fertile. Ni l'Espagne ni le Mexique ne céderont qu'à la dernière extrémité un terrain quelconque, leur fût-il même inutile et onéreux; ils tiennent à honneur d'occuper un grand espace sur la carte. La France pourroit, il est vrai, se dispenser de leur permission; rien ne lui seroit plus facile que d'occuper de vive force telle partie des Amériques espagnoles qui lui conviéndroit, et sans contredit la prévoyance lui ordonne de se tenir prête pour le moment où d'autres puissances européennes

ou même *américaines* essaieroient d'envahir cette riche proie ; mais, jusqu'à ce moment, la loyauté ne lui permettra pas de profiter même des meilleures occasions pour s'emparer des dépouilles d'une nation infortunée. Ce seroit, en réconciliant comme médiatrice les colonies espagnoles avec leur métropole, que la France pourroit obtenir, comme un noble et éternel gage de la reconnoissance des Espagnols de l'un et de l'autre hémisphère, la possession légitime et honorable d'une partie de cet immense espace de terrain que la nation espagnole occupe sans le remplir et possède sans en jouir.

Nous avons déjà parlé de l'utilité dont pourroit être la Patagonie pour une puissance navale ; mais, comme colonie nationale destinée à devenir une nouvelle France, un débouché pour cette surabondante activité intellectuelle et industrielle dont la France ancienne est remplie, ce qne l'on doit désirer, c'est le territoire qui compose la province de *Texas*, le *Nouveau-Mexique* et les *deux Californies*. Ce territoire ne contient pas 60,000 Espagnols ; il n'étoit important à la vieille monarchie espagnole que comme frontière, comme rideau entre elle et les États-Unis ; le nouvel empire du Mexique ne peut guère y attacher d'autre importance. Un établissement indépendant françois dans ces régions serviroit bien autant les intérêts mexicains et espagnols ;

il n'y a que les États-Unis qui y perdroient l'espoir de continuer, de ce côté, leur système d'envahissement, ou, pour parler plus poliment, d'extension; mais, ce système étant funeste à la durée de la liberté, les vrais patriotes anglo-américains croiroient gagner tout ce que perdroit la spéculation ambitieuse.

L'Afrique continentale offre peu de localités propres à l'établissement d'une grande colonie nationale ; c'est vers l'île de Madagascar que doivent se tourner les yeux des François, jaloux de donner en Afrique une nouvelle extension à leur patrie. Combien de fois n'avons-nous pas, dans les anciennes et nouvelles Annales des Voyages, appelé l'attention sur cette grande et belle île! Encore récemment nous avons eu une preuve que nos idées ont fructifié dans des têtes patriotiques. Il est plus d'un colon de l'île de France qui regrette d'être devenu sujet d'une puissance étrangère. Un de ces braves et infortunés françois qui s'est trouvé momentanément à Paris vint nous donner des nouvelles de quelques amis communs. Notre conversation tomba sur les découvertes à faire dans l'hémisphère austral et sur la part que les habitans de l'île de France pourroient y prendre. M. de S.... m'apprit qu'il s'étoit vivement intéressé au vœu que certains colons avoient formé de se transporter dans une terre nouvelle pour y former une colonie françoise ; car la na.

ture a circonscrit dans des limites étroites les développemens dont la culture de l'île de Bourbon est susceptible.

« Un jour, dit ce François de l'autre hémisphère avec l'aimable enthousiasme qui distingue les Créoles, un jour je rêvai que notre projet étoit accompli ; je me vis sur les rivages de la belle baie de Louquez, dans l'île de Madagascar que j'ai plusieurs fois visitée, et toujours avec un profond regret de n'y pas voir un établissement françois. Cette fois, mes vœux paroissent réalisés en partie ; quelques centaines de jolies cabanes s'élevoient sur les collines verdoyantes qui bordent immédiatement ce bassin où ne pénètre jamais l'air pestilentiel qui ravage les côtes orientales de Madagascar ; la nature du sol est la cause de cette heureuse différence ; ici, point de marécages croupissans, point de rivières qui, arrêtées dans leurs cours, traînent à travers une large plaine leurs eaux infectes ; les vents plus secs ne sont chargés d'aucun miasme, et ce port, favorisé sous le rapport de la santé, n'est pourtant rien moins qu'exposé aux tempêtes, aux brusques changemens de l'atmosphère ; plusieurs hautes montagnes lui prêtent un abri parfait. Sur les flancs de ces montagnes, je voyois dans le lointain errer de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons ; ceux-là paroissent être de la race madécasse, embellie par des soins assidus ; ceux-

ci sembloient, par la blancheur et la finesse de leur laine, à une colonie venue de Léon ou de Ségovie. Ces troupeaux n'étoient pas la seule richesse qui frappoit mes regards; j'entrai dans le magasin d'un négociant, magasin peu brillant, il est vrai, mais vaste et bien garni; j'y aperçus des balles de coton et de café, j'en examinai la qualité; le premier n'étoit pas excellent, peut-être n'avoit-on pas encore trouvé les terrains qui conviennent à cette culture; le second me parut semblable à celui qu'on appelle café d'Eden dans l'île de Bourbon, mais plus aromatique, plus suave; enfin cette féve, qui semble ranimer l'intelligence fatiguée, avoit atteint ici sa perfection; elle avoit retrouvé, à l'extrémité septentrionale de Madagascar, les feux du soleil d'Arabie et les collines fertiles de Moka. Déjà cette précieuse production avoit formé la cargaison d'un bâtiment françois mouillé dans le port; je m'y embarquai, toujours en rêvant. J'arrive en France, et j'accours à Paris pour répandre la nouvelle intéressante de la prospérité de cette colonie naissante. Quelques négocians et quelques vrais patriotes m'écoutent avec satisfaction, lorsque tout-à-coup un homme, vêtu de noir et décoré d'une écharpe, vient m'arrêter et me conduire en prison, comme accusé d'avoir coopéré à fonder une belle colonie, *sans autorisation du ministère.* »

Cela, lui dis-je, ne se voit qu'en rêve; du moins

j'aime à croire qu'on obtiendroit facilement la permission de faire gagner de l'argent à nos douanes et à nos armateurs. Mais, puisque vous m'avez raconté votre rêve sur le nord de Madagascar, contrée si préférable aux endroits méridionaux où le gouvernement a fait des tentatives peu heureuses, permettez-moi de vous dire que je m'étois créé il y a quelque temps un tableau non moins séduisant d'un établissement françois dans la Nouvelle-Hollande. Je m'étois dit qu'une tribu nomade ne sauroit manquer de subsistances dans un continent égal en surface à l'Europe entière ; il faut qu'il y ait quelque part des pâturages et des eaux; l'aride et brûlante Afrique en est parsémée, et les reconnoissances récentes de MM. Oxby, Evans et Troxler prouvent qu'il y a, jusqu'à 500 milles derrière la colonie angloise, des pays très-fertiles, très-bien arrosés, et aisés à parcourir. Mais une tribu nomade d'une centaine d'individus, ayant des bœufs, des chevaux et des chameaux, ne pourroit aucune part être réunie avec autant de facilité que dans l'île de Bourbon ou sur les côtes de l'Afrique méridionale. Les animaux nécessaires s'y trouveroient à bon marché; quelques familles de colons peu riches s'engageroient volontiers dans l'entreprise, et se feroient aisément suivre par leurs esclaves, presque tous originairement pâtres africains, et qui, dans ce changement de vie, ne verroient qu'un événement heureux.

Cette expédition pastorale, transportée dans la terre de Nuyts ou de Leuwin, pénétreroit dans l'intérieur et y auroit bientôt découvert les régions fertiles, salubres et commodes. Elle y appelleroit tous ceux qui, soit dans les colonies françoises, soit dans la France même, sentiroient le besoin de chercher une demeure nouvelle, une situation plus tranquille ou plus libre, enfin de recommencer leur existence. Le gouvernement leur fourniroit des moyens de transport, comme le fait l'Angleterre à l'égard des individus et des familles qui émigrent pour le Cap ou le Canada; il auroit soin d'interdire le passage aux personnes flétries par une conduite immorale; car ce n'est pas le crime, c'est la vertu malheureuse qui doit peupler un état naissant. La *Nouvelle-France australe* se livreroit à l'agriculture et au soin des bestiaux; elle pourroit sans doute admettre d'autres genres de culture et d'industrie, mais son but essentiel seroit de devenir le noyau d'un peuple agricole et militaire comme ceux de l'Europe. Et qui pourroit l'empêcher d'atteindre ce but? L'Angleterre n'a aucun droit sur cette partie occidentale de la Nouvelle-Hollande; et la nation, dont le nom seul annonce qu'il y possède une sorte de droit découlant d'une première découverte, ne paroît guère disposée à élever des querelles qu'elle auroit peu d'intérêt à soutenir.

Une semblable colonie agricole et pastorale

dans l'ouest de la Nouvelle-Hollande, l'établissement à pêche et le lieu de déportation à la Terre-Kerguélen, les colonies à café et à aromates dans les îles Zanzibar et au port Louquez à Madagascar, formeroient un ensemble de colonies plus que suffisant pour la France dans la situation actuelle de l'Europe, où la prétention de rivaliser de puissance marine avec l'Angleterre seroit la plus funeste des illusions. La France trouveroit dans ces établissemens les deux espèces de débouchés qu'il lui faut; l'un, pour les criminels, les hommes de mauvaise conduite et les aventuriers dangereux; l'autre, pour les indigens et les mécontens. Des productions, utiles à son commerce ou nécessaires à sa consommation, viendroient accroître les revenus de l'Etat et ceux des particuliers. Dans une perspective lointaine, mais assurée, s'offre la probabilité de voir s'élever dans les régions immenses de la Nouvelle-Hollande une nation françoise, et qui, dans l'espace d'un siècle, n'auroit plus besoin d'aucun appui, qui peut-être même deviendroit dans cette partie du monde ce que les Etats-Unis sont devenus en Amérique. Ce seroit là un résultat peu agréable à l'Angleterre; mais, comme il appartient à un avenir éloigné, on ne verroit pas le cabinet anglois sacrifier à une crainte aussi incertaine son vif et sincère désir de maintenir ses relations amicales avec la France. La politique hollan-

doise, occupée à se consolider et à s'étendre dans les îles de Java, de Sumatra, de Bornéo et autres, verroit plutôt avec plaisir qu'avec jalousie cet ensemble d'établissemens françois, pourvu que la France ait la sagesse de s'abstenir des tentatives, d'ailleurs fort raisonnables en elles-mêmes, qu'on pourroit faire sur la Nouvelle-Guinée, Formosa et les îles Lieukieu. Si on vouloit s'établir dans les régions que nous venons de nommer, il faudroit se décider à lutter avec la Hollande et avec l'Espagne, comme souveraines des îles Philippines. Je ne dirai pas que des établissemens dans ce grand et bel archipel ne pussent être avantageux à la métropole; mais il seroit bien plus difficile de les former et d'en faire un ensemble lié et consolidé; les distances seroient plus grandes, la concurrence seroit plus rapprochée, et les obstacles, venant de la résistance des peuples indigènes, opposeroient aux colons une barrière qui n'existe pas dans un pays presque désert ou parmi de foibles peuplades. Un poste militaire et commercial dans la Cochinchine seroit probablement l'unique objet que la politique éclairée se proposeroit dans ces parages.

Pour lier ce nouveau système colonial à la métropole par une chaîne de postes militaires et de stations navales, les circonstancs politiques et locales ne sont rien moins que favorables. Le

Sénégal et Cayenne offrent les premiers anneaux de cette chaîne ; mais, plus loin, nous ne voyons rien qui puisse balancer Sainte-Hélène, le Cap et l'Ile-de-France. Car les îles de Tristan d'Acunha manquent de port ; celles de Saxembourg et de Columbus ne sont pas connues en détail, et le reste est trop écarté de la route.

Il faudroit donc une alliance intime et perpétuelle avec le Brésil.

Nous n'avons pas besoin de prouver qu'aucun sacrifice ne seroit trop grand pour recouvrer l'Ile-de-France. La cession de Pondichery et de ses dépendances seroit un prix qu'il ne faudroit pas hésiter à donner

L'Allemagne et la Suisse semblent, par leur position méditerranée, peu intéressées à la fondation de colonies nationales ; ce seroient précisément ces pays qui auroient le plus grand intérêt de diriger sur un seul point ces torrens d'émigration qui, tous les ans, entraînent un excédant de population, forcé par le manque de travail et la cherté des vivres, d'abandonner les rives du Neccker et du Rhin. Plus de cinq cent mille Allemands vivent disséminés aux Etats-Unis ; rassemblés dans un territoire indépendant, ce seroit le commencement d'une grande nation, refuge des persécutés, asile des lumières et débouché des fabriques de la mère-patrie. Si les villes de Hambourg et de Brême, parmi tant d'habiles né-

gocians, possédoient quelques hommes d'état, ces petites républiques, en fondant une Nouvelle-Allemagne, auroient rendu un service à l'humanité et auroient créé pour elles-mêmes une source de richesses intarissables.

Les colonies, destinées à fonder des nations nouvelles, mériteroient sans doute d'être le sujet d'observations bien plus étendues; mais ce que nous en avons dit doit suffire pour démontrer, en dépit d'un préjugé moderne, que ces établissemens, formés avec prudence et liés à des colonies de divers autres genres, peuvent être très-utiles à la métropole, malgré la nécessité, plus ou moins rapprochée, de leur émancipation et de leur indépendance finale.

§. 7. *Colonies mixtes.*

Ceux qui ont lu avec attention les paragraphes précédens, n'ont pas besoin qu'on leur explique longuement combien il est naturel que les divers genres de colonies se trouvent réunis sur un seul et même terrain. C'est la suite inévitable de toute colonisation, abandonnée au hasard; c'est encore une suite du changement des températures, de l'épuisement du sol et des besoins d'une population augmentée, disséminée et civilisée.

Cette nature compliquée de beaucoup de nos colonies embarrasse souvent la politique, obligée

par un seul motif de garder tel établissement que par plusieurs autres elle désireroit de céder ou d'émanciper. Ne citons qu'un seul exemple : à quoi sert à l'Angleterre la possession de l'Acadie, si ce n'est pour conserver la magnifique station navale d'Halifax, qui sert à comprimer les mouvemens de la marine des États-Unis.

Mais de semblables considérations nous entraîneroient au-delà des limites de ce mémoire, où nous nous étions proposé de détruire l'erreur commune qui confond et qui condamne sous le nom de colonies tant d'établissemens de nature diverse et même opposée, dont plusieurs seront encore long-temps du plus haut intérêt pour l'Europe.

NOTICE HISTORIQUE

Des travaux de la Société de Géographie pendant l'an 1822;

PAR M. MALTE-BRUN,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE (1).

PRÉSENTER à une Société la première notice de ses travaux, est un devoir délicat et difficile. Les commencemens de toute entreprise utile, sérieuse et grande, ressemblent aux commencemens de l'année agricole; c'est la saison des efforts et non pas celle des jouissances; la terre demande les labeurs de la charrue et les largesses du semoir; il faut arracher les ronces, il faut marcher parmi les épines, c'est pour l'avenir que sont et les fleurs et les fruits. Nous n'entretiendrons pas la Société de toutes les difficultés obscures qui accompagnent ces travaux, mais nous n'essaierons pas non plus, dans un tableau vague et pompeux, d'exagérer les succès que nous

(1) Lu à l'assemblée générale du 27 décembre 1822.

avons obtenus. La vérité à la fois simple et positive, voilà le seul hommage que nous saurons offrir, et le seul qui soit digne de la Société.

Une année s'est écoulée depuis que le désir d'encourager les études et les découvertes géographique réunit dans cette enceinte les membres fondateurs de cette honorable association. En signant le pacte social qui nous lie, ils savoient que, parmi les trois buts que la Société se proposoit, aucun n'étoit de nature à pouvoir être atteint dans l'espace de quelques mois. Pour encourager les entreprises d'un voyageur, il nous faut des capitaux accumulés, un projet approuvé, un homme choisi; pour publier des ouvrages vraiment utiles aux progrès des sciences, il seroit nécessaire de pouvoir faire un choix sévère entre plusieurs bons travaux mis à notre disposition. Personne ne pouvoit donc s'attendre à ce que, dans sa première année d'existence, la Société de géographie dirigeât immédiatement ses travaux vers ces deux buts éloignés. Un troisième objet plus accessible nous étoit indiqué par notre loi fondamentale, c'étoit la mise au concours des sujets de prix annuels. La commission y consacra ses premiers soins, et nous osons croire que ses choix ont dignement marqué les premiers pas de la Société.

Le sujet de prix, indiqué par le concours de 1823, est une description systématique des

chaînes de montagnes de l'Europe, problême qui embrasse des points de vue très-étendus, qui exige des recherches critiques très-laborieuses, et qui doit même conduire un concurrent vraiment zélé à plusieurs observations neuves; car, au sein même de l'Europe, plus d'une chaîne de montagnes importante a échappé aux mesures exactes et à l'observation scientifique; tandis que, de l'autre côté, beaucoup de montagnes, dont les cartes géographiques sont chargées, ne doivent leur existence, ou du moins leur configuration, qu'à la fantaisie du dessinateur.

D'autres vues caractérisent le sujet du prix proposé au concours de l'an 1824: une discussion sur l'origine et les migrations des peuples de l'Océanie, ouvre une brillante carrière à cette érudition philosophique qui rapproche les faits moraux, philologiques, physiques et historiques, en les assujettissant aux lois de la géographie, et en les faisant tous converger, comme autant de rayons de lumière, pour éclairer, à travers la nuit des siècles, la marche de cette population variée qui couvre le globe. La solution de ce problême doit, comme celle du premier, produire un bon ouvrage, et donner une puissante impulsion aux recherches des observateurs.

A côté de ces deux prix proposés par la Société, la munificence d'un de nos membres, M. le baron B. Delessert, nous a mis à même de promettre

une récompense au meilleur travail de statistique sur l'itinéraire de Paris au Havre-de-Grâce. Ce prix montre que notre Société peut devenir utile aux intérêts locaux et nationaux, en même temps qu'elle coopère aux succès de ces hautes méditations qui agrandissent la sphère des sciences.

Si l'on pense que nos concours doivent se continuer pendant une longue série d'années, et se diriger constamment vers le seul et unique but de perfectionner le même genre de connoissances, on sera pénétré de la conviction que leur résultat sera une plus grande masse de vérités homogénes, que celle que pourront produire dans le même espace de temps les concours de sociétés partagées entre les intérêts de plusieurs sciences. Cet espoir dépend toutefois d'une direction à la fois méthodique et habile.

Aprés avoir organisé le concours, la commission a pensé que le travail le plus urgent étoit de former des correspondances avec les savans et les sociétés savantes, de répandre dans les provinces et dans l'étranger nos réglemens, nos programmes et nos bulletins, afin de propager, par tous les moyens, la publicité de nos entreprises. C'est la section de correspondance, qui, sous la présidence de M. de Humboldt, a dirigé ce travail aussi aride que nécessaire, dont M. le baron de Ferrussac a tracé le vaste plan. C'est surtout au zèle infatigable de M. le secrétaire de

cette section (1) que la Société doit de voir exécuter à travers des obstacles multipliés une opération aussi essentielle.

Des réponses arrivées des contrées éloignées, ainsi que des annonces bienveillantes, insérées dans beaucoup de feuilles étrangères, nous ont déjà prouvé que la renommée de notre Société s'est propagée en Europe, autant qu'il étoit possible de l'espérer, à une époque agitée par tant d'espérances et par tant de craintes.

C'est ici le lieu de remercier, au nom de la Société, les autorités ministérielles qui ont accordé une protection bienveillante à nos correspondances. Ce ne sont sans doute que les prémices de la protection que nous pouvons espérer d'un gouvernement trop éclaré pour ne pas apprécier l'utilité éminente du but que nous nous sommes proposé.

La commission a fait marcher de front, avec les correspondances qui commencent ces relations extérieures, la confection du diplome qui complète notre organisation intérieure, et qui constate la coopération de chaque membre à un but aussi honorable. Nous devons des remercîmens à M. Roux, qui n'a épargné aucun soin pour surveiller cet objet,

Enfin, une troisième mesure d'administra-

(1) M. Alexandre Barbié du Bocage.

tion intérieure a été adoptée et mise à exécution. Un *bulletin*, imprimé et distribué gratis à tous les membres, conserve le souvenir de nos délibérations, des rapports qu'on nous présente, des nouvelles et des projets qu'on nous adresse. C'est un moyen de faire connoître ce qui se passe dans nos séances à ceux qui n'usent pas de leur droit d'y assister. Mais la commission n'a pas voulu faire de ces impressions administratives un nouveau journal géographique ; c'est pour la publication des mémoires savans et des ouvrages utiles qu'elle réserve les mesures de la Société.

C'est proprement à ces détails d'administration que le réglement avoit destiné les séances de la commission ; il n'entroit pas dans notre plan de nous réunir pour entendre des lectures ; cependant peu à peu cet objet accessoire a rempli nos séances, et peut-être va-t-il rendre nécessaire une modification dans leur organisation, modification qui, sans déranger nos travaux, permettroit d'y joindre plus d'agrément.

Des correspondances intéressantes ont été lues par MM. Jomard, Barbié du Bocage, Cirbied, Warden et autres. Les lettres de M. Caillaud sur son voyage en Afrique, celle de M. Fauvel sur Athènes, et celle de M. Vidal sur les ruines de Babylone, nous ont appris des faits importans.

D'autres membres ont bien voulu nous donner

communication de mémoires ou d'ouvrages destinés à des publications indépendantes des nôtres. Le mémoire de M. Girard sur l'agriculture de d'Egypte, la notice de M. Jomard sur la coudée égyptienne, la notice de M. Servois sur les Maïnotes, les Souvenirs des pays basques, ouvrage inédit de M. Boucher, et le mémoire sur les travaux géographiques de la famille Cassini, par M. Sueur-Merlin, ont jeté de l'intérêt sur plusieurs de nos séances.

Mais nous devons distinguer les matériaux qui nous ont été offerts pour entrer un jour dans les publications que la commission jugeroit utiles. Le profil nivelé de la péninsule de l'Inde, en deçà du Gange, présenté par M. Leschenaut de la Tour, a paru promettre une importante acquisition pour la géographie physique. Le même voyageur nous a remis une notice sur les ruines de Mahabalipouram, rédigée par un bramin. M. Llorente nous a communiqué un mémoire de géographie comparée sur les lieux nommés dans une partie des itinéraires romains de l'Espagne, mémoire qui tend à rectifier beaucoup d'erreurs dues au manque de notions locales. La partie du mémoire de M. Ducros, sur les méthodes d'enseignement géographique, qui nous a été lue, contient des aperçus neufs sur quelques méthodes usitées en Allemagne. M. Roux nous a

fait présent d'une attachante notice sur les ports et les temples souterrains de Midia.

Lorsque ces intéressantes communications se seront accumulées dans nos archives, lorsque tous les membres savans que la Société renferme y auront participé, et lorsque nous aurons jugé les travaux qui pourront être envoyés au concours prochain, la commission examinera de nouveau cette importante question, s'il convient de publier un recueil de mémoires ou une série d'ouvrages.

Beaucoup de propositions ont été adressées à la commission ; nos bulletins en constatent l'objet; mais ici nous ne devons nous en occuper qu'autant que ces objets sont entrés dans le travail commun de la société; c'est ce qui est arrivé à l'égard de plusieurs propositions qui peuvent toutes se ramener aux idées générales que voici :

« Indiquer les projets de voyage les plus faciles à exécuter, les moins dispendieux et les plus susceptibles d'un résultat utile; en calculer les frais, en prévoir les difficultés, en spécifier les moyens d'exécution; tronver les hommes capables de se charger de ces entreprises ; indiquer, au défaut de voyageurs, les diverses classes d'observateurs qui, fixés dans un lieu, seroient à portée de faire des recherches sur les objets

qui, dans leurs environs, intéressent la géographie, ou qui seroient disposés à résoudre les questions que la Société leur adresseroit; enfin, au défaut de voyageurs et d'observateurs locaux, indiquer les lacunes de la géographie qui peuvent être remplies par des travaux de cabinet et par des recherches d'érudition. »

Toutes ces propositions tendent directement au but le plus essentiel et le plus difficile de la Société; aussi la commission a-t-elle, par une lettre circulaire, encouragé tous les membres à lui communiquer leurs idées à cet égard, et en même temps elle a nommé un comité spécial pour prendre en considération ces propositions et ces idées, pour les élaborer et pour en extraire la substance. Nous croyons devoir remarquer, parmi les projets qui nous ont été lus, celui de M. la Renaudière, sur un voyage aux rivages de la mer Polaire, comme présentant tous les développemens que la commission doit désirer dans ces communications.

Pendant que nous délibérions sur les moyens de contribuer aux découvertes nouvelles, deux voyageurs se sont présentés pour réaliser une partie de nos vœux.

L'un, très-jeune (1), plein d'enthousiasme, étranger aux calculs de la prévoyance, ne de-

(1) M. Dubois, employé à la préfecture de la Vendée.

mande que d'aller sur-le-champ à Tombouctou. Nous sommes entrés en relation avec lui ; nous verrons s'il est possible de rendre utile un zèle aussi louable.

L'autre (1), voyageur déjà éprouvé, ne demande d'autre appui qu'une lettre de créance ; il ne désire d'autre véhicule que des conseils et des encouragemens. La commission s'est empressée de remplir ses vœux ; il va partir pour une des contrées les plus intéressantes du monde, chargé de questions qu'il est bien en état de résoudre. C'est une circonstance très-agréable pour la Société, et dont M. de Freycinet a bien voulu se charger de rendre un compte détaillé dans notre séance annuelle.

Il seroit possible, dans l'état perfectionné des relations sociales, de recueillir d'excellentes observations sans le secours dispendieux des voyages, et en mettant seulement en activité les hommes éclairés que leurs occupations habituelles fixent sur des points éloignés. C'est une des propositions soumises à la commission ; c'est peut-être notre espoir le plus solide et le plus prochain. Nous devons dire qu'il a déjà reçu un commencement d'exécution par l'offre bienveillante que nous a faite, lors de son départ, M. le chevalier

(1) M. Cochelet, auteur de la Relation du naufrage de *la Sophie*.

Roger, administrateur du Sénégal, et un de nos membres, de nous obtenir les éclaircissemens géographiques que nous voudrions lui demander.

Une condition est inhérente à la nature de toute entreprise géographique ; c'est la nécessité de fonds considérables ; aussi nous ne dérogeons pas à la dignité de la Société, en lui annonçant que déjà trois cents personnes ont concouru à former notre premier capital.

Parmi ces amis de la science, notre reconnoissance doit signaler M. le comte de Romanzoff, chancelier de l'empire de Russie. Ce célèbre protecteur de tant de savans et de tant de voyageurs a porté sa souscription annuelle à 240 francs, et, de plus, a offert de concourir aux frais des voyages dont la Société auroit arrêté le plan.

Puisse cet exemple et celui de M. le baron Delessert trouver des imitateurs parmi les hommes que leur rang ou leur fortune appelle à cette prééminence de bienfaits et de services, qui est la plus puissante aristocratie dans un siècle éclairé!

M. Selves, lithographe, a fait à la Société l'honorable offre d'un travail gratuit jusqu'à la concurrence de la valeur de 1200 francs, offre dont la commission profitera dans ses publications.

M. Éverat, imprimeur de la Société, a fait un don pour concourir à la formation d'un prix.

Après avoir ainsi parcouru le cercle entier de nos travaux de cette année, après avoir tracé avec

simplicité les premiers efforts de notre honorable Société, il ne nous reste que le devoir de rendre un hommage douloureux à ceux de nos confrères que la mort nous a enlevés. Deux noms célèbres demandent déjà nos regrets et nos larmes : M. le comte Berthollet et M. le duc de Richelieu.

Le premier a dû sa haute renommée à des travaux qui semblent, au premier abord, fort étrangers aux nôtres. La science qui décompose les substances dans leurs plus simples élémens, pour en étudier les affinités les plus délicates, paroît peu rapprochée de la science qui mesure et décrit les grands traits extérieurs de notre planète ; mais un chimiste philosophe, tel que M. Berthollet, apprécioit ces rapports intimes qui rapprochent toutes les sciences naturelles. Ne cherchent-elles pas toutes la vérité physique sur la route de l'expérience ? ne peuvent-elles pas à chaque instant se rencontrer et se demander des secours ? M. Berthollet voyoit avec plaisir les efforts que font les géographes pour donner à leur science de nouveaux points de contact avec les sciences mathématiques et physiques. Voyageur lui-même, il aimoit à rêver à ces terres inconnues dont il avoit contemplé l'entrée du haut des pyramides. Ce savant, aussi bienveillant qu'habile, eût puissamment secondé nos efforts ; mais, avant que d'en avoir pu voir les premiers résultats, il a expiré entre les bras de son illustre

ami, le grand géomètre qui, cette année, a présidé nos réunions solennelles.

M. le duc de Richelieu n'étoit pas, comme M. le comte Berthollet, placé sur une éminence isolée dans la région tranquille des spéculations; les flots de la vie civile l'avoient entraîné dans leurs tourbillons impétueux. Exilé à la suite de ses rois légitimes, il n'avoit pas eu la douleur de combattre ses compatriotes divisés; une destinée toute particulière l'avoit conduit sur un théâtre où il pouvoit triompher sans aucun mélange de regret; il y fit briller tour à tour la valeur d'un chevalier et l'habileté d'un administrateur: bravant tantôt les balles et tantôt la peste, le matin il escaladoit les remparts ennemis, et le soir il étudioit sous la tente les mœurs des peuples orientaux. Vainqueur des Musulmans, législateur d'une ville florissante, ce François exilé civilisa les tribus nomades de l'ancienne Scythie. Sa renommée avoit charmé déjà notre siècle par je ne sais quoi de pur, de noble et d'antique, lorsqu'un pénible devoir l'appelle à gouverner sa patrie, au moment où, plongée dans un abîme par l'ambition la plus désastreuse, elle étoit encore déchirée par des factions redoutables. Ce n'est pas à nous à le suivre dans sa nouvelle lutte contre l'esprit de parti, à peindre son inflexible vertu assaillie par toutes les passions qui, tour à tour, le flattoient ou le menaçoient. Écartons ces souvenirs trop

récens pour ne nous rappeler que celles de ses belles qualités qui nous intéressoient plus particulièrement, de ses vertus privées, de ses connoissances variées, de son expérience étendue, de son amour pour les sciences, qui en faisoient un des protecteurs les plus éclairés de la géographie.

Telles sont les pertes de la Société; mais, tout en nous affligeant, elles nous rappellent aussi que les hommes les plus distingués s'étoient empressés de s'inscrire dans nos rangs. Espérons que ces rangs se grossiront de tout ce qu'il y a de personnes éclairées et capables d'apprécier notre but. A quelle classe, à quelle nation ce but seroit-il étranger? Étendre la sphère des connoissances géographiques, ce n'est pas seulement multiplier les chances de la prospérité nationale, c'est frayer les routes de la civilisation, et préparer le triomphe universel de l'humanité.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Histoire, mœurs et coutumes des nations indiennes qui habitoient autrefois la Pensylvanie et les Etats voisins; par le révérend HECKEWELDER[1], missionnaire morave; traduit de l'anglois par le chevalier DU PONCEAU. — Chez L. Debure.

La société philosophique d'Amérique, établie à Philadelphie, voulant obtenir des notions certaines sur tout ce qui peut avoir rapport à l'histoire des Etats-Unis, et principalement à celle de la Pensylvanie, décida, en 1815, qu'il seroit établi un comité qui dirigeroit tous ses soins vers cet objet. Ce comité, après avoir invité tous ceux qui possédoient quelques renseignemens sur ce sujet à vouloir bien les lui communiquer, fit, en janvier 1818, un rapport à la société, dans lequel il cite une partie des noms de ceux qui lui ont adressé des livres et des manuscrits, et principalement M. Heckewelder, missionnaire morave, occupé alors à écrire les observations que, pendant le cours d'une longue vie passée presque entièrement parmi les Indiens, il a faites sur leur histoire, leurs mœurs, leurs coutumes et leurs langues.

En janvier 1819, M. du Ponceau, secrétaire du comité,

et chargé de la correspondance, fit à ce comité, sur les langues des sauvages de toute l'Amérique, un savant rapport dans lequel, après avoir fait un juste éloge des formes grammaticales et de la richesse de leurs différens idiomes, il prouve, 1° que ces langues sont d'une composition très-compliquée, mais très-régulière et très-philosophique; qu'elles expriment beaucoup d'idées à la fois par des inflexions et des terminaisons, et par la manière dont les mots sont formés; 2° que ce modèle de langues domine dans tout le continent, depuis le Groënland jusqu'au cap Horn; 3° qu'on ne trouve pas de langues semblables parmi celles de l'ancien monde.

Ce rapport est suivi d'une correspondance en vingt-six lettres, échangées entre M. du Ponceau (1) et M. Heckewelder, sur ces langues des sauvages de l'Amérique, dans laquelle le premier fait à l'autre les demandes et les objections que fait naître le sujet, et auxquelles l'autre répond toujours d'une manière satisfaisante. Cette correspondance, extrêmement savante, ne peut néanmoins avoir d'intérêt que pour ceux qui s'occupent particulièrement de l'étude des langues.

La société ayant ordonné l'impression du premier volume des renseignemens acquis par son comité, ce livre a paru au commencement de 1819, sous le titre de *Transactions du comité d'histoire et de littérature de la société philosophique d'Amérique*, et contient, après quel-

(1) M. du Ponceau est François. Né dans le pays d'Aunis, il passa dans l'Amérique du Nord dans les premières années de la révolution de ce pays en qualité d'aide-de-camp du général baron de Struben, obtint ensuite la place de sous-secrétaire d'état au département des affaires étrangères; à la paix, il étudia les lois et en fit sa profession, Il habite maintenant Philadelphie, est conseiller en cour suprême, s'occupe beaucoup de la littérature.

ques pièces préliminaires, le rapport du comité à la société sur l'objet de son institution; le rapport du secrétaire chargé de la correspondance, au comité, sur les langues des sauvages; l'histoire, les mœurs et les coutumes des nations indiennes qui habitoient autrefois la Pensylvanie et les Etats voisins, par M. Heckewelder; une correspondance entre M. du Ponceau et M. Heckewelder sur les langues des sauvages; un vocabulaire et quelques phrases des langues des Indiens d'Amérique, aussi par M. Heckewelder; le tout faisant environ 500 pages, grand in-8°.

« M. Heckewelder, dit son traducteur, ayant eu l'ex-
» trême bonté de me faire passer les feuilles de son livre
» sur les sauvages d'Amérique à mesure qu'elles sor-
» toient de la presse, je l'ai trouvé si intéressant, que j'ai
» cru devoir le traduire en françois. Le lecteur apercevra
» facilement, par la candeur avec laquelle cet ouvrage est
» écrit, que l'auteur ne cherche pas à en imposer; il ne rap-
» porte que ce qu'il a vu, ou ce qn'il tient de gens dignes
» de foi. Personne ne pouvoit mieux nous faire connoître
» ceux que nous appelons sauvages, qu'un respectable
» missionnaire qui a passé près de quarante ans parmi
» eux, et qui a fait sa principale étude de leurs différens
» idiomes; aussi traite-t-il son sujet de manière à ne rien
» laisser à désirer; et, s'il peint les Indiens sous d'autres
» couleurs que celles sous lesquelles quelques auteurs ont
» cherché à nous les représenter, c'est que, par le long sé-
» jour qu'il a fait parmi eux, il a été à même de connoître
» la vérité, et ne s'est pas laissé guider par les personnes
» qui avoient intérêt à les faire des objets de haine et
» d'exécration. Les nombreuses anecdotes qu'il rapporte
» sont aussi amusantes qu'instructives, et je suis con-
» vaincu que mes compatriotes me sauront gré de leur
» avoir fait connoître cet ouvrage. Je dois dire ici, par

» respect pour l'auteur, que je n'ai rien omis dans la tra-
» duction qui pourroit, sans doute, être plus élégante,
» mais non pas plus fidèle. »

Telle est l'origine de l'ouvrage que nous annonçons; quant à son mérite, tous les éloges qu'en fait le traducteur sont très-fondés; peu de livres ne présentent autant d'instruction ni autant de faits positifs, et ces faits sont racontés avec une candeur qui inspire la confiance; mais la rédaction, extrêmement minutieuse, surtout au commencement, n'est pas exempte de ces longueurs et de ces redites qui fatiguent un lecteur ordinaire, et qui font payer un peu cher au lecteur savant les renseignemens qu'il y cherche.

Notre missionnaire s'occupe, dans les premiers chapitres, de l'histoire de la tribu des Indiens-Delawars qu'il a plus particulièrement observée.

« Le vrai nom indigène de ces Indiens est *Léni-Lénapes;* ils s'étoient avancés, depuis leur arrivée, sur les bords du Mississipi jusqu'aux côtes de l'Atlantique, et se sont retirés par la suite sur les bords de la rivière qui leur a donné leur nom anglois. Venus des pays à l'ouest du Mississipi, ils avoient trouvé sur l'Ohio une peuplade à haute taille; mais les rivages de l'Atlantique étoient sans habitans avant leur arrivée. Les Delawars formoient une nation trop puissante pour avoir été conquis, comme on le prétend, par les Iroquois, par la force des armes; mais ils furent subjugués par des moyens insidieux. Les Delawars, engagés à jouer le rôle de médiateurs, se laissèrent persuader de se reconnoître *femmes*, mais seulement dans le but d'être censés neutres. Les blancs étoient déjà arrivés dans leur pays lorsque cet événement eut lieu, puisqu'ils devoient tenir un bout de *la grande ceinture de paix.* Ces blancs étoient les Hollandois. Les Iroquois, après la média-

tion, prétendirent que les Delawars restoient *femmes*, et par conséquent esclaves des autres nations : de là une guerre sans fin où souvent les Delawars ont eu le dessus. »

M. Heckewelder peint, après des traditions authentiques, l'étonnement causé par la première apparition des Européens à l'île de New-York, etc. Ils se disoient : « Les » dieux viennent nous visiter. » Ils considéroient ces êtres étonnans comme des messagers de paix venus du séjour du grand Esprit, et ils employoient tout leur temps à se préparer et à offrir des sacrifices à ce grand Etre qui leur faisoit tant d'honneur.

D'après les anciennes traditions, les premiers habitans demeurèrent, pendant plusieurs siècles, dans un pays très-éloigné à l'occident, lorsque, par des motifs inconnus, la nation se mit tout entière en marche vers l'orient. Après un très-long voyage et plusieurs campemens de nuit (terme qui signifie *année*), ils arrivèrent aux bords du Namasi (Mississipi), conjointement avec les *Mingouis*, autre tribu occidentale dont les Iroquois sont les descendans. Les Lénapes, en arrivant aux bords du Mississipi, trouvèrent un peuple nommé les *Alligewis*, qui occupoient le bassin de l'Ohio, et auquel ils demandèrent la permission de se fixer dans leur voisinage; ce qui leur fut refusé. Les Mingouis, qui jusqu'alors étoient restés simples spectateurs de ce qui se passoit entre les Alligewis et les Lénapes, leur offrirent de se joindre à eux, à condition de partager le pays des Alligewis entre eux après en avoir fait le conquête. Leur proposition ayant été acceptée, les deux nations prirent la résolution de vaincre ou mourir. Ayant réuni leurs forces, ils déclarèrent la guerre aux Alligewis, et il se livra de grandes batailles dans lesquelles il périt beaucoup d'hommes de part et d'autre. Les Alligewis fortifièrent leurs villes et élevèrent des retranchemens, principalement sur les

grandes rivières et aux bords des lacs; mais ils furent attaqués et pris d'assaut successivement par les alliés. Ceux-ci leur livrèrent enfin une bataille dans laquelle il se fit un tel carnage, qu'il falloit enterrer les morts dans de grands trous, ou les mettre en monceaux, recouverts de terre. Les Alligewis, voyant leur destruction inévitable, s'ils persistoient dans leur opiniâtreté, abandonnèrent le pays, se sauvèrent en descendant le Missisipi, et n'y sont plus revenus depuis. C'est de cette nation dont il reste des monumens sur les bords de l'Ohio; elle ne s'étendoit pas jusqu'à la mer, et n'étoit donc pas une colonie de Scandinaves ni de Gaulois.

Le révérend G. Pyrlæus, un des confrères de M. Heckewelder, a laissé une note dans ses écrits qui lui avoit été transmise par un chef de Mohawks, portant « que les cinq nations mangeoient autrefois de la chair humaine; que leurs guerriers avoient dévoré tout un détachement de soldats françois; et, suivant leur expression, *eto niocht ochquari* (la chair humaine a le goût de celle de l'ours); mais que les mains ne sont pas bonnes à manger, qu'elles sont *zoz garat*, c'est-à-dire amères. »

Les anciens Canadiens françois disoient qu'ils avoient souvent vu les Iroquois manger la chair de ceux qu'ils avoient tués en bataille.

La relation indienne de l'arrivée des Hollandois dans l'île de New-York offre des détails intéressans :

« Ce fut, nous disent les Lénapes, avec les Mohingans » et les tribus alliées que nous les reçûmes avec tant de » bonté à leur première arrivée dans notre pays; nous les » prîmes par la main, et les engageâmes à s'asseoir à côté » de nous et à vivre avec nous comme des frères; mais com» ment ont-ils payé cette hospitalité? D'abord ils ne de» mandèrent qu'un peu de terre pour y faire croître du blé

» pour eux et leurs familles, et de l'herbe pour leurs bes-» tiaux ; ce que nous leur accordâmes volontiers ; ensuite ils » en voulurent davantage ; nous le leur donnâmes égale-» ment : ils virent le gibier de nos forêts que le grand Esprit » nous avoit donné pour notre subsistance, et ils voulurent » l'avoir aussi ; ils pénétrèrent dans nos forêts à la recherche » de notre gibier, et ils découvrirent des terrains qui leur » convenoient et dont ils eurent envie aussi ; mais comme » nous faisions difficulté de nous en dessaisir, parce que » nous voyions qu'ils en avoient déjà au-delà de leurs be-» soins, ils nous les enlevèrent par la force, et nous chas-» sèrent à une très-grande distance de nos anciennes de-» meures.

» Bientôt le *Dutchmaan* (les Hollandois) arriva à » Manahachtanieuck ; le *grand homme* ne vouloit que très-» peu de terre, seulement ce que pourroit contenir la peau » d'un taureau pour y faire croître les légumes pour mettre » dans sa soupe. La peau fut coupée en petites bandes, et ne » couvrit pas, mais entoura un très-grand terrain que nous » fûmes assez fous pour lui accorder. Quoique alors nous eus-» sions dû reconnoître son imposture, nous permîmes à lui et » ses gens de semer des légumes sur ce terrain ; mais, au lieu » de légumes, ils y plantèrent de gros canons, ensuite ils » bâtirent de fortes maisons et se rendirent maîtres de l'île : » alors ils remontèrent l'île, rencontrèrent les Minguis, se » liguèrent avec eux, nous persuadèrent, par leurs douces » paroles, de déposer nos armes, et finirent par nous chas-» ser entièrement du pays. » Ici, ils content dans tous ses détails ce qui est déjà relaté dans le premier chapitre, et continuent ainsi : « Lorsque les *Yengees* (les Anglois) arri-» vèrent à *Mactilchawanne* (1), ils cherchèrent autour

(1) Ce mot veut dire un amas d'îles autour desquelles une embar-

»d'eux des emplacemens qui pourroient leur convenir ; et, »lorsqu'ils les eurent trouvés, ils s'en emparèrent. Cela »nous étonna ; mais cependant nous les laissâmes faire, »ne jugeant pas qu'un peu de terre valût la peine d'être »disputé ; mais quand ils vinrent enfin à s'emparer des »terrains que nous préférions, de ceux qui nous étoient »les plus avantageux pour établir nos pêcheries, il s'en- »suivit des guerres sanglantes. Nous aurions été satisfaits »si les blancs se fussent contentés de vivre tranquille- »ment auprès de nous, mais ils empiétèrent sur nos »terres de telle manière, et si promptement, que nous »vîmes bientôt que nous perdrions tout si nous ne leur »résistions pas. Les guerres que nous eûmes avec eux »furent longues et cruelles ; nous étions furieux de voir »les blancs mettre nos parens et nos amis, qu'ils avoient »faits prisonniers, à bord de leurs vaisseaux, et les em- »mener en mer, ne sachant si c'étoit pour les noyer ou »les réduire en esclavage dans le pays d'où ils venoient : »ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun d'eux n'est revenu, »et qu'on n'en a jamais entendu parler. Enfin ils s'em- »parèrent de tout le pays que le grand Esprit nous avoit »donné : une de nos tribus fut forcée d'aller errer bien »au-delà de Québec, et d'autres se dispersèrent en petits »corps, et cherchèrent long-temps un refuge ; quelques- »unes vinrent dans la Pensylvanie, et d'autres allèrent »vers l'occident, où elles se mêlèrent avec des tribus »étrangères.

» La Pensylvanie fut enfin pour beaucoup de nos alliés »un asile agréable ; mais là encore les Européens vinrent

cation peut passer dans tous les sens. Les Indiens pensent que les blancs ont corrompu ce mot en celui de Massachusett ; ce qui mérite d'être remarqué comme une preuve combien leur langue est significative.

» les troubler et les forcer à s'en éloigner, quoiqu'ils eussent » été reçus par eux à bras ouverts. Partout où les blancs » débarquèrent sur le *Lënapewitcittuck* (*Delaware*), ils » furent accueillis comme des frères par nos ancêtres qui » leur donnoient des terres pour s'y établir et même alloient » chasser pour eux. Telle fut notre conduite envers les » blancs (les *Suédois* et les *Hollandois*) qui habitoient ce » pays, jusqu'au moment où notre frère aîné, le grand et » excellent *Miquon* (Guillaume Penn), vint nous apporter » des paroles de paix et d'amitié. Nous y crûmes, et sa » mémoire sera en éternelle vénération parmi nous. Mais » notre bonheur ne fut pas de longue durée; notre frère » Miquon mourut, et ceux de ses bons conseillers qui pen- » soient comme lui et savoient ce qui s'étoit passé entre » lui et nos frères, ne furent plus écoutés. Les étrangers » (les spéculateurs en terres) qui avoient pris leur place, » ne nous parlèrent plus de s'asseoir parmi nous comme » membres d'une même famille; ils oublièrent cette amitié » que leur grand homme nous avoit jurée, et qui devoit » durer jusqu'à la fin des siècles. Ils ne pensèrent plus » qu'à s'emparer de nos terres par la ruse ou par la force; » et, lorsque nous voulûmes leur rappeler les paroles de » notre bon frère, ils se fâchèrent et dirent à nos ennemis » les Minguis de venir les joindre à un grand conseil » qu'ils devoient tenir avec nous à Lœhauwake (Easton), » et que là ils nous prendroient par les cheveux et nous » secourroient d'une jolie manière. Les Minguis vinrent; » le conseil se tint en présence des blancs qui n'y mirent » aucune opposition; ils nous dirent que nous étions des » femmes, qu'ils l'avoient ainsi décidé, que nous n'avions » droit à aucunes terres, qu'elles leur appartenoient toutes; » qu'il falloit que nous abandonnassions le pays; que cepen- » dant, par faveur spéciale, ils vouloient bien nous per-

»mettre d'aller nous établir beaucoup plus loin, et nous »indiquèrent Wyoming.»

C'est ainsi que ces bons Indiens racontent avec une sorte de plaisir mélancolique l'histoire de leurs longues souffrances. Après qu'ils en ont parcouru tous les détails, ils manquent rarement de s'abandonner à des réflexions amères sur les Européens, et qui malheureurement ne sont que trop justes. « Nous et les tribus qui nous sont alliées, »nous vivions, disent-ils, en paix et dans la plus grande »harmonie, avant que les blancs vinssent dans ce pays-»ci; notre *maison de conseil* (république) s'étendoit bien »loin dans le nord et dans le midi; c'étoit dans le centre »de cette maison que nous nous rassemblions de toutes »parts pour fumer ensemble la pipe d'amitié. Lorsque les »blancs arrivèrent dans le sud, nous les reçûmes comme »des amis; nous traitâmes de même ceux qui débarquè-»rent dans l'est. Ce furent nos aïeux qui les accueillirent »et les firent asseoir à côté d'eux; nous suivions leur »exemple, la terre sur laquelle ils s'établirent nous ap-»partenoit: nous pensions que le grand Esprit nous les »avoit envoyés dans sa clémence, et que, par conséquent, »ils avoient le cœur droit; mais nous éprouvâmes bien-»tôt que nous nous étions cruellement trompés. A peine »eurent-ils obtenu la permission de mettre le pied sur »nos terres, qu'ils commencèrent par renverser notre »maison de conseil (1), d'abord par un bout et ensuite »par l'autre; et enfin étant parvenus au centre, où le »feu du conseil étoit encore éclatant, ils l'éteignirent (2),

(1) C'est-à-dire détruire, disperser la nation et ses tribus, empêcher leur communication entre elles en s'établissant au milieu de leurs terres.

(2) C'est-à dire qu'ils massacrent eux et leurs alliés dans les endroits où ils s'assembloient pour faire leurs traités, etc.

» oui, ils l'éteignirent avec notre sang, avec le sang de » ceux (1) qui, comme nous, les avoient si bien accueillis. » Le sang a coulé par torrens sur notre feu, et l'a si bien » éteint qu'il n'en est pas resté une étincelle pour en rallumer » un nouveau. Nous fûmes forcés de nous retirer au-delà » du grand marais (2) et aller joindre notre bon oncle (3), » les *Dalenatenos* (les Hurons ou Wyandats) qui nous » donnèrent une portion de leur terrain pour nous y éta- » blir. Le grand Esprit sait combien de temps il nous » sera permis de jouir de ce nouvel asile, car les blancs » ne seront jamais satisfaits que lorsqu'ils nous auront en- » tièrement fait disparoître de la surface de la terre, et » qu'ils auront détruit jusqu'au dernier de nous. »

Ceci ne donne encore qu'une foible idée des plaintes que font les Indiens des blancs. Il y a parmi eux des hommes qui savent par cœur tout ce qui s'est passé entre les deux nations, depuis la première arrivée des Européens dans leur pays, et qui le racontent d'un bout à l'autre avec une éloquence qu'on ne sauroit imiter. C'est ainsi qu'ils exercent leur mémoire pour transmettre à la postérité le tableau des maux qu'ils ont soufferts. Je fus très-étonné moi-même, lorsqu'en avril 1781 j'eus occasion d'entendre l'un de leurs orateurs, un grand chef des Delawares, récapituler tous les événemens extraordinaires de ces temps malheureux, et conclure par ces mots : « Je con- » viens qu'il y a quelques blancs qui sont bons, mais ils ne » sont pas en proportion avec les méchans; les méchans » sont sans doute les plus nombreux, puisque ce sont

(1) Les Indiens *Canestagos*, d'une autre tribu, qui s'étoient réunis à eux pour accueillir les blancs sur leurs rivages.

(2) Les montagnes d'Alleghany.

(3) Titre d'honneur donné au peuple des Hurons.

» eux qui gouvernent. Ils font ce qu'ils veulent, ils tiennent » dans l'esclavage ceux qui ne sont pas de la même cou- » leur qu'eux, quoique les uns et les autres soient créés par » le même grand Esprit. Ils voudroient faire de nous des » esclaves; mais ne le pouvant, ils nous tuent! Il est im- » possible d'ajouter foi à leur parole; ils ne sont pas comme » les Indiens, qui ne sont ennemis que pendant la guerre, » mais qui redeviennent amis à la paix. Ils diront à un » Indien : Mon ami, mon frère! ils lui tendront la main, » et le massacreront au même instant; et vous (s'adres- » sant aux Indiens chrétiens), vous serez avant peu traités » de la même manière; rappelez-vous qu'aujourd'hui » je vous ai avertis de vous défier de semblables amis; je » connois les *Grands Couteaux!* On ne peut se fier à » eux. »

Effectivement, onze mois après que ce brave chef leur eut en quelque sorte prophétisé ce qui devoit leur arriver, quatre-vingt-seize de ces mêmes Indiens, parmi lesquels étoient soixante femmes et enfans, furent massacrés dans le lieu même où ce discours avoit été tenu, et par ceux dont il les avoit avertis de se méfier.

L'auteur passe, dans les chapitres suivans, à l'histoire des Iroquois et des Shawanos.

Le missionnaire Zeisberger a écrit un dictionnaire complet de la langue des Iroquois, dont le premier volume, depuis la lettre A jusqu'à H, est malheureusement perdu; les 800 pages qui restent prouvent que les langues de ces Indiens ne sont pas aussi pauvres qu'on est disposé à le croire ordinairement.

Les Iroquois qui avoient adopté le nom d'*Aquanoschiani* pour indiquer le traité d'union qui existoit entre eux, après avoir été informés de l'étymologie du nom que les Anglois leur avoient donné, consentirent à l'adopter.

Ils aiment beaucoup les noms sonores, et j'ai connu, dit le missionnaire, beaucoup de chefs qui étoient charmés d'être appelés *Rois*, attendu que les deux hommes qui gouvernent la France et l'Angleterre, étoient distingués par ce titre.

Les Lénapes appellent les Mohawks, *Sankhican*, ce qui signifie batterie de fusil, attendu qu'ils furent les premiers qui reçurent des Européens des fusils dont l'effet des batteries étoit pour eux un merveilleux sujet d'étonnement. Ainsi ils furent nommés *les peuples qui font feu.*

Le reste de l'ouvrage contient le tableau général des mœurs des Indiens; leurs croyances religieuses, leurs prophètes, leurs mariages, l'intérieur de leurs ménages, leurs lois, conseils et autres institutions civiles, leurs danses et fêtes, enfin tout ce qui entre dans le tableau moral d'un peuple est réuni ici d'une manière très-souvent neuve, originale, et très-favorable à ces tribus sauvages. Les anecdotes personnelles à M. Heckewelder sont en grand nombre; nous en citerons quelques-unes.

« En 1777, quelques Indiens qui voyageoient, mirent » paître leurs chevaux pendant la nuit dans une de mes » prairies à Gnadenhutte, sur le Musquingun; je les fis » appeler le lendemain, et je cherchois à leur faire sentir » le tort qu'ils m'avoient fait, d'autant plus que je devois » faucher ma prairie le lendemain: quand j'eus fini de par- » ler, un d'eux me répondit:

» Mon ami, je crois que tu me dis que l'herbe que mes » chevaux ont mangée t'appartenoit, parce que tu l'avois » entourée d'une haie: Dis-moi, je t'en prie, qui a fait » croître cette herbe? Peux-tu la faire pousser? Je ne le crois » pas, et il n'y a que le grand Manito qui puisse le faire; » c'est lui qui l'a fait croître pour tes chevaux et les miens. » Sache, mon ami, que l'herbe que rapporte la terre est

» commune à tous, ainsi que le gibier des forêts. Dis-moi, » n'as-tu jamais mangé de la chair de l'ours ou de la ve- » naison? Oui, et très-souvent. Eh bien! as-tu quelque- » fois entendu un Indien s'en plaindre? Non. Ne te fâche » donc plus, que nos chevaux ont mangé une seule fois de » ce que tu appelles ton herbe, car l'herbe qu'ils ont man- » gée, ainsi que la chair dont tu t'es repu, ont été données » aux Indiens par le grand Esprit. Si tu veux y faire at- » tention, tu verras que nos chevaux n'ont pas mangé toute » ton herbe; néanmoins, par amitié pour toi, je ne mettrai » plus mes chevaux paître dans ta prairie. »

Les Indiens sont non seulement justes, mais on peut dire qu'ils sont généreux dans beaucoup de circonstances. Ils ne peuvent supporter de voir des malades ou des vieillards manquer de vêtemens, et ils ont toujours soin de leur donner une couverture, une chemise, etc. Cependant, lorsqu'ils font des présens à ceux qui ne sont pas dans le besoin, c'est avec l'intention d'en recevoir l'équivalent, et même ils donnent à entendre quels sont les objets qu'ils désirent.

Ils ont un esprit naturel qu'on ne trouve guère chez un peuple sauvage. « Je les ai entendus, dit notre auteur, com- » parer les nations anglaise et américaine à une paire de » ciseaux, composée de deux lames tranchantes qui, sans » s'émousser réciproquement, ne font que couper ce qui » se trouve entre elles. Car, quand les Anglois et les Amé- » ricains se font la guerre, ce ne sont point eux qu'ils veu- » lent détruire, mais nous, pauvres Indiens, qui nous » trouvons placés entre les deux. Par ce moyen, ils s'em- » parent de nos terres; et, quand ils ont obtenu ce qu'ils » désirent, les ciseaux se referment et sont mis de côté » pour une autre occasion. »

On trouve, p. 147, le récit extrêmement touchant d'un

Indien qui, venant de tuer un autre qui l'avoit insulté, alla s'offrir pour fils à la mère de son adversaire, offre qui fut acceptée.

Les Indiens prétendent que les blancs ne leur sont pas supérieurs, disant que leurs cheveux, leurs traits, les différentes couleurs de leurs yeux, montrent qu'ils ne sont pas, comme eux, *Lènni Lenâpé*, c'est à-dire peuple primitif, qui existe depuis le commencement des siècles, sans mélange, etc. « Ces blancs, disent-ils, nous parlent » toujours du grand livre que Dieu leur avoit donné, en » cherchant à nous persuader que tous ceux qui croyoient ce » qui étoit écrit, étoient des hommes bons, et tous ceux qui » n'y croyoient pas des méchans. Ils nous disoient beaucoup » d'autres choses qui, selon eux, sont écrites dans le bon » livre, et vouloient que nous les crussions toutes. Nous » l'aurions probablement fait, si nous les eussions vus pra- » tiquer ce qu'ils prétendoient croire; mais il n'en étoit » pas ainsi : car, tandis que d'une main ils tenoient leur » gros livre, ils avoient dans l'autre des armes meurtrières, » des fusils, des épées pour tuer les pauvres Indiens. Hé- » las! ils n'y ont pas manqué; ils ont égorgé ceux qui » croyoient à leur livre comme ceux qui n'y croyoient » pas. »

En 1742, un ancien guerrier Lénape, renommé par sa bravoure et par ses prouesses, joignit les Indiens chrétiens à Bethléem. On ne pouvoit voir ce guerrier, qui étoit d'un âge très-avancé, sans le plus grand étonnement. Outre que son corps était couvert d'honorables cicatrices, on n'y pouvoit découvrir un seul endroit qui ne fût tatoué. On voyoit représentées sur toute sa figure, son cou, ses épaules, ses bras, ses cuisses, ses jambes, ainsi que sur son dos et sa poitrine, les scènes des différentes actions où il s'était trouvé; en un mot, l'histoire entière de son corps gravée sur son

corps. Ce courageux guerrier, dont les hauts faits n'avoient jamais été surpassés, étoit aussi généreux que brave, et possédoit tous les talens d'nn grand capitaine. Lorsqu'après sa conversion on lui faisoit des questions sur ses faits d'armes, il répondoit avec franchise et modestie « que maintenant qu'il étoit le captif de Jésus-Christ, il ne lui convenoit point de raconter les actions qu'il avoit faites tandis qu'il servoit le mauvais Esprit, mais qu'il raconteroit volontiers la manière dont il avoit été conquis. »

Nous ne croyons pas devoir étendre davantage l'analyse d'un livre dont nous supposons nos lecteurs disposés à enrichir leur bibliothèque. Nous nous bornons à leur recommander en particulier les chapitres sur les *prophètes*, les *médecins* et les *sorciers*, trois classes de gens que notre missionnaire a eu des occasions fréquentes d'observer.

L'impression soignée de ce livre fait beaucoup d'honneur à M. L. Debure, qui débute dans la carrière de la librairie d'une manière digne du nom qu'il porte. (*M.-B.*)

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Rapport sur des sondes entreprises, en 1820, *près de la rivière d'Hougli, dans le voisinage de Calcutta, pour découvrir une source.*

Ces sondes furent poussées jusqu'à 140 pieds de profondeur. On fut alors obligé de s'arrêter. L'opération ne produisit pas ce que l'on cherchoit, mais elle donna des lumières sur la nature du sol de toute la partie basse du Bengale.

On le regardoit généralement comme très-humide et rempli de sources; mais cette opinion n'est pas exacte, au moins pour ce qui concerne les environs de Calcutta. On a trouvé du sable, de l'argile bleue, de la houille, du bois pourri, de l'argile bleue mêlée de gravier, de l'argile jaune, rouge, enfin du sable qui paroissoit d'autant plus gros que l'on alloit plus bas. A la profondeur de 71 pieds, on aperçut quelques traces d'humidité, dans une argile rougeâtre mêlée d'un quart de sable; mais, à 76 pieds, le sol étoit aussi sec qu'auparavant. Cependant la sonde doit être descendue à peu près jusqu'au niveau de la mer, car elle n'est guère qu'à 70 milles de distance, et la chute de la rivière est, d'après ses sinuosités, évaluée à un pouce par mille.

L'humidité du climat de Calcutta ne pouvant plus s'attribuer à la nature du sol, il a fallu la chercher dans le manque d'un système général de desséchement, dans un pays plat, et dans la force de la végétation, les bois n'ayant pas d'ouvertures suffisantes pour les aérer. La couche de bois pourri que l'on a trouvée dans deux endroits différens, où l'on a sondé, donne lieu de supposer qu'elle doit son origine à une ancienne forêt renversée et ensevelie par quelque grande convulsion de la nature. La position de cette couche de bois pourri entre deux lits de houille semble venir à l'appui de la supposition que celle-ci doit sa formation graduelle au bois, dont les parties du milieu sont changées les dernières. L'on n'a aperçu aucune trace de matières volcaniques.

Iles Nicobar.

Plusieurs voyageurs ont parlé du caractère perfide des

habitans de cet archipel ; en voici de nouveaux exemples :

En 1815, le navire anglois, la *Cérès*, capitaine Daniels, laissa tomber l'ancre devant l'entrée occidentale de Nancoury pour y faire du bois et de l'eau. Les naturels vinrent à bord en grand nombre, et se conduisirent d'abord très-paisiblement ; ils échangèrent des ignames et des poules contre du tabac.

Le lendemain on reçut la visite d'un Caffre et de son fils qu'il avoit eu d'une femme du pays. Cet homme dit qu'il étoit venu dans l'île avec les Danois. On observa qu'il examinoit avec beaucoup de soin les fusils des lascars qui étoient en faction sur le pont ; il s'aperçut aisément que ces armes n'étoient pas en état de faire grand mal, à cause du mauvais état des batteries. Après avoir parlé aux gens qui l'accompagnoient, il se mit à rire avec eux et fit tout le tour du navire avant de s'en éloigner.

Une autre pirogue accosta le navire l'après midi ; on fut très-surpris d'y apercevoir un blanc. Celui-ci dit au capitaine qu'il étoit Anglois et qu'un vaisseau de guerre l'avoit laissé à terre pendant qu'il dormoit,étant chargé de couper du bois. M. Daniels vit, par les certificats que les natnrels lui montrèrent, que la frégate la *Léda* étoit venue dans l'île moins d'un an auparavant ; l'Anglois dit qu'à cette époque il se trouvoit dans une autre partie de l'île ; il refusa de s'embarquer sur la *Cérès*. Sa conduite parut très-suspecte ; il adressa souvent la parole aux naturels ; et, d'après leurs gestes respectifs, on supposa qu'ils plaisantoient sur la triste condition des fusils du navire. Il parloit couramment le langage du pays. En s'en allant, il dit en riant à M. Daniels qu'il le reverroit le lendemain matin ; ce dernier, soupçonnant que l'on méditoit quelque perfidie, fit tirer de la cale et monter sur leurs affûts deux petits canons de six, que ni l'Anglois ni les naturels n'avoient pu voir.

A la pointe du jour, le capitaine leva l'ancre; au moment où le soleil se levoit et où l'on mettoit à la voile, on vit sortir du port trente fortes pirogues, toutes remplies de monde, et un gros canot birman dont ces forbans s'étoient sans doute emparés. L'Anglois y étoit embarqué. Dès que cette petite escadre, qui s'avançoit en ordre de bataille, fut à portée, M. Daniels fit tirer les deux canons. La décharge répandit une confusion et une terreur si grandes parmi ces misérables, qu'ils regagnèrent le rivage à la hâte. La *Cérès* continua son voyage, et le lendemain elle attérit à Carnicobar. Les habitans lui dirent que leurs voisins de Nancoury étoient des hommes très-méchans.

Quelque temps après, le briq le *Hope* de Madras, capitaine Modgar, entra dans le port de Nancoury. Le capitaine conclut avec les naturels un marché pour des noix de betel; mais ces scélérats, ayant reconnu qu'il y avoit à bord beaucoup de ballots et de caisses, formèrent le projet de s'emparer du navire. L'Anglois donna le signal du carnage en tuant le capitaine et le lieutenant : tout le monde fut égorgé, à l'exception de quatre hommes qui étoient dans la cale. Quand les marchandises eurent été enlevées du bord, les meurtriers y mirent le feu pour en retirer le fer et le cuivre. Deux matelots du *Hope* parvinrent ensuite à gagner Rangoun, dans le royaume d'Ava, où ils racontèrent cet horrible événement au capitaine Daniels. On a su que l'Anglois qui coopéroit aux crimes des habitans de Nancoury se nommoit Worthington, et qu'il avoit déserté d'un vaisseau de guerre. (*Journal de Calcutta, juin* 1821.)

Missionnaires russes chez les Tcheremisses.

Il y a environ trente ans que le clergé russe mit beau-

coup de zèle à convertir les Tcheremisses, Votiakes et Tchouvaches, peuples païens qui habitent plusieurs gouvernemens de la Russie orientale autour du Wolga et de la Kama. Un voyageur qui passa par leur pays, en allant à Iekaterinenbourg en Sibérie, s'arrêta un jour dans un village de Tcheremisses convertis. Il se mit à les examiner sur les principes de leur nouvelle croyance. Après qu'ils lui eurent assez confusément exposé les préceptes fondamentaux du christianisme, il finirent par lui dire que cette sainte religion leur défendoit de faire eux-mêmes leur eau-de-vie. La fabrication de l'eau-de-vie étant en Russie un droit régalien de l'empereur, les missionnaires avoient mis sa prohibition parmi les articles du catéchisme. Bientôt après, plusieurs de ces missionnaires furent renvoyés dans leur couvent, parce qu'on s'étoit aperçu qu'ils exploitoient à leur profit cette branche de commerce, qu'ils défendoient si sévèrement à leurs néophytes.

Jalousie des Turcs envers les étrangers.

Sir Ker Porter, voyageur anglois, étant logé dans un des faubourgs d'Ezzeroum, il fit demander au gouverneur la permission de se promener dans l'intérieur de la ville. Si votre maître désire acheter quelque chose au marché du faubourg, répondit le pacha au messager de Porter, il peut y aller; mais il ne lui serviroit de rien de voir quelque autre partie de la ville, attendu que toutes les maisons se ressemblent, et que les rues sont également semblables l'une à l'autre.

Population de Rome en 1821 : 146,000 habitans. Les Juifs ne sont pas compris dans ce dénombrement; naissances 4,756; décès 5,415; mariages 1,265. Nombre des ecclésiastiques : 19 cardinaux, 27 évêques, 1,450 prêtres, 1,582 moines, 14,654 religieuses, 332 séminaristes.

III.

NOUVELLES DES VOYAGEURS.

Retour des voyageurs d'Afrique.

M. Caillaud qui a remonté le long du Nil jusqu'au dixième parallèle au nord de l'équateur, et qui a découvert tant de monumens dans la Nubie, vient d'arriver à Marseille où il fait quarantaine. Il est accompagné de M. Letorzeec.

On annonce également l'arrivée de M. Bonfigli-Rossignol, qui a visité les mêmes contrées que M. Caillaud. Il va publier sa relation et ensuite repartir pour Tripoli, d'où il se propose de traverser le désert et de pénétrer jusqu'au Niger.

Les voyageurs anglois, envoyés á Mourzouk et à Bournou, n'ont pas encore donné des nouvelles directes; mais le *Correspondant d'Hambourg* dit qu'il est arrivé dans les environs de cette ville un individu *qu'on ne nomme pas* et qui prétend les avoir suivis comme interprète, *il ne dit pas jusqu'où.* Selon son dire, il seroit constaté que le Niger se perd dans une grande mer de sable, à 12 degrés de latitude et à 40 degrés de longitude à l'est de l'île de Fer. Ces allégations paroissent très-suspectes.

Voyage au Brésil.

M. Auguste de Saint-Hilaire vient de lire à l'académie des sciences la relation de son voyage dans l'intérieur du Brésil. Ce voyage, principalement relatif à l'histoire naturelle, a aussi fait connoître quelques détails importans sur les langues et les mœurs des indigènes.

Société de Géographie.

Dans l'assemblée générale de cette Société, tenue le 27 décembre, M. Jomard fait distribuer à tous les membres une *carte de l'Itinéraire* de M. Caillaud. Il a aussi lu un aperçu sur la seconde expédition de ce voyageur.

La Société prend de grands accroissemens. Parmi les nouveaux dons qu'on lui a faits on cite l'offre de 500 francs, de la part de M. le comte Orloff, sénateur de Russie. Cette somme est destinée à former un prix.

Grand zodiaque d'Esné.

M. Champollion jeune, par le moyen des hiéroglyphes qu'il a dechiffrés, vient de fixer l'âge de ce monument au règne de Claude, environ une vingtaine d'années avant celui de Denderah qui est du règne de Néron.

FIN DU TOME XVI.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Pages.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

III.

NOUVELLES.

IV.

ANNONCES.

FIN DE LA TABLE DU TOME XVI.

Planche qui accompagne ce volume.

